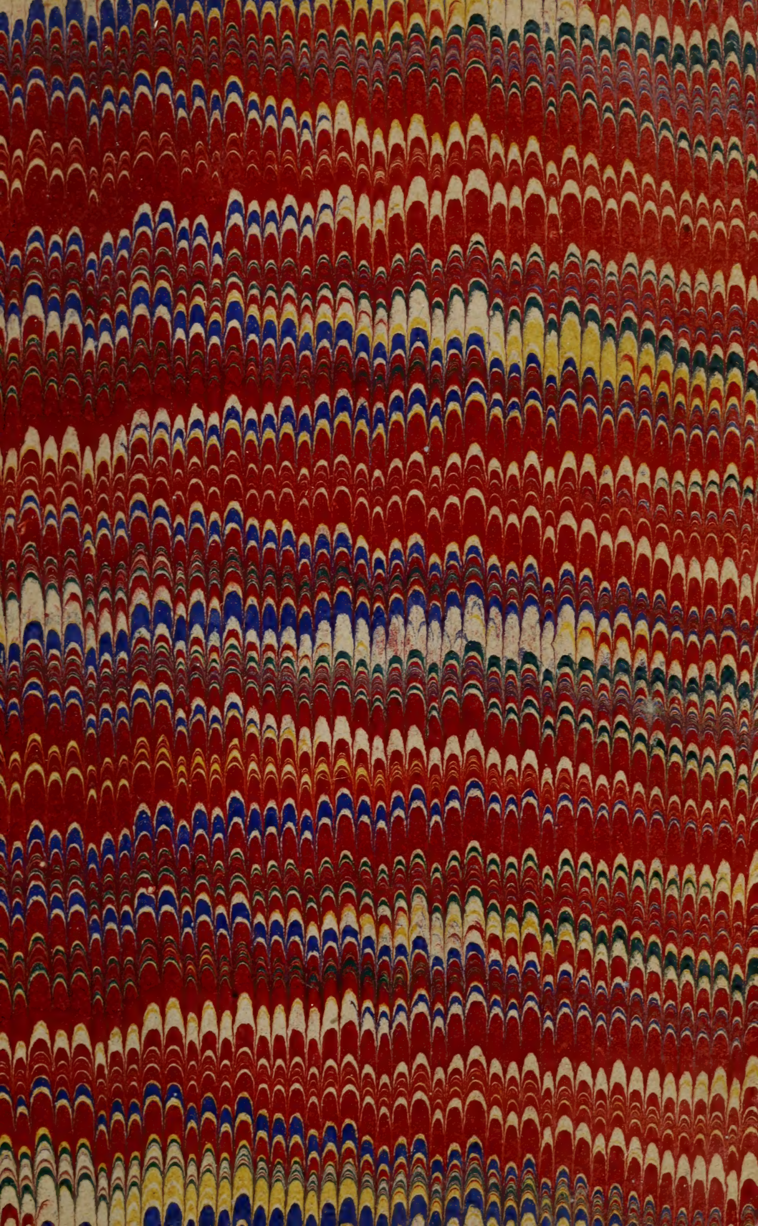

U d'/of OTTAWA
39003002563202



THÉATRE

DE

J. F. BAYARD

VIII

Corbeil, typ. et stér. de Crété.

THÉATRE

DE

J. F. BAYARD

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE

PAR M. EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

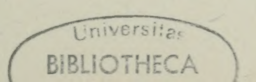
TOME HUITIÈME

PARIS,

L. HACHETTE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE PIERRE-SARRAZIN, 14.

1857



LES ENFANTS DE TROUPE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois,
sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 16 janvier 1840.

En société avec M. de Biéville.

Personnages :

DOUVILLE, colonel d'un regiment d'infanterie légère [1].

DE SEVELAS, capitaine [2], du même regiment.
LOUIS, sous-lieutenant [3], du même regiment.
TRIM, soldat [4], du même regiment.
FLAMBERGE, tambour-major [5], du même regiment.

NADÈJE, fille du colonel [6].

LODOISKA, maîtresse couturière [7].

HENRIETTE, femme de chambre de Nadèje [8].

TITINE, ouvrière [9].

UN OFFICIER.

OUVRIÈRES.

La scène est dans une ville de garnison ; au premier acte, chez Lodoiska ; au deuxième acte, chez le colonel.

ACTEURS :

[1] M. TISSERANT. — [2] M. DAVESNE. — [3] M. RHOZEVIL. — [4] M. BOUFFE. — [5] M. KLEIN. [6] Mademoiselle NATHALIE. — [7] Madame JULIENNE. — [8] Mademoiselle HAFENECK. — [9] Mademoiselle JOSEPHINE.

LES

ENFANTS DE TROUPE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un atelier de couturière chez Lodoïska ; entrée au fond ; à gauche, au premier plan, une porte ; au deuxième plan, une croisée ; devant la croisée, une table ; à droite, une psyché, au deuxième plan, une porte ; un poêle du même côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

LODOISKA, LE CAPITAINE, puis TITINE et LES AUTRES OUVRIÈRES.

(Au lever du rideau, Lodoïska lace le capitaine, dont la capote et le bonne de police sont sur une chaise : on frappe en dehors.)

LODOÏSKA.

Bien, mesdemoiselles... attendez !

LE CAPITAINE, très-serré et très-rouge.

Serrez encore ; encore ! allez donc encore un peu !

LODOÏSKA.

Mais, monsieur le capitaine, le lacet va se casser ; se sera le sixième.

LE CAPITAINE, étouffant.

Laissez donc !

(On frappe en dehors.)

TITINE.

Mademoiselle...

LE CAPITAINE.

Prenez garde, l'on va venir.

LODOÏSKA.

Ne craignez rien, j'ai fermé la porte. (Haut.) Un moment, mesdemoiselles.

LE CAPITAINE.

Vite !... ces petites bavardes... si elles me voyaient essayer un... Mais allez donc... je ne suis pas serré....... je ne sens pas le corset... courage... allez toujours !... allez touj... (Le lacet se rompt.) Ouf !

LODOÏSKA.

Là ! qu'est-ce que je disais ?... monsieur le capitaine, vous me faites manger mon bénéfice en lacets.

(Elle va ouvrir.)

LE CAPITAINE, remettant sa capote.

C'est votre faute aussi, Lodoïska ; pourquoi l'avez-vous fait si large ?

LODOÏSKA, revenant au capitaine et à demi-voix.

Comment, si large ?

LE CAPITAINE, à demi-voix.

Certainement ! c'est ce qui fait craquer vos lacets !

TITINE, aux ouvrières, en entrant.

Oh ! dites donc, mesdemoiselles ! elle lui essayait un corset, j'en étais sûre !

(Elle va s'asseoir à la table au fond, avec les autres ouvrières.)

LE CAPITAINE, à demi-voix.

Vous devriez entreprendre des corsets d'homme, ma chère... vous en faites à tout le corps des officiers de la garnison.

LODOÏSKA, de même.

Je ne prends mesure qu'à vous, monsieur le capitaine.

LE CAPITAINE.

Laissez donc ! (Élevant la voix.) N'est-ce pas, mes petits anges,

que mademoiselle Lodoïska fait des corsets... pas à moi !... mais à des officiers ?... Tenez, par exemple, au petit Louis... vous savez, le sous-lieutenant ?

LODOÏSKA.

A qui je cède une chambre garnie dans cette maison... au bout du corridor ?

LE CAPITAINE.

Avouez qu'il en porte un.

TOUTES.

Du tout ! du tout !

LE CAPITAINE, montrant le corset, et à demi-voix.

Celui-ci est peut-être pour lui, il m'est trop large.

LODOÏSKA.

Ah bien ! oui ! brave jeune homme, il y pense bien ! depuis quelque temps, surtout, il paraît si triste, si malheureux ! et ce matin, lorsqu'il est sorti...

TITINE.

Juste !... quand on parle du loup... le voilà qui rentre !

LE CAPITAINE.

Le petit Louis. (Remettant sa capote.) Ah ! diable ! ne dites rien... je ne voudrais pas qu'il se doutât... Il est toujours taquin ! avec ça que nous sommes de garde aujourd'hui ensemble !... Ah ! mon bonnet de police.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LOUIS, en capote et bonnet de police.

LES JEUNES FILLES, allant au-devant de lui.

Bonjour, monsieur Louis.

LOUIS.

Bonjour, mesdemoiselles.

TITINE.

Vous vous portez bien, monsieur Louis ?

LOUIS.

Merci, mon enfant.

LE CAPITAINE, sans paraître le voir.

Ainsi, mademoiselle Lodoïska...

LOUIS.

Ah ! ce fat de capitaine.

LE CAPITAINE, de même.

Que toutes les robes soient prêtes : vous savez, c'est pour le vingt-neuf.

LOUIS, avec humeur.

Ma clef, mademoiselle.

LE CAPITAINE.

Ah ! c'est vous, monsieur Louis? vous êtes étonné, mon cher, de me voir au milieu de ces petites.

LOUIS.

Pas du tout, capitaine; je ne m'en inquiète pas.

LE CAPITAINE.

Je suis obligé de talonner mademoiselle Lodoïska, qui est chargée de la corbeille et du trousseau de ma prétendue... je suis pressé !

LODOÏSKA.

Mais nous serions prêtes si vous ne me teniez pas tous les jours pour votre...

LE CAPITAINE, toussant.

Hum !... hum !... c'est bon ! Je ne vous gronde pas, je suis bon enfant ! après ça, quand je serais un peu impatient, c'est bien naturel, avec mon amour et mes espérances... Vous concevez, gendre d'un colonel en crédit...

LOUIS.

Cela vous tiendra lieu d'une campagne !

LE CAPITAINE.

De deux campagnes, de trois campagnes.

LOUIS, à Titine, avec impatience.

Ma clef.

(Il la prend lui-même, et va pour sortir à droite.)

LE CAPITAINE, bas à Lodoïska.

N'est-ce pas qu'il a un corset ?

LODOÏSKA.

Est-ce que je le déshabille ?

LE CAPITAINE, à Titine.

Hein ?

TITINE.

Qui ? M. Louis ?... dame ! demandez à lui-même.

LOUIS, se retournant.

Plaît-il ?

TITINE.

C'est monsieur le capitaine qui demande si vous portez corset.

LE CAPITAINE.

Le fait est qu'il vous pince la taille.

LOUIS.

Est-ce pour me railler ?

LE CAPITAINE.

Pas le moins du monde... Est-ce que vous n'en avez pas ?

LOUIS, le regardant avec dédain.

Non, monsieur ; c'est un ridicule que je laisse à d'autres.

LE CAPITAINE.

Sous-lieutenant...

LOUIS.

Monsieur le capitaine...

LE CAPITAINE.

Vous le prenez sur un ton!... Je n'ai pas de corset!... Je n'en porte pas?... mais si j'en avais, vous vous permettez de trancher? Je pourrais m'offenser.

LOUIS.

Comme vous voudrez.

LE CAPITAINE.

Vous devriez vous souvenir que vous parlez à un supérieur.

LODOÏSKA.

Messieurs...

TITINE, s'approchant de Louis avec les autres.

Ah! monsieur Louis!

LOUIS, à part.

Il y a des gens qui sont bien heureux d'avoir deux épaulettes.

LE CAPITAINE.

Je vous dis cela entre nous... car je suis bon enfant et je ne vous en veux pas... quoique vous ayez toujours l'air de vous plaindre de moi.

LOUIS.

C'est possible ; vous êtes si bon pour ceux auxquels je m'intéresse!

LE CAPITAINE.

Ah! c'est à cause du petit Trim.

LOUIS.

Un pauvre garçon qui vient de passer trois jours à la salle de police pour une niaiserie.

TITINE.

Ah! ce pauvre Trim! si gai! si amusant!

LODOÏSKA.

Ah ! ce petit farceur qui fait la chambre de M. Louis ?

LE CAPITAINE.

Le service avant tout... J'en suis fâché pour votre ami Trim !... je veux dire votre protégé.

LOUIS.

Vous disiez bien, capitaine, et je n'en rougis pas ! Trim est mon ami ! Enfants de troupe tous les deux, j'ai pu être plus heureux que lui, mais non pas plus honnête et plus brave...

Air *du Chevalier d'honneur.*

On nous éleva tous les deux
Au régiment qui nous vit naître,
Et si je fus le plus heureux,
Je lui dus mon bonheur peut-être :
Il vint se placer bien souvent,
Devant moi, sous la canonnade ;
Mais il me poussait en avant
Quand il fallait monter en grade.

LE CAPITAINE.

C'est généreux.

LOUIS.

Il parviendra, je l'espère ; mais, tel qu'il est encore, je l'estime cent fois plus que certains officiers qui n'ont dû leur avancement qu'au hasard ou à la faveur.

LE CAPITAINE.

A la bonne heure ; aimez, estimez M. Trim, c'est un honneur que je ne puis vous interdire, mais n'ayez pas avec lui plus de familiarité que n'en permet le service.

LOUIS.

Trim n'a jamais manqué à ses devoirs envers moi.

LE CAPITAINE.

Soit ! mais qu'il ne les oublie pas non plus avec moi... car

tout votre ami qu'il est... je suis bon enfant... je le flanque en prison.

LOUIS.

Vous êtes dans votre droit ! (A part.) Faquin, va !

(Il sort.)

LE CAPITAINE, à part.

C'est mon cauchemar, ce garçon-là... Il enrage de mon mariage... Il espérait... Un officier de raccroc ! ah ! ça fait pitié !

SCÈNE III.

TITINE, LES OUVRIÈRES, LODOISKA, LE CAPITAINE, FLAMBERGE.

FLAMBERGE, en grand costume de tambour-major, la canne à la main.

Salut à la beauté ! (A Lodoïska.) Bonjour, Boulotte !

(Lodoïska tousse et lui fait des signes.)

TOUTES.

Ah ! M. Flamberge... le tambour-major !

FLAMBERGE, apercevant le capitaine.

Oh ! cré coquin, M. le capitaine !

(Il salue avec sa canne.)

LE CAPITAINE.

Bonjour, bonjour, major ! Vous venez souvent ici ?

FLAMBERGE, jetant un regard à Lodoïska.

Mais oui... je suis pour les Grâces.

LE CAPITAINE, riant.

Comment l'entendez-vous ?... (Flamberge rit aussi.) Mais en grande tenue ! cela me rappelle que nous aussi, nous sommes de service aujourd'hui à la préfecture... et ce qu'il y a de moins amusant, avec ce petit Louis, que je ne puis pas souffrir ! Ça finira mal... (A Lodoïska.) Adieu, Grâce ! je reviendrai pour ce que vous savez. (Montrant Flamberge.) Dites donc, je suis sûr qu'il en a un... (Il frappe sur les côtes du tambour-major.) Hein ?

FLAMBERGE, riant.

Ah !

LODOÏSKA, d'un air digne.

Il n'en porte pas, monsieur.

SCÈNE IV

LES MÊMES, TRIM, en capote et bonnet de police.

TRIM, prenant la canne et se mettant à sa place, sous la main de Flamberge.

Gare la bombe !

FLAMBERGE.

Qu'est-ce que c'est ?

TOUTES.

C'est Trim !

TRIM.

Tambours, en avant, pas de charge, marche ! Peloton, croisez, ette ! en avant, marche !

(Il marche à reculons, comme pour régler la marche des tambours, et arrive jusque sur de Sévelas.)

LE CAPITAINE.

Eh bien ! eh bien !

(Il le repousse.)

TRIM, se retournant et se trouvant en face du capitaine.

Oh ! fini de rire !

(Il porte la main à son bonnet.)

LE CAPITAINE.

Drôle !

SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté LE CAPITAINE.

TRIM.

Drôle ! En voilà un que je porte dans mon cœur ! (Revenant et

tendant la main à Flamberge.) Ça va bien, l'ancien ? Et vous, le joli quartier de la couture ? (En les embrassant toutes successivement.) Bonjour, mesdemoiselles. Quelle fraîcheur ! un vrai buisson de roses. Ah ! laissez-m'en cueillir.

FLAMBERGE.

Eh bien ! ne te gêne pas !

LODOÏSKA.

Monsieur ! monsieur !

TRIM, allant pour l'embrasser.

Voulez-vous me permettre de vous la souhaiter bonne et heureuse, accompagnée...

FLAMBERGE, le retenant.

Prends garde, tu vas te blesser.

TRIM.

C'est juste ! (Lui rendant la canne.) A vous la pomme, bel homme. (Aux ouvrières.) Cinq pieds dix pouces. (Montrant Lodoïska.) Un couple superbe en longueur et en largeur ! (Changeant de ton.) Faut donc vous dire que voilà trois jours que je suis à l'ombre... Histoire de rire et de ne pas me gâter le teint... Oui, voilà trois jours que votre pauvre Trim trime à la salle de police... Excusez le jeu de mot... Plus que ça de récréation, hein ? Pauvres poulettes ! avec ça qu'il fait un froid qui pince.

TITINE.

Mais pourquoi ?

TRIM.

Oh ! pourquoi !... Une bêtise, un rien, une chose à ne pas donner une pichenette sur le nez d'un carlin !

(Il fait le geste d'en donner une à Flamberge.)

FLAMBERGE.

Eh ! petit !...

TRIM.

Je n'ai pas touché.

FLAMBERGE.

C'est vrai, tu n'as fait que le simulâtre.

TRIM.

Respect aux Pyramides !

FLAMBERGE.

Satané bambocheur! il m'amuse !

LODOÏSKA.

C'est joli ! à la salle de police ?

TRIM.

Quand je vous dis que c'était pour rien.

FLAMBERGE.

Oh ! pour rien... et ce tambour dont tu as mis le bras droit au repos forcé avec ton coupe-choux ?

TRIM.

Est-ce ma faute à moi? Pourquoi qu'il disait du mal de mon lieutenant ? pourquoi qu'il a été pleurnicher devant le capitaine, qui m'a flanqué à l'ombre? Capon ! avec ça qu'il ne demandait pas mieux, le Servelas !...

LODOÏSKA.

De Sévelas ! à l'ombre !... c'est la seconde fois depuis huit jours !

TRIM.

Il ne veut entendre ni A ni B ; il dit toujours : Je suis bon enfant, et avec son *de*, il est chien comme tout, cet aristocrate ! ce jour-là surtout, une humeur de dogue... Et je vous demande un peu s'il y avait dequoi. J'allais lui demander une permission pour le soir aller me promener avec une demoiselle que je ne nommerai pas, parce qu'il faut être discret. J'entre donc chez le capitaine, qui faisait sa barbe devant une petite glace. « Qu'est-ce que tu veux ? qu'il me dit sans se retourner. — Mon capitaine, que je lui dis d'une voix bien chatte, je vous demande une permission pour ce soir. (Il fait la grimace.) — Pourquoi ça ? — Mon capi-

taine, c'est pour aller voir un ami malade. (Il joue de la flûte sur le bout de son nez.) — Bien sûr? — Oh ! oui, mon capitaine. » (Il fait le geste d'envoyer de la poudre à perruque, et joue tout ce récit.) Mais alors, voilà qu'il se retourne, le Servelas ; histoire de me répondre... « Mon garçon, qu'il me dit, puisque ton ami t'attend, (Il répète le premier geste.) tu vas aller passer vingt-quatre heures à la salle de police. » (Il répète le second geste.) Il m'avait vu dans sa petite glace. (Éclats de rire.) Moucharde, va !

FLAMBERGE.

Comment?

TRIM.

Oui, il se faisait la barbe, il se tenait le nez comme ça, il me voyait de cet œil-là...

FLAMBERGE, qui n'avait pas compris, part d'un éclat de rire.

Ah ! je comprends !... ah ! ah ! ah ! pauvre diable !

TRIM.

Et v'lan ! à la salle de police pour trois jours ! Dieu ! lui en ai-je donné, des bénédictions !... à preuve que j'ai orné les quatre murs de son image ; c'est-à-dire, il y a encore de la place sur le quatrième, mais ça sera pour la première fois.

FLAMBERGE.

J'aime beaucoup ce petit être-là, il m'amuse. Dis donc, petit, c'est tout ce que tu paies ?

TRIM.

Ah ! major, les eaux sont basses.

FLAMBERGE.

As-tu déjeuné?

TRIM.

Merci, Jacquot.

TITINE, bas à Trim.

Oui, avez-vous déjeuné, monsieur Trim?

TRIM.

Oui, un potage aux choux, premier numéro... mais je pren

drais bien quelque chose. (Prenant le corset qui est sur une chaise.) Tiens! qu'est-ce que c'est que ça?

LODOÏSKA.

Laissez, laissez, c'est un corset d'homme.

TRIM.

Est-ce que c'est pour vous, l'ancien?

FLAMBERGE, riant.

Ah! ah! pour moi! il a des idées charmantes.

TITINE.

C'est pour M. Sévelas.

LODOÏSKA.

Mademoiselle...

TRIM.

Pour le capitaine! bon! fameux! je lui en ferai faire un pour ses étrennes.

FLAMBERGE.

Bonne tête!

LODOÏSKA.

Pas de propos, monsieur Trim; vous êtes déjà cause que le capitaine a eu ce matin des mots avec M. Louis.

FLAMBERGE.

Il a tort, il doit respecter un supérieur! quant à moi, si un de mes tambours s'avisait de broncher...

TRIM.

Laissez-moi donc tranquille, papa Flamberge; vous êtes la crème des bel hommes; mais parce que vous êtes tambour-major, vous donnez toujours raison aux chefs.

FLAMBERGE.

Écoute donc, ce n'est qu'un sous-lieutenant.

TRIM.

Un sous-lieutenant qui vaut mieux dans son petit doigt que votre capitaine depuis les pieds jusqu'aux oreilles.

LES OUVRIÈRES.

Il a raison.

LODOÏSKA.

Mesdemoiselles, monsieur Trim, je vous prie de ne pas dire de mal d'une personne qui dépense beaucoup chez moi.

TRIM.

Vous dites ça parce que vous lui faites des corsets.

FLAMBERGE.

Petit !

LODOÏSKA.

Je dis cela parce que je travaille à sa corbeille de noce.

TRIM.

Oui, un beau magot encore pour se marier... rouge comme une carotte !...

LES OUVRIÈRES, riant.

C'est vrai ! c'est vrai !

FLAMBERGE.

Petit !

LODOÏSKA.

Taisez-vous.

TRIM, parlant toujours.

Une vraie betterave, pas sucrée... au lieu que mon lieutenant est un brave jeune homme, et tout le monde l'aime, tout le monde.

LODOÏSKA, parlant en même temps que lui.

Vous défendez M. Louis parce que M. Louis vous défend ; vous vous soutenez parce que vous êtes tous deux des enfants de troupe, des fils de personne !

FLAMBERGE.

Petite !

TRIM, qui parlait en même temps qu'elle, s'arrêtant tout à coup.

Des fils de personne !... nous !... Pour ce qui est de moi, ce

n'est pas gentil ce que vous dites là, parce qu'enfin si mes père et mère ont abandonné leur fils, sans rien pour l'aider à les reconnaître, sans lui laisser seulement un papier, un bracelet, un chiffon, comme ça se fait ordinairement, il faut croire qu'ils ont eu des raisons majeures... mais me reprocher... ça n'est pas bien, ça n'est pas d'un bon cœur.

FLAMBERGE, attendri.

C'est vrai, Lodoïska.

LODOÏSKA.

Monsieur Trim, je n'ai pas eu l'intention...

TRIM.

Enfin, c'est bon, je ne vous en veux pas, moi ; mais M. Louis, j'ai connu son père, moi... un vieil officier aux Invalides...

AIR : *Ils sont là-bas.*

Nous deux Louis et le vieux capitaine,
Nous complotions, Dieu ! que c'était enfant !
Nous complotions d'aller à Sainte-Hélène
Chercher l'emp'reur qu'il aimait tant
Mais le grand homm', sans nous attendre,
Était mort : son vieux serviteur
Là-haut s' dépêcha de se rendre
Pour rejoindre son empereur.

Pauvre cher homme, je le vois encore, criblé de blessures ; il ne tenait plus à rien, quoi !... Il avait fait toutes les guerres de l'empereur et il nous en parlait tout bas, dans son petit jardin... nous étions des bambins, Louis et moi... Louis était plus âgé que moi cependant.

FLAMBERGE, suffoquant.

Trim, saperlotte !... tu as des sentiments qui... tu as des sentiments que... touche-là !

TRIM.

Très-bien ! je vous comprends, major ; vous aussi, vous êtes un guerrier fini, un peu déjeté pour le quart d'heure ; (Mouvement de

Lodoïska.) mais qu'est-ce que ça fait!... nous deux Louis, nous avons été élevés sous votre aile, dans votre régiment; vous m'avez fait sauter sur vos genoux; vous m'avez laissé jouer avec vos moustaches; c'est avec votre canne que j'ai appris le maniement des armes... Aussi vous êtes celui que j'aime le plus après mon lieutenant, parce que lui, toujours là, toujours fidèle!... Autrefois, quand j'étais un bambin, et qu'on voulait me rosser, c'est lui qui me défendait, c'est lui qui venait me consoler, me remonter le moral; quand j'étais près de tomber de fatigue, c'est lui qui prenait mon sac et qui le portait avec le sien... Aussi, tenez, vous me disiez tout à l'heure que je n'avais ni père ni mère, eh bien! si fait!... Louis est tout ça pour moi, tout!... et si jamais on lui en voulait, si quelqu'un lui arrachait un cheveu, quand ça serait le colonel, quand ça serait vous, major, je crois que je me ferais tuer, ou que je vous tuerais. Allons, est-ce que je suis fou?... Qu'est-ce que je fais donc là, moi? je vas me mettre en colère. Voyons, mademoiselle Lodoïska, sans rancune... vous aimez les tambours-majors, vous avez raison, ce sont de beaux hommes.

FLAMBERGE.

Mais je m'en flatte.

LODOÏSKA.

Comment! j'aime les tambours-majors!... qu'est-ce que vous dites donc?

TRIM.

Oui, oui, connu! Pourquoi vous cacher avec les amis? (Aux ouvrières.) N'est-ce pas?

FLAMBERGE, d'un air aimable.

Au fait, puisque...

LODOÏSKA, sévèrement.

Taisez-vous!... Monsieur Trim, je vous prie de cesser de semblables propos.

TRIM.

Pourquoi ça? Est-ce qu'il y a du mal à aimer les tambours-

majors?... Ce sont de si grands vainqueurs, les tambours-majors ! Ah ! quels grands vainqueurs que les tambours-majors !

(Il prend la canne de Flamberge.)

Air de *Romagnési.*

Ah! si j'étais tambour-major,
Avec un brillant uniforme,
Un grand bonnet et le plumet conforme,
Des femm's je serais le trésor ;
Vu mes six pieds et ma canne à pomm' d'or !
Je séduirais les plus sévères,
Les princesses... et mieux encor,
J'irais mêm' jusqu'aux couturières !

(Il va pour lui prendre la taille.)

LODOÏSKA.

Monsieur...

TRIM, continuant.

Dieu! si j'étais tambour-major!
Rantanplan! plan! plan!

(Il marche en faisant sauter la canne.)

LES OUVRIÈRES, riant.

Ah! ah! ah!

FLAMBERGE, riant.

Il devait être tambour ; il a manqué sa vocation.

TRIM, lui tapant sur le ventre avec la canne.

Tiens! j'aurais tapé sur votre peau tout comme un autre.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, LOUIS, en grande tenue.

LOUIS.

Eh! mais, quel bruit! quelle gaieté!

TRIM.

Ah ! M. Louis, mon lieutenant... Ouvrez les rangs, voilà le régiment qui défile... Rantanplan ! plan ! plan !

(Ils se mettent tous à rire.)

LODOÏSKA.

Mais, mesdemoiselles, y pensez-vous?... voilà qui est fini; mais de l'autre côté, ces robes qu'on doit essayer aujourd'hui pour le mariage.

LOUIS, vivement.

Le mariage de Sévelas... il a lieu bientôt?

LODOÏSKA.

Puisqu'on signe le contrat demain.

LOUIS, avec une émotion concentrée.

Ah! déjà!

LODOÏSKA.

Adieu, monsieur Flamberge. (Bas.) Est-ce que vous partez comme ça?

FLAMBERGE.

Mademoiselle Lodoïska, je suis bien le vôtre... (Bas.) Non, pas tout de suite.

TRIM, bas aux ouvrières.

Eh! dites donc, cette finesse!... ils n'ont pas l'air...

(Ils rient.)

LODOÏSKA.

Mesdemoiselles, suivez-moi.

FLAMBERGE, mettant sa canne sur la tête de Trim.

Adieu, quarante-huit pouces... tu ne grandiras plus.

TRIM.

Pas de bêtises, dites donc!

LODOÏSKA.

Allons, mesdemoiselles...

ENSEMBLE.

LODOÏSKA, LES OUVRIÈRES.

AIR : *C'est donc fête au village.*

Hâtons-nous! car l'ouvrage
Devrait être avancé;
C'est pour un mariage,
Et c'est toujours pressé.

FLAMBERGE.

Il m'amus' ; c'est dommage
Qu'il n' soit pas élancé,
Car c'est par lui, je gage,
Que je s'rais remplacé.

TRIM.

Allons donc ! pour mon âge
Je suis p'tit, je le sais ;
Mais on a du courage,
Et c'est toujours assez.

(Lodoïska et les ouvrières entrent à gauche ; Flamberge fait semblant de s'en aller par le fond, puis revient tout doucement et entre aussi à gauche.)

SCÈNE VII.

TRIM, LOUIS.

LOUIS, à part.

Demain ! demain ! ah ! n'y pensons plus !

(Il va pour sortir.)

TRIM.

Eh bien ! monsieur Louis, vous me quittez donc comme ça, sans me dire un petit mot d'amitié !

LOUIS.

Si fait, mon garçon. Te voilà sorti de la salle de police, c'est bien ! mais, Trim, ne te fais donc plus d'affaires comme ça pour tes amis ; laisse dire, comme moi, sois raisonnable.

TRIM.

Merci, mon lieutenant, je n'y manquerai pas, si j'ai le temps... Mais vous... venez donc un peu ici, mon officier, sans vous commander, venez donc un peu ici. Depuis quelque temps je me propose de vous infliger l'interrogatoire de l'amitié, et puisque vous voilà...

LOUIS.

Hein ! qu'est-ce que c'est ?

TRIM.

Voulez-vous me permettre, mon lieutenant, de vous parler, là, comme autrefois, en frère?...

(Il porte la main à son bonnet.)

LOUIS.

Comment donc !... mais je t'en prie, mon pauvre Trim, mon seul ami !

TRIM.

C'est bien, ça ! l'épaulette ne t'a pas rendu fier... (S'arrêtant.) Ah ! pardon, mon lieutenant !

LOUIS.

Eh ! va toujours !

TRIM.

Au fait, il ne s'agit pas de vous vanter... Je veux te gronder au contraire, c'est-à-dire, vous ; voyons, Louis, qué qu' t'as?

LOUIS.

Moi !

TRIM.

Oui, vous ! qu'est-ce que t'as ?... qu'est-ce que c'est que ces rêvasseries noires, ces chagrins que nous avons sur le cœur ? et puis ces gros soupirs qui partent de là, et puis ces larmes qu'on cherche à cacher ?

LOUIS.

C'est bien, c'est bien !

TRIM.

Du tout, c'est mal... on a quelque chose qui étouffe, et on en fait des cachotteries à son ami, à son vrai, son intime... on garde son chagrin à soi tout seul, égoïste !... Nous oublions donc cette bonne amitié qui nous aidait si bien à passer les mauvais quarts d'heure ? nous nous défions de ce pauvre petit diable de Trim, qui nous aime tant ! pour qui on n'avait pas de secrets autrefois ; il paraît que c'est venu avec les épaulettes, qu'on se défie de lui, que... hem ?... dis un peu le contraire, dis... Allons, laisse-toi aller, soulage ce cœur... un peu, rien qu'un peu, ça te fera du bien, et à moi aussi... Qué qu' t'as ?

LOUIS.

Tu veux le savoir?... Eh bien, je suis amoureux!

TRIM.

Amoureux!... ah! bah!... Et c'est pour ça que... ah! quelle bêtise!... Mais moi aussi, je suis amoureux, et ça ne me coupe ni le sommeil ni l'appétit, au contraire, ça m'en donne, et ferme! je dévore!... Ah! tu es... ah! vous êtes amoureux! et de qui?

LOUIS.

Oh! il s'agit d'une personne que tu ne connais pas.

TRIM.

Quelque chose de soigné... une jeunesse qui correspond à votre sentiment... Dame! Il n'y a pas d'affront! Il est joliment ficelé, mon petit lieutenant! Elle doit vous aimer, hein?

LOUIS.

Elle ne sait pas seulement que je l'aime.

TRIM.

Tu ne lui as donc pas dit?

LOUIS.

Jamais!

TRIM.

Et pourquoi ça?

LOUIS.

Je n'ai pas osé.

TRIM.

Tu n'as pas osé, et tu ne rougis pas d'avouer ça!... Un lieutenant, un gaillard qui a de la barbe au menton! moustache, royale et tout!... Ah! Louis! ah! Louis! tu me fais de la peine! Mais moi, un petit, un môme, un rien du tout, quand je suis amoureux... cristi!... je me déclare tout de suite, et en deux temps!... Dame! faut dire aussi que j'ai un chic soigné!...

LOUIS.

Bon pour toi, qui aimes une grisette.

TRIM.

Faut pas dire de mal des grisettes !... elles ont un bon côté... le côté gauche, côté du cœur !... En avant, marche !... Ah çà ! mais vous, c'est peut-être pour le motif du mariage que vous en tenez !

LOUIS.

Un mariage ! Non, Trim, c'est impossible.

TRIM.

Ah bah ! c'est donc bien...

LOUIS.

C'est trop brillant pour moi.

TRIM.

C'est une bijoutière ?... Non ! j'dis ça pour rire !

LOUIS.

La fille d'un homme que sa fortune, son grade élèvent trop au-dessus de moi... et qui, d'ailleurs, s'est choisi un gendre... un gendre que je déteste.

TRIM.

La fille du colonel !

LOUIS.

Adieu, Trim, adieu !

(Il remonte la scène.)

TRIM, le ramenant.

Eh ! mais il n'y a pas de quoi rougir !... Bravo ! c'est bien ! En voilà un chef de file ! Parole d'honneur, j'y avais pensé pour vous.

LOUIS.

Tu la connais ?

TRIM.

Si je... je ne connais que ça ! A preuve que je lui porte toujours les armes quand elle passe. Le papa croit que c'est pour

lui... Pauvre cher homme!... Oh! la beauté!... Je ne peux pas la voir passer sans... une! deux!...

(Il fait comme s'il portait les armes.)

LOUIS.

Tu la connais!... Eh bien! conviens donc qu'elle est jolie, qu'elle est charmante et bonne.

TRIM.

A qui le dites-vous? J'en ai eu la preuve, moi, moi qui vous parle. Figurez-vous l'autre jour... pas plus loin que ça... je vas porter le livre d'ordres au colonel... il était en tête-à-tête avec sa fille, mademoiselle... Elle se nomme?

LOUIS.

Nadèje! Après?

TRIM.

Mademoiselle Nadèje! Quel nom baroque! La mienne s'appelle Henriette, une petite brune... Enfin n'importe! elle était en train de prendre son café avec le respectable auteur de ses jours, dans une cafetière d'argent magnifique... et pendant que le colonel parcourait le registre, mademoiselle...

LOUIS.

Nadèje.

TRIM.

Mademoiselle Nadèje... Et dire qu'il y a des noms comme ça! Enfin n'importe! elle me regardait! elle me regardait, que j'en étais rouge, rouge comme le capitaine Servelas!... Je reprends le registre, je m'en vas, bon! Mais le lendemain, nous étions de planton à la porte du colonel, et v'là qu'à la fenêtre, derrière le rideau, j'aperçois la jolie figure de mademoiselle... qui me regardait toujours... Hein? c'est-il drôle!

LOUIS.

Oh! des idées que tu te fais.

TRIM.

Du tout, du tout... car Henriette m'a dit... Henriette, c'est la

brune que je vous disais... une ex-couturière qui a passé femme de chambre... Enfin, elle m'a dit que sa maîtresse lui avait parlé de moi. (S'interrompant.) Après ça, vous me direz que c'est parce que vous me protégez et qu'elle vous aime.

LOUIS.

Malheureux ! que dis-tu là ? elle m'aime, Nadèje !

TRIM.

Tiens ! Nadèje ! Pourquoi pas ?

LOUIS.

Moi, pauvre orphelin, qui n'ai rien que mon épaulette de lieutenant.

TRIM.

C'est déjà pas si mal, quand on l'a gagnée soi-même... et sans sortir d'aucune école.

LOUIS.

Oh ! non, non, cela ne se peut pas, je ne veux pas le croire... de pareilles espérances font trop de mal quand il faut les perdre !... D'ailleurs, son mariage est décidé !...

TRIM.

Avec le capitaine... le rouge !... Un Caraïbe comme ça, en corset et en manchettes, à la fille du colonel... allons donc !... mais je refuse mon consentement... Tandis que toi, qui es gentil, pas faquin du tout, et d'une couleur agréable... Mais dame ! faut vous prononcer, mon lieutenant, faut lui dire.

LOUIS.

Rien, rien, mon pauvre Trim ; il faut garder mon amour là, au risque d'en mourir !

TRIM.

Ne dis pas des choses comme ça, Louis... ou je vais me fâcher.

LOUIS.

Tu me regretterais, toi... toi seul !... Mais, vois-tu, je ne suis

pas heureux, je ne le serai jamais... et il y a des moments où je suis tenté de provoquer ce Sévelas... ne fût-ce que pour me faire fusiller... ce serait fini au moins.

TRIM.

Ah! oui, parlons-en! elle est jolie votre idée! (Pleurant presque.) C'est bête de faire de la peine aux gens qui vous aiment!

LOUIS.

Tu as raison, n'en parlons plus... Voici l'heure de ma garde... Adieu, Trim, et surtout...

AIR : *Dans l' régiment.*

C'est un mystère!...
Ah! n'en dis rien!
Ton amitié, frère!...
C'est mon seul bien.

TRIM.

Pour toi, la chance
Viendra bientôt...
Courage, espérance!
C'est notre lot.

ENSEMBLE.

LOUIS.

C'est un mystère!...
Ah! n'en dis rien!
Ton amitié, frère...
C'est mon seul bien.
Ah! l'espérance
N'est qu'un vain mot;
Le bonheur, je pense,
N'est pas mon lot.

TRIM.

C'est un mystère,
Va, ne crains rien!
Quelque jour, j'espère,
Tout ira bien.

Pour toi la chance
Viendra bientôt...
Courage, espérance !
C'est notre lot.

(Louis sort précipitamment par le fond.)

SCÈNE VIII.

TRIM, LODOISKA, FLAMBERGE, ensuite TITINE.

TRIM, le suivant.

Louis... mais écoutez... Et dire que je ne puis rien !...

FLAMBERGE.

Lodoïska, mon ange, vous allez me faire manquer la garde montante.

LODOÏSKA.

Ah ! monsieur Flamberge, vous êtes toujours si pressé de nous quitter...

TRIM, en se retournant, les voit ; à part.

Oh !

FLAMBERGE.

Oh ! si l'on peut dire !... moi qui maigris de ne pas vous voir... ma sylphide !...

LODOÏSKA.

Et pourtant vous partez, gros monstre !...

FLAMBERGE.

Dame ! les tambours ne peuvent pas défiler sans moi.

(Il lui prend la main, elle le regarde langoureusement.)

TRIM, à part.

Pas de charge ! en avant !...

FLAMBERGE, lui baisant la main.

Saperlotte ! Lodoïska, quand vous me regardez de cet œil-là... vous m'entortillez comme un conscrit.

TRIM, à part.

Grand homme, va !... homme immense !

LODOÏSKA.

Moi qui avais une petite course à faire... derrière les remparts... cette robe à porter... (Elle montre un carton qui est sur une chaise.) j'espérais y voir quelqu'un.

FLAMBERGE.

Ce quelqu'un y sera... en grande tenue.

TRIM, à part.

Un rendez-vous... Oh !

LODOÏSKA, se retournant vivement.

Hein ?

(Trim se jette derrière la porte de droite.)

FLAMBERGE.

Quoi ?

LODOÏSKA.

J'avais cru entendre... Ah ! c'est que je suis si facile à effaroucher !

AIR *de Téniers.*

Je suis faible, poltronne même...

TRIM, à part.

Pauvre enfant !

LODOÏSKA.

On peut s'effrayer
La première fois que l'on aime.

(Trim rit.)

FLAMBERGE.

La première !...

LODOÏSKA.

Oui, vous êtes le premier
Pour qui j'éprouve un sentiment si tendre...

TRIM, à part.

Oui, le premier tambour-major.

LODOÏSKA.

Jusqu'à présent j'avais su m'en défendre...

TRIM, à part.

C'est, comme on dit : Faire naufrage au port,
Est-c' malheureux d' faire naufrage au port !

FLAMBERGE.

Ne craignez rien, ma colombe, je suis là...

LODOÏSKA, retenant Flamberge et allant au poêle à droite.

Attendez, avant d'aller sous les armes, j'ai là dans le poêle une tasse de lait sucré qui vous fera du bien à la poitrine.

TRIM, à part.

Oh ! un tambour-major qui est poitrinaire !

FLAMBERGE.

Oh ! oh ! vous me comblez !... ce n'est pas de refus... l'amour et l'exercice me consument... Aïe !... c'est trop chaud.

LODOÏSKA, reprenant la tasse et la posant sur le poêle.

Vous vous êtes brûlé, Flamberge ?

FLAMBERGE.

Oh ! près de vous, ce n'est pas la première fois... Permettez, en attendant qu'il refroidisse... un baiser... (Lodoïska baisse les yeux et avance la joue.) un simple bais... (Au moment d'embrasser Lodoïska, il aperçoit Trim qui boit tranquillement le lait sucré, et il part d'un éclat de rire.) Ah ! ah ! ah !

LODOÏSKA, se retournant.

Hein ! qu'est-ce que c'est ?.... Ciel...

TRIM.

Allez toujours, ne vous dérangez pas... c'est pour ma poitrine.

FLAMBERGE.

Ah ! ah ! diable de farceur ! il m'amuse.

LODOÏSKA.

Mais c'est affreux ! Mais voulez-vous laisser ?

TRIM.

Prenez garde, vous allez répandre.

TITINE, accourant.

Mademoiselle, mademoiselle, une voiture qui s'arrête à la porte... un équipage...

LODOÏSKA.

O ciel ! une pratique... la femme du préfet, peut-être...

FLAMBERGE.

Je me sauve !

LODOÏSKA.

Non... par là... par le corridor.

(Elle le fait sortir par la porte de gauche, au fond.)

TRIM, au moment d'entrer à droite.

J'entre chez mon lieutenant... à revoir, madame Flamberge... en vous remerciant tout de même de votre lait sucré.

(Il entre à droite.)

LODOÏSKA.

Gourmand !

TITINE.

Qu'est-ce donc ?

SCÈNE IX.

LODOISKA, TITINE, NADÈJE, HENRIETTE, ensuite TRIM.

HENRIETTE, à la cantonade.

Georges, restez là.

TITINE.

Ah ! c'est Henriette !

LODOÏSKA.

Mon ancienne ouvrière !...

HENRIETTE.

Mademoiselle Lodoïska, c'est ma maîtresse qui monte.

NADÈJE, entrant.

Ah ! mademoiselle Lodoïska, mes robes sont-elles prêtes ? On ne vous voit pas, il faut bien qu'on vienne vous trouver.

LODOÏSKA.

Pardon, mademoiselle ; en voici trois qui sont terminées... (Lui en montrant une qui est sur un fauteuil.) Voyez plutôt...

NADÈJE.

Bien ! très-bien... Ne vais-je pas essayer mon mantelet ?...

LODOÏSKA.

Votre bonnet, d'abord, mademoiselle...

NADÈJE.

Mon mantelet n'est pas prêt?

LODOÏSKA.

Pas tout à fait... on coud la dentelle.

TRIM, rentrant, une carafe à la main.

Dites donc, où y a-t-il de l'eau... Oh ! excusez !

HENRIETTE.

Ah ! c'est Trim !

(Mouvement de Nadèje qui retient un cri.)

TRIM.

Tiens ! mademoiselle Henriette !... (Apercevant Nadèje et ôtant vivement son bonnet.) Ah ! la fille de mon colonel.

LODOÏSKA.

Sortez.

NADÈJE, un peu émue.

Ah ! laissez donc... monsieur Trim...

TRIM, à part.

Bien ! la voilà qui me redévisage... fixe !... attention !...

NADÈJE.

Henriette, n'est-ce pas là ce jeune soldat dont vous parliez hier ?

HENRIETTE.

Oui, mademoiselle, un brave garçon qui était à la salle de police.

TRIM, toussant.

Hum ! (A part.) Bavarde ! elle avait bien besoin de dire ça !... si elle croit me rehausser !

LODOÏSKA.

Un petit drôle qui ne laisse pas de mal à faire.

TRIM.

Ah! vous dites ça à cause du lait sucré...

LODOÏSKA.

Taisez-vous!

TRIM.

Parce que mademoiselle Lodoïska avait préparé une tasse de lait sucré...

LODOÏSKA.

Taisez-vous !

TRIM.

Pour la poitrine du tamb...

LODOÏSKA, lui mettant la main sur la bouche.

Mais vous tairez-vous ?

TRIM, continuant.

Bour... ma... jor...

NADÈJE, changeant la conversation.

Mademoiselle Lodoïska, vous dites donc que mon mantelet... (A part.) Mon Dieu, je voudrais bien lui parler !

TRIM, à part.

Si mon lieutenant était ici !... En voilà une... d'occasion !

LODOÏSKA.

La dentelle sera cousue dans dix minutes, un quart d'heure.

NADÈJE.

Ah ! en ce cas, voyez, Henriette, aidez ces dames... Oh ! je tiens à tout emporter, je ne quitte pas vos ouvrières que tout ne soit fini.

HENRIETTE.

Je ferai ce que mademoiselle voudra.

LODOÏSKA.

Au fait, mon ancienne ouvrière peut bien me donner un coup de main.

TRIM, à part.

Si j'osais... oh! non.

NADÈJE, à part.

Il ne reste pas?

LODOÏSKA, HENRIETTE, TITINE.

ENSEMBLE.

AIR : *Retirons-nous loin du monde.*

Veuillez nous pardonner!...
Pour terminer
Vos robes, mamzelle,
Il ne faut qu'un moment :
Nous avons beaucoup de zèle,
A défaut de talent.

TRIM.

Si nous pouvions rester ensemble!...

NADÈJE.

S'il reste, je lui parlerai.
C'est singulier comme je tremble.

TRIM, tremblant.

C'est drôle comme je suis rassuré.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

TRIM.

Allons! faut l'arrêter
Sans hésiter!
Mais une demoiselle...
Je n'ose... et cependant
Comment donc saurait-elle
L'amour de mon p'tit lieutenant!

NADÈJE.

Je vais examiner;
Pour terminer
Tout, mademoiselle,
Ne soyez qu'un moment,
Je compte sur votre zèle,
Et votre talent.

(Lodoïska, Henriette et Titine sortent, Trim au moment de sortir s'arrête.)

TRIM, à part, rentrant.

Allons donc, pour un troupier !

SCÈNE X.

NADÈJE, TRIM.

NADÈJE, à part, ayant l'air occupé des robes.

Il reste !

TRIM, se grattant l'oreille.

Ce n'est pas le tout... il faut encore... Ah bien, oui !

NADÈJE, à part.

Mon Dieu ! le cœur me bat... je ne voudrais pas lui parler la première.

TRIM.

Si elle pouvait m'adresser la parole, ça m'irait... J'ai le gosier sec comme une cartouche.

(Il tousse.)

NADÈJE, se retournant.

Ah ! quelqu'un !... vous m'avez fait peur !

TRIM, décontenancé.

Pardon, mamselle ; ce n'était pas mon intention... je... je... j'ai bien l'honneur de vous saluer !

NADÈJE, à part.

Ah ! mon Dieu ! (D'une voix tremblante.) Monsieur Trim...

TRIM.

Mademoiselle...

NADÈJE, l'examinant.

Il me semblait que vous aviez quelque chose à me dire.

TRIM.

Oui, mamselle, je... (A part.) Du courage !... (Haut.) C'est-à-dire... c'est que je n'ai pas l'habitude.

NADÈJE.

Approchez, ne craignez rien... oh ! je vous connais...

TRIM.

Vous êtes bien bonne, mamselle.

NADÈJE.

J'ai entendu les officiers parler de vous à la table de mon père... je sais que vous êtes un brave garçon.

TRIM.

Vous êtes bien bonne, mamselle. (A part.) Voilà le cœur qui revient.

NADÈJE.

Vous demeurez ici ?

TRIM, roulant son bonnet dans ses mains.

Non, mamselle, je viens, comme ça, ranger chez mon lieutenant... M. Louis... c'est M. Louis.

NADÈJE, l'interrompant.

Comment, monsieur Trim... Vous êtes son domestique... vous ! un soldat...

TRIM.

Moi, mamselle ! son domest... Oh ! non... il ne le voudrait pas... Moi, ça m'amuse ; mais lui se fâcherait... Je lui rends comme ça des petits services d'amitié... parce que nous avons été élevés ensemble... mais gratis, gratis. (A part.) Comme elle me regarde donc !

NADÈJE.

A la bonne heure, monsieur, vous... vous appelez...

TRIM.

Trim.

NADÈJE, avec hésitation.

Et pas d'autre nom ?

TRIM.

Dame ! je n'ai pas été le maître de choisir... c'est les anciens qui me l'ont donné... Trim... j'en aurais autant aimé un plus long... ça m'aurait grandi un peu... Napoléon, par exemple ! fameux, celui-là.. ou bien encore Louis... C'est un joli nom ça, mamselle, Louis ! J'en connais un.

NADÈJE.

Mais il me semblait qu'on vous appelait quelquefois autrement.

TRIM, à part.

Elle n'a pas saisi le mot d'ordre.

NADÈJE.

Un nom de famille.

TRIM.

Je n'en ai pas, mamselle.

NADÈJE, avec plus d'intérêt.

Ah ! pas de famille !

TRIM.

Enfant de troupe... comme ce pauvre Louis... mais lui...

NADÈJE, continuant.

Cependant vous aviez une mère...

TRIM.

Dame ! à ce que disaient les anciens... mais je ne l'ai jamais ni vue ni connue... (S'attendrissant peu à peu.) parce qu'il paraît que j'ai été abandonné... tout petit... Et quand j'ai été assez grand pour demander... Où est donc ma mère ?... les anciens n'étaient plus là pour me répondre... Et puis, elle... sans s'inquiéter de moi... elle m'avait laissé là avec le régiment... elle

m'avait renié... elle se sera dit : Qu'il vive, qu'il meure, ça m'est bien égal... Elle aurait peut-être autant aimé me voir... me voir comme les vieux... mais les bombes, ça passait par-dessus ma tête... je n'avais pas la taille... Et voilà, mamselle... (S'efforçant de rire.) voilà pourquoi je m'appelle Trim tout court..... (Essuyant une larme, à part.) Oh ! c'est bête !

NADÈJE, émue.

Mais, monsieur Trim, il m'avait semblé vous avoir entendu nommer... le Brabançon...

TRIM.

Ah ! oui.

NADÈJE, vivement.

C'est vous !

TRIM.

Toujours idem... à cause de ma mère, à ce que disaient encore les anciens... on l'appelait la Brabançonne, parce que c'était une Flamande.

NADÈJE, se rapprochant.

Ah ! vous voyez bien... Et personne n'a jamais veillé sur vous ?

TRIM.

Personne... Ah! si fait... le père de Louis, un brave homme, parce que Louis, voyez-vous, mon lieutenant...

NADÈJE.

Et pas d'autre ?...

TRIM, à part.

Allons ! elle ne veut pas emboîter le pas.

NADÈJE.

Pas une femme qui ait pensé à vous, qui vous ait parlé ?... vous ne vous rappelez pas ?...

TRIM.

Oh ! si, une fois... il y a longtemps. J'étais à Paris, à l'École Militaire, pas loin des Invalides, ce qui fait qu'entre les vieux

et les jeunes, il n'y a que la main... même que c'est elle, une belle dame qui m'a empêché d'être tapin... (Mouvement de Nadèje.) Mon Dieu, oui, j'étais pour passer tapin ; le père Flamberge, le major, qui n'était encore que tambour-maître, voulait m'enrôler dans les tambours, parce qu'il prétendait que j'avais du goût pour la musique... et puis, l'espoir de monter un jour tambour-major, ça me bottait assez : on est en tête du régiment, on se carre, on se dandine, on fait de l'embarras, on est le maréchal de France des tambours ! On est bien enfant, quand on est jeune !

NADÈJE.

Et ce fut cette dame, dites-vous, une grande dame...

TRIM.

En personne. Elle était dans un fiacre superbe qui s'est arrêté à la grille. On me fit monter dans le carrosse ; il me semble que je m'y vois encore, sur de beaux coussins... Elle a levé son voile pour m'embrasser, et sa petite fille aussi, un amour de petite fille, qui me regardait avec de grands yeux, en jouant avec le gland de mon bonnet de police.

NADÈJE.

Vous la reconnaîtriez ?

TRIM.

La grande dame ! (Mouvement de Nadèje.) Ah ! tout de suite. « Mon enfant, qu'elle m'a dit... » elle m'a appelé son enfant... « mon enfant, laisse là le tambour, sois soldat... conduis-toi « bien, et on t'avancera, on fera de toi un bon officier. » C'est possible, ça viendra peut-être, on me poussera ; en attendant, voilà dix-huit ans que je sers, et je ne suis encore qu'officier de guérite !

NADÈJE, à part, émue.

Oh ! mon Dieu ! (Haut.) Et enfin, cette dame ?

TRIM.

Après deux tours de boulevard, toujours en carrosse, elle m'a embrassé encore, et la petite fille aussi... avec ses petites

mains ; elle ne voulait pas lâcher mon bonnet de police. Le fiacre s'est arrêté à la grille et je suis descendu... et deux jours après, mon capitaine, un vieux qui est allé prendre son billet de logement là-haut, me dit : « Trim, tu as trois cents livres de rente ! » Ça m'a fait plaisir.

NADÈJE.

Ah ! vous voyez bien, elle avait tenu parole.

TRIM.

Elle... oh ! oui, je le crois, c'était elle... aussi je ne l'ai jamais oubliée, ses traits ne sont pas sortis de ma mémoire ; ils sont là ; je crois la voir encore, je la vois... et pourtant, elle n'est pas revenue, et la pension... depuis trois ans, finie, disparue... ce qui ne m'empêche pas de songer à elle souvent, bien souvent... et toutes les fois que j'y pense, je lui souhaite tous les biens, tous les bonheurs qu'elle mérite.

NADÈJE, avec entraînement.

C'est d'un brave garçon, d'un bon fils...

TRIM.

Mamselle, mamselle, ce que vous me dites là, je l'ai pensé quelquefois... Ma mère...

NADÈJE, se reprenant.

Oh ! je suppose... car enfin, quelle autre qu'une mère...

TRIM.

Une mère... une famille... oh ! j'en mourrais... Mais non, je ne suis pas heureux, moi ! (Reprenant sa gaieté.) Allons donc ! si fait ! qu'est-ce que je dis là ? Je suis très-heureux, il ne me manque rien... oh ! si, pourtant.

NADÈJE, vivement.

Quoi donc ? que vous manque-t-il ?

TRIM.

Ce qui me manque, mamselle, c'est de voir M. Louis, mon lieutenant, heureux aussi.

NADÈJE.

Ah ! ce jeune officier que j'ai vu quelquefois chez mon père.

TRIM, à part.

Elle a répondu à l'appel... bon ! (Haut.) Un brave et honnête garçon, mais qui ne voudrait plus l'être... garçon. (A part.) Elle baisse les yeux, bon ! (Haut.) Il est triste, il souffre... il aime quelqu'un sans rien dire... (A part.) Ferme, coup sur coup ! feu de file !

NADÈJE.

Vous vous intéressez donc beaucoup à ce jeune homme ?

TRIM.

Moi ! oh ! oui... je lui dois tout !... c'est pour moi un ami, un frère !

NADÈJE, avec intérêt.

Bien, monsieur Trim, bien !

TRIM, à part.

Feu de peloton ! Elle a dit : Bien ! bon ! (Haut.) Oui, mademoiselle, il est malheureux, parce qu'il aime quelqu'un qui se marie.

TRIM.

AIR : *Le voile de l'indifférence.*

Il perd la tête, il n'aime qu'elle,
Il meurt d'amour... sans savoir là
S'il est aimé... c'est trist', mamselle...

NADÈJE.

A qui la faute?...

TRIM.

Comment ça ?
Mais d' cell', si je puis m'y connaître,
Qui n'entend pas...

NADÈJE.

Mais, en ce cas,
C'est plutôt la faute, peut-être,
De celui qui ne parle pas.

TRIM.

Mamselle...

FLAMBERGE, chantant dans la coulisse.

Tu n'auras pas ma rose, *etc.*

NADÈJE.

O ciel !... on vient ?

TRIM.

Ne craignez rien, mamselle ; c'est Flamberge.

NADÈJE.

Oh ! monsieur Trim... que personne ne sache que je vous ai parlé... personne... je vous en supplie !... mais ne vous éloignez pas.

SCÈNE XI.

TRIM, FLAMBERGE, en petite tenue.

TRIM, la suivant.

Mamselle !... (Seul.) Que je ne m'éloigne pas ! Comme elle m'a dit ça d'une voix émue... tremblante !... voyez-vous ! voyez vous !... Eh bien ! elle aime Louis, je le parierais !... oui, elle l'aime, et depuis une heure elle me fait faire des évolutions, de fausses manœuvres... elle me dit un tas de choses à l'intention de mon lieutenant ; c'est clair !... mais le moyen que Louis lui parle ?... Elle l'a dit elle-même, c'est sa faute !... Dieu ! si je pouvais... pendant qu'elle est encore... Ah bien ! tant pis !... je cours le chercher... je les mets face à face ! il n'y a que cette occasion-là, il ne faut pas la perdre.

FLAMBERGE, entrant.

La parade est *finite*, et je viens...

TRIM.

Mais si elle s'en allait pendant que j'irai chercher Louis... Oh ! je reste !

FLAMBERGE.

Qu'est-ce qu'il fait ici ce petit môme ?

TRIM.

Ah ! monsieur Flamberge, mon ami !

FLAMBERGE.

Ton ami ! oui, parlons-en... et mon lait sucré !...

TRIM.

C'est passé, et il s'agit bien d'autre chose. (A part.) Je n'ai personne pour prévenir mon lieutenant, y va m' faire ma commission. (Haut.) Vous avez un rendez-vous.

FLAMBERGE.

Ah ! tu sais... chut, petit gueux !

TRIM.

Grand coquin, êtes-vous heureux !

FLAMBERGE.

Mais oui, c'est une femme assez... cossue.

TRIM.

Oui, dodue.

FLAMBERGE.

Je dis cossue.

TRIM.

Et moi, je dis dodue... ce dont vous êtes bien susceptible certainement... et une demoiselle... demoiselle !

FLAMBERGE, riant.

Veux-tu te taire !... veux-tu te taire ! je viens la chercher.

TRIM, le retenant.

Comme ça se trouve !... elle est partie.

FLAMBERGE.

Hein !... je cours...

TRIM, le retenant encore.

Mais non, elle n'y est pas... Non... elle vous avait donné rendez-vous du côté du rempart... elle vous attend près de la préfecture.

FLAMBERGE.

Hein ! qu'est-ce que tu me chantes là ?

TRIM.

Moi ! je ne chante rien... c'est elle qui me l'a dit en partant, pour vous le répéter... parce qu'elle sait que nous sommes une paire d'amis... elle porte une robe à la préfète... une robe gorge de pigeon... avec des bouffants, des falbalas... est-ce que je sais...

FLAMBERGE.

Merci, petit, merci...

TRIM.

Ah ! dites donc... puisque vous passez près de la préfecture, voulez-vous prévenir M. Louis, vous savez, mon lieutenant, qu'on le demande ici, tout de suite, pour un instant... un ami de son père ?...

FLAMBERGE.

Sois tranquille...

(Il sort.)

TRIM, seul.

Enfoncé le tambour !... Louis peut venir... la place est libre...

SCÈNE XII.

LODOISKA, HENRIETTE, TRIM.

LODOÏSKA.

Venez donc, Henriette, venez ; je n'ai plus besoin là.

TRIM, à part.

Ça se trouve bien !

LODOÏSKA.

Je vais vous aider à plier ces robes.

TRIM, à part.

Ah! oui, c'est encore une idée... je vais te laisser ici, toi... attends! je vais te faire plier bagage.

HENRIETTE.

C'est que mademoiselle veut partir tout de suite.

TRIM, vivement.

Hein? partir!

HENRIETTE.

Ah! c'est Trim... je le cherchais.

TRIM.

Et moi, payse, je vous attendais. (Voyant Lodoïska s'asseoir.) Elle s'assoit, la grosse... pas gênée!...

LODOÏSKA.

Est-ce que vous aimez ce mauvais sujet, Henriette?

TRIM.

Tiens, pourquoi pas? c'est à cause de la taille que vous dites ça? Dame! tout le monde ne peut pas être dans les tambours-majors, n'est-ce pas, Henriette?

HENRIETTE, riant.

Il n'y en a qu'un par régiment. (Elle va à la table, au fond.)

LODOÏSKA.

Monsieur Trim!

TRIM, bas.

Dites donc, il sort d'ici!

LODOÏSKA.

Qui... il?... je ne connais pas...

TRIM, bas.

Oh! quand vous vous rebifferez comme Pallas, la dame de pique... il m'a chargé de vous dire qu'il allait se promener derrière le rempart...

LODOÏSKA, se levant.

Ah !... (Se reprenant.) Qu'est-ce que cela me fait?

TRIM.

Et à moi donc ! Seulement il m'a dit qu'il était pressé... très-pressé.

LODOÏSKA, se levant

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

TRIM.

Ni moi non plus... Le pauvre cher homme, il va s'enrhumer à attendre... Ah ! vous me direz que le lait sucré, ça calme la toux !

(Toussant et chantant.)

Ah ! qu'on est fier d'être Français
Quand on regarde la...

Cristi, quelle taille !... (Il va au poêle.)

HENRIETTE.

Que faites-vous donc, monsieur Trim ?

TRIM.

Je prépare le feu pour mon lieutenant ; car il doit faire froid... derrière les remparts surtout... on doit geler... hou !

HENRIETTE.

Bavard !... Mademoiselle Lodoïska, vous ne m'aidez pas...

LODOÏSKA.

Ah ! pardon, ma petite, je vous laisse.

Air : *On dit partout dans le village.*

Adieu, je n'ai plus rien à faire,
Car votre maîtresse en effet
Vient d'essayer ici, ma chère,
Et sa guimpe et son mantelet.
Il faut que je sorte
Et que je porte

Ce carton-là... des robes, un fichu,
Chez la marquise...
Place de l'église,
(Regardant Trim.)
Entendez-vous?...

TRIM.

Parbleu, c'est convenu.

LODOÏSKA.

Adieu, petite!

TRIM.

Et voilà comme
On arriv' toujours quelque part,
Par l'église ou par le rempart...
Tout chemin mène à Rome.

(Lodoïska est sortie.)

Et de deux!... En voilà une de manœuvre!

HENRIETTE.

Comment, monsieur Trim, c'est pour rester avec moi que vous la renvoyez comme ça?

TRIM.

Tout juste!... (A part.) A ton tour, la petite payse.

HENRIETTE.

Vous avez bien fait, car j'ai à vous parler... mademoiselle qui vient de me dire tout bas, en me glissant cette bourse: « Tenez, puisque ce jeune soldat vous aime, faites-lui accepter ça de ma part. »

TRIM.

Hein! à moi, une bourse!... de l'or!

HENRIETTE.

Elle croit peut-être... j'espère que vous ne lui avez pas parlé de vos idées de mariage?

TRIM.

Puisque vous refusez... (A part.) Et puis, ce qu'elle m'a dit

là... c'est plutôt à l'intention de l'autre, de mon lieutenant... elle ne me connaît pas... je lui rendrai son argent, très-bien.

HENRIETTE.

Allons, monsieur, allons, aidez-moi à faire ce paquet... et surtout ne parlez pas de trop près...

TRIM.

Ah ! oui, pour qu'on nous surprenne... (Écoutant.) Tenez ! tout juste ! voilà mon lieutenant qui arrive... (Prenant les robes et les chiffonnant.) Eh vite ! vite ! emportez-moi ça !

HENRIETTE.

Miséricorde ! comme vous les mettez en chiffons ; mais prenez donc garde.

TRIM, la bousculant pour la faire sortir.

Emportez... ces demoiselles vous aideront... je vous rejoins... Ah ! et cette bourse ! prenez vite, rendez-la à votre maîtresse, et dites-lui que je ne puis recevoir de l'or que d'elle, de sa main. (A part.) C'est ça, elle viendra peut-être.

HENRIETTE.

Mais...

TRIM, la poussant.

Tenez, elle vous appelle... De sa main... Allez donc ! (Henriette sort.) Et de trois !

SCÈNE XIII.

LOUIS, TRIM, puis LE CAPITAINE.

LOUIS, entrant vivement.

Qu'est-ce que c'est ?... Qui est-ce qui me demande ?

TRIM, sautant et dansant.

Eh ! arrivez donc, mon lieutenant, mon colonel, mon général.

LOUIS.

Ah çà ! es-tu fou ?

TRIM.

Arrivez donc, on vous attend... Je vous marie, je vous bénis ! Dieu, quelle noce !

(Il chante.)

Vite, en avant deux, que je suis aise!

LOUIS.

Mais...

TRIM.

Il n'y a que le consentement du père... je ne sais pas trop... Ah ! bah ! on y pensera plus tard.

(Chantant.)

La victoire est à nous !

LOUIS.

Quel père ? que veux-tu dire ? quel mariage ?

TRIM.

Croisez... ette !... Enlevé ! Hein ! comme c'est joué !... en voici une petite guerre !... Si je ne monte pas en grade du coup, il n'y a plus de justice divine, civile et militaire.

LOUIS.

Mais enfin, m'expliqueras-tu... ?

TRIM.

Ah ! tiens ! vous ne le savez pas... J'en perds la tête !... Mon pauvre Louis, je suis si content, j'en pleure !

(Chantant.)

Les trois couleurs sont revenues...

Elle est ici.

LOUIS.

Qui ?

TRIM.

La fille du colonel !

LOUIS.

Nadèje ?

TRIM.

Nadèje... je veux bien !... Allons, voyons, ne tremblez donc pas comme ça, que diable ! une femme est une femme, et un homme... (A part.) Il est un peu jobard, mon lieutenant.

LOUIS, courant à la porte.

Ah ! oui, je la vois, je l'entends !

TRIM.

Elle parle aux ouvrières... elle va partir.

LOUIS.

Adieu, Trim, adieu !

TRIM, le retenant.

Eh bien ! y pensez-vous ? Du courage, le champ de bataille est à nous... J'ai envoyé le tambour-major droguer après sa belle du côté de la préfecture... et mademoiselle Lodoïska à l'autre bout de la ville, derrière le rempart... deux corps en observation... les ouvrières travaillent... Je vais faire causer la femme de chambre en sentinelle perdue, histoire de rire !

LOUIS.

O ciel !... mais c'est un piége !... je ne puis permettre...

TRIM.

Allons donc, on se déclare en tout bien tout honneur... et vive l'empereur !... il est mort, ça ne fait de mal à personne.

LOUIS.

Eh ! mais, je crois entendre...

TRIM.

C'est elle... non, dans l'escalier. (Il court au fond.) Ciel ! le capitaine !

LOUIS.

M. de Sévelas !

TRIM.

Nous voilà bien !... rentrez, rentrez donc, là, chez vous. (Louis entre à droite.) Oh ! le Sévelas, le Servelas, le...

LE CAPITAINE, en grande tenue, entrant vivement.

C'est la livrée du colonel... Est-ce que... Ah ! Trim !

TRIM, ayant l'air de l'apercevoir.

Ah ! mon capitaine, excusez, je range chez M. Louis, pendant qu'il n'y est pas.

LE CAPITAINE.

Dis-moi ; c'est mademoiselle Nadèje Douville qui est...

TRIM, très-haut.

Vous demandez mademoiselle Lodoïska pour votre corset !

LE CAPITAINE.

Hein ! Tais-toi... c'est mademoiselle..

TRIM.

La fille du colonel, elle est là ! (Criant.) Le corset du capitaine de Sévelas!

(Il passe à gauche.)

LE CAPITAINE, le suivant.

Malheureux !

TRIM, criant plus fort et courant à gauche.

Mademoiselle Lodoïska ! le corset du capitaine.

LE CAPITAINE, le suivant.

Veux-tu te taire ? ou vingt-cinq jours de consigne.

TRIM, entrant à gauche et criant plus fort.

Le corset du capitaine de Sévelas !

LE CAPITAINE.

Devant elle, imbécile !... (Entendant Nadèje.) Je me sauve !

TRIM, criant toujours.

Le corset du capit... (Passant la tête en riant.) Ah ! ah ! ah !

LOUIS, passant la tête de l'autre côté.

Il est parti !

TRIM, riant.

Bombardé le capitaine ! (Louis rentre et va écouter au fond.)

SCÈNE XIV.

NADÈJE, LOUIS.

(Nadèje entre vivement sans voir Louis et passe devant Trim qui entre au même instant dans l'appartement à gauche, d'où elle sort.)

NADÈJE.

Comment, monsieur Trim ! vous me refusez... Je viens vous gronder... je... (La porte se referme derrière Trim.) Eh bien ! où va-t-il donc ?

LOUIS, descendant la scène.

Mademoiselle !

NADÈJE.

Ah ! monsieur Louis !

LOUIS.

Oh ! pardon ! cette rencontre que j'eusse payée de ma vie... ce n'est pas moi qui l'ai demandée, qui l'ai préparée...

NADÈJE.

Je vous crois, monsieur; car si vous eussiez voulu me voir, me parler, c'est chez mon père dont le salon vous était ouvert...

LOUIS.

Je ne le pouvais plus, mademoiselle, du moment que votre main était promise à un autre... que votre cœur n'était plus libre... il fallait vous fuir... il fallait étouffer de folles espérances...

AIR de *Spontini.*

J'ai refoulé dans mon âme flétrie
L'amour que j'avais fait serment
De vous taire toute ma vie !

NADÈJE.

Que faites-vous en ce moment?

LOUIS.

Pour mon honneur et pour le vôtre,
Dans mon cœur du moins il mourra.

NADÈJE.

Ah! tiendrez-vous ce serment-là
Mieux que vous n'avez tenu l'autre?

LOUIS.

Eh ! le pourrais-je? aussi je m'étais promis de ne pas vous revoir... et j'en veux maintenant à ce pauvre Trim qui a cru assurer mon bonheur... et qui n'a fait que m'exposer à votre colère peut-être.

NADÈJE, vivement.

Mais non !

LOUIS.

Vous ne lui en voulez pas !

NADÈJE, de même.

Au contraire! (Se reprenant.) c'est-à-dire, je lui pardonne, monsieur Louis... c'est un bon jeune homme, qui vous aime... et qu'il faut aimer et protéger... je vous en prie !...

LOUIS.

Oh ! maintenant... maintenant plus que jamais !... car, enfin, c'est à lui que je dois le seul moment d'espérance qui m'ait été permis... puisque vous nous pardonnez à tous deux après l'aveu de mon amour.

NADÈJE.

C'était à mon père de vous entendre, et c'est à lui de vous répondre...

LOUIS.

En est-il temps encore, lorsque votre prochain mariage... Ah ! Dieu m'est témoin que, si l'on vous eût choisi un époux digne de vous, j'aurais souffert en silence, et du moins l'idée de votre bonheur m'eût consolé... mais vous sacrifier à un fat, à un ambitieux, qui ne pense qu'à votre dot, au crédit de votre père !... Oh ! vous ne l'aimez pas, vous ne pouvez pas l'aimer.

NADÈJE.

Monsieur !...

LOUIS.

Oh ! dites-le-moi, mademoiselle, dites-moi que vous êtes

malheureuse de cette union, et malgré ses épaulettes, malgré la hiérarchie qui le protége contre moi, je le provoquerai, je vous sauverai... ou j'y perdrai la vie.

NADÈJE.

Taisez-vous! taisez-vous! Et si vous m'aimez...

LOUIS.

Si je vous aime! Eh! le puis-je? En ai-je le droit? Pauvre orphelin sans naissance, sans fortune... fils d'un soldat...

NADÈJE.

Eh! que suis-je donc, moi!

LOUIS.

Mademoiselle!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, entrant.

Je puis enfin... Ah!

LOUIS.

Sévelas!...

NADÈJE.

Monsieur Louis...

LE CAPITAINE.

Pardon, mademoiselle... j'ai reconnu la livrée de mon colonel, et je venais vous offrir la main jusqu'à votre voiture...

NADÈJE, avec embarras.

Merci, monsieur... j'étais là... j'attendais... je croyais que ma femme de chambre... Mais je partais... je pars... (Au capitaine qui lui offre la main.) Merci!... merci...

(Elle sort vivement par le fond.)

LOUIS, allant pour la suivre.

Mademoiselle....

LE CAPITAINE, retenant Louis.

Où donc allez-vous ?

LOUIS.

Peu vous importe !...

LE CAPITAINE.

Ah ! permettez, vous avez quitté le poste sans ma permission... et je vous prie de m'y suivre...

LOUIS, étonné.

Et voilà tout ce que vous avez à me dire ?...

LE CAPITAINE.

Mon Dieu !... oui... je suis bon enfant !... et je ne me fâche que de ce qui en vaut la peine...

LOUIS.

Expliquez-vous, monsieur !

LE CAPITAINE.

Ah ! plus tard, nous verrons... quand vous ne serez plus de service... en attendant, faites-moi le plaisir de...

LOUIS.

Eh ! monsieur... on dirait...

LE CAPITAINE.

On dirait que vous voulez compromettre quelqu'un...

LOUIS.

Ici, vous avez raison... (A part.) Ah ! et ne pouvoir !... (Haut.) A revoir, capitaine...

(Il sort par le fond.)

LE CAPITAINE.

Je vous suis, mon cher...

TRIM, passant la tête.

Qu'est-ce que c'est ?

LE CAPITAINE, avec colère.

Ah ! toi, drôle... au cachot pour un mois...

SCÈNE XVI.

TRIM, HENRIETTE, et successivement LODOISKA, FLAMBERGE, LOUIS, TITINE, LES OUVRIÈRES, LE COLONEL.

TRIM, passant la tête.

Tiens ! d'où sort-il donc ? (Entrant tout à fait.) Il est vexé !... Le cachot, je m'en moque pas mal, pourvu que mon lieutenant... Eh ! mais, où est-il ?

LODOÏSKA, entrant furieuse, par la porte du fond.

C'est une horreur ! c'est une indignité ! (Allant à Trim.) Vous êtes... vous êtes...

TRIM.

Ah ! bah ! Est-ce que vous avez été derrière le rempart ?

LODOÏSKA.

Vous mériteriez !...

TRIM.

Ah ! mon Dieu ! je me rappelle maintenant ! c'était à la préfecture.

LODOÏSKA.

Taisez-vous... ou je vous arrache les yeux !

TRIM.

Ah ! merci... j'en ai besoin pour faire l'exercice ; faut pas faire de tort au gouvernement.

HENRIETTE, entrant par la gauche et portant un carton.

Et mademoiselle, mademoiselle, qu'est-elle devenue ?

LODOÏSKA.

Mademoiselle Nadèje !... Eh ! mon Dieu ! elle partait comme j'arrivais, pâle, défaite... elle se cachait les yeux avec son mouchoir... elle ne m'a pas même vue.

HENRIETTE.

Ah ! je cours !

(Elle sort par le fond.)

TRIM.

Hein? Qu'est-ce que cela veut dire ?

FLAMBERGE, entrant, le nez tout rouge et grelottant.

Oh ! oh ! je gèle! je gèle!... Petit drôle !

TRIM, riant.

Ah ! bah ! Est-ce que vous avez été à la préfecture?

FLAMBERGE.

Puisque tu m'avais dit...

TRIM.

Ah ! pauvre papa Flamberge! je me suis trompé, c'était derrière le rempart.

FLAMBERGE, à Lodoïska.

Il y a une heure que je vous attends, ma chère; j'en ai l'onglée!

LODOÏSKA.

Et moi donc! dix tours de rempart.

TITINE, entrant par la gauche avec les autres ouvrières.

Eh ! mais, qu'y a-t-il? Entendez-vous ce bruit?

(Musique jusqu'à la fin de l'acte.)

FLAMBERGE.

Ah! oui ! une dispute!

TRIM.

On se bat, j'y cours!

(Il va pour sortir.)

FLAMBERGE, continuant.

Entre le petit Louis, (Trim s'arrête.) le lieutenant, et le capitaine... une fameuse dispute!

TRIM, revenant.

Louis!

FLAMBERGE.

Je ne sais pas ce qu'il y a entre eux... mais tout à l'heure, comme j'accourais ici tout grelottant, je les ai vus; ils sor-

taient d'un groupe d'officiers pour regagner le poste tout près de là... le capitaine avait l'air de commander quelque chose au petit, qui lui a jeté son gant à la figure.

LODOÏSKA.

Il a osé! Quelle audace !

TRIM.

Il a bien fait.

FLAMBERGE.

Lorsque le colonel a paru...

LES OUVRIÈRES, apercevant Louis.

M. Louis!

(Louis paraît, pâle, défait, hors de lui et tremblant de colère.)

TRIM, courant à lui.

Louis ! tu trembles... Vous tremblez, Louis... répondez-moi!

LOUIS.

C'est bien! c'est bien!

TRIM.

Mon lieutenant, qu'est-ce donc? Le capitaine...

LOUIS.

Le capitaine! Oh ! je le tuerai.

TRIM, courant au fond.

Ah! c'est donc lui? Je cours, je lui dirai... (Le colonel paraît, suivi d'un adjudant-major.) Oh! mon colonel...

(Il ôte son bonnet.)

LE COLONEL.

Lieutenant, vos armes!

TRIM.

Ah!

(Louis remet son épée à l'adjudant.)

LE COLONEL.

Rendez-vous en prison!

TRIM, s'essuyant les yeux, à part.

Pauvre Louis !

(Trim lui serre la main sans être vu. — Mouvement général. Le rideau tombe sur ce tableau.)

ACTE SECOND

Un petit salon ; la porte d'entrée au fond, à droite ; autre porte, au fond, à gauche, donnant sur un couloir qui conduit au cabinet du colonel ; à droite, l'appartement ; à gauche, sur le devant, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COLONEL DOUVILLE, NADÈJE, HENRIETTE.

(Au lever du rideau, le colonel, en petite tenue, et Nadèje sont assis à une table et déjeunent ; Henriette les sert.)

LE COLONEL.

Eh bien ! qu'as-tu donc? Tu ne dis rien, tu ne manges pas... Es-tu malade ?

NADÈJE, sortant de sa rêverie.

Non, mon père, non !

LE COLONEL.

Sois donc plus gaie ! Que diable ! c'est bien assez que mon service me condamne à des choses pénibles et ennuyeuses, sans trouver chez moi des figures tristes et allongées... ça m'ôte l'appétit. Tiens, sers-moi une tranche de ce pâté... Une assiette.

HENRIETTE, tristement.

Voilà, monsieur le colonel. (Soupirant.) Ah !

LE COLONEL.

Hein ? Qu'est-ce qu'elle a aussi, celle-là ?

HENRIETTE.

Rien, monsieur le colonel.

LE COLONEL.

En ce cas, faites-moi le plaisir de garder vos soupirs pour un autre moment. (A Nadèje.) Merci, mon enfant... (A Henriette, tout en déjeunant.) Dites-moi donc, mademoiselle... qu'avez-vous donc tant à dire à ce jeune soldat que je retrouve toujours ici... hier encore...?

NADÈJE.

Trim?

LE COLONEL.

Trim... oui, c'est juste, il s'appelle Trim. (A Henriette.) Je vous ai défendu...

HENRIETTE.

Hier, monsieur le colonel, c'est mademoiselle qui avait voulu lui parler.

LE COLONEL.

A M. Trim!

NADÈJE, vivement.

Oh! celui-là ou un autre... Tu étais au conseil de guerre, je t'attendais pour dîner, et je voulais savoir si tu serais bientôt libre... je mourais de faim.

LE COLONEL.

Et moi aussi... De sottes affaires!... Il n'y a qu'un an que je suis à la tête de ce régiment, et toujours des querelles à punir!... (A Henriette.) donne-moi à boire.

NADÈJE, l'observant avec anxiété.

Et iras-tu encore ce matin?

LE COLONEL.

Eh! parbleu!.. il le faut bien!

HENRIETTE.

Il paraît que c'est aujourd'hui que M. le sous-lieutenant Louis...

LE COLONEL, l'interrompant.

Occupez-vous de votre service!... Mon café... petite curieuse!

NADÈJE, après un instant de silence.

Ah! tu crois que c'est aujourd'hui que ce pauvre jeune homme...

LE COLONEL.

Ah! mon Dieu! oui! encore une belle équipée! un petit écervelé qui s'en va insulter son capitaine.

NADÈJE, l'observant.

C'est grave?

LE COLONEL.

Très-grave! cela peut le mener loin... et pourquoi en veut-il à Sévelas, je vous le demande?

NADÈJE, de même.

Il n'en dit rien?

LE COLONEL.

Pas un mot: aussi, je dois l'interroger moi-même, dans mon cabinet...

NADÈJE.

Ah!

LE COLONEL.

Eh! mon Dieu! nous ne demanderions pas mieux qu'il eût été provoqué, et que les témoins vinssent le tirer de là! mais si, au contraire, ils le chargent encore... (Avec impatience.) Ce serait affreux!

NADÈJE.

N'est-ce pas, mon père? Ce pauvre jeune homme! il a l'air si bon, si intéressant!

LE COLONEL.

Eh! parbleu!... à entendre tout le monde, il est l'idole de ses soldats, aimé, estimé de ses camarades; il a conquis tous ses grades à la pointe de l'épée!... C'est un héros, un petit saint... le diable m'emporte!

AIR : *Partie et Revanche.*

Chacun l'estime, chacun l'aime;
Tous ne cherchent qu'à le vanter,

Loin de le plaindre, je suis même
Tenté de le féliciter ;
Il gagne à se faire arrêter ;
Je n'ai jamais vu de ma vie
Un conseil de guerre tenu
Exprès, comme une académie,
Pour donner un prix de vertu.

C'est une mauvaise affaire pour ton prétendu.

NADÈJE.

Très-mauvaise !

LE COLONEL.

Mais, après tout, est-ce sa faute à lui ?... On voudrait qu'il vînt dire qu'il a provoqué ce sous-lieutenant.

NADÈJE.

Pour le sauver, ce serait bien !

LE COLONEL.

Je ne dis pas... mais il a de la fierté... comme moi !

NADÈJE, l'observant avec intention.

Oui, tu es un peu fier !

LE COLONEL.

Beaucoup ! Et je comprends qu'il hésite... mais on lui en veut, on lui reproche son titre, sa fortune... et jusqu'à son grade, qu'on l'accuse de ne devoir qu'à des protections ; ça n'a pas le sens commun.

HENRIETTE , versant le café.

C'est égal, monsieur le colonel conviendra qu'il est bien dur de voir donner à ceux qui ont des protecteurs ce qui revient à ceux qui n'en ont pas.

LE COLONEL.

Ah bah ! voyez-vous cela !... Mademoiselle connaît des victimes dans ce régiment.

HENRIETTE.

Mais dame! quand ce ne serait que ce pauvre Trim qui attend depuis vingt ans les galons de caporal !

LE COLONEL.

Diable! quel âge a-t-il donc?

HENRIETTE.

Dix-neuf ans, monsieur le colonel... mais il a commencé de bonne heure... un enfant de troupe...

NADÈJE.

Comme M. Louis, qu'il aime autant qu'un frère ! et il me demandait, les larmes aux yeux, de le protéger auprès de toi !

LE COLONEL.

Qui?... M. Trim?

NADÈJE.

Et M. Louis.

HENRIETTE.

Et mademoiselle lui a promis qu'il aurait...

LE COLONEL.

Assez... Toujours à écouter, à vous mêler de la conversation... Allez dire à Georges qu'il tienne prêt mon uniforme... (Mouvement d'Henriette.) Allez !

(Henriette sort en faisant quelques signes à Nadèje qui observe son père avec crainte et ensuite se lève et s'approche de lui.)

NADÈJE, s'appuyant sur le fauteuil de son père.

Tu m'en veux! Tu es fâché que j'aie promis ma protection à ce pauvre soldat et à son ami!

LE COLONEL.

Mêle-toi de ton piano et de ton mariage.

NADÈJE.

Ça n'empêche pas, au contraire!... De me faire bénir... ça me porterait bonheur, peut-être! Et tiens, quelquefois quand tu donnes des ordres, que tu te fâches, que tu fronces le sourcil,

je me dis à part moi... (S'asseyant sur ses genoux.) Si j'étais à la place de mon père... si j'étais colonel... Oh ! ça n'engage à rien... les enfants de troupe seraient mes soldats de prédilection... ceux qui seraient orphelins surtout; il me semble que mon devoir serait de leur servir d'appui, de les pousser, de les avancer, eux qui n'ont personne pour les protéger!

AIR *de Turenne.*

Sans jamais me mettre en colère,
Je me laisserais désarmer;
Et, par ma bonté tutélaire,
D'eux tous je me ferais aimer.

LE COLONEL.

De ce côté-là, j'imagine,
Ce serait facile pour toi ;
Ils t'aimeraient tant que, ma foi,
Je craindrais pour la discipline.

Petite intrigante!

NADÈJE.

Qui sait?... parmi eux, il y en a peut-être un...

LE COLONEL, plus gaiement.

Ah! ah!

NADÈJE, l'embrassant.

C'est que, vois-tu... je n'entends jamais parler d'un pauvre enfant orphelin... oublié, perdu dans un régiment, sans me rappeler cette nuit, où, assis tous deux près du lit de ma pauvre mère, qui allait nous quitter, elle m'apprit devant toi... qui lui serrais la main... avec tant de bonté... que j'avais un frère...

LE COLONEL, la repoussant doucement.

C'est bien !

NADÈJE, continuant.

Et ce matin encore, en passant là, dans ce boudoir, (Elle indique la pièce à droite.) devant son portrait qui semble parler... je lui demandais pardon d'une indifférence...

LE COLONEL, avec impatience.

C'est bien ! c'est bien !

NADÈJE, se jetant à son cou.

Elle me l'a recommandé, mon père... mais je n'ai pu savoir ni qui il était, ni où le trouver, une heure après, elle avait emporté le reste de son secret !

LE COLONEL, se levant.

Tant mieux ! il n'a jamais existé, pour moi, pour vous ! ne m'en parlez jamais... (Mouvement de Nadèje.) jamais, je vous le défends ! par amitié pour moi ! (Il fait un pas pour sortir. Nadèje s'est retournée pour essuyer ses larmes. Il revient doucement à elle, et la prenant dans ses bras avec affection.) Par respect pour ta mère !... elle m'avait sauvé la vie, je ne voulus pas connaître le passé... mon nom et ma fortune m'ont acquitté envers elle... ne m'en fais pas repentir, et puisqu'un voile couvre tout cela... Allons, embrasse-moi... et ne pense qu'à ton bonheur, à ton mariage.

NADÈJE.

Mais vous me disiez que M. Sévelas...

LE COLONEL.

Eh bien ! Sévelas !... Il a ma parole, la tienne... je ne veux plus de délai ; je verrai le notaire aujourd'hui... Eh ! mais, à propos de notaire, que diable lui disais-tu donc tout bas, hier au soir, pendant que j'étais à la table de jeu ?

NADÈJE.

Au notaire?... est-ce que je lui ai parlé? (A part.) Il m'a vue !

SCÈNE II.

LES MÊMES, FLAMBERGE, en petite tenue ; LODOISKA ; ensuite TRIM, en grande tenue.

HENRIETTE.

C'est le tambour-major que M. le colonel a fait demander.

LE COLONEL.

Faites entrer.

HENRIETTE.

Mademoiselle Lodoïska apporte à mademoiselle...

LE COLONEL, avec impatience.

Faites entrer, vous dis-je.

HENRIETTE, à part.

Tiens! mademoiselle a pleuré.

(Flamberge et Lodoïska paraissent au fond ; Flamberge porte un carton, Lodoïska a les yeux baissés.)

FLAMBERGE, rendant le carton à Lodoïska.

Mademoiselle, trop heureux...

LE COLONEL.

Toujours galant, Flamberge ?

FLAMBERGE.

Mon Dieu ! mon colonel, j'ai rencontré par hasard mademoiselle Lodoïska à votre porte, et je ne puis pas laisser un fardeau sur les bras du beau sexe, quand je suis là.

LODOÏSKA, faisant la révérence.

Monsieur a été bien bon.

FLAMBERGE, la saluant.

Mademoiselle...

TRIM, paraissant tout à coup entre eux.

J'ai bien l'honneur de vous saluer... ne vous dérangez pas, les anciens.

(Lodoïska descend avec colère du côté de Nadèje.)

NADÈJE, laissant échapper un cri.

Ah !

LE COLONEL.

Qu'est-ce que c'est ?

TRIM, essoufflé.

Pardon, excuse, mon colonel... Je suis venu un peu vite, parce que je voulais rattraper le major, depuis la place de l'église, pour l'aider un peu... il portait un carton d'un bras, et de l'autre... c'est très-gênant.

LODOÏSKA, à part.

Je vais me trouver mal.

(Lodoïska et Flamberge lui font des signes que le colonel aperçoit. Henriette se détourne pour rire.)

LE COLONEL, à part, regardant Flamberge.

Vieux don Juan !

TRIM, bas à Nadèje.

Bonnes nouvelles, mamselle !

LE COLONEL.

Et qu'est-ce que tu viens faire ici, toi ?

TRIM.

Mais, mon colonel, puisque vous voulez que ce soit moi qui vous apporte la feuille tous les matins, pendant votre déjeuner...

LE COLONEL.

Moi, je veux...

TRIM.

Dame ! c'est votre planton qui l'a dit hier encore. Après ça, si ça vous fâche, prenez qu'il s'est trompé, je m'en vais... rien de fait.

LE COLONEL, prenant la feuille.

Non, reste... toi ou un autre, peu m'importe !

TRIM, portant la main à son shako.

Merci de la préférence, mon colonel !

LODOÏSKA, à Nadèje occupée avec Trim.

Mademoiselle ne regarde pas ?

(Elle ouvre son carton.)

LE COLONEL, tout en parcourant le rapport.

Ah ! Flamberge... c'est aujourd'hui que vous déposez dans l'affaire du sous-lieutenant, et mademoiselle aussi.

LODOÏSKA.

Mon Dieu ! cette idée seule me rend toute tremblante ! paraître ainsi devant des militaires, en face, quand on n'a pas l'habitude... je n'oserai jamais !

TRIM, à part.

Petite tourterelle, va !

LE COLONEL.

Rassurez-vous ; votre témoignage est important, très-important, comme celui de Flamberge.

TRIM, à part.

Je crois bien ! ils peuvent d'un mot...

LE COLONEL.

Il n'y a rien eu de nouveau, cette nuit ?

TRIM.

Rien, mon colonel... Ah ! si fait ! il y a moi, qui, en revenant bien après la retraite, ai vu, comme je vois là mademoiselle Lodoïska, un grand corps, monté sur une borne, et qui s'allongeait, s'allongeait tant qu'il pouvait pour atteindre la fenêtre du premier.

FLAMBERGE, à part.

Je vais me trouver mal.

LE COLONEL.

Et de quel côté ?

LODOÏSKA, vivement.

Je suis sûre que ce volant sera du goût de M. le colonel.

LE COLONEL.

Je ne me mêle jamais des chiffons, montrez cela à ma fille.

Suivez-moi, Flamberge... (A Trim.) et toi, va dire au capitaine de Sévelas que je l'attends chez moi.

TRIM.

Oui, mon colonel.

NADÈJE.

Henriette, faites passer mademoiselle Lodoïska dans le boudoir, pour attacher ce volant, et attendez-moi !

LE COLONEL, baisant sa fille au front.

Adieu, mon enfant! (Bas.) Et sois plus gaie.

AIR : *Suivons cette jeunesse.*

Adieu! sois aimable et gentille;
Quand au dehors l'ennui m'attend,
Qu'au moins chez moi, dans ma famille,
Je puisse être heureux et content!
Surtout avant ton mariage,
Point de pleurs...

NADÈJE.

Je te le promets!
Avant, oui, j'aurai du courage,
Mais je ne promets rien après.

ENSEMBLE.

LE COLONEL.

Adieu! sois raisonnable et sage;
Quand au dehors l'ennui m'attend,
Qu'au moins chez moi, dans mon ménage,
Je puisse être heureux et content!

NADÈJE.

Mon pére, j'aurai du courage,
Mais j'ai déjà fait un serment;
Vous même savez s'il m'engage...
Dans le ciel, ma mère m'attend!

TRIM.

Il va partir, mais ell', je gage,
Ici, restera secrèt'ment,

Sans avoir l'air, comm' c'est l'usage.
Histoir' de causer un instant.

FLAMBERGE.

Ma particulière, je gage,
Saura s'y prendre adroitement,
Pour que je puiss', s'lon notre usage,
La reconduire galamment.

LODOÏSKA.

Ce bon Flamberge, il va, je gage,
Ici demeurer un moment,
Afin d' pouvoir, s'lon son usage,
Me reconduire galamment.

HENRIETTE.

Ah! mon pauvre Trim, quel dommage!
Ne pas trouver un seul moment,
Pour être, selon son usage,
Près de moi sensible et galant!

SCÈNE III.

NADÈJE, TRIM.

NADÈJE, se retournant vivement vers Trim.

Eh bien! monsieur Trim?...

TRIM, redescendant vivement, après avoir déposé son shako sur un fauteuil au fond.

Eh bien! mamselle, ça ne va pas mal, ça va même mieux, il y a de l'espoir.

NADÈJE.

Mon Dieu, comme vous tremblez!... c'est le froid... Approchez-vous donc du feu!

TRIM.

Merci, mamselle, au contraire, j'étouffe, je suis si content!... J'ai vu l'avocat, j'y suis été ce matin, pendant que les autres déjeunaient, ce qui fait que je m'en suis passé.

NADÈJE.

Vous n'avez pas déjeuné ?

TRIM.

Ah ! oui, j'y pensais bien !... je n'avais pas faim en partant, le cœur me battait trop fort pour ça... Et quand je suis arrivé, j'étais si ému, je suffoquais, je me suis mis à pleurer, j'ai été enfant comme tout.

NADÈJE.

Pauvre monsieur Trim !... si bon, si... (Il la regarde.) Et, et... cet avocat ?

TRIM.

Enfin, je lui ai conté mon affaire en deux temps ; j'avais mon argent dans la main, comme vous m'aviez dit... c'est-à-dire, mon argent...

NADÈJE.

Après, après ?

TRIM.

Eh bien ! il a compris, l'avocat ; ça m'a l'air d'un brave homme, et un fameux, qu'ils disent ; un gaillard qui parle trois heures sans respirer ! Trois heures... Aussi, j'ai confiance...

NADÈJE.

Et vous avez raison... Du courage !...

TRIM.

Juste ce qu'il m'a répondu : « Du courage, mon ami... » Il m'a appelé son ami... Pas fier... « Du courage... L'affaire de votre lieutenant m'a paru d'abord très-grave, mais nous le sauverons. » Il a dit, nous le sauverons, mamselle... Oh ! alors, il m'est revenu des larmes, mais cette fois, c'étaient des larmes de joie, de bonheur... parce que, à présent je peux vous le dire, ils étaient de service quand la chose est arrivée, et dame ! il y allait peut-être de sa vie.

NADÈJE.

O ciel !

TRIM.

C'est comme nous, sur nos livrets... Il y a comme ça une liste de cent cinquante fautes d'attention qui peuvent nous faire déloger avant l'âge... histoire de nous procurer une lecture agréable, et de nous faire marcher droit.

NADÈJE, s'abandonnant.

Oh ! conduisez-vous toujours bien, monsieur Trim, je vous en prie, je... (Trim la regarde, elle se tait.) Et l'avocat ?...

TRIM.

Ah ! oui, l'avocat, j'oubliais... « Nous le sauverons, qu'il me disait, surtout si les témoins déposent en sa faveur, ou si le capitaine avoue qu'il l'a provoqué. »

NADÈJE.

C'est ce que me disait mon père... Tout est là !...

TRIM, baissant la voix.

Pour ce qui est des témoins, j'y travaille, il y en a deux surtout, le major et la grosse ; je leur enseignerai des phrases très-véridiques, à l'intention de ne pas dire la vérité... il n'y a que l'autre, le capitaine.... oh ! le capitaine !

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Contre lui je suis en colère,
J' voulais l'insulter l'autre jour !
Nous étions seuls !...

NADÈJE.

Qu'alliez-vous faire?

TRIM.

Il m' f'rait fusiller à mon tour !...

NADÈJE.

Malheureux !

TRIM.

C'est encore un' chance...
P't-êtr' qu'alors, il en rougirait;
J' lui dirais : Tant mieux c'est bien fait!
T'en voilà deux sur la conscience!

NADÈJE, très-émue.

Monsieur Trim, gardez-vous bien... je le verrai, moi... oh! je n'ai pas osé encore, mais j'en aurai le courage pour vous.

TRIM.

Et pour mon lieutenant, qui vous aime, et à qui vous devez bien...

NADÈJE.

Oh! oui, oui, monsieur Trim... de l'amitié, j'en aurai beaucoup pour lui... puisque vous... (Elle lui tend la main; Trim la regarde tout étonné; elle s'en aperçoit, et reprend aussitôt.) Et... et cet avocat n'a rien dit de plus?

TRIM.

Non, rien! on est venu lui annoncer que son déjeuner l'attendait, et il est allé... et j'y serais bien allé aussi... Mais bah! je déjeunerai un autre jour.

NADÈJE, regardant autour d'elle.

Ah! eh bien! monsieur Trim, (En lui montrant la table.) mettez-vous là.

TRIM.

Plaît-il, mamselle?

NADÈJE.

Mettez-vous là et déjeunez.

TRIM.

Oh! oh! mamselle, oh! je n'oserai jamais!

NADÈJE.

Si je vous y invite...

TRIM.

Vous m'invitez?

NADÈJE.

C'est un plaisir que vous ne me refuserez pas, je vous en prie !

TRIM, passant à la table, et tout confus.

Alors, mamselle, c'est pour vous obéir. (A part, regardant la table.) Cristi ! plus que ça de pitance ! en vlà un ordinaire extraordinaire !

NADÈJE.

Servez-vous, ne craignez rien.

TRIM, assis.

Oh ! un peu de pain seulement, rien qu'un peu.

(Il coupe un énorme morceau de pain.)

NADÈJE.

Prenez, prenez, monsieur Trim.

TRIM.

Pour vous faire plaisir, mamselle. (A part.) Faut-il qu'elle aime mon lieutenant !... faut-il...

NADÈJE.

Déjeunez, déjeunez vite !... N'avoir rien pris encore !

TRIM.

Oh ! il y a huit jours que ça dure comme ça, mamselle... depuis...

NADÈJE.

M. Louis devra bien vous aimer... tant de dévouement...

TRIM.

Oh ! ça m'a déjà porté bonheur, mamselle... Vous ne savez pas ?... ma pension qui m'est revenue !...

NADÈJE.

Ah ! votre pension...

TRIM.

Oui, mamselle, ma pension qui avait disparu... vous savez... je vous ai conté... eh bien ! elle m'est revenue... c'est un no-

taire, à ce qu'il dit, qui m'a fait annoncer ça... de la part de qui, par exemple ? Ah ! voilà.

NADÈJE, lui versant à boire.

Vous ne buvez pas, monsieur Trim ?

TRIM.

Pardon, mamselle... je ne souffrirai pas... je ne... (A part.) Dieu de Dieu ! en voilà une cantinière !

NADÈJE.

Et cette pension... cette nouvelle vous a fait plaisir ?

TRIM.

Oui... un peu... pas à cause de l'argent !... mais l'idée que c'était peut-être... cette dame... cette grande dame... qui sait ?... ma mère...

NADÈJE.

Votre mère !...

TRIM.

C'est une idée à vous, et j'y crois presque... aussi quand on m'a dit cela, le cœur m'a battu... il m'a semblé que je la revoyais... avec cet ange de petite fille !...

NADÈJE, émue.

Buvez donc, monsieur Trim.

TRIM.

A votre santé, mamselle; c'est du blanc !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, en grande tenue.

C'est bien ; si le colonel me demande...

(Il pose son shako sur un fauteuil au fond.)

TRIM, à part, se levant.

Oh ! voilà le rouge ! tant mieux.

LE CAPITAINE.

Pardon, mademoiselle, je ne savais pas... voici un garçon qui a bon appétit.

TRIM.

Mais oui, l'appétit est bonne !... comme dit le conscrit. (A part.) Oh ! est-il busqué !

NADÈJE.

C'est mon père qui a occupé ce jeune homme ce matin ; il n'a pu déjeuner, et j'exigeais qu'il prît quelque chose.

LE CAPITAINE.

De votre main ?... Il n'est pas malheureux !

(Il lui baise la main.)

TRIM, à part.

Oh ! s'il venait me baiser la main, à moi... comme je la retournerais.

(Le capitaine le regarde, il sourit.)

LE CAPITAINE.

Il n'y a pas de mal, mon garçon. (A Nadèje.) Vous prenez de l'intérêt à lui, j'en suis bien aise... vos protégés doivent être les miens... nous avons bien quelques petits reproches à lui faire ; mais c'est un bon petit diable, et je veillerai sur lui... (A Trim, lui frappant sur l'épaule.) Tu sais, je suis bon enfant ! (A Nadèje.) Et du moment que vous me l'avez recommandé...

TRIM, vivement.

Comment, mademoiselle m'a...

NADÈJE, vivement.

Oui, monsieur Trim.

LE CAPITAINE.

Il va passer caporal.

TRIM, avec joie.

Moi !

LE CAPITAINE.

Ce sera mon présent de noces pour votre... pour notre ami Trim.

NADÈJE.

AIR :

Monsieur, que de reconnaissance
Ce pauvre garçon vous devra!...

TRIM.

Qui? moi?

LE CAPITAINE.

Sans doute, en conscience!
Mon ami, tu me dois bien ça,
Pour les démarches que j'ai faites...

TRIM.

D' la reconnaissance!
(A part).
Bonsoir!
Avant d' consentir à devoir,
Faut êtr' sûr de payer ses dettes!

LE CAPITAINE.

Tu dis...

TRIM.

Oh! rien... merci! je ne suis pas ambitieux... Caporal... oh! je ne tiens pas aux honneurs... j'aime autant rester ce que... (A part.) Par exemple! lui devoir quelque chose?... bonsoir, jamais!

NADÈJE.

Vous refusez.

LE CAPITAINE.

Oh! M. Trim est fier... il ne veut pas que je fasse quelque chose pour lui!

TRIM, vivement.

Si fait!... (Reprenant.) Si fait, mon capitaine... il y a une chose que vous pourriez faire; et j'en serais reconnaissant

toute ma vie !... c'est-à-dire qu'après ça, mon capitaine, vous me demanderiez mes jours, mon sang... je serais capable de tout ! je vous aimerais !... je vous trouverais très-bon, très-bien, mon capitaine !...

LE CAPITAINE.

Et pour que tu fasses cet effort-là, il faudrait ?...

TRIM.

Dame ! vous le savez... ça vous coûterait si peu et ça nous rendrait si heureux, mademoiselle et... c'est-à-dire moi tout seul... si vous sauviez mon lieutenant !

LE CAPITAINE, jetant un regard sur Nadèje.

Ah ! je comprends, M. Louis.

NADÈJE.

Pardon, monsieur... il était l'ami, le protecteur de ce pauvre soldat... et si vous pouviez...

TRIM.

D'autant plus que vous pouvez...

LE CAPITAINE.

Mon Dieu ! je ne demanderais pas mieux ; mais je n'y peux rien... et ce qui me fâcherait dans cette affaire toute de discipline... ce serait qu'on m'y supposât un intérêt... (Se rapprochant de Nadèje et souriant.) Comme si j'avais à m'irriter de quelques prétentions trop ambitieuses... que je ne veux pas connaître... jaloux ! moi, oh !

TRIM, qui écoute, à part.

Non !... tu n'oserais pas, tu mettrais un faux col pour ça.

NADÈJE.

Oh ! c'est impossible !... car enfin... M. Louis ne doit... ne peut jamais prétendre à ma main.

LE CAPITAINE.

Jamais !

TRIM, à part.

Comment ? jamais ! par exemple !

LE CAPITAINE.

Je vous crois... Je ne cherche même pas la cause de cette émotion... de cet intérêt...

NADÈJE.

Ah ! si vous saviez ?

LE CAPITAINE.

Plaît-il ?

TRIM.

Hein ?...

LE CAPITAINE.

Quoi qu'il en soit, je n'en ferai pas moins ce qu'on doit attendre d'un bon camarade... d'un...

TRIM.

Bon enfant... d'un bon enfant !... au fait, si on n'a pas toujours l'air... ça n'empêche pas... n'est-ce pas, capitaine ?... (Le capitaine le regarde.) Si vous saviez comme Louis est bon, comme il m'aimait... c'était un frère !... mieux que cela !... (Nadèje cache son émotion.) Enfin, vous direz que c'est votre faute... que vous l'avez provoqué.

LE CAPITAINE.

Je ne mens jamais.

NADÈJE.

Monsieur, vous ne direz pas...

LE CAPITAINE.

Soyez tranquille ! je ne dirai rien... ce sera beaucoup.

TRIM.

C'est-à-dire que... Mais alors, capitaine... vous voulez donc ?...

LE CAPITAINE, se contraignant.

Rien, mon garçon, cela regarde les témoins... Va-t'en.

TRIM.

Comment, que je m'en aille! (A part.) Hypocrite, va !... si j'avais une épaulette ! si j'étais ton égal !

LE CAPITAINE, sévèrement.

Allons, Trim, sortez !

TRIM.

Je suis chez mon colonel ! c'est la fille de mon colonel... qui m'a dit...

LE CAPITAINE.

Impertinent !

NADÈJE.

Monsieur...

SCÈNE V.

LES MÊMES, FLAMBERGE, LODOISKA, HENRIETTE.

FLAMBERGE.

Ah ! M. le colonel demandait tout à l'heure monsieur le capitaine.

LE CAPITAINE.

Je passe chez lui !

FLAMBERGE.

Le lieutenant Louis vient d'y arriver.

LE CAPITAINE.

Ah !

TRIM, allant pour sortir.

Louis!

NADÈJE.

Monsieur Trim !...

(Trim s'arrête.)

LE CAPITAINE, saluant Nadèje.

Mademoiselle... (A part.) Des larmes !... ah !

TRIM, le suivant.

Mon capitaine... si vous êtes un bon enfant, comme vous dites...

LE CAPITAINE.

Bien ! bien !... je ne t'en veux pas ! tu es un bon petit diable !

(Il sort par le fond à gauche.)

TRIM.

Oh ! vilain rouget, va !

FLAMBERGE.

Eh bien ! eh bien ! à qui en a-t-il ?

NADÈJE.

Trim... du courage !... je ferai un dernier effort... attendez-moi !

(Elle entre dans l'appartement à droite au moment où Lodoïska vient d'en sortir avec Henriette.)

LODOÏSKA.

Mademoiselle, j'ai fini ; et je pars.

NADÈJE.

C'est bien !

SCÈNE VI.

TRIM, LODOISKA, FLAMBERGE, HENRIETTE.

TRIM, retenant Lodoïska.

Vous restez !... le major aussi !... ça regarde les témoins, eux seuls peuvent nous sauver... puisque lui... Faut-il qu'il y ait des gens qui n'aient pas d'âme !

LODOÏSKA.

Je suis pressée !

FLAMBERGE.

On m'attend !

TRIM.

Eh bien ! on vous attendra... je vous tiens et je vous garde !

LODOÏSKA.

Comment, il me garde !... ne me quittez pas, Flamberge !

FLAMBERGE.

Laissez donc faire, il m'amuse.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que vous voulez ?

TRIM.

Je veux, mamzelle, que vous veilliez dans ce corridor qui mène là-bas chez M. le colonel... pour qu'on ne nous surprenne pas... Oh ! je vous en prie !

(Il pousse Henriette jusqu'à la porte du fond à gauche.)

LODOÏSKA.

Eh ! mais... il me fait peur !

FLAMBERGE.

Ah çà ! nous allons au conseil de guerre.

TRIM.

Au conseil de guerre... vous y êtes.

LODOÏSKA.

Allons, pas de plaisanteries !

TRIM.

Des plaisanteries !... une autre fois, la maman... on joue trop gros jeu, voyez-vous !... A nous trois, les vieux amis !

LODOÏSKA et FLAMBERGE.

Hein ?

TRIM.

Vous rappelez-vous bien comment vous devez manœuvrer... parce qu'on se laisse intimider par ces grosses voix, ces grosses épaulettes... on perd la tête... je sais ce que c'est... je vais à tous les conseils.

FLAMBERGE.

Oh ! moi, mon garçon, j'ai réfléchi.

TRIM.

Bon !... il a réfléchi !... un tambour-major... Où allons-nous ! grand Dieu ?

LODOÏSKA.

Quant à moi, pour rien au monde, je ne voudrais mentir !

TRIM.

Bon ! des scrupules... une couturière !... c'est la fin du monde !... Et qui est-ce qui vous parle de mentir ? (A Lodoïska.) Est-ce que je voudrais faire mentir une jolie petite bouche comme ça ! Quand vous diriez que le capitaine asticotait toujours ce pauvre Louis...

LODOÏSKA.

Mais au contraire, c'est M. Louis qui...

TRIM, à Flamberge.

Que si le lieutenant lui a jeté son gant, c'est que l'autre l'avait insulté !

FLAMBERGE.

Je crois que c'était le capitaine que...

TRIM.

C'est M. Louis qui !... c'est le capitaine que... Mais, tout de même, avec vos réflexions, avec vos scrupules... vous ferez condamner un brave jeune homme, la crème des officiers, que vous avez vu tout petit au régiment, comme moi, Flamberge... qui ne serait jamais rentré chez vous, mamselle, sans vous dire une politesse... (A Flamberge.) Votre enfant, votre élève, qui n'a jamais refusé d'obliger un ami...

FLAMBERGE.

C'est vrai !

TRIM, à Lodoïska.

Qui vous payait généreusement vos loyers, vos mémoires.

LODOÏSKA.

C'est vrai !

TRIM.

Et le meilleur caractère, qui n'a jamais eu de mots avec personne... et s'il asticotait le capitaine, c'est que le capitaine l'asticotait aussi !

LODOÏSKA.

C'est possible !

TRIM.

C'est possible?... c'est-à-dire, c'est vrai !

FLAMBERGE.

C'est juste !

TRIM.

C'est clair !... et qu'est-ce qu'on vous demande ? Pardi !... s'il fallait toujours dire tout ce qu'on voit !... je n'aurais qu'à aller raconter que le grand corps qui s'allongeait... s'allongeait pour atteindre une fenêtre l'autre nuit, c'était Flamberge.

FLAMBERGE, riant.

Ah ! ah ! ah !...

TRIM.

Et que la fenêtre où il grimpait, c'était celle de mademoiselle Lodoïska !...

LODOÏSKA, effrayée.

Monsieur Trim !...

TRIM, les prenant sous les bras.

Là, vous voyez bien, nous nous entendons, nous sommes d'accord.

FLAMBERGE.

Il m'entortille !... il m'entortille !...

LODOÏSKA.

Je dirai ce qu'il voudra !...

TRIM, vivement.

Vrai ? Et vous tiendrez ferme ? Quand le colonel vous dira : Mademoiselle Lodoïska, levez la main.

LODOÏSKA, troublée.

Lodoïska Cosporte, couturière.

TRIM.

Votre âge ?...

LODOÏSKA.

Est-ce qu'on me demandera mon âge?

TRIM.

Oui, mais vous serez maîtresse de ne pas le dire. Vous jurez...

LODOÏSKA.

Je ne jure jamais.

TRIM, après un mouvement d'impatience.

Qu'avez-vous vu?

LODOÏSKA.

Rien.

TRIM.

Rien... c'est court, mais c'est bien... Avez-vous remarqué que le capitaine...

LODOÏSKA.

Est-ce qu'on me regardera pendant que je...

TRIM.

Dame! pour la première fois, oui, ça se pourrait. Avez-vous remarqué que le capitaine cherchât habituellement querelle...

LODOÏSKA.

Non...

TRIM.

Oui.

LODOÏSKA.

Non!...

TRIM.

Oui! il faut que ça soit oui!...

LODOÏSKA.

Ah! mon Dieu!... je crois que je me trouverai mal...

FLAMBERGE.

Lodoïska... Est-ce qu'on peut se laisser intimider par des militaires... quand on sait ce que c'est?

TRIM, brusquement, se tournant vers lui.

Vous, Flamberge, tambour-major, levez la main.

FLAMBERGE, déconcerté.

Hein? qu'est-ce que c'est?...

TRIM.

Vous voilà déjà comme elle!... Levez la main.

FLAMBERGE.

Laquelle?

TRIM.

La droite. Y a-t-il longtemps que vous connaissez le lieutenant Louis?

FLAMBERGE.

Tu le sais bien, farceur!...

TRIM.

Farceur!... Vous direz ça au colonel?... ça sera gentil!...

LODOÏSKA.

Puisqu'il est...

TRIM.

Silence!... Vous l'avez vu jeter son gant au capitaine?

FLAMBERGE.

Ca, c'est vrai!... je passais... quand il l'a, vlan!...

TRIM.

Aux jambes?

FLAMBERGE.

A la tête!

TRIM.

Aux jambes... Il faut que ce soit aux jambes...

FLAMBERGE.

Oui... oui... je me rappelle... aux jambes...

TRIM.

Bien répondu!... Et le capitaine n'avait pas provoqué?. .

FLAMBERGE.

Dame ! je ne sais pas.

TRIM.

Si fait !... il avait le bras levé... et il était rouge... rouge...

FLAMBERGE.

Mais non.

TRIM.

Comment ! il n'est pas rouge, le capitaine ?...

FLAMBERGE.

Si fait !

TRIM.

Vous voyez bien !... Qu'est-ce qu'on vous demande ?...

FLAMBERGE.

Je n'y suis plus !... Mais sois tranquille... là-bas, je serai ferme !

LODOÏSKA.

Et moi aussi !... ferme !

TRIM.

Allons donc ! vous êtes de braves gens !... vous avez du cœur... touchez-là tous deux ! je vous rends mon estime... et je compte sur vous.

LODOÏSKA et FLAMBERGE.

Oui !... oui !...

HENRIETTE, accourant par la porte du fond, à gauche.

On sort de chez M. le colonel.

FLAMBERGE.

Le colonel !...

LODOÏSKA.

Je me sauve !...

(Ils se sauvent par la porte du fond à droite.)

TRIM.

Allons, bon !... les voilà en déroute !... songez-y ferme !...

HENRIETTE, regardant au fond, à gauche.

Le voilà... le voilà !...

TRIM.

Qui donc?

HENRIETTE.

Par ce corridor... monsieur Louis...

TRIM.

Louis!

SCÈNE VII.

TRIM, HENRIETTE, NADÈJE, ensuite LOUIS, en capote et bonnet de police.

NADÈJE, une lettre à la main.

Monsieur Trim!... tenez!... une lettre pour M. le capitaine.

TRIM, prenant la lettre.

Oh! mamselle... il est là!... mon lieutenant... que je n'ai pas vu depuis ce jour.

NADÈJE.

O ciel!...

HENRIETTE.

Prenez garde!...

TRIM.

C'est lui!... (Courant au fond, à la cantonade.) Camarades, un instant!... c'est le colonel!... c'est le capitaine!...

LOUIS, s'élançant.

Trim!...

TRIM, se jetant dans ses bras, le serrant et l'entraînant avec joie.

Louis!... mon pauvre Louis!... mon vieux!...

(Henriette retourne au fond.)

LOUIS, sans voir Nadèje qui est à sa gauche.

Mon ami!... mon seul ami!...

TRIM.

Votre seul !... Regardez à gauche !...

LOUIS, apercevant Nadèje.

Ah !

ENSEMBLE.

AIR :

NADÈJE, baissant les yeux, et très-émue.

Il faut, ô contrainte cruelle !
Cacher mon plaisir en mon cœur,
Ici cet instant me rappelle
Qu'il est encore du bonheur.

LOUIS.

Ah ! je la revois, oui, c'est elle,
D'espoir je sens battre mon cœur ;
Ici cet instant me rappelle
Qu'il est encore du bonheur.

TRIM.

Mais oui, regarde-la, c'est elle ;
D'espoir je sens battre mon cœur,
Et désormais toujours fidèle,
Il faut vivre pour son bonheur.

Oui... mamselle Nadèje qui est si bonne... qui me donne du courage... qui m'aide de ses conseils... de... enfin... elle fait, comme moi, ce qu'elle peut !... J'ai vu l'avocat... les témoins... Oh ! je n'ai pas peur, va !... Nous avons bon espoir !... Déride-moi un peu cette figure... Comme il est défait !... triste !... Pauvre Louis !... mais ton affaire n'est pas du tout inquiétante... n'est-ce pas, mademoiselle ?... (Bas.) Dites-lui toujours !... Qu'est-ce que ça vous fait ?...

NADÈJE.

Oui, monsieur Louis, comptez sur vos amis... et vous en avez beaucoup... défendez vos jours qui leur sont chers.

LOUIS.

Oh ! désormais, ils le seront pour moi, si mon sort a pu vous inspirer quelque pitié !

TRIM.

Mieux que ça!... mieux que ça!... De la pitié?... Elle vous aime!

LOUIS.

Grand Dieu!

NADÈJE.

Mais, Trim!...

TRIM, bas.

Il est en prison!... il est malheureux!... Faut bien le consoler... Dites toujours... Qu'est-ce que ça vous fait?... (A part.) Oh!... ces grandes demoiselles!... à sa place, je serais déjà...

LOUIS.

Pardonnez au zèle de ce pauvre garçon qui veut me faire croire à sa joie et à mon bonheur!... J'ai un rival jaloux... je le sais... un ennemi qui ne me pardonnera jamais.

NADÈJE.

Et moi, monsieur Louis, je serai aussi inexorable que lui!... Il n'y a pas de puissance au monde qui puisse me forcer à lui donner ma main!... Et dussé-je résister à mon père lui-même...

TRIM, joyeux.

C'est ça! c'est ça!

NADÈJE, avec exaltation.

Je le jure ici à vous deux! je ne serai jamais à lui!

TRIM, de même.

Bravo! Allez donc!

LOUIS, avec bonheur.

Ah! vous venez de faire entrer dans mon cœur un rayon de joie! Je n'espérais plus... Comment reconnaître jamais...

NADÈJE.

Vous ne me devez rien! c'est moi, c'est ma famille, c'est...

LE COLONEL, dans la coulisse.

Je me rends au conseil.

NADÈJE.

Mon père !

TRIM.

Va-t'en !

LOUIS.

Adieu !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE COLONEL, en grande tenue, mais sans shako.

LE COLONEL.

Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a ? Monsieur Louis ! encore ici ?

LOUIS.

Pardon, colonel... c'est un dernier adieu à... (Tendant la main à Trim.) à mon pauvre Trim !

TRIM.

C'est-à-dire un dernier... N'est-ce pas, colonel ?...

LE COLONEL, sans l'écouter.

Le conseil attend.

(Louis regagne le fond et sort. Trim le suit après avoir échangé un signe d'intelligence avec Nadèje. Henriette les suit.)

SCÈNE IX.

LE COLONEL, NADÈJE, ensuite HENRIETTE.

LE COLONEL.

Nadèje, est-ce vous qui avez arrêté ce jeune homme ici ?

NADÈJE.

Mon père !

LE COLONEL.

Quoi donc ? Pourquoi cette émotion ? ces larmes ?... Ma fille, vous ne répondez pas.

NADÈJE.

Grâce ! grâce, mon père ! il est si malheureux !

LE COLONEL.

Oui, je conçois l'intérêt que tout le monde lui porte... et moi-même, je ne m'en défends pas... Mais dans sa position, ici, chez moi... qu'aviez-vous à lui dire ?

NADÈJE.

Mais je le connaissais, mon père.

LE COLONEL.

Ah ! dans le monde, dans une soirée, dans un bal, peut-être... mais voilà tout... et je ne pense pas que vous lui ayez donné le droit de vous parler ailleurs qu'en ma présence !

NADÈJE.

Mon Dieu ! quel ton sévère !

LE COLONEL.

C'est que tu es bien troublée ! c'est la première fois que tu me caches un secret...

NADÈJE, se jetant dans ses bras.

Ah ! mon père ! mon père ! il m'aime !

LE COLONEL.

M. Louis !... il t'aime !... et il ose, sans mon aveu, sans le tien...

NADÈJE, vivement.

Mais si fait.

(Elle s'arrête et baisse les yeux.)

LE COLONEL.

Nadèje ! Ah ! je le plaignais ! j'avais de l'affection pour lui... mais en ce moment je doute qu'il le mérite encore.

NADÈJE.

Oh ! plus que jamais, mon père !

LE COLONEL.

Et pourquoi ne s'expliquait-il pas à moi franchement ?

NADÈJE.

Que veux-tu ? il n'osait pas ! si peu avancé et sans fortune... D'ailleurs, tu m'avais choisi un mari, M. Sévelas...

LE COLONEL.

Oh ! Sévelas ! Sévelas ne savait pas que ce jeune homme était son rival.

NADÈJE.

Au contraire !

LE COLONEL.

Que dis-tu ?

NADÈJE.

Oui, mon père, oui, il le savait... et s'il faut tout te dire... c'est après l'avoir surpris... Oh ! pardonne, mon père !

LE COLONEL, vivement.

Surpris !

NADÈJE.

Nous nous étions rencontrés par hasard... Oh ! c'était la première fois, mon père !... malgré lui, malgré moi... c'était Trim... (Mouvement du colonel.) Enfin, mon père, il m'avouait son amour, et je lui disais que c'était à toi de lui répondre. Lorsque M. de Sévelas parut ! je sortis émue et tremblante... Après mon départ, je ne sais ce qui se passa entre eux... mais un instant après, le capitaine avait été insulté, et M. Louis était en prison. Voilà tout, mon père !

LE COLONEL.

Je comprends ! Voilà le secret qu'on ne peut lui arracher... une querelle d'amants !... Et Sévelas qui seul peut le sauver ! Mais lui, ce jeune homme !...

AIR : *Que parlez-vous ici de gloire.*

Pourquoi toujours s'obstiner à se taire?

NADÈJE.

Sans mon aveu, victime d'une erreur,
Il eût rougi de me nommer, mon père!

LE COLONEL.

Il a bien fait... c'est d'un homme de cœur,
Oui, sa conduite est d'un homme de cœur.
Il sait ici quel devoir est le nôtre!
Car de respect, d'estime environné,
On m'obéit... et mon honneur, le vôtre
Ne doit pas être soupçonné!
Pas être même soupçonné.

NADÈJE.

Mon père!

LE COLONEL, sévèrement.

Laissez-moi! Tout le tort est à vous... à vous qui avez encouragé cet amour sans mon aveu, quand votre mariage était arrêté avec un autre... à vous qui étiez à un rendez-vous.

NADÈJE.

Mais non!

LE COLONEL, avec colère.

Mais si, vous y étiez! on vous y a surprise!... Sévelas! c'est mal, c'est très-mal, je ne vous le pardonnerai pas? Et pourquoi? comment? à quel titre aimiez-vous ce jeune homme que vous aviez vu à peine? un amour romanesque!

NADÈJE.

Non, mais de l'amitié!... je ne lui devais pas moins: il était l'ami, le protecteur de ce pauvre soldat, de cet orphelin que j'aime tant!

LE COLONEL.

Hein? que voulez-vous dire? quel soldat?

NADÈJE.

Oh! calme-toi! ne me maudis pas! c'était une dette de famille.

LE COLONEL, se contraignant.

Quel soldat?... achevez!

NADÈJE.

Trim! tu l'as vu là.

LE COLONEL, avec éclat.

Mais achevez donc...

NADÈJE.

Ah ! c'est mon frère !

LE COLONEL.

Votre frère !

HENRIETTE, qui vient d'entrer par le fond à droite.

O mon Dieu ! mademoiselle !

LE COLONEL, vivement.

Qu'est-ce que c'est ? que voulez-vous ? qui vous a appelée ?

HENRIETTE, effrayée.

Pardon, monsieur le colonel, j'avais cru... il m'avait semblé...

LE COLONEL, se contenant.

Eh bien ! vous vous trompiez, on ne vous demande pas... sortez. (Se rapprochant de Nadèje, et avec une colère concentrée.) Nadèje, qui vous a dit ?... où avez-vous vu ?... cela ne se peut pas.

NADÈJE, avec exaltation.

Si fait ! son nom que j'ai découvert, ses souvenirs, les miens... c'est lui qu'avec ma mère j'allais voir... oh ! je le sens là, et je n'en rougis pas... Si bon ! si honnête !... c'est mon frère !

LE COLONEL.

Silence ! je saurai... je découvrirai... Mais pas un mot, si tu veux que je veille sur lui, que je vous pardonne à tous, que je ne te maudisse...

NADÈJE, se jetant dans ses bras.

Oh ! n'achève pas, mon père !... Non, il ne le saura pas, je me tairai, je te le jure ! il ne saura jamais que je suis sa sœur.

(Henriette reparaît pâle et tremblante.)

LE COLONEL.

Que voulez-vous encore ? (Henriette recule avec effroi.) Je vous ai défendu...

HENRIETTE, tremblante.

C'est que... on est là... on envoie chercher monsieur le colonel... c'est le conseil...

LE COLONEL, avec humeur.

Bien ! j'y vais.

NADÈJE.

Mon père !

LE COLONEL.

Viens, rentre ! et tu me l'as juré... jamais !...

NADÈJE.

Jamais !

SCÈNE X.

HENRIETTE, TRIM.

HENRIETTE, seule.

Ah ! j'en suis encore tremblante... je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

TRIM, entrant par le fond à droite.

C'est égal ! c'est une bonne fille, une excellente fille... le capitaine va venir. Ah ! Henriette, vous ne savez pas, mademoiselle Nadèje a écrit... Eh bien ! qu'avez-vous donc?

HENRIETTE.

Ah ! Trim, si vous saviez... un secret que je viens d'entendre ici... c'est bien sans le vouloir.

TRIM.

Un secret !... Qu'est-ce que ça me fait, à moins que ça ne concerne mon lieutenant ?

HENRIETTE.

Dame ! je ne sais pas... son frère...

TRIM.

Son frère ?... il n'en a pas.

HENRIETTE.

Mais si fait ! c'est-à-dire, non... une sœur.

TRIM.

Une...

HENRIETTE.

Silence ! ne dites pas.

TRIM.

Soyez tranquille... je ne sais rien.

HENRIETTE.

C'est-à-dire que tout à l'heure, après le départ de M. Louis, le colonel est resté avec sa fille ; il était en colère... elle tremblait... je ne sais pas trop ce qu'ils se sont dit... mais comme je suis rentrée, j'ai entendu mamselle qui disait en sanglotant : « C'est mon frère ! »

TRIM.

Hein ? son frère?... son frère !... allons donc, c'est impossible... Louis ! le fils du père Stanislas, un vieux grenadier !

HENRIETTE.

Et sa mère...

TRIM.

Il ne l'a jamais connue.

HENRIETTE.

Et moi, qui ai toujours ouï dire que le colonel avait épousé une pauvre fille, parce qu'avant son mariage...

TRIM.

Ah ! son frère... attendez donc, je me rappelle... non, ça ne se peut pas... elle aurait avoué à mon lieutenant...

HENRIETTE.

Ah bien, oui ! vous jugez... j'étais plus morte que vive... le colonel m'a dit : « Allez-vous-en, sortez ! » Je suis sortie ; mais pas moyen de quitter la porte, je n'avais plus de jambes.

TRIM.

Vous vouliez écouter; il n'y a pas grand mal... allez donc toujours.

HENRIETTE.

Le colonel disait à mamselle : « Pas un mot, si tu parles... s'il sait... je ne te pardonnerai pas, je te maudirai... »

TRIM.

Sa fille... pauvre ange ! Mais de l'orgueil... voilà! ... comme si mon lieutenant si bon, si brave... il n'y a pas d'affront.

HENRIETTE.

Dame ! peut-être... écoutez donc, il ne faut pas répéter...

TRIM.

Non, non, soyez donc paisible !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE, entrant, une lettre à la main.

Mademoiselle Nadèje, une lettre pareille...

TRIM.

Ah !

LE CAPITAINE, à Henriette.

Votre maîtresse ?

TRIM, courant à lui.

Capitaine ! capitaine !

LE CAPITAINE.

Quoi ?

TRIM, avec beaucoup de chaleur.

Nous n'avons pas de temps à perdre pour sauver Louis, mon pauvre Louis... ça dépend de vous : vous lui en voulez, vous êtes jaloux... c'est mal, et c'est bête!

LE CAPITAINE.

Malheureux !

TRIM.

Excusez ; la langue m'a tourné. (Mouvement du capitaine.) Il ne peut être votre rival... son amant... son mari... puisqu'il est son frère...

LE CAPITAINE.

Son frère !...

HENRIETTE.

Mais taisez-vous donc !

TRIM.

Allez vous promener... quand il s'agit de sa vie... je vais garder les secrets du colonel ?... je m'en moque pas mal... D'ailleurs, ce n'est pas moi qui ai entendu, c'est vous !

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce qu'il dit là ? Louis, le fils du colonel...

TRIM, vivement.

Mais non !... le fils de sa femme.

LE CAPITAINE.

O ciel ! en effet...

HENRIETTE.

Bavard !

TRIM.

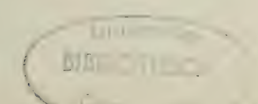
Parce qu'il paraît que le colonel avait épousé... Henriette me le disait là... et puis une pauvre fille... vous concevez... mais, mademoiselle Nadèje... son frère... ça lui est bien égal ! elle l'aime tant... Après ça... vous me direz... Je ne sais plus ce que je dis.

LE CAPITAINE, parcourant la lettre.

« Je ne puis être à lui... s'il est condamné, ne reparaissez « plus devant moi. » C'est ça !

TRIM.

Elle vous écrit ça... c'est clair !



HENRIETTE.

Ah! monsieur... monsieur!... ne me perdez pas, ne répétez pas ce secret que j'ai entendu... on me chasserait.

TRIM.

Laissez donc faire le capitaine; c'est un homme d'esprit... Le conseil est assemblé.

LE CAPITAINE.

J'y cours... c'est cela...

TRIM.

Allez donc, mon capitaine... allez!...

HENRIETTE.

Mais surtout, vous ne direz pas...

LE CAPITAINE.

Ne dites rien vous-même... entendez-vous?

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Que personne ici ne soupçonne
Que j'étais instruit...

HENRIETTE.

Je le crois...
Si j'en parle...

TRIM.

Non, non, personne!
C'est un secret entre nous trois!...

LE CAPITAINE.

Qu'on m'approuve ou non, peu m'importe,
Je cours le sauver...

TRIM, le suivant.

Oui, vraiment?
Bravo! très-bien!

Ca n' coûte rien, et ça rapporte...
C'est le cas d'être bon enfant.

SCÈNE XII.

TRIM, HENRIETTE.

TRIM, très-gaiement et avec émotion.

Ah! enfin!... j'étouffe de joie... je n'en puis plus!... je crois que je vais devenir fou. (Sanglotant.) Dieu, que ça fait du bien de pleurer comme ça!...

HENRIETTE.

Oui, et vous serez cause qu'on me renverra!

TRIM.

Si on vous renvoie, je vous prends à mon service!... mais, Louis!... mon brave Louis!... mon vieil ami... il va être heureux!... une sœur, une famille... oh! moi, si ça m'arrivait, je crois que j'en mourrais de joie... de bonheur... aussi, je veux lui annoncer le premier... je cours... ou plutôt... non... un petit mot que je tâcherai de lui faire glisser... pour lui donner du cœur... du courage... pour qu'il laisse le capitaine le sauver... oui, c'est ça... un billet! (A Henriette.) Dites donc, Henriette, ma petite Henriette!... une plume, de l'encre, du papier.

HENRIETTE.

Pourquoi faire?

TRIM.

Je vous en prie.

HENRIETTE, lui montrant la droite.

Eh bien! là... là... dans ce cabinet... ce boudoir.

TRIM, y allant.

Ah! oui...

HENRIETTE, le suivant.

Ce pupitre... sur cette table!... sous ce grand tableau.

(Au moment où Trim vient d'entrer dans le cabinet, Nadèje rentre par la gauche.)

SCÈNE XIII.

NADÈJE, HENRIETTE, puis TRIM.

NADÈJE.

Henriette... Henriette !...

HENRIETTE, à la porte de gauche.

Mademoiselle !

NADÈJE.

Allez... informez-vous, sachez ce qu'on dit... Ah ! je ne puis rester en place... je meurs d'inquiétude... allez donc !...

HENRIETTE.

Oui, mamselle. (On entend un grand cri à gauche.)

NADÈJE, effrayée.

Qu'est-ce que c'est ?

HENRIETTE.

Ne faites pas attention, mamselle, c'est le petit Trim... il voulait écrire... et je lui ai dit... Eh ! mais, qu'a-t-il donc ?

NADÈJE.

O ciel ! quel désordre... allez !... allez où je vous envoie...

HENRIETTE.

Oui, mamselle, oui ! (Elle sort.)

TRIM, rentrant pâle, défait, les yeux égarés, pouvant à peine respirer ; les regards tournés vers la droite.

Ah ! ah ! c'est elle !... c'est... oh ! mon Dieu !

NADÈJE.

Trim !

TRIM, regardant toujours à droite.

Ah ! mademoiselle, ce portrait qui me regarde, qui me parle, j'ai reconnu... C'est elle, n'est-ce pas ? c'est...

NADÈJE, très-émue.

C'est ma mère !

TRIM, stupéfait.

Mais vous disiez la mienne... la...

NADÈJE, d'une voix étouffée.

Silence !

TRIM, devinant.

Oh ! oh ! (Il tombe à genoux devant la porte.)

NADÈJE.

Pas un mot... je l'ai juré.

TRIM, regardant alternativement Nadèje et la droite.

Oui, oui, je reconnais... je me rappelle... cette grande dame... cette jeune fille... ma mère... ma sœur !... je croyais qu'un autre... mais non, c'était moi. (Mouvement de Nadèje.) Oh ! ne craignez pas, je ne dirai rien, je serai heureux tout seul... Moi, un pauvre soldat... et le colonel!... vous!... Oh! non, c'est impossible !

NADÈJE, hors d'elle.

Mon frère ! (Elle s'élance vers lui.)

TRIM.

Oh! votre...

NADÈJE.

Silence ! on vient !

TRIM, essuyant vivement ses larmes.

Ne craignez rien ! je suis gai... je me tais... je ne vous connais pas...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, HENRIETTE, puis FLAMBERGE et LODOISKA.

HENRIETTE.

Mademoiselle, bonne nouvelle ! Voici M. Flamberge, mamselle Lodoïska...

NADÈJE.

Ah ! c'est bien ! c'est bien !

TRIM, s'efforçant de se remettre.

Eh bien ! que disent-ils ?

FLAMBERGE.

Ah ! mamselle... M. Sévelas...

LODOÏSKA.

Il a parlé !

TRIM.

Sévelas...

FLAMBERGE, regardant Trim.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce qu'il a donc ?

LODOÏSKA, de même.

Il a la figure toute renversée.

HENRIETTE.

En effet !

TRIM.

Moi, rien... c'est le plaisir, c'est la joie... mon pauvre Louis !

NADÈJE.

Vous espérez !...

FLAMBERGE.

Je le crois... Tout le monde était attendri... J'avais répondu... pas trop bien.

TRIM.

Après !...

FLAMBERGE.

Le conseil était ému. Tout à coup, M. de Sévelas se fait jour jusqu'à ces messieurs, il demande à parler... on l'attendait là... On entend de tous côtés... Ah ! ah !...

NADÈJE.

Enfin !...

TRIM.

Le capitaine !...

FLAMBERGE.

« Messieurs, » qu'il dit tout essoufflé, il avait l'air d'avoir

couru... « je vous demande la liberté du lieutenant... S'il y a « un coupable c'est moi, qui ai été trop vif... je l'ai provoqué, « poussé à bout pour une chose étrangère au service... et si son « gant lui a échappé, il n'est pas venu jusqu'à moi. »

LODOÏSKA.

Il a dit ça !

TRIM, à part.

Oh ! j'y suis... il est dedans.

FLAMBERGE.

A ces mots, tout le monde se lève... un bravo se fait entendre... il est suivi de mille autres... On pleurait... on entourait le capitaine pour le féliciter...

NADÈJE.

Et le conseil?

FLAMBERGE.

Il était debout.

TRIM.

Qu'a-t-il fait?

FLAMBERGE.

Je n'en sais rien... Je suis sorti avec mademoiselle.

LODOÏSKA.

J'allais me trouver mal.

TRIM.

Une belle idée !

NADÈJE.

Courez, monsieur Trim.

HENRIETTE, qui est à la porte.

Les voilà ! les voilà ! (Le colonel paraît conduisant Louis.)

NADÈJE.

Mon père !

TRIM, apercevant Louis.

Ah ! c'est lui ! (Louis se précipite dans ses bras.)

SCÈNE XV.

Les Mêmes, LE COLONEL, LE CAPITAINE.

LOUIS.

Trim, mon ami!

NADÈJE.

Ah ! que je suis contente !

LE COLONEL.

C'est bien, très-bien ! Ma fille, voici M. de Sévelas qui a fait son devoir en honnête homme.

NADÈJE.

Ah ! monsieur !

FLAMBERGE.

C'est très-beau !

LODOÏSKA.

C'est superbe !

LE CAPITAINE.

Ah ! colonel... mademoiselle... mes amis... je suis trop heureux... j'aurais voulu faire davantage. (Regardant Nadèje.) Tout ce qu'on fera pour M. Louis, je l'approuve! j'en serai enchanté... Et pour lui, colonel, il n'y a pas de sacrifice qui me coûte.

LE COLONEL.

Vrai! je n'osais pas vous le demander... Mais je vous comprends... Vous savez qu'il aime, qu'il est aimé... c'est d'un honnête homme ce que vous faites là... et ce que je ferai sera d'un bon père. Eh bien! Louis, mon ami, je vous donne ma fille...

LE CAPITAINE, à part.

Hein ? quoi ?

LE COLONEL.

Si elle y consent.

NADÈJE, se jetant au cou du colonel.

Oh ! merci, mon père.

LOUIS.

Ah ! mademoiselle !... Colonel ! c'est trop de bonheur !

TRIM.

Bien, bien, bien ! Ah ! colonel... ah ! capitaine... ah ! ma... mademoiselle... vous êtes tous de braves gens !

LE CAPITAINE, tirant à part Trim et Henriette.

Ah çà ! mais qu'est-ce que vous me disiez ? ce n'est donc pas son frère ?

HENRIETTE.

Il paraît que non.

TRIM.

C'est qu'il y en aura un autre.

LOUIS.

Oh ! capitaine, je vous dois mon bonheur !

NADÈJE.

Le mien, monsieur le capitaine.

FLAMBERGE.

Nous vous aimerons tous, capitaine.

LODOÏSKA.

Oui, toutes !

LE COLONEL.

Vous serez notre ami, capitaine.

LE CAPITAINE.

Merci, merci, je suis confus... je n'ai pas mérité... mais je suis bon enfant.

TRIM.

Il étouffe dans son corset.

LOUIS.

Et maintenant, mon pauvre Trim, je suis heureux... tu es content. (Musique jusqu'à la fin.)

NADÈJE.

Monsieur Trim, vous êtes un brave et honnête homme, un bon garçon ; j'espère que vous aimerez toujours M. Louis... mon mari. Venez le voir souvent, et vous serez toujours reçu comme un ami, comme un frère. (Le colonel lui serre la main, elle se tait.)

LOUIS.

Oh ! oui, toujours.

TRIM.

Certainement... sans doute... toujours.

LE COLONEL.

A la bonne heure ! Sois honnête, et compte sur moi, nous t'avancerons, et déjà, grâce à Sévelas, on t'a nommé caporal.

TRIM.

Caporal ! j'accepte... me voilà en route pour être maréchal de France.

CHŒUR FINAL.

ENSEMBLE.

LE COLONEL.

On le poussera,
Il parviendra.
Bonne espérance !
Il doit être heureux ;
Mais du silence,
Je le veux.

NADÈJE.

On le poussera,
Il parviendra.
Bonne espérance !
Il doit être heureux ;
Mais du silence,
Tu le veux.

TRIM.

On me poussera,
On m'avanc'ra ;

V'là qu' ça commence !
Louis est heureux ;
Il a la chance,
C'est tout c' que j' veux.

LE CAPITAINE.

Ah ! qu'ai-je fait là !
Mais à cela
Plus d'espérance !
Paraissons heureux ;
Pour moi, je pense,
C'est le mieux.

HENRIETTE, LODOÏSKA et FLAMBERGE.

On le poussera,
On l'avanc'ra,
V'là qu' ça commence !
Ils seront heureux ;
Bonne espérance
Pour tous deux !

TRIM, au public.

Air : *Pour un soldat qui n'en a pas l'usage.*

Comme un soldat qu'épargne la mitraille,
Je suis ici dans un bon régiment,
Et le public, après mainte bataille,
M'a donné de l'avancement.
Je lui dois mon avancement.
Heureux ce soir, si sa main protectrice
Me pousse encor, ça n'est pas de refus,
Et sur mes états de service
Daigne inscrire un grade de plus.

FIN DES ENFANTS DE TROUPE.

INDIANA ET CHARLEMAGNE

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représenté pour la première fois,
sur le théâtre du Palais-Royal, le 26 février 1840.

En société avec M. Dumanoir.

Personnages :

CHARLEMAGNE [1]. — INDIANA [2].

La scène est à Paris.

ACTEURS :

[1] M. Achard. — [2] Mademoiselle Déjazet.

INDIANA ET CHARLEMAGNE

Le théâtre, partagé en deux, représente deux petites chambres mansardées, séparées par une légère cloison, dans laquelle est pratiquée une porte, au premier plan. Cette porte, qui est condamnée, fait porte-manteau du côté gauche.

CHAMBRE DE CHARLEMAGNE, à droite du spectateur. — Porte d'entrée, à droite, au premier plan ; petite fenêtre, au second. Entre la porte et la fenêtre, un poêle de faïence, dont le tuyau, qui fait coude, va se perdre dans le mur. Au fond, un lit de sangle, avec un seul matelas, traversin, couverture, etc., mais sans rideaux. Devant la fenêtre, une petite table avec tiroir. Au pied du lit, et contre la cloison, une grande malle. Entre cette malle et la porte condamnée, une chaise de paille. Sur le poêle, une carafe, un tire-botte et une assiette.

CHAMBRE D'INDIANA, à gauche. — La porte d'entrée au fond, vers la gauche. — Au premier plan, à gauche, une petite porte vitrée. Devant cette porte, un guéridon très-petit. Plus loin, du même côté, un buffet. Entre la porte vitrée et le buffet, une chaise de paille (*cette chaise doit être disposée de façon à se casser facilement*). Autre chaise, en scène. Au fond, contre la cloison, en face du buffet, une petite table, qui sert à repasser du linge. Un réchaud, un panier à charbon, un soufflet et des pincettes. A la porte condamnée est suspendue une robe. Un chapeau de paille sur le buffet.

(*La chambre d'Indiana doit être plus propre et plus fraîche que celle de Charlemagne.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

INDIANA, seule.

(Au lever du rideau, Indiana, en costume de débardeur, est dans sa chambre, endormie sur une chaise. Un châle tartan à carreaux couvre ses épaules ; son chapeau et son masque sont tombés à côté d'elle. Une chandelle est allumée sur le petit guéridon, à sa droite.)

INDIANA, endormie et rêvant, fredonne un air de galop, dont tout à coup elle précipite la mesure.

Trop vite !... Ah ! vous me serrez trop, housard !... Hein ? m'embrasser ?... Ah ! mais non, je m'y oppose ! Finissez donc,

housard ! (Criant.) Sergent de ville!... Sergent de... (Elle se débat et se réveille : son châle tombe.) Ah ! que c'est bête!... je suis chez moi, dans mes meubles, au sein de ma chambre... (Elle se frotte les yeux.) Quelle drôle d'invention que les rêves!... Je me croyais encore au bal de la Renaissance, dans le grand tourbillon... Mon danseur m'avait enlevée à trente centimètres du sol... je venais de perdre un soulier, et je sentais une paire de moustaches qui s'émancipait le long de ma joue... c'est même le picotement qui m'a réveillée en sursaut... (S'animant.) Ah ! quel bal, mon Dieu !... quel beau bal... En voilà une d'orgie échevelée à grand orchestre!... (Elle se lève.) Je puis dire que, pour une chemisière à 3 francs 75 centimes la journée, je m'en suis donné comme une impératrice qui aurait des moyens...

Air : *Galop du Tourbillon* (Musard).

Quel beau
Tableau !
Dès que le galop s'élance,
L'signal
Du bal
Devient alors général.
Quell' nuit !
Quel bruit !
Le plancher de la R'naissance
A l'air
D' l'enfer
Qui court sur un chemin d' fer !

A la chaîne
L'on s'entraîne
Voyez, dans le tourbillon,
La bergère,
La laitière,
Entraînent le postillon ;
Le paillasse,
Plein d'audace,
Entraîne trois dominos ;
La pierrette,
Peu discrète,
Trois gardes municipaux !...

Moment
Charmant !
Que de baisers, dans la foule,
Sont pris,
Surpris,
Malgré les coups et les cris !
Poussé,
Pressé,
On glisse, on tombe, on se roule :
Très-bien !
C'n'est rien...
Un p'tit mal pour un grand bien.

Ah! quel plaisir
De parcourir
Ce cercle immense
Qui recommence!
Ah! quel plaisir
D' toujours courir!
Qui peut nous retenir?...
Adieu soucis, peines, tracas!
Vous n' pouvez pas
Suivre nos pas...
Ah! quel plaisir
De parcourir
Ce cercle immense
Qui recommence !
Ah! quel plaisir
D' toujours courir!...
Ça n' devrait pas finir!

Quel beau
Tableau! *etc.*

C'est égal, j'ai bien fait d'être sage et de rentrer de bonne heure... à cinq heures du matin... juste le temps de dormir un somme et de me calmer les sens, à l'endroit du cœur, avant l'ouverture du magasin... (Elle se rassied et cherche à s'endormir.) Je peux pas... ça me danse dans la tête, et j'ai encore du cornet à piston plein les oreilles... (Soupirant.) Il y a aussi une idée qui me galope toujours... Qu'est-ce qu'il est devenu ?... Était-il gai

et bon enfant, ce gros housard !... m'a-t-il chipotée, et m'a-t-il fait rire, ce monstre-là !... Aussi, je me suis sauvée, parce que, quand on rit... Il voulait m'emmener souper ; mais je l'ai remercié... parce que, quand on soupe... Après ça, il m'a demandé mon nom et ma rue... mais pas de ceci !... parce que, quand on vient comme ça... (Riant.) Ah ! ah !... il tomberait joliment !... le jour même où j'attends mon prétendu !... ça lui ferait légèrement plaisir, à cet homme respectable... (Changeant sa tête de place.) Je voudrais bien sommeiller... (Continuant.) Fameux mariage que je fais là !... un fabricant d'allumettes chimiques, qui met tous ses briquets à mes pieds ! et qui m'a fait hommage d'un, avec la manière de s'en servir... (Changeant de ton.) Tu ne veux donc pas dormir, toi ?... (S'étendant et fermant les yeux.) Bonsoir, la compagnie... (S'endormant peu à peu, et d'une voix qui s'éteint.) Ah ! c'est égal... mon petit housard... mon petit housard était...

(Elle s'endort tout à fait.)

SCÈNE II.

INDIANA, endormie, CHARLEMAGNE.

CHARLEMAGNE, en dehors, à droite.

Eh bien ! eh bien ! je ne trouve pas le trou de ma serrure... cornichon !... Ah ! m'y voilà... (Ouvrant la porte de la chambre à droite.) M'y voilà !...

(Il entre, tenant une bouteille, dans laquelle est une chandelle allumée. Il jette son manteau et paraît en costume de housard. Chantant à pleine voix :)

Salut ! ô mes belles montagnes !
Salut ! ô mon...

(La voix lui manque et il chancelle.)

(Regardant ses jambes.) Ah ! ah ! c'est donc pas fini, là-dessous ?... (Sévèrement.) Monsieur Charlemagne ! ceci vous apprendra à fréquenter, à des heures indues, la tisane de Champagne et autres vins *capitaux*... je suis sûr que j'ai les yeux petits, petits... Et les autres, donc, qui s'en vont en décrivant des ovales ! (Ouvrant sa fenêtre et criant.) Ohé ! Chopin !... ohé ! Chiquot ! bonne nuit... Dites donc, frappez à toutes les portes, en chantant la Pari-

sienne, le Postillon, la Cachucha et autres romances... et si les portiers sortent de leurs tanières, tapez sur les bonnets de coton !

UNE GROSSE VOIX.

Voulez-vous bien vous taire, là-haut ?

CHARLEMAGNE.

Tiens ! v'là le mien... de portier... (Criant.) Qu'est-ce que c'est ?... monsieur se fâche ?.... Bien des choses à *mame* votre épouse et à messieurs vos moutards !... (Il va pour fermer sa fenêtre. Bruit de voiture qui s'arrête.) Bon ! un fiacre qui s'arrête !... Ah ! mon Dieu ! est-ce que ce malheureux domino m'aurait suivi ?... (Criant.) Cocher... plus loin, mon homme !... on ne veut pas de ta cargaison ! n'ouvrez pas, père Jupin !... (Se rassurant.) Non, non, il se trompait... ce n'est pas ici... (Il referme sa fenêtre. Grelottant.) Brr !... j'ai froid... Je vas me réchauffer dans mon calorifère ordinaire et extraordinaire... autrement dit, mon lit... (Il va arranger son lit et secoue son traversin.) Je n'ai pourtant pas envie de dormir, au contraire... Dieu de Dieu ! quand je pense que cette nuit, je la tenais, là, par la taille !... Ohé ! houp !... (Il se met à galoper, en tenant dans ses bras le traversin de son lit et en imitant avec la voix le son du cornet. Son pied rencontre une feuille de papier, et il s'arrête.) Hein ? qu'est-ce que c'est que ça ?... un papier qu'on a glissé sous la porte... Est-ce un billet de garde, ou ma feuille de contributions ?... (Lisant, en tenant le traversin sous son bras.) Ah ! chien ! c'est un huissier !... une saisie !... pour aujourd'hui !... ce matin !... Voilà du propre, voilà du régalant... (Sa colère va croissant.) Comment ! pristie ! pour cinquante écus que je dois à un marchand de comestibles, on va saisir mon mobilier !... mes bronzes et mes porcelaines !... Ah ! gredin d'huissier !... ah ! si je te tenais cinq minutes, montre en main !.... (Il saisit le traversin, qu'il crible de coups de pied et de coups de poing.) Tiens ! tiens donc !... voilà ce que tu es... tiens !... (Il jette le traversin.) J'aimerais mieux briser tous mes meubles en mille millions de morceaux !...

(Il s'empare de son tire-botte, qu'il jette à la volée, et qui va frapper contre la porte condamnée.)

INDIANA, réveillée en sursaut.

Entrez!

CHARLEMAGNE, jetant une assiette à la volée.

Vlan! la faïence!

INDIANA, se levant.

Mais non, ce n'est pas à la porte... (Criant.) Dites donc, monsieur... ou mademoiselle... n'empêchez pas les autres de dormir, là-bas!

CHARLEMAGNE.

De quoi? de quoi?... passez votre chemin, la maman.

INDIANA.

C't insolent!

CHARLEMAGNE.

On n'a rien à vous donner, ma chére.

INDIANA.

Qui est-ce qui vous demande quelque chose?... On vous prie d'avoir le sommeil plus calme et plus serein, voilà tout!
(Elle dispose un réchaud sur le devant de la scène, allume le charbon et souffle.)

CHARLEMAGNE.

Tiens! tiens! c'est la petite voisine qui chante toujours. (Chantant.)

Fleuve du Tage,
J'essuie tes bords heureux...

Bonjour, voisine... comment que ça va, voisine?... ça va bien, voisine?...

INDIANA.

Ça va comme ça veut... bonne nuit.

CHARLEMAGNE.

Je n'ai pas le plaisir de vous connaître...

INDIANA.

Ni moi, vous.

CHARLEMAGNE, à genoux sur une chaise et se balançant.

Mais c'est que si vous étiez malade... vous n'auriez qu'à dire... j'irais vous tâter le pouls.

INDIANA, emportant le guéridon au fond.

Vous êtes bien bon... vous repasserez une autre fois...

CHARLEMAGNE, à part.

C'est une repasseuse... (Haut.) Dame ! entre gens du même étage... tous deux au sixième... avec entresol... tous deux mansardés... Vous êtes mansardée, voisine?...

INDIANA.

Je ne vous réponds plus.

(Elle souffle le feu, et fait chauffer le fer à repasser.)

CHARLEMAGNE, continuant, et se levant.

Porte à porte, quoi !... Qu'est-ce que je dis ?... nous ne sommes séparés que par une porte condamnée... et si on voulait s'en donner la peine...

(Il secoue la porte.)

INDIANA, vivement.

Hein !... avisez-vous de ça!... un peu, voir... (A part.) J'y ai pensé quelquefois, c'est très-risqué, des portes comme ça !

(Elle apporte la petite table sur le devant de la scène, et repasse une collerette.)

CHARLEMAGNE.

Plaît-il?... Vous dites?...

INDIANA.

Bonsoir... dormez vite, et rêvez tout bas.

CHARLEMAGNE, allumant une cigarette.

Ah bien ! oui, dormir ! je suis trop agacé pour ça... Quand on a dansé pour deux et soupé pour quatre... à soi seul !...

INDIANA, à part.

Il a soupé, ce monsieur... il est bien heureux... Moi, le galop

m'a creusée, creusée !... je mangerais bien une tartine quelconque.

(Elle va au buffet, qu'elle ouvre, et se prépare une tartine de confiture.)

CHARLEMAGNE, riant et frappant du pied, en mesure.

Ohé! voisine !

INDIANA, tenant deux assiettes.

Mais, voulez-vous finir, donc? Il est toujours à taper ou à casser quelque chose, celui-là !

CHARLEMAGNE.

Je suis dans mon ménage... je suis libre de casser ma terre de pipe... Vous êtes également libre de casser...

INDIANA, laissant tomber une assiette, qui se brise.

Ah ! bien !

CHARLEMAGNE.

Ah ! bon !... ne vous gênez pas... vous êtes chez vous. (Indiana éclate de rire.) Tiens ! elle rit, cette dame !... (Criant.) N'empêchez donc pas les autres de dormir, là-bas !

INDIANA, à part.

Il me fait pourtant rire, c't' horreur d'homme-là !... Qui ça peut-il être?...

CHARLEMAGNE, à part.

Je ne me suis jamais informé de ma voisine... c'est peut-être gentil.

(Ils s'approchent tous deux de la porte condamnée et regardent en même temps par le trou de la serrure.)

INDIANA, s'éloignant de la porte.

On ne voit rien.

CHARLEMAGNE, de même.

La serrure est bouchée. Je vas lui demander qui elle est. (Haut.) Madame?...

INDIANA.

Mademoiselle !

CHARLEMAGNE.

Tiens!... j'aime mieux ça... (Indiana a posé sa tartine sur la table, et achève de repasser sa collerette.) Mademoiselle, pourriez-vous me dire quelle heure il est à votre cadran?... La mienne ne va pas.

INDIANA.

La mienne est arrêtée.

(Elle s'assied sur le coin de la petite table, et mange sa tartine.)

CHARLEMAGNE.

Comme ça se trouve! (A lui-même.) J'ai la gorge en feu. (Il prend une carafe sur le poêle et boit par le goulot.) Pouah! je préfère un autre vin. (Criant.) Madame!...

INDIANA.

Mademoiselle!...

CHARLEMAGNE.

Ah! c'est juste; mademoiselle... (L'interrogeant.) Vous êtes?...

INDIANA.

Par exemple! c'te question insidieuse!... Est-ce que je vous demande si vous êtes beau, laid, grand, petit, gras, maigre, blond, brun... ou autre chose?

CHARLEMAGNE.

Je n'empêche pas... Je suis beau, blond et mince... comme un roman en deux volumes... Mon nom, connu... Profession, conseiller d'État en service extraordinaire.

INDIANA.

Et moi, fille d'un receveur général...

CHARLEMAGNE.

Je sors de la Renaissance.

INDIANA.

Tiens!... et moi aussi!

CHARLEMAGNE.

Bah!... où je me suis amusé, ferme!

INDIANA.

Tiens !... et moi aussi !...

CHARLEMAGNE.

Bah !... où j'ai dansé un cancan orageux !

INDIANA.

Tiens ! et moi... (Se reprenant.) Connais pas.

CHARLEMAGNE.

Vous aussi !... Ah ! vertuchou !...

INDIANA.

Vous m'appelez ?...

CHARLEMAGNE.

Vertuchou... Ne faites pas attention, c'est une vertu qui est plus pommée que les autres... Dieu de Dieu ! si vous étiez...

INDIANA.

Quoi donc ?

CHARLEMAGNE.

Mon petit débardeur !...

INDIANA, s'oubliant.

Ciel ! mon housard !...

CHARLEMAGNE, vivement.

Vous dites ?...

INDIANA, d'un ton insouciant.

Quel débardeur ?

CHARLEMAGNE, avec feu.

Une petite danseuse avenante, agaçante, sémillante et ébouriffante, que j'ai poursuivie toute la nuit !... un amour, en pantalon de velours, qui m'a incendié l'âme... Ah ! pristie ! fallait la voir, les mains dans les poches, la tête jetée de côté et partant du pied gauche... (Indiana prend les positions qu'il indique.) C'est au point, chère amie, que je lui ai offert ma fortune, séance tenante... en pleine Renaissance, à la face des pierrots, mes

concitoyens. Mais brout !... elle m'échappait toujours, comme une anguille de Melun... ou autre rivière... et à la fin du bal, disparue, envolée dans un nuage...

INDIANA, s'oubliant de nouveau.

C'est pas vrai, dans une citadine.

CHARLEMAGNE, avec explosion.

Quoi ! c'était donc !...

INDIANA, riant aux éclats.

Bonne nuit, voisin !

(Elle se met à repasser.)

CHARLEMAGNE.

Vous !... lui !... elle !... mon débardeur !... ma voisine !... Ah! petit crocodile !... (Criant.) Séraphine !... je vous demande en mariage !

INDIANA.

Déjà ?... pour commencer ?... Je réclame trois heures de réflexion, pour consulter ma famille...

CHARLEMAGNE.

Le receveur...

INDIANA.

Général !... et prendre des informations sur vous... J'écrirai au gouvernement... quoique j'en aie déjà, et de drôles !... des informations.

CHARLEMAGNE.

Quoi, Paméla ?... quoi ?...

INDIANA, cessant de repasser et s'approchant de la porte.

Ah ! vous êtes mon housard... Oui, oui, on vous a vu, cette nuit, entre quatre et cinq, quand vous me croyiez partie... on vous a un peu vu, avec votre domino bleu de ciel...

CHARLEMAGNE, à part.

Aïe !...

INDIANA.

Pour un conseiller d'État, vous aviez un petit genre Musard !...

CHARLEMAGNE.

Oh! Dieu! oh! Dieu! Clotilde, ne rouvrez pas mes chagrins... j'ai été floué, ma bonne!

INDIANA.

Qu'est-ce que c'est que floué?...

CHARLEMAGNE.

C'est un mot qui se dit...

INDIANA.

Au conseil d'État?...

CHARLEMAGNE.

Non, à la Renaissance... (Indiana emporte le réchaud.) Figurez-vous, Aspasie...

INDIANA.

Allons, bon!... Aspasie, à présent!...

CHARLEMAGNE.

Figurez-vous... (Changeant de ton.) C'est bête, ce mur! (Reprenant Figurez-vous qu'après votre fuite, j'étais tout embrasé... dans un état à nécessiter les pompiers.

INDIANA.

Fallait crier au feu, monsieur... Timoléon.

CHARLEMAGNE.

Charlemagne!...

INDIANA.

Tiens! c'est un joli nom.

CHARLEMAGNE.

De l'histoire toute pure, ma chère... Le vôtre?

INDIANA.

Indiana.

CHARLEMAGNE.

Ah!... c'est du roman... Bref! voilà mon satané domino qui m'envahit pour la seconde fois... Mais moi, d'abord, j'abomine les dominos... j'y perds toujours.

INDIANA.

C'est un costume très comme il faut... je m'en ai fait faire un... même que je le dois.

CHARLEMAGNE.

Comme c'est mon genre!... je dois tout ce que je fais faire... (S'impatientant contre la cloison.) C'est bête, ce mur!...

INDIANA, appuyée contre la cloison et continuant de manger.

Mais, votre domino?...

CHARLEMAGNE.

Comme vous étiez partie, j'y fais attention... Je remarque donc un polisson de petit pied qui me fait battre les artères... Vlan! je lui prends la taille... du caoutchouc, ma bonne!... Ça me monte!... Alors, ma foi, je lâche le verre de punch... J'estime assez ça, le punch... en usez-vous?

INDIANA.

Je l'adore.

CHARLEMAGNE.

C'est étonnant comme nous logeons au même numéro!... C'est bête, ce mur!

INDIANA.

Enfin, votre domino?

CHARLEMAGNE.

Mon domino aussi... en fait de petit-lait, elle ne méprise pas le punch... Elle en accepte plusieurs verres... j'en avale autant, et ça me monte toujours... Ça la met en train de son côté, et elle me détache une bordée de phrases romantiques, entremêlées de soupirs... je vois que c'est une femme sentimentale, qui a des nerfs... ça me va assez... Mais pas moyen de lui faire ôter son masque... Enfin, pour boire le punch en question, fallait bien se débrider... Elle me tournait le dos... histoire de se cacher... mais moi, pas bête, je la guette dans la glace, elle se démasque, et je vois!...

INDIANA.

Vous voyez?

CHARLEMAGNE.

J'en tombe encore à la renverse!... Cinquante et quelques!... représentés par des cheveux gris de lin, une patte d'oie, comme le carrefour Gaillon, et une peau en cuir de Russie!... moins le parfum!... Jugez! moi qui étais monté!...

INDIANA, riant aux éclats.

Ça vous démonte?...

CHARLEMAGNE.

Radicalement... Je lui laisse le punch sur les bras, et je cours encore... Mais j'ai des inquiétudes!

INDIANA.

Dans les jambes?...

CHARLEMAGNE.

Eh non!

INDIANA.

Bah!... elle vous a suivi?...

CHARLEMAGNE.

J'en ai peur... tout à l'heure, un fiacre qui s'est arrêté à notre porte cochère...

INDIANA.

J'en serais bien aise!... Un homme qui se dit embrasé pour moi, et qui court après des dominos!... C'est comme ça que monsieur pratique la fidélité?... Je vous classe au-dessous du caniche, vous.

CHARLEMAGNE.

Pourquoi m'aviez-vous fui, abandonné, comme défunt Robinson, au milieu de la contredanse?...

INDIANA.

Ah! ma foi, écoutez donc, vous deveniez trop dangereux... vous m'avez effarouchée...

CHARLEMAGNE.

Et vous m'avez laissé en plan!... Vous ne m'avez donné qu'un

pantalon, une poule et une moitié de pastourelle... Célestine! vous me devez un galop final.

INDIANA.

On vous le donnera, votre galop.

CHARLEMAGNE, vivement.

Demain?

INDIANA, très-gaiement.

Tout de suite!

(Elle emporte la table au fond.)

CHARLEMAGNE.

Vous êtes donc encore en costume?

INDIANA.

Perruque et tout.

CHARLEMAGNE.

Moi, ibidem!

INDIANA.

Voyons, en place!... et comme s'il n'y avait pas de cloison!... Oh! la cloison! c'est mieux pour la vertu.

CHARLEMAGNE.

Ça va... tant pis, si je la défonce!...

(Ils se placent aux deux extrémités du théâtre, de façon à se trouver en face l'un de l'autre, sans se voir. Ils exécutent la dernière figure de la contredanse ; Charlemagne, comme s'il tenait une danseuse à bras-le-corps, et Indiana, comme si elle était tenue par son cavalier.)

CHARLEMAGNE, se posant et frappant la mesure pendant la ritournelle.

Eh! dites donc, débardeur, ne serrez pas tant vos coudes.

INDIANA, de même.

Et vous, rentrez donc un peu votre poitrine.

ENSEMBLE.

Air : *Quadrille de l'Ambassadrice* (dernière figure).

Ah! le beau bal!
Vive le carnaval!

Hâtons-nous d'en prendre le régal :
Le bonheur est un bien idéal
Qui doit finir à l'été final.

CHARLEMAGNE, allant en avant.

Point d'pas banal !
L'galop infernal
Est plus gai, plus original.
Vite, en avant l'cancan national !
Je m'fich' du code pénal.

INDIANA, traversant.

Vous êt's jovial,
Mais l' municipal
Peut vous faire un procès-verbal.
Vous m' serrez trop!... c'est très-immoral...
Et puis, mon cher, c'est qu'vous m'fait's mal.

ENSEMBLE, balançant, puis galopant.

Ah ! le beau bal !
Vive le carnaval !
Hâtons-nous d'en prendre le régal,
Le bonheur est un bien idéal
Qui doit finir à l'été final.

INDIANA, essoufflée et tombant assise, pendant que Charlemagne se jette et se roule sur son lit.

Dieu ! que c'est fatigant, le galop !... Garçon ! de l'orgeat !... un biscuit !... j'étouffe.

CHARLEMAGNE, très-animé, et sautant à bas de son lit.

Et moi, j'éclate !... je tourne à la locomotive !... Débardeur ! je ne me connais plus... débardeur ! je vas faire irruption sur le palier... Ouvrez-moi la porte du carré, débardeur !

(Il va pour sortir.)

INDIANA, se levant.

Par exemple !... quand vous êtes en état de locomotive !... Ah bien, oui !... je mets le verrou... crac !

(Elle met le verrou à la porte du fond.)

CHARLEMAGNE.

Eh bien ! ça m'est égal !... j'enfonce la porte mitoyenne... ça y est !...

INDIANA, courant à la porte.

Ça n'y est pas !...

CHARLEMAGNE, saisissant une chaise.

Cette innocente !... Je ne reconnais pas l'arrêt qui l'a condamnée... Je casse !

INDIANA.

Pas de bêtise, eh ! là-bas !... ou je pousse des cris affreux !

CHARLEMAGNE, jetant un cri.

Oh !... autre idée !... flamboyante !... Je vas tortiller la serrure... le pêne est de mon côté.

INDIANA.

Je vous défends de rien tortiller !

CHARLEMAGNE.

Si, si !... avec un rossignol... mon père en faisait... serrurier !

(Il court à sa table et cherche dans le tiroir.)

INDIANA.

Monsieur !... monsieur !... si vous ne finissez pas...

CHARLEMAGNE.

Je vais finir aussi... cette serrure-là, c'est de la gnognotte.

INDIANA.

Mais c'est indigne !... c'est... (A part.) Par exemple ! s'il croit que je vas l'attendre... un crocheteur de portes comme ça !... Il est capable de toutes sortes de choses... il me poursuivra jusque sur le carré... (Frappée d'une idée.) Ah !... ah ! tu as peur de ton domino.

CHARLEMAGNE, tenant le rossignol.

Voilà l'oiseau !

ENSEMBLE.

INDIANA, à part.

Air *des Échos de Musard.*

Oui, c'est un bon moyen :
D'avance il me rassure...
(Haut.)
Briser cette serrure,
Ça n' vous avance à rien.

CHARLEMAGNE.

Oui, c'est un bon moyen :
Faisons, d'une main sûre,
Sauter cette serrure...
Le reste ira très-bien.
Maint'nant je n' connais plus d'entrave,
La porte cédera, c'est certain...

INDIANA, à part, en sortant.

Ma vertu le brave!

CHARLEMAGNE, regardant la porte.

Elle est en sapin.
(Indiana s'échappe par la porte vitrée, à gauche.)

CHARLEMAGNE.

(Reprise.)

Oui, c'est un bon moyen, *etc.*

SCÈNE III.

CHARLEMAGNE, seul, travaillant toujours.

Patience, Ourika, nous y sommes!... Que diable ! parler de loin comme ça, c'est mauvais genre... et ça m'enroue... j'ai besoin de tous mes moyens, pour soupirer une romance à mon clavecin... Hein ? vous dites ?... je n'ai pas bien entendu... Est-ce que vous dormez, débardeur ?... comme vous voudrez, j'aime autant ça... Plaît-il... toujours rien !... O femme de mes rêves ! comme je te... Juste ! vlà le rossignol qui fait son jeu..

ça marche ! (On frappe à la porte d'entrée, il s'arrête.) Tiens ! qu'est-ce que c'est que ça ?... (On frappe encore. Criant.) Je n'y suis pas !... (A part.) Dieu ! si c'était... elle !... elle, qui vient chez moi !... oh ! que ce serait délicat... (Se décidant.) Ah ! ma foi... (Il court ouvrir.) Entrez... (Une femme en domino bleu et masquée, se précipite chez lui.) Mon domino !... refloué !

SCÈNE IV.

UNE FEMME EN DOMINO bleu, masquée, CHARLEMAGNE.

LE DOMINO, très-agité et tout essoufflé.

Une chaise, jeune homme, une chaise !... (Tombant sur une chaise, près de la porte condamnée.) Ah !... le cœur !... Avez-vous un flacon de quelque chose... de l'eau de mélisse, n'importe quoi ?...

CHARLEMAGNE, étourdi.

Qu'est-ce que c'est ?... qu'est-ce qu'il y a ?... qu'est-ce que vous avez ?... (A part.) Que le diable t'emporte, cauchemar !...

LE DOMINO, d'une voix entrecoupée.

Cette idée de venir chez un monsieur seul... l'émotion, la pudeur... et vos cinq étages !...

CHARLEMAGNE, à part.

Qui est-ce qui l'a priée de les monter ?...

LE DOMINO, près de sangloter.

Vous n'avez donc rien à donner à une malheureuse femme !... (Regardant autour d'elle, et du ton le plus simple.) Tiens !... vous êtes bien mal logé... Mais n'importe... (Avec passion.) Ah !... il fallait que je vinsse ! j'avais besoin de vous revoir !... (Du ton naturel.) Dieu ! que vous êtes mal logé !... Vous n'avez que ce trou-ci ?

(Elle se lève.)

CHARLEMAGNE, se fâchant.

Ce trou-ci !... Ah çà ! mais, domino !...

LE DOMINO.

N'importe... (Avec passion.) Une chaumière, un galetas, et... (Du ton naturel.) Voulez-vous que j'ôte mon masque ?...

CHARLEMAGNE, avec force.

Non.

(Il cherche à gagner la porte de communication, le domino l'arrête par le bras.)

LE DOMINO.

Housard !...

CHARLEMAGNE.

Domino !

LE DOMINO.

Cette folle nuit a retourné ma vie comme un gant. L'être idéal que j'avais vu dans mes rêves de jeune fille...

CHARLEMAGNE, à part.

Saprelotte!... quelle jeune fille !...

(Même jeu de scène.)

LE DOMINO.

Je l'ai trouvé à la Renaissance... au milieu d'une société aussi nombreuse que mal choisie... Il dansait une danse... très-avancée... il m'a dit, avec son organe enchanteur...

CHARLEMAGNE, à part.

Vieille sirène, va !

LE DOMINO.

Housard ! ne m'avez-vous pas dit que j'avais un joli pied ?...

(Elle montre son pied.)

CHARLEMAGNE, à part.

Le fait est que je n'en ai pas vu de plus coquin... depuis feu Cendrillon.

LE DOMINO.

N'avez-vous pas ajouté que ma taille était... du caoutchouc, je crois ?... (En lui montrant sa taille, elle passe à sa gauche.)

CHARLEMAGNE.

C'est vrai !... (A part.) Le fait est que sa taille... sa taille m'a fourré dedans !... Ah ! voleuse !...

LE DOMINO.

Eh bien ! tout ça m'a fait prendre un fiacre et grimper vos sept ou huit étages...

CHARLEMAGNE.

Six !... (A part.) J'étais sûr que ce maudit sapin...

(Il veut remettre le rossignol dans la serrure.)

LE DOMINO, avec force et l'arrêtant.

Housard !...

CHARLEMAGNE.

Domino !...

LE DOMINO.

Je t'ai rejoint... je me cramponne à toi... Je suis passionnée, savez-vous !... je suis une lionne !...

CHARLEMAGNE, à part.

Du Cirque, du Cirque !

LE DOMINO.

Ma vie fut une vie d'orages, savez-vous !...

CHARLEMAGNE.

Non, je ne savais pas.

LE DOMINO, continuant.

L'être idéal que j'avais vu dans mes rêves de jeune fille...

CHARLEMAGNE, vivement.

Connu !.... connu !... (A part.) Elle se répète, cette dame âgée.

LE DOMINO.

Housard !

CHARLEMAGNE.

Domino !

LE DOMINO.

Voilà les avantages que je puis vous offrir, avec ma main... Une... Voulez-vous que j'ôte mon masque ?

CHARLEMAGNE.

Non, non, non!...

(Tout en feignant de l'écouter, il allonge le bras par derrière, et continue à forcer la serrure.)

LE DOMINO.

Une constitution nerveuse, un cœur ardent, une tête poétique, et... (Baissant la tête.) un magasin de socques articulés... Si toutes ces choses vous séduisent, parlez! vous n'avez qu'à dire un mot... dis un mot!...

CHARLEMAGNE, qui a ouvert la porte.

Bonsoir !

(Il se jette dans la chambre d'Indiana, en tirant à lui la porte, sur laquelle le domino se précipite de l'autre côté.)

LE DOMINO, fermant vivement la porte, et riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah !... A moi la partie !...

CHARLEMAGNE, chez Indiana.

Hein ?... quoi donc ?... quoi ?... Personne !...

INDIANA, jetant son masque et son domino.

Bonjour, voisin !... le pêne est de mon côté !

CHARLEMAGNE.

Comment ! ce n'était pas !... c'était !... (Regardant par le trou de la serrure.) Ah ! triple jobard ! archi-serin !...

INDIANA, riant toujours.

Pourquoi n'avez-vous pas voulu que j'ôte mon masque ?...

CHARLEMAGNE, arrachant les cheveux de sa perruque

Elle me l'offrait !... C'est qu'elle me l'offrait !... Me vlà chez elle, et elle est chez moi !...

INDIANA.

Soyez sage, ne cassez rien, et je vous délivrerai au coup de huit heures.

CHARLEMAGNE.

Ah ! petit lutin, petit serpent, petit aspic ! tu m'as piqué !... et tu crois... Eh bien ! non, je te rejoindrai, je te presserai, je t'embrasserai, je... Je suis en feu !

INDIANA, riant toujours.

Appelez donc les pompiers, vlà monsieur qui brûle !...

CHARLEMAGNE.

Oui ! oui, Stéphanie, je t'aime ! je t'aime comme vingt-cinq mille hommes !... et quand je devrais passer par le trou de la serrure...

INDIANA.

Halte-là !... votre embonpoint s'y oppose.

CHARLEMAGNE.

Eh bien ! alors... par la porte... (Il court à celle du fond.) Fermée !

INDIANA.

A double tour ! (Allant fermer la porte d'entrée de Charlemagne.) Et celle-là aussi.

CHARLEMAGNE, poussé à bout.

Mais c'est atroce !... Vous ne pouvez pas m'empêcher de rentrer chez moi, dans mon appartement... dont je dois trois termes !...

INDIANA.

Je n'en dois que deux !... vous en gagnez un au change. (Charlemagne donne un coup de poing sur l'armoire.) Seulement ne cassez pas mes glaces !...

CHARLEMAGNE.

Eh ! il n'y en a pas !

INDIANA.

Il pourrait y en avoir.

CHARLEMAGNE, suppliant.

Oh ! voisine, voisine !... tenez, je me mets à vos genoux, je les baigne de mes larmes...

(A genoux et chantant.)

Air : *Pitié, madame.*

Pitié, Louise,
Pour un housard,
Qui vous implore
A deux genoux !
Pitié Charlotte !
Pitié, voi...

(On frappe à la porte d'entrée de la chambre d'Indiana.)

Hein ?

INDIANA, vivement.

Quoi ?

CHARLEMAGNE, bas, par la serrure.

On frappe à votre porte !

INDIANA.

Ah ! mon Dieu ! ne répondez pas !

On frappe encore.)

UNE VOIX, en dehors.

Mamselle Indiana ! mamselle Indiana !

CHARLEMAGNE, par la serrure.

Indiana ?

INDIANA.

Eh ! oui, c'est moi.

LA VOIX.

Est-ce que vous êtes encore couchée ?

CHARLEMAGNE, de même.

Il demande si vous êtes couchée... pas gêné.

LA VOIX.

C'est moi... Jean Coquillard.

INDIANA.

Dieu ! c'est mon prétendu !

CHARLEMAGNE.

Un prétendu !... un mari !... à vous !

INDIANA.

S'il trouvait un homme chez moi !... me voilà compromise !... ne dites rien !

CHARLEMAGNE.

Soyez tranquille.

LA VOIX.

Est-ce que vous dormez, mamselle Indiana?

CHARLEMAGNE, d'une grosse voix.

Qu'est-ce qu'il y a?

INDIANA.

Mais taisez-vous donc !

LA VOIX, du ton de la surprise.

Tiens !... Je demande mademoiselle Indiana.

CHARLEMAGNE.

Ce n'est plus ici... Elle a déménagé.

LA VOIX.

Ah !

INDIANA, vivement.

Qu'est-ce qu'il dit?

CHARLEMAGNE, continuant.

Elle demeure à présent rue de Chaillot, numéro trois cent quatre-vingt-seize...

INDIANA.

Miséricorde !

CHARLEMAGNE.

A côté du charcutier...

LA VOIX.

Merci, monsieur!

CHARLEMAGNE.

Il n'y a pas de quoi, jeune homme.

LA VOIX, s'éloignant.

Je vas prendre l'omnibus.

CHARLEMAGNE, criant.

Carré Saint-Martin.

INDIANA.

Pauvre cher homme!

CHARLEMAGNE, tombant, en riant, sur une chaise qu'il casse.

Ah! ah! ah!... Bien! cassée!...

INDIANA, s'asseyant, avec humeur.

Mon mariage!... c'est indigne!...

CHARLEMAGNE.

Eh non! votre chaise!... on la raccommodera.

INDIANA.

Mais mon futur que vous envoyez à Chaillot!... Un mariage cassé, ça ne se raccommode pas comme une chaise de paille!

CHARLEMAGNE.

Mieux encore... on en trouve un autre... (Avec résolution.) Mademoiselle!... (S'arrêtant.) Comment que vous dites?... Indiana?... c'est un nom que vous avez pris au cabinet de lecture.

INDIANA, toujours avec humeur.

Tiens! il vaut bien le vôtre, de Charlemagne.

CHARLEMAGNE, fièrement.

Ah! je vous conseille de dire... Votre prétendu qui s'appelle

Coquillard !... Madame Coquillard !... Vous ne seriez pas si humiliée de vous appeler madame Charlemagne.

INDIANA, *se retournant vivement.*

Moi ?...

CHARLEMAGNE.

Pourquoi pas ?... Je vous aime... vous m'aimez...

INDIANA.

Hein ?... comment ?...

CHARLEMAGNE.

Marions-nous... ça y est.

INDIANA.

Laissez-moi donc tranquille, vous !... Il est charmant... il croit que ça se fait comme ça.

CHARLEMAGNE.

Comment donc que ça se fait chez vous ?...

INDIANA.

Et mon autre ?...

CHARLEMAGNE.

Ce monsieur qui va à Chaillot ?... Il doit être laid... il est laid... et bête !...

INDIANA.

Pour ce que j'en veux faire... Un état superbe !... fabricant de briquets chimiques !

CHARLEMAGNE.

Vous iriez épouser ce fonds d'allumettes !... quand je souffre !... Et puis, est-ce que je n'ai pas aussi une position dans le monde ?... Culottier !

INDIANA, *se levant tout à coup.*

Tiens ! et moi, chemisière !

CHARLEMAGNE.

Ça se touche... ça se marie ensemble tous les jours... Allons, bah ! pendant que nous sommes en train tous les deux...

INDIANA, faiblissant.

Ah bien ! oui... je ne dis pas, vous êtes gentil et bon enfant... (Avec prétention.) Mais il y a des convenances de famille et de fortune... Qu'est-ce que vous avez ?...

CHARLEMAGNE.

Ce que j'ai ?... au juste ?... Je n'ai rien.

INDIANA.

Ah ! par exemple !

CHARLEMAGNE.

C'est peu... Et vous ?...

INDIANA.

Moi ?... voilà ma situation...

(Elle s'agenouille sur la chaise, près de la cloison et s'appuie sur le dossier.)

AIR NOUVEAU de *Bérat*.

J' possède un' taille assez piquante,
Des cheveux blonds et des yeux bleus.

A vous.

CHARLEMAGNE.

Moi, j' possède une âme brûlante,
Dans un physique avantageux.

A vous.

INDIANA.

J' possède un lit... peu confortable,
Un' table, un' chaise, un' boîte à thé.

A vous.

CHARLEMAGNE.

J'ai, comme vous, un lit, un' table...
J'ai bien des chos's... au mont-d'-piété.

ENSEMBLE, gaiement.

C'est un bon mariage !...
Avec c'que j'ai, { c' qu'il / c' qu'elle } a.

Quel joli p'tit ménage
Nous pourrions faire là !

CHARLEMAGNE.

Qu'est-ce que nous aurions bien encore ?...

INDIANA.

J' n'ai pas d'hôtel, pas d'équipage,
J' n'ai pas d' diamants... j' n'ai qu'un bijou.

A vous.

CHARLEMAGNE.

J' n'ai pas d' château, pas d'héritage,
Pas d' palissandr', pas d'acajou.

A vous.

INDIANA.

J' n'ai pas d' tapis dans ma demeure.

CHARLEMAGNE.

J' n'ai pas de rentes cinq pour cent.

INDIANA.

Voilà c' que j'ai pour le quart d'heure.

CHARLEMAGNE.

Moi, c' que j' n'ai pas pour le moment.

ENSEMBLE, très-gaiement.

C'est un bon mariage, *etc.*

CHARLEMAGNE, très-animé.

Au nom de l'hyménée, ouvrez-moi !...

(On frappe à la porte de la chambre de Charlemagne.)

INDIANA, par la serrure.

Ah ! mon Dieu !... on frappe de ce côté !

CHARLEMAGNE.

Vrai ?... On va trouver une femme chez moi !... me vlà compromis!

(Il écoute.)

UNE VOIX, en dehors.

Au nom de la loi!... ouvrez!

INDIANA, bas, avec effroi.

Ah! ciel!...

CHARLEMAGNE, sautant.

Cré nom!... c'est ce bédouin d'huissier, avec ses recors!...

INDIANA.

Qu'est-ce qu'ils veulent?

CHARLEMAGNE.

Comment! ce qu'ils veulent?... mais saisir tout ce qu'il y a chez moi.

INDIANA, très-haut.

O ciel!... tout!...

LA VOIX.

Je vous entends!... Ouvrez, au nom de la loi!

CHARLEMAGNE, vivement.

Ne répondez pas!

LA VOIX.

Vous refusez d'ouvrir?... Je vais chercher le commissaire.

INDIANA, effrayée.

Dieu!... le commissaire, à présent!

CHARLEMAGNE.

Chut, donc!

LA VOIX.

Une fois?... deux fois?... j'y vais... Gardez la porte, vous autres.

(La voix s'est éloignée, en disant ces paroles.)

INDIANA, à la porte d'entrée.

Il est parti.

CHARLEMAGNE.

Bravo!... hurra!

INDIANA, à la serrure.

Mais s'ils reviennent?... et le commissaire?... ils forceront la porte... Pristie! monsieur, pas de plaisanterie!... Une fois, deux fois... je veux rentrer chez moi!... au nom de la loi, comme dit ce monsieur.

CHARLEMAGNE.

Dame! le pêne est de votre côté... ouvrez.

INDIANA.

Ah bien! oui... mais... vous reviendrez par ici, vous, et...

CHARLEMAGNE, s'écriant tout à coup.

Oh!... oh!...

INDIANA.

Bon! encore un meuble de cassé!

CHARLEMAGNE.

Non!... un éclair qui me traverse!... Je vas déménager mon appartement!... je transporte mes meubles chez vous.

INDIANA.

Par exemple!... chez moi!...

CHARLEMAGNE.

Puisque je vous épouse...

INDIANA, vivement.

Devant M. le maire?

CHARLEMAGNE.

Parbleu!... Ouvrez vite!

INDIANA.

Mais non!... (Regardant par la fenêtre.) Ah! voilà le commissaire!... orné de son écharpe!... Dieu! a-t-il le nez long!

CHARLEMAGNE.

Je vas le lui allonger encore... Ouvrez!

INDIANA, ouvrant la porte de communication.

Ah! ma foi! tant pis!... sauve qui peut!... Eh! vite! dépêchez!

CHARLEMAGNE.

Bravo!... Et d'abord... (L'embrassant au passage.) un à-compte, Sylphide!

INDIANA.

Ah! mais, jeune homme!...

CHARLEMAGNE.

Puisque je vous épouse!

INDIANA.

Devant M. le maire!

CHARLEMAGNE.

Toujours... Au déménagement!... chaud, là!...

INDIANA, se décidant.

Allons! bah!... au point où nous en sommes... Où y a-t-il quelque chose?...

CHARLEMAGNE.

Dame! cherchez... Primo, j'enlève mon lit... (Il roule son matelas et l'emporte chez Indiana.) Viens, couche du proscrit!... (Il dépose le matelas, puis, en revenant, embrasse encore Indiana.) En repassant...

INDIANA.

Ah! mais, jeune homme!...

CHARLEMAGNE.

Puisque je vous épouse!

INDIANA.

Devant M. le maire?

CHARLEMAGNE.

Toujours!

INDIANA, déménageant la chaise.

Et vos z'hardes?... où sont vos z'hardes?... votre linge?

CHARLEMAGNE, enlevant le lit de sangle.

A gauche... dans la malle.

INDIANA, traînant la malle au milieu de la chambre et en tirant un faux-col.

Tout ça?

CHARLEMAGNE.

Le reste est à la blanchisseuse. (Ils emportent la malle. — Charlemagne revenant et l'embrassant.) En repassant.

INDIANA.

Ah! mais, jeune homme!...

CHARLEMAGNE.

Puisque je vous épouse!

INDIANA.

Devant M. le maire?...

CHARLEMAGNE.

Toujours!... Eh! ma table. (Il la prend.) Prenez mon miroir...

INDIANA.

En v'là un morceau... où est l'autre?...

CHARLEMAGNE.

En raccommodage.

(Il repasse de sa chambre dans celle d'Indiana en tournant le dos au public et en ayant l'air d'emporter un objet qu'il cache.)

INDIANA.

Qu'est-ce que vous emportez là?...

CHARLEMAGNE.

On ne sait pas, on ne sait pas. (Indiana se met à démantibuler le poêle. — Charlemagne, revenant.) Qu'est-ce que vous faites donc là?...

INDIANA.

Je démanche le poêle.

CHARLEMAGNE.

Eh! non, c'est au propriétaire.

INDIANA.

Bon !... pour l'huissier.

CHARLEMAGNE.

Faut lui laisser autre chose.

INDIANA.

Voilà.

(Elle pose au milieu de la chambre la bouteille qui sert de flambeau, avec la chandelle allumée.)

LA VOIX, en dehors.

Au nom de la loi ! ouvrez !

TOUS DEUX.

Chut !

CHARLEMAGNE, très-bas.

Et mes cristaux !...

(Il emporte une carafe.)

INDIANA.

Et votre bibliothèque.

(Elle emporte un volume broché.)

LA VOIX, en dehors.

Forcez la porte !

(On entend crocheter la porte.)

INDIANA, très-bas en tirant Charlemagne par la ceinture.

Venez vite !...

CHARLEMAGNE.

Ah ! j'oublie mes cigares !...

INDIANA, l'entraînant.

J'en ai.

(Charlemagne fait des gestes de gamin du côté de l'huissier, et, toujours tiré par Indiana, s'échappe par la porte qu'il ferme aussitôt.)

CHARLEMAGNE, chez Indiana.

Enfoncé ! englouti ! submergé !... l'huissier !...

INDIANA, riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah !...

ENSEMBLE, à voix basse.

AIR *du Triolet bleu.*

Taisez-vous !
Taisons-nous !
Ils sont là !
Les voilà !...
Et pourtant, c'est par eux
Que nous sommes heureux.
Réunis tous les deux,
Désormais, en ces lieux,
N'ayons qu'un mobilier,
Qu'un cœur et qu'un loyer.

LA VOIX.

Forcez la porte !

INDIANA, embrassée par Charlemagne.

Ah ! mais, jeune homme !...

CHARLEMAGNE.

Puisque je vous épouse !

INDIANA.

Devant M. le maire ?...

CHARLEMAGNE.

Toujours.

(A ces derniers mots, la porte de Charlemagne est enfoncée. L'huissier paraît et s'arrête stupéfait en trouvant la chambre vide. Charlemagne tient par la taille Indiana qu'il vient d'embrasser. Le rideau baisse sur ce tableau.)

FIN D'INDIANA ET CHARLEMAGNE.

LE TYRAN D'UNE FEMME,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 9 mars 1841.

En société avec M. Ch. Potron.

Personnages :

M. DORNEVAL, professeur de physique[1].

MATHILDE, sa femme[2].

Mme SIVRY, mère de Mathilde[3].

M. CHARLES DEVRIENT[4].

M. ÉDOUARD DE MARÇAY[5].

BENOIT, domestique de Dorneval[6].

La scène est à Paris, chez M. Dorneval.

ACTEURS :

[1] M. Numa. — [2] Mademoiselle Nathalie. — [3] Madame Julienne. — [4] M. Tisserant. — [5] M. Rhozevil. — [6] M. Adolphe.

LE TYRAN D'UNE FEMME

Le théâtre représente un petit salon. Porte au fond; à droite, au premier plan, une table et ce qu'il faut pour écrire; au deuxième plan, porte du cabinet de M. Dorneval; à gauche, au premier plan, une cheminée avec glace, pendule, flambeaux; au deuxième plan, porte des appartements.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme SIVRY, MATHILDE.

(Au lever du rideau, Mathilde est assise près de la table, la tête appuyée sur sa main; elle paraît rêveuse. Madame Sivry entre presque aussitôt par le fond.)

MATHILDE.

Oh! oui, il est parti... il doit l'être, et du moins je ne l'aurai pas revu.

Mme SIVRY, entrant en valsant.

Tra la la, tra la la, tra la la, la la, la la, la la, laira.

MATHILDE, se levant.

Ah! maman.

Mme SIVRY.

Te voilà?... Bonjour. (Recommençant.) Tra la la, tra la la... C'est une nouvelle valse que je me mets dans les pieds... Tra la la...

MATHILDE, souriant,

Mon Dieu, maman, que vous êtes légère!

Mme SIVRY, s'arrêtant.

Légère? c'est ce que je soutiens... Je valserais une heure comme ça sans me fatiguer le moins du monde... Donne-moi donc un fauteuil. Je n'en puis plus.

MATHILDE, lui donnant le fauteuil qui était près de la cheminée.

A quoi bon valser ainsi ? On dirait que vous vous croyez toujours au bal.

Mme SIVRY.

C'est vrai. Plus j'y vais, plus je l'aime... Ah! c'est que, lorsqu'on a une réputation, on y tient. Juge donc, moi qui ai été la danseuse la plus aérienne de la Restauration !... Hélas ! à présent, la femme ne peut plus figurer dans une contredanse, passé quarante-cinq ans... Mais, par bonheur, elle valse jusqu'à soixante... c'est convenu, et je n'en suis pas là, Dieu merci ! Je valserai longtemps, d'autant mieux que je ne manque pas de cavaliers... J'en ai ! j'en ai ! Je dois cela à l'avantage de ma taille... C'est tout simple : les bals sont remplis de grands corps minces et effilés... c'est ce qu'on appelle des tailles de guêpes... des roseaux bien secs qui vacillent dans les bras de ces pauvres danseurs... Ils aiment mieux une taille bien ronde et bien solide. A la bonne heure, parlez-moi de ça ; on sait ce que l'on tient. Toi, par exemple... (La voyant rêveuse.) Eh ! mais, encore triste, encore rêveuse ? Qu'as-tu donc ? une scène de ménage ?...

MATHILDE.

Mais, non, maman, je vous assure.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Édouard de Marçay.

MATHILDE, à part.

Lui!... Il n'est pas parti !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

Mme SIVRY, allant au-devant de lui.

Ah ! quelle délicieuse surprise ! Ce cher M. Édouard ! Que me disait donc ma fille, que vous partiez pour Strasbourg... le Havre... Marseille... je ne sais pas au juste.

(Pendant ce temps, Édouard a salué Mathilde, qui lui rend son salut, s'assied et brode.)

ÉDOUARD.

Vous le saurez, madame... Dans tous les cas, je ne serais point parti sans vous présenter mes hommages ; aujourd'hui surtout que la crainte de vous trouver indisposée...

Mme SIVRY.

Indisposée ?... Eh ! mais, est-ce que j'ai l'air malade? Est-ce que je suis pâle ? Vous me trouvez maigrie ?

ÉDOUARD.

Eh ! non, au contraire !...

Mme SIVRY.

Ah ! vous m'aviez fait peur. Moi, qui me suis arrangée pour n'être souffrante que de juillet à septembre, pendant la saison des eaux ; cela me procure quelques petits voyages d'agrément... Le reste de l'année, il n'y a plus de plaisir à être malade... et je prends le parti de me bien porter, comme vous voyez.

ÉDOUARD.

Je vous en félicite, (Regardant Mathilde avec émotion.) car personne, sans doute, ne vous donne d'inquiétude, ici ?

Mme SIVRY.

Ah çà ! est-ce qu'il y a une épidémie ! quelque chose dans l'air ? Quoi ? Qui a pu vous faire croire ?

ÉDOUARD.

J'en ai presque honte, à présent... Mais ne vous apercevant pas aux Italiens, où vous deviez vous trouver...

Mme SIVRY.

Hier au soir, c'est juste... Nous vous y avions donné rendez-vous.

ÉDOUARD.

Oui ! un rendez-vous... et vous n'y êtes pas venues... Oh ! ce n'est pas le premier que l'on oublie !

MATHILDE, à part.

Heureusement !

Mme SIVRY.

C'était convenu, arrangé... nous allions partir... mais ma fille a changé d'avis.

ÉDOUARD.

Ah ! Madame Dorneval !...

MATHILDE.

En vérité, monsieur, si j'avais pu prévoir...

ÉDOUARD.

Une autre invitation, sans doute... On va où l'on doit se plaire...

Mme SIVRY.

Ce n'est pas nous ! Quelle soirée, ici, dans ce salon ! Mon gendre, avec sa physique, Mathilde avec son ouvrage, et moi, avec mon humeur, en grande toilette... au coin du feu. Charmante partie triangulaire ! Trois paroles par quart-d'heure, dialogue de famille !... J'espère bien, par exemple, que ce sera la dernière fois, et qu'on ne me fera plus habiller pour faire de la physique ennuyeuse !... Je m'en suis expliquée nettement avec mon gendre ! Je n'ai certainement pas marié ma fille pour vivre en tête à tête avec son mari ! Ah ! j'étais plus heureuse avant son mariage... On me faisait la cour... Il n'y avait pas jusqu'à ce pauvre Charles qui était toujours là !...

ÉDOUARD.

Charles !... je sais... un ami... un parent

MATHILDE.

Le neveu de mon père, monsieur.

Mme SIVRY.

Charmant !... et si attentionné, toujours aux petits soins... tenez, comme vous.

ÉDOUARD.

Ah ! Madame, un pareil compliment...

Mme SIVRY.

Non, vrai... vous êtes fort aimable, et je bénis tous les jours

notre singulière rencontre aux eaux d'Aix, où j'étais avec ma fille... pour ma santé, il y a deux mois. A la promenade publique sur le Louisberg, un cheval s'emporte ; je tombe en voulant l'éviter ; ma fille pousse un cri ; un jeune homme s'élance, me relève comme une plume en s'excusant de sa hardiesse... C'était vous, et depuis ce jour vous avez été le cavalier le plus galant!...

Air *de Téniers.*

Vos soins et votre complaisance
Furent pour nous d'un grand secours ;
Aussi, notre reconnaissance
Vous est acquise... pour toujours ;
C'est notre serment!...

ÉDOUARD.

Il vous lie,
Et mon cœur doit s'en souvenir ;
Car les serments que l'on oublie,
Moi, je suis là pour les tenir.

MATHILDE, à part.

Oh ! rien que des serments ! et il me les rappelle toujours !

Mme SIVRY.

Quand je pense que cet ami, nouveau pour nous, était un élève de mon gendre, c'est un coup du ciel!... J'aime les romans, moi... Aussi à notre arrivée des eaux, d'où nous étions parties si brusquement... encore une idée subite de ma fille... lorsque vous êtes venu nous voir, votre ancien professeur vous a reçu avec une bonne grâce qui ne lui est pas ordinaire.

MATHILDE.

Ah ! maman, pourquoi parler ainsi de M. Dorneval, de mon mari, qui est si bon, qui a droit à tant d'amitié, à tant d'égards.

Mme SIVRY.

Bien !... oh ! c'est bien ! Tant de générosité... Bonne petite ! (A part.) Pauvre victime !

SCÈNE III.

LES MÊMES, DORNEVAL, BENOIT, entrant par le fond.

DORNEVAL, à Benoît qui le suit, portant deux baromètres.

Perpendiculairement, Benoît, mon bon ami... Porte-les sans oscillations, là, dans mon cabinet.

Mme SIVRY.

Ah ! voilà le professeur de physique... pas amusante !

DORNEVAL.

Deux baromètres, l'un à cuvette, l'autre à syphon, et vous savez, le moindre choc, le va et vient. (S'approchant de la table et semblant parler à un auditoire.) Comme je vous le disais tout à l'heure, Messieurs, le plus léger mouvement donne au fluide...

Mme SIVRY.

Dieu me pardonne, il se croit encore dans sa chaire !

DORNEVAL, revenant à lui.

Ah ! M. Édouard, pardon... Je continuais mon cours... Ça va bien ? Accompagnez donc Benoît... il va me faire quelque malheur.

ÉDOUARD.

Avec plaisir, mon maître.

(Il suit Benoît dans le cabinet à droite.)

MATHILDE, à part.

Oh ! il s'en va. Je respire !

DORNEVAL.

Là, là, sans oscillations !... Bonjour, belle-maman.

Mme SIVRY.

Il nous voit ! C'est bien heureux !

DORNEVAL.

Mathilde, tu ne m'embrasses pas ? Eh bien ? (A madame Sivry.) Vous permettez ? c'est le premier bonjour du matin.

Mme SIVRY.

Hum! vous pourriez dire du mois.

DORNEVAL.

Vous croyez? dame! je sors de si bonne heure! j'ai tant d'occupations ! Dans le nombre, ça s'oublie.

Mme SIVRY.

Embrasser sa femme, il appelle cela une occupation!

DORNEVAL.

Ah! oui, avec vos simagrées, vos bonjours, vos bonsoirs, qu'est-ce que cela prouve?

MATHILDE.

Vous avez raison, mon ami.

DORNEVAL.

Ma femme est de mon avis, vous voyez bien.

Mme SIVRY.

Oh! de votre avis.

DORNEVAL.

Ah! belle-maman, allez-vous encore recommencer la scène d'hier au soir? Vous m'avez dit vraiment des choses...

MATHILDE.

Quoi donc?

Mme SIVRY.

Rien, rien ; c'est entre nous.

DORNEVAL.

J'en étais encore tout ému ce matin en arrivant à mon cours, ce qui ne m'a pas empêché de faire une belle leçon... un sujet magnifique, les courbes que décrivent les projectiles dans l'air.

Mme SIVRY.

Qui est-ce qui s'occupe des courbes aujourd'hui?

(Édouard rentre. Benoît le suit, traverse le théâtre et sort par le fond.

DORNEVAL.

Ceux qui veulent parvenir, d'abord ; et les savants, ensuite... M. Édouard, par exemple, un lieutenant d'artillerie, c'est son affaire... ça l'intéresse beaucoup.

ÉDOUARD.

Assurément.

DORNEVAL.

Lui, surtout, qui compose un manuel sur les artilleries comparées... et qui vient tous les jours ici me demander des conseils ; vrai, vous auriez été satisfait. Il y avait là un monde... six cents personnes au moins.

Mme SIVRY.

Allons donc !

DORNEVAL.

Benoît les a comptées... Six cent dix-sept, y compris un couvreur qui écoutait par une lucarne.

ÉDOUARD, gaîment.

La théorie des projectiles. Il aurait pu lui-même la démontrer !

DORNEVAL.

Un auditoire superbe. Je me suis animé ; j'ai parlé sans m'interrompre une heure trente-cinq minutes, montre en main... J'ai été beau !

Mme SIVRY.

Je ne m'étonne pas s'il ne vous reste rien quand vous rentrez.

MATHILDE.

Ma mère !

DORNEVAL, à part.

Décidément, elle m'en veut, avec son air moqueur... Grosse goguenarde ! (A Benoît qui entre.) Qu'est-ce que c'est que ça ?

BENOÎT.

Une lettre pour madame.

MATHILDE.

Pour moi !

Mme SIVRY.

Ah ! c'est l'écriture de Charles !...

MATHILDE.

De mon cousin !

ÉDOUARD, faisant un pas pour sortir.

Pardon, je suis indiscret.

DORNEVAL.

Eh ! non, je vous garde... Il faut que nous causions de votre ouvrage, qui est un peu le mien, et qui nous fera honneur à tous deux... C'est une bonne fortune de vous avoir retrouvé !

Mme SIVRY.

Une bonne fortune que vous me devez.

DORNEVAL, regardant sa femme.

Et ce n'est pas la seule, belle-maman.

Mme SIVRY.

Ah ! que c'est gentil ! (A part.) Faux, va ! (A Mathilde.) Mais quand tu tortilleras cette lettre jusqu'à demain.

DORNEVAL.

Voyons, maman, ne la tourmentez pas. Si elle aime mieux la lire toute seule...

MATHILDE.

Mais non, du tout, mais au contraire. Tenez, mon ami, lisez vous-même...

(Elle lui donne la lettre.)

Mme SIVRY, à part.

Elle la lui donne, j'en étais sûre... Quelle faiblesse !...

DORNEVAL.

C'est pour t'en épargner la peine au moins ; car je ne lis jamais tes lettres : entendez-vous, maman ? (Ouvrant la lettre.) Oui, c'est de ton cousin. Il arrive aujourd'hui.

MATHILDE.

En vérité ?

Mme SIVRY.

Est-ce possible ? Il compte loger ici, j'espère... en parle-t-il au moins ?

DORNEVAL.

Effectivement, ma mère ; oui, au post-scriptum.

Mme SIVRY.

Mais on commence toujours par là. Nous le logerons bien certainement, et avec grand plaisir, encore ! n'est-ce pas, ma fille ? Ton cher cousin, ton ami d'enfance ! Je vous le présenterai, M. Édouard : il vous plaira, j'en suis certaine ; il est si bien, si distingué ! Aussi l'a-t-on nommé procureur du roi, d'emblée... Ah çà ! mais il est tard... s'il arrive aujourd'hui, nous n'avons pas de temps à perdre.

MATHILDE.

Je vais, maman...

Mme SIVRY.

Du tout, du tout... ça me regarde, ne t'en mêle pas, c'est mon affaire, je vais dire qu'on prépare sa chambre ; j'en veux faire un boudoir de petite maîtresse. Ce cher enfant ! il va nous égayer, du moins... il nous tiendra compagnie... il est si complaisant... Ça ne fera peut-être pas plaisir à tout le monde, mais tant pis !

(Elle sort par le fond. Dorneval la conduit jusqu'à la porte.)

SCÈNE IV.

DORNEVAL, MATHILDE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Oh ! maintenant, madame, je comprends... et cette froideur...

MATHILDE.

Ce n'est pas moi, monsieur, qui l'ai voulu...

ÉDOUARD.

En vérité ?...

DORNEVAL, revenant.

Quoi donc?... qu'est-ce?

ÉDOUARD.

C'est madame, qui paraît émue, contrariée...

MATHILDE.

Moi ?

DORNEVAL.

Eh! mais, en effet, quel changement!... ta figure se contracte, tu es crispée.

MATHILDE.

C'est possible...

ÉDOUARD.

Oui, de la contrariété... j'ai compris cela tout de suite... Quand on a lu cette lettre, l'arrivée de M. Charles, l'idée qu'a eue madame votre mère de le loger dans cette maison... j'ai cru lire dans vos traits un embarras.

DORNEVAL.

Ce que c'est ?... Moi, je ne sais lire que dans mes livres; je ne m'en suis pas aperçu. Si cela te contrarie...

MATHILDE.

Vraiment... je ne comprends pas... Monsieur peut se tromper.

ÉDOUARD.

Non... vos traits, vos regards, votre maintien, tout semblait dire : Mon Dieu! quel supplice ! ne pouvoir leur faire sentir tout ce qu'il y a d'inconvenant, peut-être...

MATHILDE.

Monsieur!

ÉDOUARD.

Oh! vous en vouliez à votre mère, je l'ai bien vu !...

DORNEVAL.

Vous avez vu cela ?... il fallait donc le dire... Non, non, c'est juste ; à quoi bon te gêner... te contrarier pour si peu de chose ?... Il se logera ailleurs, nous lui trouverons un excellent hôtel ; du reste, il sera très-bien reçu chez nous : nous l'inviterons à dîner avec des savants, comme moi ; ça l'amusera, et toutes les fois que je ferai mon cours, je le mènerai avec moi à la Sorbonne... et, après cela, s'il n'est pas content !... Au surplus, je suis bien aise que la remarque vienne de toi... à cause de ta mère... Si c'était de moi... oh bien, oui !

MATHILDE.

Air : *Ma belle est la belle des belles.*

Oh ! ne le croyez pas de grâce.

DORNEVAL.

Si fait ! si, je la comprends bien.
Elle m'accuserait, en face,
D'être jaloux... Il n'en est rien.

ÉDOUARD.

De ce mal, affreux à connaître,
Le bonheur vous préserve, vous.
Ce n'est qu'aux malheureux, peut-être,
Qu'il est permis d'être jaloux.

DORNEVAL.

Et je ne le suis pas, Dieu merci ! Ah ! une voiture !...

MATHILDE, allant à la croisée, au fond, à droite.

Elle s'arrête dans la cour... C'est lui, peut-être !

ÉDOUARD, à part.

Ce bonheur, qui me fut promis... à un autre !... Jamais !... (Haut.) Oh ! pardon... je vous laisse en famille.

DORNEVAL.

Mais non. Et nos affaires, et nos artilleries comparées... Passez là, dans mon cabinet. Je vous rejoins... cinq minutes.

Que de temps perdu à faire les volontés de ma femme! Il y en a tant qui s'en acquittent si bien toutes seules!

(Édouard entre, à droite, dans le cabinet de Dorneval.)

MATHILDE, à part.

Ah! mon Dieu!...

SCÈNE V.

DORNEVAL, MATHILDE, Mme SIVRY, CHARLES.

Mme SIVRY, entrant par le fond, avec Charles.

Enfin, le voilà, je vous l'amène.

CHARLES.

Ah!... M. Dorneval!

DORNEVAL.

Soyez le bienvenu, mon bon ami!

CHARLES.

Ah! ma cousine! ma chère Mathilde!... si vous saviez combien je suis heureux de vous revoir! Il y a si longtemps! Mathilde!... Mon Dieu, qu'as-tu? qu'avez-vous donc?

MATHILDE.

Rien, rien, mon cousin, je vous assure.

Mme SIVRY.

Eh bien! tu ne l'embrasses pas? Si son mari, pourtant...

DORNEVAL.

Est-ce que je défends quelque chose à ma femme? Sur les deux joues... Allez donc, en cousin.

(Charles embrasse Mathilde).

Mme SIVRY.

Ce cher enfant! toujours le même! Tu seras bien reçu, va; et d'abord, ici.

DORNEVAL, toussant et faisant signe à madame Sivry.

Hum !...

Mme SIVRY.

Hein ?

MATHILDE.

C'est bien de ne pas avoir oublié ses amis.

CHARLES.

Oh ! jamais.

M SIVRY.

Qui ne sont pas des ingrats... Nous aurons soin de toi... et, pour commencer, tu seras logé comme un prince !...

DORNEVAL, de même.

Hum ! hum !...

Mme SIVRY.

Quoi donc, puisque sa chambre est préparée ?

DORNEVAL.

Sa chambre ? (A part.) Que le bon Dieu la bénisse ! (Haut.) Quelle chambre donc, belle-maman?

Mme SIVRY.

Comment ! quelle chambre ? Mais celle qui touche à la vôtre.

DORNEVAL.

Oh ! non ; oh ! non ; n'est-ce pas, ma femme ?

MATHILDE.

Quoi donc ? je suis de votre avis, mon ami.

Mme SIVRY.

Quel avis? qu'est-ce qu'il y a ?

CHARLES, à part.

Que diable ont-ils donc tous ?

DORNEVAL.

D'abord, cette chambre est trop petite... ensuite la chemi-

née fume; enfin, elle est froide... l'atmosphère y est saturée d'humidité... n'est-ce pas, ma femme?

MATHILDE.

Mais en effet...

Mme SIVRY.

Mais puisque tout est arrangé.... J'y ai fait mettre un baldaquin.

DORNEVAL.

Un baldaquin, belle-maman? Il ne se chauffera pas avec un baldaquin... et, à moins que je ne lui cède notre chambre... Dame! s'il veut accepter, sans façon...

CHARLES.

Ah! quelle plaisanterie, lorsqu'il est si naturel que je me loge dans un hôtel du voisinage.

Mme SIVRY.

Dans un hôtel?

DORNEVAL.

Eh bien, oui! eh bien, oui! je n'osais pas vous le dire... mais le fait est que, dans un hôtel bien clos... ce qui n'empêche pas... dame! on se voit... n'est-ce pas, ma femme?

Mme SIVRY.

Votre femme, votre femme ne peut dire...

MATHILDE.

Mais si fait, maman. Si mon mari pense...

DORNEVAL, bas à madame Sivry.

Mais voilà une heure que je vous fais des signes... Puisque ma femme le veut!

Mme SIVRY.

Ah!... Bien!...

CHARLES, à part.

Que de peine ils se donnent tous! (Haut.) Mais rien n'est plus simple, je vous assure. Je vais faire transporter mes effets.

Mme SIVRY.

Non, reste... (Bas.) Il faut que je te parle. (Haut.) Benoît va se charger de trouver ce qu'il te faut. Veille à cela, mon enfant.

MATHILDE, tendant la main à Charles.

Oui, ma mère, à l'instant.

AIR *de M. Hormille.*

Ta main, Charles.

CHARLES.

A moi, la tienne.

MATHILDE.

Comme autrefois.

CHARLES.

Comme toujours,
Et mille pardons de ta peine.

DORNEVAL.

Et, moi, je retourne à mon cours.

ENSEMBLE.

MATHILDE et CHARLES.

A toi, ma main, à moi, la tienne,
Comme autrefois, comme toujours!
Il faut qu'ici l'on {me / te} retienne,
Pour nous rappeler nos beaux jours.

Mme SIVRY.

Ma joie est égale à la tienne;
Comme autrefois, comme toujours,
Il faudra bien qu'il nous revienne,
Et nous le verrons tous les jours.

DORNEVAL.

Ma joie est égale à la tienne,
Car, enfin, nous l'aimons toujours.

Qu'ici l'amitié le retienne ;
Et, moi, je retourne à mon cours.

DORNEVAL.

A revoir, bientôt.

Mme SIVRY.

Va, hypocrite, va.

(Mathilde sort par le fond.)

SCÈNE VI.

Mme SIVRY, CHARLES.

Mme SIVRY.

Les voilà partis... enfin. J'avais besoin de respirer ! Je suffoquais.

CHARLES.

Qu'est-ce donc, ma tante ?

Mme SIVRY.

Charles, personne ne nous écoute ?

CHARLES.

Je n'aperçois d'oreilles nulle part.

Mme SIVRY.

Charles, ce que j'ai à te dire est effrayant.

CHARLES.

Ah ! mon Dieu ! (A part.) Elle me fait peur !...

Mme SIVRY.

Tu penses bien que nous ne sommes pour rien dans tout ceci... je souffre et ma fille est victime. Voilà tout.

CHARLES.

Victime ! Et de qui donc ?

Mme SIVRY.

Et de qui donc une femme est-elle victime ? De son mari ; c'est clair, c'est évident, c'est naturel... Il est jaloux.

CHARLES.

M. Dorneval ?

Mme SIVRY.

Jaloux comme un tigre ! C'est un chacal !

CHARLES.

D'une drôle d'espèce, par exemple... Si celui-là dévore jamais personne...

Mme SIVRY.

Mais il me dévore !... lui que j'avais choisi pour gendre, avec un tact !... un de ces grands enfants qui n'ont jamais pensé à devenir majeurs, et que l'on mène avec une soie, l'étoffe de feu ton oncle, ce qu'il y a de mieux pour faire un mari... Eh bien ! non ! c'est un tyran, c'est un despote !...

CHARLES.

M. Dorneval, un mathématicien, est-ce qu'il a le temps ?

Mme SIVRY.

Comme les autres ; et bien plus encore... c'est plus sec !.. Ma pauvre fille, si bonne, si douce, si bien élevée ! Moi, qui lui répétais sans cesse : Quand tu seras mariée, tu seras libre, maîtresse de tes actions. Le mariage, c'est l'émancipation des femmes.

CHARLES.

Vous lui donniez là des idées...

Mme SIVRY.

C'étaient les miennes ; elles m'avaient toujours réussi... Charles, écoute, tu es notre ami, le seul homme de la famille, tu nous protégeras.

CHARLES.

Sans doute ; mais je ne vois pas...

Mme SIVRY.

Tu ne vois pas ? D'où viens-tu donc ?

CHARLES, gaiement.

Mais, de Strasbourg, ma tante ; et je ne fais que d'arriver.

Mme SIVRY.

Et cette scène affreuse de tout à l'heure... ce refus de te recevoir, de te loger, le monstre !

CHARLES.

Permettez ; encore, faudrait-il d'autres indices...

Mme SIVRY.

Tu en veux, tu en veux, eh bien! je vais t'en donner... Oh ! une mère a de bons yeux !... Et d'abord, il y a un mois, aux eaux d'Aix... j'avais promis à Mathilde de l'y conduire quand elle serait mariée. Nous étions parties...

CHARLES.

Sans M. Dorneval ?

Mme SIVRY.

Je n'emmène jamais de mari en voyage. Figure-toi une réunion des plus brillantes, des épaulettes, des diplomates, des élégants de tous pays... J'étais, moi, la mieux mise... et ta cousine, la plus jolie... Au cercle, à la redoute, partout, elle était entourée, fêtée ; elle dansait, valsait à en perdre la tête et la raison... Le bon temps !... ah !... M. Édouard, un jeune officier du génie que tu verras, nous accompagnait dans des promenades à cheval ravissantes... lorsqu'un jour... Je n'y puis penser sans bouillonner d'indignation !

CHARLES.

Ah ! mon Dieu !

Mme SIVRY.

M. Édouard nous avait apporté une lettre d'invitation pour un bal chez l'ambassadeur de Portugal ou de Danemarck, je ne me rappelle plus... un vieux diplomate qui faisait danser les eaux... Mathilde en rêvait, et moi, je n'en dormais pas... Je ne voulais pas y manquer une valse... Je valse toujours, tu sais... A peine levée, j'entre chez elle pour ma toilette, pour la sienne... et qu'est-ce que je vois ?... Ma fille seule, triste, les yeux rouges, achevant ses malles, et me déclarant qu'il fallait partir le matin, à l'instant même... Étourdie de ce coup, je

réclamai, je voulus rester. Mathilde me déclara qu'elle partirait seule. Au bout d'une heure, nous avions pris la poste et trois jours après, nous étions de retour à Paris.

CHARLES.

Quel singulier caprice !

Mme SIVRY.

Un caprice ? allons donc ! Une fête délicieuse ! un bal ravissant !... mais rien ne peut y faire renoncer... rien que la mort ou un mari : c'était le mari.

CHARLES.

Vous croyez ?

Mme SIVRY.

Mathilde venait de recevoir une lettre de lui ; une lettre charmante, disait-elle, mais où le tyran pressait le retour de sa victime, j'en suis sûre... Je connais les hommes, vois-tu... Mais ce n'était pas la première fois... Je surprenais souvent Mathilde agitée, les yeux rouges, en correspondance secrète... elle écrivait, elle écrivait...

CHARLES.

A son mari ?

Mme SIVRY.

A qui donc ?... C'est depuis cette époque que le caractère de Mathilde n'est plus le même. On sent qu'elle tremble toujours devant une volonté qui dissimule... Et tiens, tout à l'heure, quand nous avons reçu ta lettre, son mari était là... elle n'a pas même osé l'ouvrir... elle a rougi, elle a pâli...

CHARLES.

En vérité ?

Mme SIVRY.

C'est du despotisme oriental !

CHARLES.

Je n'en reviens pas ! M. Dorneval, lui, si pacifique de sa nature !

Mme SIVRY.

Un faux bonhomme.

CHARLES.

En apparence, si débonnaire.

Mme SIVRY.

Un hypocrite ! En le regardant bien... il a dans la physionomie...

CHARLES.

De la géométrie, voilà tout.

Mme SIVRY.

Non ; un certain mouvement d'yeux, quelque chose de méchant... Il l'est, au fond. Sa femme en a peur... Mais cela ne peut durer ainsi, je demanderais plutôt le divorce.

CHARLES.

Il est supprimé.

Mme SIVRY.

J'enlèverai ma fille !

CHARLES.

Allons, ma tante, du calme, je vous en prie.

Mme SIVRY.

Du calme? Cela t'est facile à dire !

CHARLES, à part.

Mais en effet, cet accueil glacé...

Mme SIVRY.

Si je pouvais seulement avoir une preuve, la moindre chose pour le démasquer... Mais, une idée ! tu es pour elle un ami, presqu'un frère, tu lui arracheras son secret.

CHARLES.

Mais le moyen de lui parler, si son mari est jaloux ?

Mme SIVRY.

Eh bien ! au bal, nous y allons ce soir... et en dansant, on se

dit tant de choses !... Il faut que tu viennes avec nous...Il y aura là beaucoup de monde.

CHARLES.

Alors, nous serons sans témoins.

Mme SIVRY.

Silence ! ceci est entre nous. Ah ! c'est monsieur Édouard !

CHARLES.

Ah ! ah ! l'ami des eaux d'Aix.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ÉDOUARD, sortant du cabinet.

ÉDOUARD, à la cantonade.

L'opération est exacte, j'en réponds.

Mme SIVRY.

Eh ! c'est ma bonne étoile qui nous l'amène, ce cher M. Édouard !... Il s'agit d'un service.

ÉDOUARD.

Madame...

Mme SIVRY.

Je vous présente ce cher neveu, ce bon Charles, que nous attendions avec tant d'impatience...

ÉDOUARD.

Monsieur... Eh ! mais... M. Devrient !

CHARLES.

Que vois-je ?... M. de Marçay ?...

Mme SIVRY.

Vous vous connaissez ?

CHARLES.

Je crois bien ! nous nous sommes battus ensemble !

Mme SIVRY.

Un duel? toi, Charles, un procureur du roi!

CHARLES.

Pas encore, ma tante; j'étais avocat.

AIR *du Colonel.*

J'étais amoureux et taquin,
J'aimais le bruit, le jeu, les belles,
Aujourd'hui, le code à la main,
Je me fais des vertus nouvelles!
Très-grave et même un peu bavard,
Je poursuis l'erreur, la faiblesse,
Comme on voit maudire au vieillard
Tous les péchés de sa jeunesse.

Mme SIVRY.

Mais, se battre! bon Dieu!...

ÉDOUARD.

Oh! rassurez-vous! une folie, un malentendu.

CHARLES.

Monsieur a été d'une adresse charmante, il m'a blessé au bras droit, tout juste assez pour que l'honneur fût satisfait, et la morale du parquet vengée... Mais je lui ai tendu la main gauche, et maintenant, nous sommes les meilleurs amis du monde.

ÉDOUARD.

Mais j'y compte bien.

Mme SIVRY.

Un duel!... ah! rien qu'à cette idée... un duel!... Le génie, je ne dis pas... mais le parquet! c'est différent... Et pourquoi! hein? ... Vous vous taisez... Je devine, mauvais sujet.

CHARLES.

Vous y êtes. (Bas à Édouard qui lui fait un signe.) Soyez tranquille, je ne dirai rien.

ÉDOUARD.

Mais permettez ; quand je suis entré, vous parliez d'un service.

Mme SIVRY.

Que vous pouvez nous rendre. Il faut que Charles nous accompagne ce soir au bal, je le veux ; et j'ai compté sur vous pour une invitation.

ÉDOUARD.

Comment donc ! mais rien de plus simple... un seul mot de ma main... Justement, voici ce qu'il me faut : une plume, du papier...

(Il s'assied à la table de droite, près de la porte du cabinet.)

CHARLES.

En vérité, je suis confus de l'embarras que je vous donne...

Mme SIVRY.

Mais non, c'est chez une de ses tantes.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MATHILDE.

MATHILDE, accourant du fond.

Me voilà, me voilà !... J'ai été bien longtemps, n'est-il pas vrai ?... Je m'occupais de toi, mon pauvre Charles... de vous.

CHARLES.

Pourquoi donc ce vous ? Comme autrefois, ma cousine, ne suis-je pas ton frère ?

MATHILDE.

Oh ! si fait ! toujours. Si je ne puis te recevoir chez moi, je veux du moins qu'ailleurs, il ne te manque rien... J'ai veillé à tout... ce sera ma consolation.

Mme SIVRY.

Tu l'entends... Il n'est plus là.

CHARLES.

Bonne Mathilde!... et moi qui te croyais triste, oh! j'en étouffais!... C'est que, comme autrefois, pour t'épargner un chagrin... je me ferais tuer, vois-tu?...

MATHILDE.

Oh! non, non... ne dis pas cela!...

CHARLES.

Comment, tu as pris tant de peine pour moi!

Mme SIVRY.

Elle a bien fait; et pour l'en récompenser, je vais lui apprendre une bonne nouvelle : Il vient ce soir avec nous!

MATHILDE.

Vrai! Quel bonheur!... Il y a si longtemps que nous n'avons dansé ensemble!... Je vous invite pour la première, monsieur.

CHARLES.

Et moi, pour les suivantes, madame.

(Ils rient.)

Mme SIVRY, à Charles.

Bravo! à la bonne heure!... Tu vois, toujours aimable, toujours gaie...

CHARLES.

Cette bonne Mathilde!

MATHILDE.

Ah! c'est que je suis si contente!... Mais, voyez-vous, maman... (Apercevant Édouard qui écrit.) Ah!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DORNEVAL.

CHARLES.

Qu'est-ce donc, ma cousine?... cette émotion subite...

(Dorneval paraît à la porte du cabinet, un carnet à la main, et occupé de calculs.)

Mme SIVRY.

Chut ! regarde à gauche... le mari !

CHARLES, à part.

En effet.

DORNEVAL, descendant la scène.

A B égale C D comme O P égale *x*.

Mme SIVRY, bas à Charles.

Hein ? comprends-tu cette figure?

CHARLES.

Non, le diable m'emporte !

ÉDOUARD, se levant et remettant un billet à madame Sivry.

Madame, il suffira d'envoyer un domestique avec cette lettre.

DORNEVAL.

Ah ! c'est vous ?... Une lettre ?...

Mme SIVRY, la prenant.

Qui nous intéresse beaucoup plus que toutes celles de votre alphabet... Oh ! soyez sans inquiétude... Elle n'est pas pour votre femme, mais pour mon neveu, que nous conduisons au bal.

DORNEVAL.

Vrai ? c'est toi, ma bonne amie qui as pensé à ce pauvre Charles ?

MATHILDE.

Moi ? mais je crois.

Mme SIVRY.

C'est moi, mon gendre.

CHARLES.

Cela ne vous contrarie pas, mon cousin ?

DORNEVAL.

Pourquoi ça ? puisque ça fait plaisir à ma femme, et à vous, qui devez aimer la danse... Un magistrat !... Mais je vous pré-

viens, mon cher, que vous allez faire bien des jaloux. Voilà M. Édouard, qui ne vous cédera pas la première contredanse.

ÉDOUARD.

Mais j'y suis bien obligé... Madame a fait elle-même ses invitations... Demandez à monsieur.

DORNEVAL.

Ah bah ! c'est encore plus sûr,

Mme SIVRY, à part.

Qu'est-ce qu'il avait besoin de dire cela ?

MATHILDE.

En effet, oui, j'ai prié mon cousin... Dame! il y a si longtemps!... Et puis, un badinage...

CHARLES.

Et pourquoi donc vous en défendre, ma cousine ? J'approuverais fort qu'en fait de danseurs, les femmes eussent le plaisir du choix... Ah ! Dieu ! s'il en était ainsi... dans nos bals, quelle métamorphose !...

AIR *de Clara Wendel.*

C'est une réforme complète,
Je serais fier de l'essayer ;
Car les dames sur leur banquette,
N'auraient plus l'air de s'ennuyer.
Les jeunes gens seraient affables ;
Enfin, quittant leurs tristes jeux,
Les maris deviendraient aimables...

DORNEVAL.

Bravo !

Mme SIVRY.

Quitte à se rattraper chez eux.

CHARLES.

Et pour nous-mêmes, d'ailleurs, ce serait tout profit... Je

m'en rapporte à M. de Marçay, qui a failli me tuer pour une contredanse.

DORNEVAL.

M. Édouard ?

ÉDOUARD.

Plaît-il ?

Mme SIVRY.

Eh oui ! ces messieurs sont amis ; ils se sont battus.

ÉDOUARD.

Certainement ; monsieur m'enlevait ma danseuse ; et dans ce cas, un cœur tendre et fier a le droit de s'irriter.

DORNEVAL.

Ah! quelle bêtise ! C'est tout au plus ce que pourrait faire un mari qui se verrait enlever sa femme. Ainsi, mon cher cousin, faites danser ces dames, je vous le permets... toutes les deux... et même ; il me vient une idée ; c'est que, puisque vous voilà invité, vous me remplaciez auprès d'elles, en leur servant de cavalier.

CHARLES.

Moi, mon cousin ?

MATHILDE.

Vous ne viendrez pas avec nous ?

DORNEVAL.

Ma foi, non ! si ma belle-maman veut bien le permettre.

Mme SIVRY.

Vous êtes libre, mon gendre.

CHARLES, bas à madame Sivry.

Qu'est-ce que vous disiez donc ?... Il va très-bien.

Mme SIVRY, à part.

Est-ce qu'il aurait des remords ?

ÉDOUARD.

Y pensez-vous, mon cher maître ! abandonner ainsi tout le monde !

DORNEVAL.

Tout le monde se passera très-bien de moi ! A quoi suis-je bon, moi, dans un bal ? Quand j'ai compté toutes les bougies, je m'endors... Je ne danse pas, la danse m'ennuie... je ne connais rien de plus ridicule... qu'est-ce ça prouve ? qu'on a des jambes !... D'ailleurs, j'ai affaire, ce soir... Mon cours de physique à préparer, et puisque Charles veut bien mettre son bras, c'est-à-dire, ses deux bras à vos ordres... Ainsi, mon cher, vous ferez ce soir le mari et le gendre : ce qui consiste au bal à poser les manteaux, à mettre un numéro dans votre poche, à faire tapisserie et à demander la voiture.

Mme SIVRY.

Mieux que cela, Monsieur ; il nous fera valser.

DORNEVAL.

Vous voyez bien... vous y gagnez cent pour cent.

CHARLES.

J'accepte avec reconnaissance ; et comme vous disiez tout à l'heure, je m'en vais faire bien des jaloux, et ce n'est peut-être pas sans péril, n'est-ce pas, mon ennemi ? .

ÉDOUARD.

Ah ! c'est possible !

AIR *de Robin des bois.*

Mais pardon, le temps me réclame,
Pour me mettre en état, ce soir,
De vous disputer votre dame.

CHARLES.

Eh bien ! chevalier, au revoir.

DORNEVAL.

Hâtez-vous, mon cher ; vos danseuses
Vont partir.

MATHILDE.

Je me sens trembler.

Mme SIVRY.

Ceux qui manqueront de valseuses,
Je suis là pour les consoler.

ENSEMBLE.

CHARLES.

Mais le temps, aussi me réclame,
Pour me mettre en état, ce soir
De vous disputer votre dame ;
Adieu, chevalier, au revoir,

MATHILDE.

C'en est fait, pour moi, pauvre femme,
Je sens là, qu'il n'est plus d'espoir ;
Et je tremble au fond de mon âme,
Qu'au bal, ils puissent se revoir.

Mme SIVRY.

Hâtez-vous, le temps vous réclame,
Pour vous mettre en état, ce soir,
Au bal, s'il vous faut une dame,
Vous êtes sûrs de m'y revoir.

ÉDOUARD et DORNEVAL.

Oui, je pars, le temps { me / vous } réclame,
Pour { me / vous } mettre en état, ce soir
De vous disputer votre dame;
Adieu donc, monsieur, au revoir.

(Édouard sort par le fond.)

SCÈNE X.

Mme SIVRY, MATHILDE, DORNEVAL, CHARLES.

DORNEVAL.

Eh bien! que dis-tu de nos arrangements?

MATHILDE.

Je dis que j'en suis enchantée pour maman, mais pour moi,

je n'osais pas vous le dire, j'aurais craint de vous priver de cette soirée... mais puisque vous me mettez à mon aise, je n'irai pas non plus.

Mme SIVRY.

Ah ! mon Dieu !

CHARLES.

Ma cousine !

DORNEVAL.

J'espère néanmoins que ce n'est pas pour moi.

MATHILDE.

Non, mon ami ; non, assurément.

Mme SIVRY.

Et pour qui donc, alors ?

MATHILDE.

Mais pour moi, maman... je ne me sens pas bien... je suis souffrante... j'aime mieux rester chez moi ; j'en ai besoin.

Mme SIVRY.

Là, comme hier... mais c'est impossible.

CHARLES.

Oh ! maintenant, ce bal... je n'y allais que pour vous, Mathilde...

DORNEVAL.

Ma foi, ce n'est pas ma faute... vous ne direz pas, du moins...

Mme SIVRY.

Eh ! croyez-vous, monsieur, que je sois votre dupe ?

DORNEVAL.

Plaît-il ? ah bien !

CHARLES.

Ma tante !

MATHILDE.

Maman !

DORNEVAL.

Ah ! bien ! vous allez supposer...

Mme SIVRY.

Supposer, supposer, je ne suppose rien, Dieu merci ! mais je prétends que ma fille vienne.

MATHILDE.

Non, maman, non ; je ne le puis pas, je ne le veux pas.

DORNEVAL.

Cependant, ma bonne amie, si tu faisais un effort.

Mme SIVRY.

Vous savez bien qu'elle n'en fera pas.

DORNEVAL.

Vous dites ?

CHARLES.

De grâce !

Mme SIVRY, à Charles.

Tu ne vois pas qu'il l'a fascinée avec son œil de basilic!

DORNEVAL.

Ah çà ! m'expliquerez-vous ?...

Mme SIVRY.

Oui, oui, une explication. Je ne demande pas mieux.

MATHILDE.

Mais à quoi bon ?

CHARLES.

Je vous en prie, ma tante... devant moi... laissez-nous, de grâce... Je vais parler à mon cousin.

DORNEVAL.

A moi ?

Mme SIVRY.

Oui, j'aime mieux ça... car je ne répondrais pas dans la fougue de ma colère... oui, vous avez raison ; je sors avec ma fille... ma pauvre fille. Je vais décommander toute ma toilette, ôter mes saules de marabouts, serrer ma robe, une robe char-

mante... des manches plates délicieuses. Viens, mon enfant ; viens, victime !

(Elle emmène sa fille vers la porte de gauche.)

MATHILDE.

Quelle folie, maman !..

DORNEVAL, allant à elle.

Mais quand je vous dis que...

Mme SIVRY.

Je ne vous crois pas, despote.

(Elle sort avec Mathilde.)

SCÈNE XI.

DORNEVAL, CHARLES.

DORNEVAL.

Despote ! elle y tient... c'est son idée fixe... mais je veux bien être destitué si je sais...

CHARLES.

M. Dorneval !

DORNEVAL.

Plaît-il?

CHARLES.

J'aime Mathilde, ma cousine, comme un frère, son bonheur m'est aussi cher que le mien ; vous pouvez m'en croire, je suis un galant homme.

DORNEVAL.

Eh bien ?

CHARLES.

Eh bien !

DORNEVAL.

Qui est-ce qui vous dit le contraire ?

CHARLES.

Mon cousin... regardez-moi... je suis franc, sans arrière-pensée... j'ai le droit d'en exiger autant chez les autres, répondez-

moi donc franchement... est-ce moi qui suis cause de ce qui vient de se passer ?

DORNEVAL.

Hein ?

CHARLES.

Est-ce moi qui suis cause ?...

DORNEVAL.

J'entends bien ; mais je ne comprends pas.

CHARLES.

Vous ne comprenez pas ?

DORNEVAL.

Pas le moins du monde... Vous allez au bal, je n'y vais pas ; ma femme aime mieux rester, ma belle-mère m'appelle despote, vous me demandez ce que cela veut dire... je n'en sais rien... liberté pour tous... je rentre chez moi.

CHARLES.

Permettez. Vous conviendrez pourtant qu'il est bien singulier, bien extraordinaire que le refus de ma cousine cadre si parfaitement avec le vôtre.

DORNEVAL.

C'est une sympathie conjugale.

CHARLES.

Fort édifiante, mais fort peu naturelle, je vous assure. Décidée tout à l'heure, voilà qu'elle change d'avis tout à coup... pour quelle raison ? pour quel motif ?

DORNEVAL.

Des raisons, des motifs ? est-ce que les femmes en ont jamais ? si vous étiez marié comme moi...

CHARLES.

Elles en ont toujours, au contraire... le tout est de les deviner, et je crois y être. Dorneval, vous êtes jaloux.

DORNEVAL,

Moi ? en voici bien d'une autre ! jaloux !

CHARLES.

Bien ! vous allez le nier à présent ; soyez franc, que diable ! ce n'est pas un crime, cela arrive à bien des gens... cela prouve même de l'imagination... et chez un savant...

DORNEVAL.

Allons donc ! gardez votre imagination, mon cher, pour vos réquisitoires, si vous voulez bien, je n'en ai que faire, Dieu merci !... jaloux, moi ?... est-ce que j'ai l'air d'un amoureux, d'un Africain, d'un frénétique ?

CHARLES.

Eh ! mon Dieu ! je sais bien que vous n'êtes pas un Orosmane.

DORNEVAL.

Il n'y en a pas au Collége de France, ni d'Othello non plus.

CHARLES.

Aussi, chez vous, c'est autre chose, c'est concentré... jalousie bourgeoise, en dedans. Pourquoi ne pas en convenir ?... entre parents, entre hommes.

DORNEVAL.

Pourquoi ne convenez-vous pas que vous êtes borgne, manchot ou bancal ? ah ! pardon, vous l'êtes peut-être ; je n'en sais rien.

CHARLES.

Eh bien ! alors, c'est malgré vous, sans vous l'avouer, à votre insu, peut-être.

DORNEVAL.

Mais je vous jure...

CHARLES.

Et alors vous avez un air, une expression... à ce qu'on dit, du moins... un clignement d'yeux... un mordillement de lèvres... une contraction de muscles... une manière de tousser, de marcher, de regarder... que sais-je ? il y a du Jupiter dans votre fait. Un mouvement de sourcil la fait trembler !...

DORNEVAL.

Trembler, qui ?

CHARLES.

Allons, allons, vous avez été cruel.

DORNEVAL.

Moi, le plus pacifique, le plus inoffensif des physiciens !... moi qui n'écorcherais pas même une grenouille, pour faire l'expérience galvanique, que diable, je connais ma physionomie... il y a longtemps... elle n'est pas féroce... elle n'est pas plus despote que moi, et votre cousine...

CHARLES.

Mais ce bal où vous alliez avec elle, avant mon arrivée... elle en était joyeuse.

DORNEVAL.

Eh bien ?

CHARLES.

Eh bien ! elle n'y va plus.

DORNEVAL.

Parce que ça ne lui plaît pas.

CHARLES.

Parce que ça vous déplaît, parce que vous ne voulez pas.

DORNEVAL.

Mais je n'ai rien dit.

CHARLES.

Non, mais un geste, un regard.

DORNEVAL.

Ah ! c'en est trop ! Ah ! je suis un tyran ! je suis jaloux, je l'empêche d'aller au bal ! eh bien ! nous allons voir. Mathilde ! Mathilde !

CHARLES.

Que faites-vous donc ?

DORNEVAL.

Ce que vous dites là n'a pas le sens commun. Je n'en crois pas un mot... j'en ris... mais c'est égal, c'est égal, j'entends, je

prétends, j'ordonne qu'elle s'amuse, qu'elle fasse ses volontés, qu'elle soit sa maîtresse... je l'y forcerais plutôt moi-même... Mathilde!

CHARLES.

Mais, mon cousin...

DORNEVAL.

Ah! c'est elle, nous allons voir.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MATHILDE.

MATHILDE, sortant de l'appartement, à gauche.

Que me voulez-vous, mon ami? qu'y a-t-il?

DORNEVAL.

Il y a, ma chère amie, que je me sens ce soir tout content, tout guilleret, je suis en verve, j'ai envie de m'amuser. Je vais au bal.

MATHILDE.

Au bal?

DORNEVAL.

Ma foi, oui! c'est une idée que j'ai, je vais au bal avec toi, oui, oui, morbleu! avec toi... bon gré, mal gré, pour prouver que tu es libre.

CHARLES, à part.

Comme il lui dit cela!

MATHILDE.

Libre? mais je ne me plains pas, oh! je vois qu'on vous a parlé, et votre physionomie...

DORNEVAL.

Hein? ma physionomie? si ma physionomie dit le contraire, elle ment!... j'entends que nous allions au bal ce soir, que nous y allions tous, que nous y restions jusqu'à la fin... Ah diable!... et mon cours qui n'est pas encore préparé... eh bien! tant pis, on s'en passera, je serai malade... moi qui ne me suis jamais permis la plus petite migraine!

MATHILDE.

En vérité, je ne puis comprendre...

DORNEVAL.

Vous ne comprenez pas? ni moi non plus; mais bah! il s'agit bien de comprendre.

CHARLES.

Allons, ma chère cousine, puisqu'il le veut... saisissez donc les bons quarts d'heure, ils ne sonnent pas si souvent chez les maris.

DORNEVAL.

Qu'est-ce qu'il dit là?

CHARLES.

Je cours prévenir ma pauvre tante, qu'elle peut mettre ses manches plates et ses marabouts.

DORNEVAL.

Dieu, quel effet! je ne lui donne pas le bras... pour me faire montrer au doigt, partout!

CHARLES.

Cela me regarde, je me risque; et si vous me permettez d'ajouter à votre toilette un bouquet, ma cousine...

DORNEVAL.

Un bouquet! certainement, nous permettons, mon cher ami! et vous la ferez danser, nous permettons encore, et avec grand plaisir, ça se voit sur ma physionomie, n'est-ce pas?

CHARLES.

Sans doute. Ma cousine...

(Il lui tend la main en signe d'adieu.)

DORNEVAL.

Allez donc... nous permettons toujours, moi et ma physionomie... hein!...

(Charles baise la main de Mathilde.)

CHARLES.

Très-bien. (A part.) Pauvre homme, quelle grimace !

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

DORNEVAL, MATHILDE, puis BENOIT.

DORNEVAL.

Oh ! ma foi, s'ils ne sont pas contents ; je suis en nage, c'est la seconde fois de la journée.

MATHILDE.

Mais enfin, mon ami, me direz-vous ?...

DORNEVAL.

Rien, rien ! que diable ! ne me faites pas parler... ils diraient encore que je vous ai fait changer d'avis, car il paraît que je suis un despote, un tyran... que j'ai des clignements d'yeux, des mordillements de lèvres... Je dois être gentil comme ça ; mais c'est convenu, nous allons au bal, j'y rirai, j'y serai heureux, j'y danserai même, si vous voulez, si ça peut vous faire plaisir ; il n'y a que mon pauvre cours...

MATHILDE.

Il faut y travailler chez toi, ce soir.

DORNEVAL.

Non... je vais le préparer en faisant ma toilette ; au fait, pourquoi pas ? je vais sonner Benoît...

(Il va agiter le cordon de sonnette qui est à la cheminée.)

MATHILDE.

Mais j'aimerais autant ne pas sortir, rester ici comme hier, avec toi.

DORNEVAL.

Parbleu ! et moi aussi ; mais non, non, diable ! il y aurait de quoi me faire arracher les yeux par ma belle-mère, en manches plates et en marabouts. Nous irons, je l'exige, je le veux.

BENOÎT, entrant par le fond, un bouquet à la main.

Monsieur a sonné?

DORNEVAL.

Eh! viens donc à ma toilette, mon vieux Benoît, et fais-moi bien beau... je vais au bal... Qu'est-ce que tu tiens là?

BENOÎT.

Un bouquet que l'on vient d'apporter pour madame.

MATHILDE.

Pour moi?

DORNEVAL.

Déjà! il n'a pas perdu de temps... il l'avait fait venir d'avance... j'ai bien envie d'être jaloux... mais je ne le suis pas; allons, et de la gaieté, surtout... j'ai toujours peur que cette diable de physionomie... je vais me rajeunir!

(Il entre dans son cabinet. Benoît le suit.)

SCÈNE XIV.

MATHILDE, seule, examinant le bouquet attentivement.

De Charles?... non, c'est de lui! quelle audace!... m'envoyer un bouquet, c'est m'ordonner de m'en parer!... Eh bien!... oh! non, je ne le prendrai pas... sa vue seule me fait mal. (Elle le jette sur la table.) Il me pèserait là, je ne pourrais danser en le portant... Il aura deviné que Charles... de la jalousie! une querelle!... oh! j'aurais tout bravé excepté cela!... quel supplice!... mon Dieu! c'est une tyrannie qui n'a pas sa pareille... tyrannie qui fait deux malheureux, car lui aussi, il souffre... il m'aime... tyrannie qu'il faut subir dans l'humiliation du silence!...

AIR : *Dans un vieux château.*

Tant qu'il sera là! c'est une menace
Qui me fait trembler pour moi, pour eux tous;
Un mot, un regard, un geste me glace;
Il poursuit ses droits en maître jaloux.

Juste châtiment dont le poids m'accable ;
Mais n'est-ce donc rien d'avoir pu le fuir ?
Si l'avoir aimé, c'est être coupable,
Est-ce lui, mon Dieu ! qui doit m'en punir.

Après tout, quel est mon crime?... une imprudence !... un rendez-vous où je ne suis pas allée ; mais c'est trop me faire expier !... Ce bal... j'irai, il le saura... j'aurai du courage... (Elle se met à la table pour écrire.) Ah ! mon Dieu !... ma main tremble ; et mon mari si bon, si confiant, s'il savait... (Charles entre.) O ciel !

SCÈNE XV.

MATHILDE, CHARLES, entrant par le fond.

CHARLES, un bouquet à la main.

Ah ! c'est vous, Mathilde ! comment, pas encore à votre toilette ? et voici déjà mon bouquet.

MATHILDE, se levant.

Votre bouquet ?

CHARLES.

Voyez... oh ! c'est de la bonne faiseuse, au moins ! tout provincial que je suis, je me rappelle les bons endroits. (Apercevant le bouquet qu'elle a posé sur la table.) Eh ! mais, que vois-je ? c'est une perfidie, une trahison ! quoi, ma cousine, vous en avez un, déjà ?

MATHILDE.

Moi, mon cousin ? mais non, je ne crois pas.

CHARLES.

Le voici.

MATHILDE.

Un bouquet?... ah ! oui... j'oubliais... (A part.) Que lui dire?

CHARLES.

Par bonheur, je m'étais inscrit à l'avance... mais qui donc

MATHILDE.

Oh ! mon Dieu ! des fleurs qu'on m'a envoyées sans que je sache seulement...

CHARLES.

Un envoi mystérieux ! cela devient dangereux ; les bouquets anonymes sont d'ordinaire les préférés... mais je suis le premier en date, et quand je devrais avoir une querelle avec l'inconnu...

MATHILDE.

Oh ! non, non.

CHARLES.

Si fait, vous me ferez ce sacrifice, je ne reconnais à personne le droit de faire un affront à mon bouquet... je me suis mis en quatre pour arriver le premier... et à moins que votre mari lui-même...

MATHILDE.

Mon mari, oui... c'est cela.

CHARLES.

Mon cousin ! ah ! par exemple, c'est trop fort !

MATHILDE.

Oh ! de grâce, pas un mot.

CHARLES.

Comment, morbleu ! quand je vous ai prévenue, là, devant lui, quand il m'a encouragé lui-même... c'est une trahison !...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, DORNEVAL.

DORNEVAL, sortant de son cabinet.

Ah ! Mathilde, ma femme !

CHARLES.

Justement, le voici.

MATHILDE, lui arrachant le bouquet.

Ah !

(Elle cherche à le cacher à son mari, Charles la regarde avec surprise.)

DORNEVAL.

Veux-tu me nouer ma cravate ?

CHARLES.

Ah ! vous n'êtes pas jaloux ?

DORNEVAL, froidement.

C'est vous... bon ! vous allez recommencer ?

CHARLES.

Mais ce bouquet...

(Mathilde lui serre vivement la main.)

DORNEVAL, regardant celui qui est sur la table.

Eh bien ! ce bouquet, il est charmant.

CHARLES.

Il est charmant.

DORNEVAL.

Dame, vous vous y connaissez mieux que moi, mais vous n'avez pas perdu de temps pour l'envoyer à votre cousine.

CHARLES.

Hein ! ce n'est pas... (Voyant Mathilde pâlir et chanceler.) O ciel ! Mathilde, vous chancelez, quelle pâleur !

(Il la soutient, elle laisse tomber à terre le bouquet qu'elle tenait caché.)

DORNEVAL, sonnant.

Ma femme ! du secours ! (Courant à elle.) Allons, qu'est-ce qu'il y a encore ?

CHARLES, à part.

Eh mais ! quel mystère ! je tremble de deviner.

DORNEVAL.

Mathilde ! reviens à toi ; ma femme !

SCENE XVII.

LES MÊMES, Mme SIVRY.

Mme SIVRY, accourant par la porte à gauche.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

DORNEVAL.

Eh! venez donc; ma femme qui se trouve mal.

Mme SIVRY.

Ma fille!

MATHILDE, revenant un peu à elle.

Non, non, ma mère, ce n'est rien... un éblouissement... je ne conçois pas... je suis mieux...

Mme SIVRY, regardant alternativement Charles et Dorneval.

Allons, bien, qu'est-ce qu'il y a encore, M. Dorneval?

DORNEVAL.

Je n'en sais rien, ma parole d'honneur, nous parlions de ce bouquet, que le cousin Charles a envoyé à ma femme... (Apercevant celui que Mathilde a laissé tomber.) Eh mais! en voilà un autre!...

CHARLES, le relevant précipitamment.

Ne faites pas attention... c'est celui... que je destinais à ma tante.

(Il présente le bouquet à Mme Sivry.)

Mme SIVRY.

A moi? Ah! mon neveu, c'est une attention... je ne m'y attendais pas.

CHARLES, à part.

Ni moi non plus, par exemple.

(En allant poser son bouquet sur la table, Madame Sivry regarde les papiers qui y sont et trouve la lettre commencée par Mathilde.)

MATHILDE, tendant la main à Dorneval.

N'en parlons plus, de grâce. Vous me cherchiez, je crois?

DORNEVAL.

Je venais te prier de nouer ma cravate.

CHARLES, à part.

En vérité, je ne puis concevoir...

Mme SIVRY, à la table, prenant un papier.

O ciel! Ah! j'en étais bien sûre, moi! Je l'aurais parié... tout est connu.

CHARLES.

Qu'est-ce donc?...

DORNEVAL, froidement à sa femme.

Tu ne noues donc pas ma cravate?

Mme SIVRY.

Ah! grâce à Dieu, j'ai des preuves. Ces preuves, que je demandais, je les tiens : nous allons voir! (Dorneval la regarde.) J'avais tort, n'est-ce pas? j'étais une visionnaire? j'avais la tête pleine de folies?

DORNEVAL, froidement.

La nature a horreur du vide. (A sa femme.) Veux-tu me nouer...

Mme SIVRY, le retenant.

Ma fille est très-heureuse... elle n'a aucun sujet de plainte... Comment donc! et moi qui la croyais victime! J'étais folle!...

DORNEVAL.

Je vous respecte trop pour dire le contraire.

Mme SIVRY.

Homme! homme! homme!...

CHARLES.

Qu'est-ce donc?

MATHILDE.

Ma mère!...

DORNEVAL.

Ah çà! voyons, qu'est-ce que cela signifie? Il y a encore

quelque chose là-dessous... car, à présent, la terre tremble sous moi... j'ai tout à fait perdu mon équilibre... je vais et viens comme un balancier... Vous me regardez, ma mère, avec des yeux... Voyons, voyons!

Mme SIVRY, lui présentant la lettre.

Voyez!

CHARLES.

Une lettre!

MATHILDE, allant à la table.

Grand Dieu! (A sa mère.) Ma mère! ma mère! ma lettre!

Mme SIVRY.

Laisse donc... elle est à son adresse. (A Dorneval.) Lisez!... elle est pour vous, ainsi!...

DORNEVAL.

Parbleu! j'y tiens.

MATHILDE.

Ma lettre!

CHARLES, courant à Mathilde.

Ma cousine!

ENSEMBLE.

Air de *l'Embarras du choix.*

DORNEVAL.

O ciel!... que peut-elle m'écrire?
D'où vient ce trouble, cet effroi?
C'est bien sa main! Que vais-je lire?
J'ai peur... je tremble malgré moi.

MATHILDE.

O ciel! à peine je respire!
Cachons mon trouble, mon effroi!
Comment croire à ce qu'il va lire?
J'ai peur! Hélas! c'est fait de moi!

CHARLES.

O ciel! que pouvait-elle écrire?
D'où vient ce trouble, cet effroi?...
Mes yeux dans les siens n'osent lire;
Son cœur a des secrets pour moi.

Mme SIVRY.

Enfin, je le tiens, je respire!
D'où vient ce trouble, cet effroi?
A lui la lettre, il doit la lire;
Voyons s'il niera devant toi!

DORNEVAL, lisant.

« Serez-vous toujours sans pitié? Je suis pourtant bien malheureuse... » (S'interrompant.) Ma femme!

CHARLES.

Ah! Monsieur!

MATHILDE, voulant reprendre la lettre.

De grâce!...

Mme SIVRY, la retenant.

Allez donc toujours. Ça fait du bien, ça soulage.

DORNEVAL, lisant.

« Vos tyrannies doivent avoir un terme. J'irai à ce bal à votre grand regret. J'ai compris vos menaces. »

CHARLES.

Vos menaces!

MATHILDE, à part.

Je me meurs.

DORNEVAL, lisant.

« Mais on m'y force... et... »

Mme SIVRY.

Et... après?... Ah! voilà tout. C'est le début... ça promettait... Et de sa main!... de sa main!

DORNEVAL, qui est resté immobile.

J'ai résolu bien des problèmes, démontré bien des phénomènes... mais celui-là, je le donnerais en cent à Newton en personne. (Avec résolution à Mathilde.) Mathilde, ma femme...

Mme SIVRY, vivement.

Monsieur, monsieur, pas de violence!

DORNEVAL.

Ah bien ! une autre idée, maintenant. Mathilde, cette lettre...

MATHILDE.

Grâce, monsieur, j'étais folle ! Ce bal, cette contrariété... car c'en était une, oh ! bien cruelle, mais vous avez exigé... vous... et alors... j'écrivais...

DORNEVAL, avec émotion.

A moi ? Mais ce n'est pas possible !... A moi, qui t'aime... qui ne t'ai jamais dit un mot, un seul qui pût te chagriner ?... à moi, qui, en ce moment encore, sacrifiais, mes travaux, mes devoirs même à tes plaisirs.

CHARLES, ému, à part.

En effet !

Mme SIVRY.

Vous êtes un comédien !...

MATHILDE.

Sans doute, je suis reconnaissante ; mais tant de persécutions, d'exigences...

DORNEVAL.

C'en est trop... il faut s'expliquer enfin...

ÉDOUARD, en dehors.

On n'est pas encore parti !

MATHILDE, poussant un cri étouffé.

Ah !... Lui !...

DORNEVAL.

M. Édouard.

(Il monte au-devant de lui.)

CHARLES, qui observait Mathilde, bas, lui serrant la main.

Qu'est-ce donc ? vous tremblez ?

MATHILDE.

Moi ? non, je ne crois pas.

Mme SIVRY, s'approchant.

Quoi donc ?

CHARLES.

Rien, rien.

(Il continue à observer.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, de la porte du fond.

Pardon, vous étiez en famille?

DORNEVAL.

Eh non! Restez. Vous n'êtes pas de trop, au contraire.

Mme SIVRY.

Sans doute, un témoin de plus ; j'y tiens.

DORNEVAL.

Et moi aussi. Après tout, vous pouvez monter la tête à votre fille... vous pouvez mentir, crier... peu m'importe... Il sait, lui, notre ami, lui que nous voyons souvent, il sait si je suis un tyran ! Je le prends pour arbitre.

Mme SIVRY.

Mais la lettre... vous ne lui montreriez pas la lettre.

DORNEVAL.

Pourquoi pas? La voici.

ÉDOUARD, prenant la lettre.

Mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ?

DORNEVAL.

Lisez. Je vous le donne en dix mille, à vous, qui n'êtes pas Newton.

CHARLES, observant Mathilde, à part.

Elle est à son adresse.

DORNEVAL.

Et, maintenant, Mathilde, vous m'expliquerez...

MATHILDE, très-émue, pendant qu'Édouard parcourt la lettre.

Quoi donc? qu'ai-je de plus à vous dire? que je suis malheureuse... qu'on semble se plaire à me tourmenter... à m'affliger sans cesse, quand je voudrais être seule, toujours seule!... Oh ! mais, pour me comprendre, il faut avoir de la pitié dans le cœur. Et qui donc a de la pitié pour moi? Personne!...

DORNEVAL.

Mathilde!

Mme SIVRY.

Ma fille!

MATHILDE, avec effort.

Personne!

(Elle rentre chez elle, à gauche.)

CHARLES, observant Édouard qui paraît ému.

C'est lui!...

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, excepté MATHILDE.

DORNEVAL.

Mariez-vous donc!

Mme SIVRY.

Oui, c'est gentil, c'est aimable, n'est-ce pas? on croit épouser un homme, et l'on épouse...

CHARLES.

Ma tante.

DORNEVAL.

Ah! ma belle-mère, halte-là! je me révolte, à la fin.

Mme SIVRY.

Hein?

DORNEVAL.

Oh! avec vos airs de princesse, vous ne me ferez pas peur. Je puis passer à ma femme des caprices, des folies, des non-

sens comme cette maudite lettre; mais je suis le maître ici, voyez-vous, et je ne veux pas que personne y parle plus haut que moi, entendez-vous ? ah ! ah ! c'est qu'au besoin, je saurai crier comme un autre.

Mme SIVRY.

Défends-moi, Charles, ne me laisse pas approcher.

DORNEVAL.

Ah ! n'ayez pas peur. Je ne vous mangerai pas.

Mme SIVRY.

Mais je l'espère bien ! je n'ai pas peur de vous non plus... je vous le prouverai. (A Édouard.) Donnez-moi cette lettre.

ÉDOUARD.

Ce papier ! un enfantillage, un caprice qu'il faut oublier.

(Il déchire la lettre.)

Mme SIVRY.

Eh bien ! eh bien ! que faites-vous ?

CHARLES.

Monsieur a raison, ma tante.

Mme SIVRY.

Il a tort, car enfin, c'est une preuve...

DORNEVAL.

Une preuve de quoi ? de vos conseils, de vos exemples... de vos... tenez, je m'en vais, parce que vous êtes folle.

Mme SIVRY.

Il me manque !

DORNEVAL.

Parce que vous me feriez mettre en colère... (Contenant son émotion.) Car je veux être gai, aujourd'hui !... je veux aller au bal !... oui, j'irai, et ma femme aussi, et vous aussi, je l'exige, je veux qu'on m'obéisse ! Ah ! l'on m'appelle tyran, quand je suis bon, complaisant... eh bien ! oui, je serai un tyran, un despote... j'entends qu'on s'amuse quand je m'amuse, qu'on

soit gai comme moi, et s'il y a ici quelqu'un qui le trouve mauvais, il n'a qu'à le dire... la porte est ouverte.

Mme SIVRY.

Je ne resterai pas.

DORNEVAL.

Bon voyage!

Mme SIVRY.

Il m'a insultée!...

CHARLES.

Eh non!...

ENSEMBLE.

Air *des Huguenots.*

Mme SIVRY.

Oui, oui, je suis mère,
Et dans ma colère,
Ma fille, j'espère,
Saura m'approuver!
Il aura beau dire!
Et beau vous séduire,
Je m'en vais écrire,
Pour vous l'enlever.

DORNEVAL.

Je ne vous crains guère!
Et dans ma colère,
Mes amis, j'espère,
Sauront m'approuver!
Vous aurez beau dire,
Et beau me maudire,
Je sais me conduire!
Je veux le prouver!...

CHARLES.

Ah! que vont-ils faire!
Tout à leur colère,
Un gendre, une mère
Vont-ils se braver!...
Mais c'est du délire,
Que puis-je leur dire?...
L'amitié m'inspire,
Je veux les sauver!

ÉDOUARD.

Ah ! que vont-ils faire !
Tout à leur colère,
Un gendre, une mère
Vont-ils se braver !...
Mais c'est du délire,
Que puis-je leur dire ?
Mon cœur qu'on déchire,
Ne peut les sauver !

(Madame Sivry entre à gauche ; Dorneval, à droite.)

SCÈNE XX.

CHARLES, ÉDOUARD.

(Édouard paraît triste et rêveur. Charles s'approche de lui en silence.)

CHARLES.

Ils sont bien fous ou bien malheureux, n'est-ce pas, monsieur ?

ÉDOUARD.

En vérité, je ne puis comprendre...

CHARLES.

En ce cas, je suis donc plus habile que vous, moi, ou plus clairvoyant, car je comprends parfaitement.

ÉDOUARD.

Vous, monsieur, c'est possible ; mais, pardon, je n'ai que faire ici.

CHARLES, le retenant.

Mais puisque je vous dis que je comprends... Un mot, de grâce, M. Édouard ; vous êtes l'ami de Dorneval... moi, le parent de sa femme... et à ce double titre, nous sommes intéressés l'un et l'autre à ce que la paix rentre dans cette maison.

ÉDOUARD.

Je le voudrais, sans doute ; mais je n'y puis rien.

CHARLES.

Peut-être ! Ici, comme dans beaucoup de ménages, le maître

n'est pas le mari! une femme imprudente se donne un tyran qui lui fait expier sa faute, et le mari subit des caprices qu'un autre a causés, des reproches qui s'adressent ailleurs.

ÉDOUARD.

Monsieur, cette supposition...

CHARLES.

Je ne suppose rien... Mais si un amour dont je ne veux pas savoir le secret, une faiblesse, une faute, peut-être...

ÉDOUARD.

Oh! jamais, jamais.

CHARLES.

Jamais!... il en est temps encore! eh bien!... si une imprudence... des lettres... que sais-je?... tout ce qui peut compromettre une femme aux yeux du monde et de sa famille, avait livré le sort de ma cousine à la discrétion d'un autre que son mari... si cet autre se croyait des droits qui fissent aujourd'hui le malheur de Mathilde, comme sa tristesse, son effroi, ce billet même semblent l'indiquer... que devrait-il faire?... je vous le demande à vous qui êtes un galant homme, à vous qui rougiriez de perdre une femme que vous auriez aimée. Que feriez-vous?

ÉDOUARD.

Moi?... mais en ce cas, la détermination d'un homme dépend de lui... s'il n'aime plus, que lui importent l'abandon... les reproches?... il partira.

CHARLES, vivement.

Ah! je le pensais!

ÉDOUARD.

Mais s'il aime encore, si les espérances qu'on a mises dans son cœur.....

CHARLES.

Des espérances...

ÉDOUARD.

Si ces espérances sont un charme qu'il ne peut rompre, un joug qu'il ne peut briser!... s'il est jaloux! jaloux de tout ce

qui semble lui disputer un bonheur qui dut être le sien ! si son amour est son bien, sa vie ! il faut le plaindre, il est bien malheureux !

CHARLES.

Je vous crois... car, moi qui vous parle, j'ai aimé aussi... mais sérieusement, oui ; lors du mariage de ma cousine, je l'aimais comme un fou, comme un insensé, comme cet autre dont nous parlions tout à l'heure... j'étais jaloux, toujours comme cet autre. (L'observant.) Et quoique je n'eusse peut-être pas comme lui des titres qui pussent la compromettre... des promesses... enfin, je ne parlais de rien moins que de tuer son mari... cet honnête professeur de physique. Mais bientôt, dans un moment lucide, je vis que cet amour ne pouvait faire que son malheur et le mien... et tout amoureux, tout jaloux que j'étais, j'eus le courage de partir.

ÉDOUARD.

Vous êtes bien heureux !

CHARLES.

Voilà quinze mois de cela... et croyez-moi, malgré tout ce que nous disons aux femmes quand nous les aimons, l'amour le mieux conditionné, ne résiste pas à une absence de quinze mois, et la preuve, c'est que dix mois après nous nous battions pour une beauté alsacienne que nous adorions tous les deux... et que vous avez déjà oubliée, ingrat ! lorsqu'elle est libre, qu'elle vous aime, qu'elle vous attend... c'est une consolation que je n'avais pas.

ÉDOUARD, l'observant.

Et vous vous croyez bien guéri maintenant de cet amour qui vous éloignait d'ici ?

CHARLES.

Oh ! j'en réponds... et la preuve, c'est que si cet autre dont nous parlions tout à l'heure, en doutait, je serais prêt à partir avec lui.

ÉDOUARD.

Oh ! alors, je vous crois.

CHARLES.

Mais je lui dirais : C'est à l'instant, il le faut, je le veux.

ÉDOUARD, vivement.

Eh! monsieur ! ce langage...

CHARLES.

Ne pourrait le blesser... pas plus que vous, dont je connais le courage et l'adresse... j'ai encore là un souvenir du coup d'épée que je vous dois, et qui met votre bravoure à l'abri de tout soupçon, je le sais... mais ce serait manquer de cœur, que de causer le désespoir d'une femme !

ÉDOUARD.

Monsieur...

CHARLES.

Mais jeter le trouble dans une famille, voilà ce qui serait lâche !

ÉDOUARD.

Ah! Monsieur !

CHARLES.

Silence !

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, DORNEVAL, sortant de son cabinet.

DORNEVAL, à la cantonade.

Eh ! va-t'en au diable... est-ce que je sais où je vais... où je suis... ce que je suis, seulement ? je ne sais plus ce que je fais... et tout à l'heure, je partais en casquette, et mon gilet à l'envers ! bien ! voilà mes gants déchirés.

(Il les achève et les jette.)

CHARLES.

Calmez-vous, de grâce !

DORNEVAL.

J'étouffe : mais s'il faut la quitter pour qu'elle soit heureuse !... je m'en irai.

ÉDOUARD.

La quitter!...

AIR *d'Aristippe.*

Qui peut vous accuser? personne.
Vous si bon! toujours indulgent...
Pour tout ce qui vous environne!

DORNEVAL.

On ne le croit plus, à présent.
Moi bon, quand chacun me redoute?

ÉDOUARD.

Mais il faudrait, pour le nier,
Être bien aveugle...

CHARLES.

Sans doute,

(Bas à Édouard.)

Ou bien ingrat pour l'oublier.

DORNEVAL, ouvrant la porte de gauche.

Justement voici ma femme; il faut qu'elle s'explique.

ÉDOUARD.

Mathilde!

CHARLES.

Quel air triste... abattu! (A Édouard.) Voyez!

DORNEVAL.

Allons, ferme, du courage!

ÉDOUARD, avec résolution, entraînant Charles.

Venez, monsieur, venez.

(Charles sort avec lui par le fond, sans que Dorneval les aperçoive.)

SCÈNE XXII.

DORNEVAL, Mme SIVRY, MATHILDE.

Mme SIVRY, sans voir Dorneval.

Ce soir, au bal, puisqu'il le veut; mais, demain, une explication.

DORNEVAL.

Comment, demain?

MATHILDE, à part.

Ah! mon mari!

DORNEVAL.

Mais pas du tout! je veux que ce soit aujourd'hui, à l'instant même, et voici ces messieurs que... (Se retournant pour les chercher.) J'ai ces deux messieurs, que... Eh! mais, où sont-ils donc?

Mme SIVRY.

De qui parlez-vous?

DORNEVAL.

Eh bien! de Charles, votre neveu, et de monsieur Édouard... ils sont sortis ensemble.

MATHILDE, avec effroi, à part.

Sortis ensemble!

DORNEVAL.

C'est singulier... je les avais retenus ici.

Mme SIVRY.

Et ils se sont sauvés... Je conçois, avec vos scènes de ménage, vous mettriez une armée en fuite.

DORNEVAL.

Mes scènes de ménage, soit, je veux bien encore; voici la dernière: écoutez-moi, Mathilde.

MATHILDE, qui était distraite.

Oui, monsieur, oui. (A part.) Sortis ensemble!... oh! voilà ce que je craignais!...

DORNEVAL.

Je suis malheureux du chagrin que je vous ai causé... oh! bien malgré moi! Mais s'il est vrai que je vous sois odieux, dites un mot, un seul, et...

(Charles paraît au fond. Mathilde, très-inquiète jusque-là, pousse un cri étouffé.)

MATHILDE.

Ah!...

SCÈNE XXIII.

Mme SIVRY, MATHILDE, CHARLES, DORNEVAL.

Mme SIVRY.

C'est Charles! Mon neveu, tu viens nous chercher, n'est-ce pas?... Mais M. Édouard?...

MATHILDE.

Oui, oui... M. Édouard?...

DORNEVAL.

Mais en effet, il était avec vous?

CHARLES.

Oh! quant à lui, j'ai une nouvelle à vous apprendre... Vous ne le verrez plus.

MATHILDE.

Ciel!...

Mme SIVRY.

M. Édouard?

DORNEVAL.

Qu'est-ce que vous dites là?

CHARLES.

Il part pour Strasbourg, où il est rappelé par une lettre que je lui ai remise ce matin, en arrivant.

MATHILDE.

Il part?

Mme SIVRY.

Avant un bal!... C'est donc par ordre supérieur?

CHARLES.

Oui, ma tante; car c'est un galant homme; et comme il avait pris des engagements positifs...

Mme SIVRY.

Des engagements? pourquoi donc?

CHARLES.

Pour se marier, ma tante.

MATHILDE, à part, avec joie.

Lui !

Mme SIVRY.

Il se marie ?

DORNEVAL.

Il s'en va !

CHARLES.

Et si précipitamment qu'il n'a pas même eu le temps de mettre ordre à quelques papiers qu'il m'a jetés en partant, et que je brûle.

(Il met les papiers au feu, en jetant un regard sur Mathilde.)

MATHILDE, à part.

Ces lettres, ce départ... Ah ! mon Dieu !...

(Elle s'approche de lui.)

Mme SIVRY.

Encore un original !

DORNEVAL.

Encore un ingrat !

MATHILDE, bas à Charles, lui prenant la main.

Charles, merci !

CHARLES, bas, jouant la surprise.

Quoi donc ? Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

(Elle le regarde avec émotion.)

DORNEVAL, à Charles.

Quant à vous, mon cher, vous venez à propos... Je demandais à votre cousine... à ma femme... un mot, un seul... pour prendre un parti.... j'en aurai le courage, je vous l'ai dit... (A Mathilde.) Mathilde... puisque tu ne peux plus m'aimer...

MATHILDE.

Vous !... oh ! si !... Je n'aime que vous ! vous seul, et désormais, vous serez mon ami, mon guide, et je serai heureuse !

Mme SIVRY.

Ma fille!

MATHILDE.

Oui, ma mère, oui, heureuse; car j'étais folle... Mais la raison me revient, je ne crains plus, je respire, j'aime mon mari, ma mère!...

Mme SIVRY.

Tu l'aimes? c'est bien. (A part.) Il l'a refascinée!

DORNEVAL.

Mais alors, je ne suis donc pas un despote, un tyran, et cette lettre...

MATHILDE.

Pardon! mais j'étais tourmentée... froissée, mise hors de moi par... les soupçons, les idées de ma mère.

Mme SIVRY.

Hein? plaît-il?

CHARLES, vivement.

Je l'aurais parié; c'était la faute de ma tante.

Mme SIVRY.

Comment, ma faute?

DORNEVAL.

Là, je disais bien que vous lui montiez la tête avec tous vos contes.

Mme SIVRY.

Par exemple!... c'est moi!... C'en est trop! et je veux savoir, à mon tour...

CHARLES.

Quoi, ma tante, allez-vous recommencer?... Nous voilà tous d'accord... Partons pour le bal!

MATHILDE.

Oh! non! j'aime mieux rester ici, ce soir, près de mon mari.

DORNEVAL.

Mais...

MATHILDE, lui prenant le bras.

Oh ! je le veux !

DORNEVAL.

Avec plaisir ! et puis, j'aime mieux ça. Restons.

Mme SIVRY.

Comment, restons ? Est-ce que je vais passer une soirée comme hier, à faire de la physique... ennuyeuse ?

CHARLES.

Non, ma tante ; car je vous accompagne.

Mme SIVRY, lui prenant le bras.

A la bonne heure !... Ma pauvre fille ! j'étais bien sûre que le tyran ne voudrait pas !

CHARLES, à lui-même.

Ah ! le tyran... il est parti !

CHŒUR FINAL.

AIR de *l'Embarras du choix.*

Que le passé qui fit, sur notre vie,
Peser, hélas ! quelques jours de malheur,
Bien loin de nous, disparaisse et s'oublie,
Et l'avenir nous rendra le bonheur.

FIN DU TYRAN D'UNE FEMME.

LES FÉES DE PARIS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 3 décembre 1841.

Personnages :

LUCIEN DESROCHES, jeune peintre [1].

ROGER, avocat, son ami [2].

LÉPINET, employé, leur camarade [3].

M. CHAMBRY, riche banquier [4].

HORTENSE, jeune femme [5].

LAURE [6], JULIETTE [7], } jeunes filles.

Mme GERVAIS [8].

Mme BONTEMS, portière de Lucien [9].

La scène est à Paris ; au premier acte, chez Lucien ; au deuxième, chez madame Gervais.

ACTEURS :

[1] M. J. Deschamps. — [2] M. Tisserant. — [3] M. Sylvestre. — [4] M. Klein. — [5] Madame L. Volnys. — [6] Mademoiselle Habeneck. — [7] Mademoiselle Nathalie. — [8] Madame Wsannaz. — [9] Madame Julienne.

LES FÉES DE PARIS

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une chambre très-modeste, faisant un atelier de peintre, avec alcôve et porte d'entrée au fond. A droite, une fenêtre, un chevalet, une table sur laquelle sont posés une boîte de pistolets, papiers, plumes, etc. A gauche, une cheminée, un paravent, un guéridon, et dans la boiserie, sur le premier plan, une petite porte cachée et en partie couverte par un tableau.

SCÈNE PREMIÈRE.

HORTENSE, LAURE, JULIETTE.

(Au lever du rideau, Juliette écoute à la porte du fond, Laure ferme le paravent qui cache ainsi toute la droite, et Hortense se tient près du chevalet sur lequel est posé un manteau ; quelques fleurs sont jetées sur la table.)

TOUTES LES TROIS, avec anxiété.

Chut !

LAURE, bas.

Lui ?

JULIETTE.

Oui !

(Elles vont pour s'échapper derrière le paravent. Juliette s'arrête, tire un bouquet de son sein, le baise furtivement et le jette sur la table ; Hortense la rappelle du geste, et toutes trois disparaissent derrière le paravent. La valse de *Giselle* (reprise scène VI), est jouée par l'orchestre jusqu'au moment où la porte du fond s'ouvre.)

SCÈNE II.

LUCIEN, Mme BONTEMS, puis ROGER.

LUCIEN, entrant.

Merci, madame Bontems. (A part, avec agitation.) L'imperti-

nent! ne pas saluer! (A madame Bontems.) Descendez à votre loge, et dans un quart d'heure montez-moi mon déjeuner.

Mme BONTEMS.

Monsieur n'a pas encore déjeuné !... à une heure!

LUCIEN.

Dieu! qu'il fait froid!... Ah ! personne ne m'a demandé ?

Mme BONTEMS.

Personne.

LUCIEN.

Au fait, qui est-ce qui se soucierait de monter mes six étages !

ROGER, qui paraît au fond.

Sic itur ad astra!... Quatre-vingt-treize marches !

Mme BONTEMS.

Ah ! mon Dieu !

(Elle sort après l'entrée de Roger.)

LUCIEN.

Roger ! mon cher avocat !

ROGER.

Bonjour, Raphaël ! Voilà donc votre atelier?...

LUCIEN.

Oui, mon atelier... (Montrant l'alcôve.) et ma chambre à coucher, et mon salon, et ma salle à manger... (Montrant le paravent.) et même mon cabinet de toilette, quand j'ai du monde.

ROGER.

C'est ça, un appartement complet!... tout sous la même clé, c'est commode ! (Grelottant.) Il paraît qu'on ne se chauffe pas ici... Pauvre garçon !... Ayez donc du talent!... Oui, vous avez du talent!... et moi aussi ! Vous serez un Gudin, et moi un Berryer, c'est convenu!... C'est ce que je disais tout à l'heure à ce fat de Lépinet, que je viens de rencontrer dans votre rue.

LUCIEN.

Et moi aussi... Mais il n'a pas voulu me voir, il aurait fallu me saluer !

ROGER.

Un ancien camarade !... Il épouse une jolie femme, à ce qu'il m'a dit... mais il ne m'a pas invité à sa noce, l'égoïste.

LUCIEN.

Oh ! il ne m'invitera pas non plus... moi, un pauvre artiste !

ROGER.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

Traiter des amis de collége
Aussi mal !... je l'ai sur le cœur !
Orgueil ou bêtise, que sais-je ?
Cela doit lui porter malheur.
Pour commencer, il se marie...
Il a bien une mine à ça !
C'est un sot, sa femme est jolie,
C'est elle qui nous vengera !

LUCIEN.

Lui ! il sera heureux !... c'est de droit... et moi...

ROGER.

Oh ! vous, mon cher, vous êtes dans un jour de mélancolie !... Est-ce que vous avez reçu des nouvelles de votre procès ?...

LUCIEN.

Non... On le juge à Orléans, à ce que m'écrit cet avoué qui a voulu se charger de mes intérêts... par bonté.

ROGER.

Et pour les frais, si vous gagnez... Et vous gagnerez !... Une cause superbe ! un fils plaidant pour la mémoire de son père !... Oh ! j'aurais voulu plaider cette cause-là, moi !... Dieu !

LUCIEN.

Vous l'auriez perdue.

ROGER.

C'est possible !... Ah çà ! je vous ai promis de venir voir votre tableau... je tiens parole... Où est-il ?

LUCIEN.

Je viens de l'envoyer au Louvre.

ROGER.

Pour l'exposition ?.... Vous allez débuter par un succès !

LUCIEN.

Je n'y compte pas... non, j'ai toujours été malheureux, moi... rien ne me réussit... D'ailleurs, où cela me mènera-t-il ? Les bureaux et les commis penseront-ils à moi ?... Cela me donnera-t-il un protecteur, un ami ?...

ROGER.

Et moi, ingrat ?

LUCIEN.

Oh ! pardon ! je suis injuste, sans doute ; c'est que je suis fatigué de la vie d'angoisses et d'inquiétude que je traîne à Paris... Je suis las de mendier du travail et des commandes qui n'arrivent jamais ! Et il y a des moments où je ferais bon marché de ma vie.

ROGER.

Silence !... Qu'est-ce que c'est que ça, donc ? Est-ce qu'on se décourage ainsi, à vingt-deux ans, parce que vous n'êtes pas encore apprécié ce que vous valez !.... parce que vous n'avez rien, comme moi... c'est-à-dire, moi j'ai des dettes ; c'est quelque chose... Mais est-ce que je me désole, parce que les clients n'arrivent pas, et que j'ai fait en attendant un vaudeville qu'on a sifflé et des feuilletons qu'on ne lit pas ?... Eh ! mon cher, nous avons fait notre philosophie... que diable ! il faut que ça nous serve... et puis, vous autres peintres, vous n'êtes pas à plaindre ! les croûtes se vendent très-bien... les chefs-d'œuvre aussi !... Versailles est plein... Allons, bah ! jeunes artistes, jeunes avocats, donnons-nous la main... Patience, espérance, et vive la joie !

LUCIEN.

Ah ! mon cher Roger ! vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir été élevé dans l'aisance, et de se trouver seul, dans une mansarde, avec les regrets, le désespoir et l'indigence !

ROGER.

Si fait, je sais cela... quelquefois; mais alors, étendu sur mon lit, un cigare à la bouche, je fais des châteaux en Espagne... je ferme les yeux, je rêve boudoir, cave, équipage, jolie femme... et quand je m'éveille, je sors bien vite de chez moi... je cours voir mes amis, comme aujourd'hui, et je leur demande à déjeuner... Vous déjeunez, n'est-ce pas ?

LUCIEN.

Bon ! c'est pour cela ?... (A part.) Il tombe bien !

ROGER.

Il est tard, c'est peut-être fait ?

LUCIEN.

Mon Dieu ! je vous avoue que...

SCÈNE III.

LUCIEN, Mme BONTEMS, ROGER.

Mme BONTEMS.

Monsieur Lucien, ne vous impatientez pas... voilà votre déjeuner.

ROGER.

Là... voyez-vous !... votre déjeuner.

LUCIEN.

C'est que... c'est un peu maigre.

ROGER.

Ah bah ! quand il y a pour un, il y a toujours pour... (Regardant la carafe et le petit pain que porte madame Bontems.) Qu'est-ce que c'est que ça !

Mme BONTEMS.

Ça ! ça ! c'est le déjeuner de M. Lucien, comme à l'ordinaire... ça !...

LUCIEN.

Bien, madame Bontems, mettez ça de ce côté... (Montrant le paravent.) Près du feu... absent.

Mme BONTEMS.

Tout de suite, M. Lucien.

ROGER.

Dites donc, c'est là votre ordinaire ?... rien avec ?...

LUCIEN.

Rien... d'abord, un peu par goût... et puis... (Frappant sur son gousset.) Vous entendez ?...

ROGER.

C'est-à-dire que je n'entends rien... Ah çà ! il n'y a donc pas de crédit dans ce quartier ?

LUCIEN.

Crédit !... Dieu m'en préserve !

ROGER.

Ah ! voilà un préjugé qui n'a pas le sens commun... Sans crédit, est-ce qu'on vivrait ? (Pendant ce temps, madame Bontems ouvre le paravent.) En ce cas, mon cher, bon appétit... pas moyen de partager.

(Le paravent en s'ouvrant laisse voir un petit guéridon, un couvert mis, un pâté, une bouteille de vin et du fruit.)

Mme BONTEMS.

Tiens !

ROGER.

Ah bah !

LUCIEN.

Hein ? que vois-je ?

ROGER.

Que vois-je ? parbleu ! ce que vous voyez, un pâté, une bou-

teille de bordeaux, et cætera !... Je vous le disais bien, quand il y a pour un, il y a toujours... Sournois !...

LUCIEN.

Mais je vous assure...

Mme BONTEMS.

Monsieur aura apporté...

LUCIEN, apercevant les bouquets de l'autre côté.

Ciel !

ROGER.

Quoi ? ciel !... Qu'est-ce qu'il y a encore?

LUCIEN, vivement.

Madame Bontems ! madame Bontems !

Mme BONTEMS.

Voilà, monsieur.

LUCIEN.

Il est entré quelqu'un ici, pendant mon absence ?

Mme BONTEMS.

Ici !... allons donc, monsieur, vous aviez votre clef dans votre poche.

LUCIEN.

Il est entré quelqu'un, vous dis-je !... et d'abord, ce déjeuner, par où est-il venu ?... Mais répondez-moi donc... à moins que ce ne soit vous.

Mme BONTEMS.

Par exemple ! Vous voilà comme hier, quand vous m'accusiez d'avoir mis de l'or dans votre bourse... J'en suis moralement incapable !

(Pendant qu'elle parle, Lucien repousse tout à fait le paravent, qui laisse ce côté de la scène à découvert.)

LUCIEN.

Mais ces fleurs, aussi ?...

ROGER.

Ah bah ! des fleurs ? j'aime mieux les fruits.

Mme BONTEMS.

Tenez, monsieur, c'est des histoires, c'est des cachotteries, tout ça... Vous me dites ce matin de prier le propriétaire d'attendre...

LUCIEN.

Parbleu ! il veut me congédier demain, pour deux termes que je lui dois.

ROGER.

Moi, j'en dois six, et je reste !

Mme BONTEMS.

Eh bien ! vous lui aviez envoyé son argent, à ce qu'il m'a dit... Il a donné la quittance.

LUCIEN.

Oh ! cela, par exemple, non... et à moins de sortilége.

Mme BONTEMS.

Et si monsieur voulait se rappeler que depuis deux mois et demi mes gages...

LUCIEN.

C'est bien ! c'est bien ! laissez-nous !

Mme BONTEMS.

Je m'en vas, monsieur, je m'en vas.

LUCIEN, courant à elle et la retenant.

Encore un mot !... Vous êtes bien sûre de n'avoir donné ma clef à personne ?

Mme BONTEMS.

Mais puisque vous l'aviez.

LUCIEN.

C'est juste ! mais mes voisins ?...

Mme BONTEMS.

Mais puisque vous n'en avez pas... Par ici, notre rue du Sentier.

Air *du Vaudeville de la ville neutre.*

Par là, monsieur, sur le carré,
Une chambre, et seule et bien close :
C'est la mienne.

ROGER.

Ah ! Dieu ! c'est sacré !

Mme BONTEMS.

Mais je ne crains pas que l'on cause.

LUCIEN.

Pas d'autres voisins !

ROGER.

Quoi ! vraiment ?
Et certes, madame, à son âge,
Est pour agir si galamment,
Trop vieille...

Mme BONTEMS.

Non, monsieur, trop sage !
Non, monsieur, mais je suis trop sage.

LUCIEN.

Sortez, laissez-nous...

Mme BONTEMS.

Je monterai plus tard ôter le couvert.

LUCIEN, avec impatience.

Laissez-nous !

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LUCIEN, ROGER.

ROGER, se mettant à table.

Ah çà ! perdez-vous la tête ? A qui diable en avez-vous ?

LUCIEN.

Est-ce que je sais ?... Est-ce que j'y comprends quelque chose ?... C'est une vision... Je rêve.

ROGER.

Non, non, je suis bien éveillé, moi. J'ai une faim de clerc !... Si le cœur vous en dit, hein ?

LUCIEN, gaiement.

Ce déjeuner... Prenez garde, il y a de la magie... du danger, peut-être...

ROGER, entamant le pâté.

Bah ! Je me risque.

LUCIEN.

Qui peut s'occuper ainsi de moi ?...

ROGER, la bouche pleine.

C'est quelque ami des arts !

LUCIEN.

Mais si vous saviez ?...

ROGER, lui offrant une chaise.

Une histoire ! bien ! contez-la-moi... le verre à la main... Tenez, ici... (Découvrant le pâté.) Il embaume ! Vous dites donc ?...

LUCIEN, debout.

Je dis qu'il y a là un mystère que je ne puis pénétrer... Figurez-vous... il y a quinze jours... oui, quinze jours... j'étais sorti plus découragé que de coutume... après avoir brisé mon pinceau et laissé là mon paysage que je trouvais détestable... Une heure après, je rentre... et je trouve ici... sur cette table... comme tout à l'heure... des fleurs... et un papier ouvert sur lequel il y avait un mot, un seul : *Courage !*

ROGER.

C'est unique ! (Buvant.) A votre santé !

LUCIEN.

Le courage me revint en effet, j'achevai mon tableau !... Mais ce n'est pas tout... Le lendemain, comme j'allais sortir, je trouvai sur ma cheminée une bourse... que j'y avais jetée vide...

ROGER.

Comme un corps sans âme.

LUCIEN.

L'âme lui était revenue... (Prenant une bourse sur la cheminée.) Voyez.

ROGER.

De l'or.

LUCIEN, s'asseyant à la table.

Je n'y touchai pas... vous le pensez bien. Il y avait là comme une aumône que je ne pouvais accepter... De l'or !

ROGER.

Brave garçon !.. Vous me le prêterez... je vous le rendrai sur ma première cause... ou sur mon premier vaudeville... ou sur mon premier feuilleton... Et vous ne savez pas par où cela est entré chez vous ?

LUCIEN.

Mais, sans doute, comme cet écrit... comme ce déjeuner... comme ces fleurs.

ROGER.

C'est gentil ! Il y en a pour tous les goûts... Savez-vous que c'est un conte des Mille et une Nuits ! le diable m'emporte ! d'autant mieux que le pâté est excellent... C'est très-délicat... Je parle du procédé... Cela ne peut venir que d'une femme.

LUCIEN, se levant vivement.

Une femme !

ROGER.

Eh bien !... quoi donc !... qu'est-ce qui vous prend ?

LUCIEN.

Une femme !.. vous croyez ?... Ah ! mon ami !

ROGER.

Une femme !... Pourquoi pas ? vous êtes assez gentil garçon pour ça... Et j'aime à croire que ce ne serait pas la première fois que... le cœur... car, enfin, la beauté... et puis... A votre santé derechef, et en réitérant !...

LUCIEN.

Quoi ! ces soins, ces encouragements, ces bienfaits !...

ROGER.

Voilà, mon cher !...

AIR *de la Mansarde.*

Chacune donne ce qu'elle a,
Trésors de bonté, de tendresse;
Fille ou veuve, dame ou princesse,
Pouvoir, fortune, et cætera,
Chacune donne ce qu'elle a !

(Il se lève et va à lui.)

Et même souvent en cachette,
Sans or, sans bruit, sans falbala,
L'amour vint qui nous consola...
L'amour, seul bien de la grisette !
Chacune donne ce qu'elle a !

LUCIEN.

Une femme penserait à moi ! veillerait sur moi, pauvre orphelin, abandonné de tous !... privé peut-être d'une fortune que le ciel m'avait destinée... et aujourd'hui sans appui, sans espérance !... Oh ! si fait !... une femme !... à cette idée-là, mon cœur bat... Je crois au bonheur !... j'aime !... qui ?... je n'en sais rien, mais j'aime !...

ROGER.

C'est ça... toutes les femmes !... on est sûr au moins de ne pas se tromper... à moins que ce ne soit une fée.

LUCIEN.

Oui, une fée qui descend chez moi en secret... qui épanche autour de moi ses bontés, ses bienfaits.

ROGER, renversant la bouteille.

Elle devrait bien faire ses bouteilles plus grandes.

LUCIEN.

Mais par où entre-t-elle ?...

ROGER, rangeant la table et les chaises.

Bah ! une fée, ça entre toujours. Mais voyons... dans vos souvenirs... vous ne vous rappelez pas...

LUCIEN, assis près de l'autre table.

Oh ! rien de pareil... et pourtant... une fois déjà... je venais de perdre mon père, j'étais bien malheureux !... une fièvre affreuse s'empara de moi... ma tête s'égarait... il me semblait que j'allais mourir... seul... Mais recueilli par de pauvres gens qui demeuraient au même étage que moi... je fus deux jours sans connaissance, et quand je revins à moi, j'appris qu'une dame... sans doute aussi belle que bonne... était entrée dans cette mansarde... s'était assise à mon chevet... m'avait entouré de soins, de secours... Je demandai son nom... on ne la connaissait pas... Je l'attendais pour la remercier... elle ne revint pas !...

ROGER.

C'était quelque dame de charité, une vieille !... Et pas autre chose !... Cherchez un peu...

LUCIEN.

Si fait !... A peine rétabli... tenez, quand je travaillais chez Gudin.

ROGER.

Et que j'étais clerc d'avoué.

LUCIEN.

J'étais souvent découragé... je me désolais, je pleurais... comme un enfant... (Se levant.) Et alors, en face de ma fenêtre... une ouvrière... une grisette dont je n'ai jamais vu que la jolie main qui écartait son rideau, lorsqu'elle regardait furtivement dans ma modeste cellule... me faisait entendre une voix si fraîche, un chant si délicieux, que ma mélancolie se dissipait... et le bonheur semblait entrer chez moi avec sa chanson !... Je m'attachai à elle de loin, je l'aimai... c'était la première fois que j'aimais !... et peu à peu ce sentiment s'empara tellement de mon cœur, que je voulus à tout prix la connaître... voir ses traits, que je rêvais les plus beaux du monde !...

Et un matin... elle avait chanté la veille toute la soirée... je courus chez elle...

ROGER.

Eh bien?...

LUCIEN.

Disparue!... L'appartement était à louer... et depuis... plus rien.

ROGER.

Ce n'est pas ça... Les grisettes sont des fées qui ne donnent pas de pâtés... elles les mangent!... Après... Vous ne vous rappelez plus?

LUCIEN.

Non... Une jeune fille que j'ai fait danser à Auteuil... mais si timide... et je l'ai vue à peine... dans l'ombre!...

ROGER.

Et de trois!

LUCIEN.

Oui!...

Air *de Leicester.*

De ces trois anges, dans mon âme,
J'ai conservé le souvenir...
Mais pour moi, c'est la même femme,
Qu'à mon gré je puis embellir!
Que je poursuis, sans la saisir!...
Brûlant pour toutes, à chacune
Je suis fidèle, je le dois!...
Si pour l'aimer, je n'en vois qu'une,
Je sens que je l'aime pour trois!

ROGER.

C'est beaucoup!... Une ou plusieurs, le moyen de croire qu'elles entrent chez vous par la fenêtre ou par le trou de la serrure!

LUCIEN.

Dame! je ne vois plus personne...

ROGER.

Ou plutôt... Tenez, mon cher, à vingt ans, on voit des femmes

partout... et on a tort... Ce protecteur est quelque ami des arts, je vous l'ai dit... Vous avez du talent, il vous poussera, et vous percerez... Voilà.

LUCIEN.

Au fait, cela se peut... mais ce serait dommage !

SCÈNE V.

LUCIEN, Mme BONTEMS, ROGER, puis M. CHAMBRY.

Mme BONTEMS.

M. Lucien ! M. Lucien !

LUCIEN.

Qu'y a-t-il ?

Mme BONTEMS.

On vous demande.

ROGER.

Une femme ! une jolie femme ?

Mme BONTEMS.

M. Lucien ne reçoit pas de femmes, monsieur... c'est un grand laid... Tenez, le voilà.

M. CHAMBRY.

Eh bien ! peut-on le voir, ce M. Lucien ?

LUCIEN, allant à lui.

C'est moi, monsieur... A qui ai-je l'honneur de parler ?

M. CHAMBRY.

Oh ! mon nom ne fait rien à l'affaire...

ROGER.

Monsieur est un modèle.

M. CHAMBRY, allant s'asseoir à droite.

Plaît-il ?

LUCIEN.

Roger !...

ROGER, riant, à demi-voix.

Pourquoi pas ? un modèle d'écorché.

M. CHAMBRY, assis.

Ah ! M. Lucien !...

ROGER, à Lucien.

Si vous priiez monsieur de s'asseoir.

M. CHAMBRY.

Merci... Vous demeurez au ciel, et je n'y monte pas ordinairement.

Mme BONTEMS, bas, à Roger.

N'est-ce pas, qu'il est laid ?

ROGER.

Parbleu !

(Elle sort.)

M. CHAMBRY, à Lucien, qui le regarde.

Vous ne me connaissez pas, ce n'est pas étonnant... vous ne m'avez jamais vu... Mais j'ai beaucoup entendu parler de vous.

LUCIEN.

Par qui, monsieur ?

M. CHAMBRY.

Oh ! par qui ?... cela va vous rendre trop fier... par une jolie femme qui a vu de vos œuvres, et qui vous protége.

ROGER.

Une jolie femme !... (Bas, à Lucien.) C'est cela, mon cher... c'est elle... votre fée...

LUCIEN, bas à Roger.

Oh ! de grâce !... ne dites pas...

ROGER, bas.

C'est son valet de chambre.

LUCIEN, se remettant.

Une dame ! je ne vous comprends pas...

M. CHAMBRY.

Ce n'est pas nécessaire. Elle dit que vous êtes jeune... c'est vrai !... pauvre... j'en ai peur.

LUCIEN.

Monsieur !...

M. CHAMBRY.

Elle ajoute que vous aurez du talent... que vous en avez déjà... que vous exposez cette année un tableau qu'elle trouve charmant.

LUCIEN.

Ah ! elle le trouve... (A part, en regardant Roger.) Elle l'a donc vu !...

ROGER.

Et cette dame... habite ici près... rue... n°...

LUCIEN.

Elle est...

M. CHAMBRY.

A cinq lieues de Paris... et fort souffrante en ce moment... La migraine, les vapeurs... est-ce que je sais?

LUCIEN, à Roger.

Cinq lieues de Paris...

ROGER.

Ce n'est plus cela...

(Il remonte.)

M. CHAMBRY.

Vous êtes peintre... J'aime les arts, moi... J'ai un hôtel moyen-âge, doré, décoré, costumé dans le dernier goût... Si je vous avais connu alors, je vous aurais prié de m'y peindre quelque chose... des panneaux, des culs-de-lampe... au plafond... Tout est fini.

ROGER, à Lucien.

C'est un banquier ou un architecte.

M. CHAMBRY.

Il ne me manque plus que mon portrait... voulez-vous le faire ?...

ROGER.

Au plafond ?...

LUCIEN.

Je suis désolé, monsieur, mais je ne peins pas le portrait...

M. CHAMBRY.

Ah !... Que diable peignez-vous donc ?...

LUCIEN.

Le paysage.

M. CHAMBRY.

Ah bah !... le paysage... Je sais... ces petits tableaux avec des arbres... des hommes hauts comme ça... des vaches...

ROGER.

Des ânes.

M. CHAMBRY.

J'y suis... Vous m'en ferez voir... je vous achèterai ça... Je vous veux du bien... beaucoup de bien !... Vous avez un procès à Orléans...

LUCIEN, passant au milieu.

En effet, monsieur... D'où savez-vous ?...

M. CHAMBRY.

Un procès que vous perdrez...

ROGER.

Il le gagnera !

M. CHAMBRY.

Vous le perdrez... Je connais votre adversaire.

ROGER.

C'est un usurier.

M. CHAMBRY, se levant.

Monsieur !...

LUCIEN.

Roger, de grâce!... Je n'entends rien à la chicane, monsieur... mais on s'est emparé du modeste héritage de mon père... le peu qu'il laissait à son fils, on l'accusait de l'avoir dérobé à la caisse de M. Chambry, dont il était le caissier.

ROGER.

M. Chambry mangeait fort bien sa fortune lui-même... Un vieux libertin !...

M. CHAMBRY.

C'est ce qu'il faut prouver... M. Chambry, en mourant, a laissé un frère.

ROGER.

Qui ne vaut pas mieux que lui.

M. CHAMBRY, avec colère.

Morbleu ! Monsieur...

LUCIEN.

Roger !... Ce frère défend des droits qu'il croit justes, sans doute... Quant à moi, monsieur, le bien qu'il me dispute, ma seule fortune au monde... j'en ferais bon marché... Mais la mémoire de mon père, je la défendrai tant qu'il me restera un souffle de vie !...

M. CHAMBRY, ému.

Bien, jeune homme, très-bien !... (A part.) Elle avait raison... (Haut.) Voyons, il y aurait peut-être moyen d'arranger cela... M. Chambry, que je connais... transigerait...

LUCIEN.

Transiger !... Jamais, monsieur !...

ROGER, bas, à Lucien.

C'est un avoué !...

M. CHAMBRY.

S'il cédait sur quelque point.

LUCIEN.

Jamais !

ROGER.

Tout ou rien... voilà comme nous sommes.

M. CHAMBRY.

Eh ! mais, il me semble qu'une démarche pareille de la part d'un homme comme m.... (Se reprenant.) M. Chambry, un homme respectable... qui même, en ce moment, est sur les rangs pour être député...

ROGER.

Je lui en fais bien mon compliment... et aux électeurs aussi !

M. CHAMBRY, à part.

Voilà un jeune homme qui, avec son air goguenard, ne me plaît pas du tout!...

LUCIEN.

Je ne transigerai pas.

M. CHAMBRY.

Vous serez ruiné.

LUCIEN.

Soit, monsieur.

ROGER.

Nous y sommes habitués.

(Il remonte la scène.)

M. CHAMBRY, allant à Lucien.

A la bonne heure... Mais souvenez-vous, du moins, que c'est vous qui l'avez voulu.

LUCIEN.

Adieu, monsieur.

M. CHAMBRY.

Ce qui ne m'empêchera pas de m'occuper de vous... Plus tard... vous ferez un tableau... un petit paysage...

ROGER.

Avec un âne ?...

(M. Chambry le regarde avec colère et sort brusquement.)

SCÈNE VI.

Mme BONTEMS, LUCIEN, ROGER,

LUCIEN.

En vérité... je ne puis m'expliquer...

ROGER.

C'est un émissaire de votre partie adverse.

LUCIEN.

Vous croyez?... Mais cette dame qui s'intéresse à moi...

ROGER.

Ah! bien! si vous vous montez la tête...

Mme BONTEMS, accourant.

Monsieur, les commissionnaires qui ont porté votre tableau...

LUCIEN.

Eh bien?...

Mme BONTEMS.

Ils sont en bas... ils vous demandent... Il paraît qu'on n'a pas voulu le recevoir.

LUCIEN.

Allons donc!... Je descends.

ROGER.

Je vous suis. J'ai affaire ici dans le quartier, je vous reverrai.

LUCIEN.

Ah! madame Bontems, s'il vient quelqu'un...

Mme BONTEMS.

Soyez tranquille, monsieur; je suis dans la chambre en face. (A Roger, lui montrant le manteau qui est sur le chevalet.) Votre manteau que vous oubliez, monsieur.

ROGER.

Ce manteau? il n'est pas à moi... C'est le vôtre, Lucien.

LUCIEN.

Je n'en ai pas.

ROGER.

Cependant.

LUCIEN.

Mais je vous dis...

ROGER.

J'y suis!... Toujours du même au même!... voilà!...

ENSEMBLE.

Air : *Valse de Giselle.*

LUCIEN.

Il se pourrait! ah! c'est de la folie!
Tout cela vient d'un ange ou d'un démon;
Mais c'en est trop! Ce présent m'humilie,
Et ma fierté repousse un pareil don!

ROGER.

Heureux mortel! mais c'est de la féerie!
Et tu te plains! Ah! fût-ce d'un démon,
Viennent chez moi tous ces dons que j'envie,
Et je promets d'accepter sans façon!

Mme BONTEMS.

Que disent-ils?... Mais c'est de la folie!
Comment sans clef, sans porte entrerait-on?
Ah! pour cela faudrait être un génie;
Nous n'en avons pas un dans la maison.

(L'orchestre continue l'air.)

ROGER, à Lucien.

Attendez donc, Lucien! Ah! mettez le pâté de côté; je viendrai déjeuner demain, la vieille.

Mme BONTEMS.

La vieille! la vieille!... Je m'appelle madame Bontems, monsieur...

ROGER.

Et moi, Roger, madame... Roger-Bontems, nous pourrions nous marier ensemble.

(Il sort avec Lucien.)

Mme BONTEMS, sortant.

Par exemple!... Ces jeunes gens!... ils ne doutent de rien!... Nous marier! quelle prétention! (Fermant la porte.) Si l'on revient!...

(Quand la porte est fermée, la musique cesse un instant. La petite porte à gauche s'ouvre, et l'orchestre reprend l'ensemble de l'air pendant l'entrée des trois femmes.)

SCÈNE VII.

JULIETTE, LAURE, HORTENSE.

(Juliette paraît la première, écoute, et s'approche de la porte d'entrée. Laure s'arrête près de la table de gauche. Hortense reste sur le seuil de la petite porte.)

JULIETTE.

Je n'entends rien...

LAURE.

Sorti!

HORTENSE.

En vérité!... vous êtes d'une impatience!... C'est très-imprudent!

LAURE.

Prends garde!

(Hortense ferme la petite porte.)

JULIETTE, descendant à droite.

Ah! que le cœur me bat!... Ces fleurs! il n'y a pas touché.

HORTENSE, passant au milieu.

Mais il les a vues... Pauvre jeune homme! si ça lui donne des idées plus gaies...

LAURE, regardant le pâté qui est sur la table.

Ah! ce déjeuner!... il a eu du succès.

JULIETTE.

Bon jeune homme!... ça ne lui arrive pas tous les jours...

HORTENSE.

Et maintenant... s'il a refusé l'or qui était dans sa bourse, le propriétaire a été plus humain... Le renvoyer d'ici!...

LAURE.

Par exemple!... Comment ferions-nous donc alors!

JULIETTE, poussant un cri.

Ah!

(Elle laisse retomber le couvercle d'une boîte qui est sur la table à droite.)

HORTENSE, effrayée.

Ciel!

LAURE, regagnant la petite porte.

Quelqu'un?...

JULIETTE.

Eh! non... non... C'est moi qui viens de voir là, dans cette boîte... des pistolets!...

LAURE.

Ah! j'en tremble encore...

HORTENSE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines...

JULIETTE.

C'est que... jugez donc... un jeune homme si triste, si malheureux... sans famille!... sans amis!... dans un moment de désespoir... on ne sait pas ce qui peut arriver... Moi, d'abord, des pistolets, ça me fait toujours peur!...

HORTENSE.

Laisse donc... Une pareille pensée... il est trop bien pour cela!...

LAURE.

Et puis ce serait d'une ingratitude!

AIR *des Inséparables.*

Quand il était si malheureux,
Sans un frère, sans une amie,
Seul au monde... ah! c'était affreux!
Il pouvait mépriser la vie.
Mais peut-être que ce bonheur
Auquel, grâce à nous, il se livre,
Lui dit qu'il est au moins un cœur,
Pour qui, maintenant, il doit vivre.

(Elles se donnent la main.)

JULIETTE.

C'est vrai... Pourvu qu'il se le dise!... Ah!

(Elle s'approche de la table et écrit.)

LAURE.

Mon Dieu! si l'on savait ce que nous faisons... moi surtout, dans un moment pareil!... Ah! c'est mal peut-être... mais il était si malheureux!...

HORTENSE.

Oh! oui... pauvre enfant!... comme il souffrait!

JULIETTE.

Comme il pleurait!...

(Elle place le papier qu'elle a écrit dans la boîte qui est sur la table, et qu'elle referme.)

LAURE.

C'est le ciel qui l'a conduit dans cette mansarde qui, je l'espère, gardera bien notre secret...

HORTENSE.

Et où nos bienfaits, nos secours, notre amitié ont pu, du moins, lui donner du courage! et il en a besoin!...

JULIETTE.

Je crois bien! Dire qu'il est ici tout seul! Seul... c'est bien triste!...

LAURE.

Seul !... Mais non... s'il pense à nous !...

JULIETTE.

Il ne nous connaît pas.... la belle avance !... S'il nous connaissait !...

HORTENSE.

Nous y perdrions, peut-être.

JULIETTE.

C'est égal... je suis sûre que ça lui ferait plaisir.

LAURE.

Il nous verra... demain...

HORTENSE, passant au milieu.

Oh ! pas d'imprudence. Pour l'instant, nous ne pouvons rien faire de mieux que de le secourir, de l'encourager... mais j'ai bien peur que la peinture ne le mène à rien... car, enfin, ses tableaux, ce n'est pas trop bon...

JULIETTE.

Oh ! moi, je les trouve superbes !

HORTENSE.

Le dernier, je ne dis pas... Mais, c'est égal, j'aimerais mieux lui procurer une bonne place.

LAURE.

Oui, quelque chose qui demande du talent... de l'esprit... agent de change !

JULIETTE.

Oh ! non... non... artiste ! j'aime mieux ça... Pourvu qu'il gagne son procès... qu'il ait une fortune...

HORTENSE.

Je m'en occupe.

LAURE.

Et quand il sera connu, recherché... nous achèverons notre ouvrage...

HORTENSE.

Oh ! oui... dès à présent...

JULIETTE.

Que c'est gentil d'avoir ainsi un protégé, qui nous devra tout !

LAURE.

AIR *du Charbonnier*.

C'est notre ami, c'est un pupille, un frère...

JULIETTE.

Pour son bonheur que reste-t-il à faire?...

HORTENSE.

Cherchons ensemble !...

ENSEMBLE.

Oh ! oui, cherchons ce qu'il lui faut encor !...

LAURE.

Il lui faudrait d'abord une famille !

JULIETTE.

De bons parents qui lui donnent leur fille !...
Bonne et jolie !...

HORTENSE et JULIETTE.

Et surtout beaucoup d'or!

ENSEMBLE.

Oui, oui, pour lui, voilà le vrai trésor !...

LAURE.

Marions-le... qu'il choisisse une femme !

JULIETTE.

A moins pourtant qu'il n'ait choisi déjà !
S'il est quelqu'un qu'il aime au fond de l'âme...

HORTENSE.

Eh bien ! tant mieux... sa femme, la voilà !

ENSEMBLE.

Heureuse alors celle qu'il aimera!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

C'est notre ami ! c'est un pupille, un frère !
Marions-le.....

(L'orchestre achève l'air, mais elles s'interrompent tout à coup au bruit de la clef qui tourne dans la serrure. Laure court à la petite porte, Hortense la suit.)

LAURE.

Fermée !...

JULIETTE, poussant un cri.

Ah !

HORTENSE.

Nous sommes perdues !

(Elle se cache avec Juliette dans l'alcôve ; Laure se jette derrière le paravent.)

SCÈNE VIII.

ROGER, LÉPINET, Mme BONTEMS ; HORTENSE, LAURE, JULIETTE, cachées.

ROGER.

Merci, madame Bontems... Lucien n'est donc pas rentré ?

Mme BONTEMS.

Pas encore, monsieur... Oh ! cette fois, je suis bien sûre !...
(Elle regarde autour d'elle.)

ROGER.

Nous l'attendrons... Entre donc, Lépinet !... Parbleu ! je suis enchanté de t'avoir rencontré à sa porte pour te tenir compagnie.

LÉPINET.

J'en suis bien aise aussi... car je l'attends... j'ai à lui parler... une petite explication à lui demander...

ROGER.

Ah bah !

(Pendant cette scène, madame Bontems va, vient, enlève le déjeuner.)

LÉPINET.

C'est là qu'il demeure?... Ce n'est pas beau !...

ROGER.

Dame ! le talent, mon cher... c'est quelque chose de céleste... Tu ne connais pas ça, toi... tu es riche... tu te maries...

LÉPINET.

Ma foi, oui ! une femme charmante ! mademoiselle Laure Gervais... ici près, sur le boulevart. Jolie dot !... filleule d'un ministre, rien que ça... J'aurai un cadeau administratif, mon cher ! (Allant comme pour entrer dans l'alcôve.) C'est là qu'il couche ?... Oh ! que c'est laid !... Et une seule pièce !

ROGER, frappant sur le paravent.

Voilà de quoi en faire une seconde ! Madame Bontems, de la lumière !

Mme BONTEMS, lui montrant la petite table à droite.

Voici le briquet, monsieur.

ROGER, passant à la table.

Briquet chimique ! ménage complet ! bravo ! (Roger allume la chandelle. A Lépinet.) Si nous fumions en l'attendant, hein ?... Madame Bontems, où sont les cigares de Lucien ?

Mme BONTEMS.

Des cigares?... il n'y en a pas ici... M. Lucien ne fume jamais...

ROGER.

Ah bah ! Mais c'est donc une demoiselle, ce garçon-là ?...

Mme BONTEMS.

Presque, monsieur !

(Elle sort.)

ROGER, mettant la main dans sa poche.

Ah ! tiens !... j'en ai !... Allons ! Lépinet.

LÉPINET.

Je veux bien, mais entre nous, en secret !... Dieu ! si ma future se doutait !... Elle ne peut pas souffrir ça !...

AIR : *Dès le matin du jour de l'an.*

Eh ! oui, ma femme, pour m'aimer,
Veut me mettre au régime,
Elle me défend de fumer,
Le cigare est un crime ;
Aussi, c'est fini !

ROGER.

Excellent mari,
Si de toi l'on s'empare,
Tu vas, pour changer,
Courir le danger
De fumer... sans cigare !

LÉPINET.

Allons donc !... c'est possible.

SCÈNE IX.

LÉPINET, ROGER, LUCIEN.

LUCIEN, entrant vivement.

C'est indigne ! c'est affreux ! (Jetant son chapeau.) C'est à se brûler la cervelle !...

ROGER.

Lucien, qu'avez-vous ?...

LUCIEN.

Ce que j'ai !... je suis furieux ! Mon tableau qui m'a coûté tant de peine !... mon début au salon !...

ROGER.

Eh bien ?...

LUCIEN.

On refuse de le recevoir au Louvre... parce que c'était hier le terme fatal... et que je ne l'ai envoyé que ce matin.

LÉPINET.

C'est absurde !

LUCIEN, l'apercevant.

Ah! Lépinet... Vous ici !...

ROGER.

Oui... une visite inattendue !...

LÉPINET, avec vanterie.

Je viens, mon cher camarade, te demander une explication...

LUCIEN.

Parbleu ! ça se trouve bien ! moi qui suis las de la vie... Si tu veux m'en débarrasser... marchons !...

ROGER.

Un duel ! et la cour de cassation ?...

LÉPINET, changeant de ton.

Eh ! non ! que diable ! il ne s'agit pas de ça... une petite explication d'amitié...

ROGER.

A la bonne heure ! (Bas.) Oh ! ces braves... rien de tel que d'élever la voix pour leur faire baisser le ton.

(Hortense et Laure profitent de deux ou trois moments où elles ne peuvent être vues pour se montrer ; mais elles sont toujours forcées de se cacher aussitôt.)

LUCIEN.

De quoi s'agit-il ?...

LÉPINET.

Voilà ! ce matin, je t'ai aperçu près de chez toi, en tournant la rue du Sentier ; j'allais sur le boulevart, chez ma future... et, tu conçois, j'étais préoccupé... la veille d'un mariage... on a la tête prise...

ROGER.

Déjà ? Que sera-ce donc plus tard ?...

LÉPINET.

Il paraît que je ne t'ai pas salué.

LUCIEN.

Ça m'est égal.

LÉPINET.

Possible ! mais ce qui ne me l'est pas, à moi... c'est que tu t'en es plaint à quelqu'un d'une manière un peu... verte.

LUCIEN.

Roger a eu tort de te dire cela.

ROGER.

Comment ! comment ! mais je ne lui en ai pas ouvert la bouche.

LÉPINET.

Ce n'est pas lui... Et tu as ajouté, toujours d'une manière un peu... verte... que je ne t'inviterais pas à mon mariage...

LUCIEN.

C'est-à-dire... j'ai pensé... (A Roger.) Que diable, mon cher !...

ROGER.

Mais non ! mais non !... Ah çà ! nous étions seuls ici... (Passant à Lépinet.) Qui est-ce qui t'a dit ça ?...

LÉPINET.

Une dame !

LUCIEN.

Une... Allons donc... c'est impossible... (Avec émotion.) A moins que...

ROGER, de même.

Elle ne fût ici... cachée quelque part !

LÉPINET.

La bonne maman de ma femme ?

LUCIEN, interdit.

Hein ?

LÉPINET, riant.

A son âge, on ne se déplace plus... soixante ans !... Elle m'a grondé à cause de toi... Elle m'accuse d'avoir un mauvais cœur... C'est bête !... vrai !... Elle m'a reproché d'une manière un peu...

ROGER.

Verte !...

LÉPINET.

C'est le mot... de te négliger, toi, un camarade ! un ami ! un artiste !... Je lui ai soutenu le contraire... et pour le lui prouver (Passant à Lucien.), je viens, mon cher Lucien, te prier d'assister demain à la signature de mon contrat ; c'est un service à me rendre.

LUCIEN.

Moi !... En vérité, je ne sais... (A part.) Parbleu ! je suis curieux de connaître...

ROGER, prenant la main de Lépinet.

Merci, mon cher... Nous irons...

LÉPINET, à part.

Est-ce que je l'ai invité !... (A Lucien.) Au dîner... à la soirée... je compte sur toi...

ROGER.

Quand je te dis que nous irons, c'est convenu !

LÉPINET, à part.

Mais je l'ai donc invité !

LUCIEN.

Permettez... une fête... un plaisir... Je ne rentrais pas avec ces idées-là...

ROGER.

Parbleu ! je crois bien... vous parliez de vous brûler la cervelle.

LUCIEN.

Dieu me pardonne, il y a des jours où j'y ai pensé plus d'une fois !...

LÉPINET.

Comme si nous le souffririons, nous, tes amis, tes camarades !

ROGER.

Et, d'abord... voilà des pistolets que je confisque.

(Il va prendre la boîte.)

LUCIEN, courant à lui.

Non, de grâce, je t'en prie... Me croyez-vous assez fou ?...

(En voulant s'emparer de la boîte, il l'ouvre.)

ROGER, prenant le papier que Juliette y a mis.

Et je ne suis pas le seul, à ce qu'il paraît... ce conseil...

LÉPINET.

Quoi donc ?...

LUCIEN, saisissant le papier et le lisant.

« Vivez pour qui vous aime ! »

(A cet instant, Laure, qui a profité d'un moment où l'on ne peut la voir pour ouvrir doucement la porte du fond, sort du paravent et va s'échapper en regardant si on ne la voit pas.)

ROGER, se retournant.

C'est clair...

LÉPINET.

C'est clair.

(Lucien baise le billet. En ce moment, Roger se trouve en face de Laure, qu'il voit s'échapper.)

ROGER, jetant un cri.

Ah !

LUCIEN, le regardant.

Hein ?...

(Il court à lui. Lépinet, en se retournant à son tour, se trouve en face d'Hortense, qui sort de l'alcôve et s'échappe aussi.)

LÉPINET, poussant un cri.

Ah!...

LUCIEN, se tournant vers lui.

Qu'est-ce ?...

(Les deux femmes sont sorties, et la porte s'est refermée.

ROGER, le saluant d'un air railleur.

Ah! charmante!

LÉPINET, de même.

Ah! très-bien! très-bien!...

LUCIEN.

Quoi? que voulez-vous dire?

ROGER.

Oui, faites donc encore l'ignorant!

LÉPINET.

Gaillard!

ROGER.

Votre inconnue... Vous ne la connaissez pas?

LUCIEN.

Expliquez-vous...

LÉPINET.

Il ne connaît pas cette jolie robe blanche!

ROGER.

Cette jolie robe... rose!

LÉPINET.

Elle est blanche!

ROGER.

Rose!

LUCIEN.

Ah! de grâce! blanche, rose, qu'importe? De qui parlez-vous?...

ROGER.

Mais, puisque nous l'avons vue... Je la vois encore... ses traits sont là !

LUCIEN.

Mais qui ?...

LÉPINET.

Mais cette dame, parbleu !... Je la reconnaîtrais !...

LUCIEN.

Une dame !

ROGER.

Qui était ici, cachée... Vous le savez bien !

LUCIEN.

Et vous l'avez vue ?...

ROGER et LÉPINET.

Eh ! oui.

LUCIEN.

Mais où donc ?... où donc ?...

ROGER.

Puisqu'elle vient de sortir !...

(Juliette, qui cherchait aussi à s'échapper, est forcée de se rejeter dans l'alcôve.)

LUCIEN, courant pour sortir.

Ah ! c'en est trop... Je saurai... (A Mme Bontems, qui entre un bougeoir à la main.) Ah ! madame Bontems ! quelqu'un vient de sortir... à l'instant.

Mme BONTEMS.

Oui... Je viens de tirer le cordon...

LUCIEN.

Partie !... Une dame !

Mme BONTEMS.

C'est possible ! Une dame de la maison, sans doute... pas de chapeau... Je n'ai pas regardé.

LUCIEN.

Mais vous êtes bien sûrs, vous ?

LÉPINET.

Allons donc, mon cher... Est-ce qu'on ne connaît pas une femme qu'on a chez soi ?... une jolie femme ?...

Mme BONTEMS.

Une femme ?...

ROGER, riant.

A moins que vous ne soyez un peu *Méchem !*... Dame ! ça se voit... dans *le Verre d'eau*... Adieu !

LÉPINET.

A demain !... *Méchem !*... comme dans *le Verre d'eau !* Je n'en parlerai pas à ces dames... à ma belle-grand'mère, qui te protége ! Viens de bonne heure... on signe à deux heures.

ROGER.

C'est convenu !...

LÉPINET.

AIR *de Giselle.*

Adieu, bonsoir,
Et bon espoir !
Si c'est un diable, il n'est pas noir.

ROGER.

Si ce bonheur
Vous faisait peur,
Je me risquerais de bon cœur.

(Ils sortent en riant.)

SCÈNE X.

LUCIEN, Mme BONTEMS, JULIETTE, cachée dans l'alcôve.

LUCIEN, qui est resté immobile.

Une femme ! (Lisant le papier qu'il tient.) « Vivez pour qui vous aime ! »

Mme BONTEMS, à part.

Un jeune homme si rangé! ah! (Haut.) Il ne faut rien à monsieur avant de se coucher?

LUCIEN.

Laissez-moi!

Mme BONTEMS, allant prendre son bougeoir sur la table.

Je m'en vais, monsieur... (A part.) Et s'il remonte quelqu'un, par exemple! Il y a quelque chose, bien sûr. (Elle aperçoit la quittance posée sur la table par Hortense.) Eh! mais, qu'est-ce que vous disiez donc?... Votre quittance, la voilà!

LUCIEN.

Quoi! cela?... ce... (Avec impatience.) Mais allez-vous-en donc! Je veux être seul!

Mme BONTEMS, à part.

Il se fâche! Décidément il se dérange... Je sors, monsieur...
(Elle sort. Lucien ferme la porte au verrou derrière elle.)

SCÈNE XI.

JULIETTE, LUCIEN.

LUCIEN.

En vérité, c'est à devenir fou! Je suis en nage... mon cœur bat d'une force... je me soutiens à peine... (Il tombe sur une chaise, près du paravent. Juliette regarde avec inquiétude.) Est-ce un rêve?... Est-ce bien moi?... Non... je ne veille pas!... Et ce mystère... cette femme!... (Il se lève; Juliette rentre.) mais par où?... (Parcourant la chambre.) Entrer ici!... c'est impossible... tout est fermé! Pas de voisins... pas de fenêtre que celle-ci... trente pieds... Et là... (Il entre dans l'alcôve. Juliette en sort derrière le rideau de droite, et se glisse derrière le chevalet, qui la cache.) rien, rien! Mais qui est-elle?... Se cacher à moi, pour m'entourer de bienfaits que je repousse!... Ce que je veux... c'est elle! c'est son amour; car elle m'aime... oh! oui..... Et moi, je sens

déjà que je suis heureux! mes peines, mes chagrins, j'oublie tout! Une femme!... Vivez pour qui vous aime!

AIR : *En amour comme en amitié.*

Hélas! je viens de m'éveiller!...
Personne!... rien qui me réponde!...
N'aurai-je vu l'espoir briller
Que pour le perdre encore et me voir seul au monde!
Oh! revenez, vous en qui j'ai recours!
Pourquoi me fuir? Que le bienfait s'achève!
Oh! donnez-moi le bonheur que je rêve,
Ou laissez-moi rêver toujours!

(Sur le bis du couplet, il s'assied sur son lit et se laisse aller sur son chevet. Juliette écoute avec anxiété et en respirant à peine... et quand elle le croit endormi, elle veut gagner doucement la porte... mais elle heurte le chevalet.)

LUCIEN, relevant vivement la tête.

Qui est là?... (Juliette, effrayée, éteint la lumière qui est près d'elle sur la table à droite. Lucien se lève.) Quelqu'un... oui... dans l'ombre... cette robe blanche... (Juliette cherche à passer derrière lui.) Oh! vous ne m'échapperez pas.

(Il lui saisit la main qu'elle retire vivement en poussant un cri.)

JULIETTE.

Ah!

(La musique s'arrête.)

LUCIEN.

Mais qui êtes-vous donc? Parlez... (Juliette cherche à s'éloigner.) Oh! vous resterez...

(Il veut aller à elle.)

JULIETTE, à voix basse.

Grâce! grâce! Oh! je vous en prie, de la pitié!

LUCIEN, s'éloignant.

De la pitié! Oh! oui, vous en avez eu pour moi... car c'est bien vous... dont les soins... les bontés...

JULIETTE, tremblante.

Oui!

LUCIEN.

Vous, peut-être... qui au chevet de mon lit... quand j'étais mourant... Oh ! avouez?...

JULIETTE, avec hésitation.

Oui !

LUCIEN.

Vous qui veilliez sur moi comme une sœur... et dont la voix si douce venait me rendre l'espoir quand j'étais malheureux ?

JULIETTE, avec assurance.

Oui !

LUCIEN.

Vous ! Oh ! je le savais bien... mais, alors, pourquoi vous cacher à moi?... pourquoi m'éviter... si... vous m'aimez !... Vous m'aimez ?... (Juliette ne peut répondre.) Oh ! mais, dites donc que vous m'aimez !...

(Il se rapproche d'elle, elle passe vivement devant lui.)

JULIETTE.

Eh bien ! oui... (Baissant la voix.) mais n'approchez pas...

LUCIEN.

Oh ! pour tant de bonté, ce n'est pas trop de ma vie entière !... (Il veut la saisir.)

(La musique reprend.)

JULIETTE, tombant à genoux.

Monsieur !... oh ! monsieur, je suis à vos pieds. Si vous êtes bon... si vous n'êtes pas ingrat...

LUCIEN, s'éloignant.

Ingrat ! Oh ! non, jamais...

JULIETTE.

Laissez-moi partir !...

LUCIEN.

Partir... me quitter... encore ! Oh ! pas avant que je vous connaisse... Je vous verrai ! oh ! oui, malgré vous...

(Il gagne vivement la petite table, tend la main vers le briquet, qui lui

donne aussitôt de la lumière. Pendant ce mouvement, Hortense et Laure ont rouvert la petite porte de gauche, Juliette, qui regardait de ce côté avec inquiétude, les aperçoit, se lève et disparaît avec elles au moment où la chambre s'éclaire.)

LUCIEN, regarde, stupéfait et désolé de ne rien voir.

Ah!... ah! mon Dieu!

(Le rideau tombe.)

ACTE SECOND

Le théâtre représente un petit salon chez madame Gervais. Entrée au fond. A gauche, l'appartement de madame Gervais; à droite, sur le premier plan, une petite porte invisible, devant laquelle se trouve une table avec du papier et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉPINET, puis Mme GERVAIS.

(Lépinet entre doucement par le fond et frappe à la porte de gauche.)

LÉPINET.

Peut-on entrer?... C'est moi!... Lépinet... le marié! (A part.) Et dire que ma femme est là! peut-être en négligé... peut-être en simple fichu! peut-être en... moins encore! ah! (Frappant à la porte.) C'est moi! c'est... (La porte s'ouvre.) La voilà!... mon cœur me dit... Tiens! la belle-maman!

Mme GERVAIS.

Ah! c'est vous, Lépinet? Mon Dieu! que vous êtes impatient!

LÉPINET.

Dame! belle-maman! c'est ma femme!

Mme GERVAIS.

Votre femme! pas encore!... On signe le contrat aujourd'hui!

LÉPINET.

Et après?

Mme GERVAIS.

Demain, la noce !

LÉPINET.

Et après ?

Mme GERVAIS.

Après ?

LÉPINET.

Hein ?

Mme GERVAIS.

Mauvais sujet ! Mais, enfin, voyons... Laure est à sa toilette... vous ne pouvez entrer...

LÉPINET.

Pourquoi ? (Madame Gervais le regarde.) C'est juste !... Ah ! çà, plus de retard... cette amie de ma femme, dont le séjour à la campagne retardait toujours mon bonheur ?...

Mme GERVAIS.

Elle est à Paris !... Une femme charmante... et si bonne... Nous vous présenterons à elle ce matin... et à son mari... un riche banquier... qui nous fait l'honneur de venir au contrat... un millionnaire !...

LÉPINET.

Millionnaire !... Enchanté de faire sa connaissance. Ah çà ! dites-moi... et le ministre... le parrain de ma future ? Vous lui avez rendu visite hier... comment cela s'est-il passé ?

Mme GERVAIS.

Très-bien... il a été charmant !... d'une gaîté ! Il est très-gai depuis la clôture des Chambres, et bon, surtout ! Oh ! le ministère ne l'a pas changé !... et quand je lui ai dit avec un peu d'émotion... un ministre ! on a beau dire, ça fait toujours quelque chose... quand je lui ai dit : Monseigneur, je viens annoncer le mariage de Laure à Votre Excellence !

LÉPINET.

Monseigneur ! Excellence ! ces mots-là sont supprimés.

Mme GERVAIS.

En public, c'est possible... Mais en famille, ça flatte toujours

un peu. Et la preuve, c'est qu'il a souri avec complaisance, et faisant asseoir Laure près de lui : « Tu te maries déjà, ma belle « enfant, lui a-t-il dit... en ce cas, je te dois un cadeau... »

LÉPINET.

Allons donc ! j'en étais bien sûr.

Mme GERVAIS.

« Demande-moi ce que tu voudras, je te promets de te l'ac-« corder. »

LÉPINET.

Et Laure a demandé ?...

Mme GERVAIS.

Rien.

LÉPINET.

Comment, rien ?

Mme GERVAIS.

Elle ne savait que demander.

LÉPINET.

C'est égal ! on demande toujours, que diable ! Je suis là, et le ministre... Monseigneur, comme vous dites en famille, pensait à moi... Quand on dit à une femme : « Demande-moi ce que tu voudras, » ça veut dire : ce qui conviendra à ton mari... chef de division... préfet... receveur général... choisis.

Mme GERVAIS.

Par exemple ! vous qui avez une petite place.

LÉPINET.

Raison de plus pour qu'on m'en donne une grande.

Mme GERVAIS.

Eh bien ! il n'y a pas de temps de perdu ! Laure doit lui écrire aujourd'hui !... c'est convenu... car il ne peut venir à la signature, on lui portera le contrat... et s'il s'intéresse à vous...

LÉPINET.

Air *du Déjeuner d'huîtres.*

Mais j'y compte bien, sur ma foi!
J'ai des droits et je les réclame.
Il faut qu'il s'intéresse à moi,
Car c'est le parrain de ma femme!...
Et moi je touche, pour raison,
De très-près à Son Excellence.

Mme GERVAIS.

Vous n'êtes pas son parent!...

LÉPINET.

Non...
Mais son filleul par alliance!...

Mme GERVAIS.

Allons donc!... J'attends le notaire... Vous avez recommandé à vos amis d'être exacts...

LÉPINET.

Soyez tranquille... Et, tenez, je crois entendre... Ah! oui, déjà... En voilà deux!

SCÈNE II.

Mme GERVAIS, LÉPINET, ROGER, LUCIEN.

ROGER.

Eh! viens donc, te dis-je!... Tiens, le voilà, ce cher Lépinet... Tu vois, nous sommes exacts!...

LÉPINET, à part.

Décidément, il paraît que je l'ai invité.

ROGER, saluant madame Gervais.

Madame...

LÉPINET.

Madame Gervais, ma belle-mère... la bonne maman de mon

épouse !... (A madame Gervais.) M. Roger, un de mes amis... Tu es avocat, n'est-ce pas ?

ROGER.

Je crois que oui !...

LÉPINET.

Et un autre ami... M. Lucien Desroches !

Mme GERVAIS.

Ah ! monsieur...

(Lucien salue.)

LÉPINET.

Hein ?... est-ce que j'ai un mauvais caractère, un mauvais cœur ? Vous voyez, je l'ai invité à ma noce, ce cher camarade... et il y vient ! C'est une surprise que je voulais vous faire... et une réponse à vos reproches.

Mme GERVAIS.

C'est très-bien ! Monsieur est un artiste distingué, dont j'ai entendu souvent parler.

LUCIEN, vivement.

Par qui donc, madame ? (Se reprenant.) Oh ! pardon !... C'est que j'ai été si étonné... d'un intérêt auquel je n'avais aucun droit... et puis, vous avez dit que je m'étais plaint de Lépinet...

Mme GERVAIS.

Cela m'est revenu... je ne sais plus comment... mais je suis bien aise qu'il en soit ainsi !

LÉPINET, serrant la main à Lucien.

Rien du tout, n'est-ce pas ? Oh ! mon Dieu ! comme ta main tremble !

LUCIEN.

Mais non... mais non, je t'assure !...

ROGER.

Ah ! c'est possible !... Pauvre garçon !... Si vous saviez dans quel état je l'ai trouvé ce matin... pâle... agité... une fièvre brûlante !...

LÉPINET.

Toi !

Mme GERVAIS.

Vous êtes malade, monsieur ?...

LUCIEN.

Oh ! peu de chose, madame.

ROGER.

Oui, des idées à lui... un rêve, une apparition... est-ce que je sais? Il était encore en extase... Depuis chez lui, dans chaque femme qu'il rencontre, il croit voir ou entendre...

LUCIEN.

Roger !

LÉPINET.

Qui donc ?

ROGER.

Une jeune fille qui lui rend visite, en secret !

LÉPINET.

Celle d'hier !

LUCIEN.

Je vous en prie !... une pareille supposition...

LÉPINET, bas à Mme Gervais.

Une femme superbe... Je l'ai vue... et...

Mme GERVAIS, l'interrompant.

Mais, Lépinet !...

LÉPINET.

C'est juste ! (Bas, à Roger.) Chut ! Vous avez fait rougir ma belle-maman.

SCÈNE III.

LES MÊMES, JULIETTE, puis LAURE.

JULIETTE, courant à Mme Gervais.

Nous voici, madame, nous voici ! ne vous impatientez pas... La mariée est charmante.

LUCIEN, écoutant.

Ciel !

LÉPINET.

Vraiment !

JULIETTE, se retournant vers Lépinet.

Oui, monsieur, charmante... et... (Apercevant Lucien et Roger.) Ah !...

ROGER.

Oh ! la jolie personne !

LUCIEN, avec émotion.

Cette voix !

LÉPINET, à Lucien et à Roger.

Une pauvre jeune fille, élevée avec ma femme, par charité... Pas mal... mais pas le sou.

Mme GERVAIS, allant au-devant de Laure.

Eh ! viens donc, ma chère enfant... M. Lépinet trouve que tu te fais bien attendre.

LÉPINET.

Je sèche ! c'est à la lettre... je sèche, belle Laure ! Belle ! c'est le mot. (Lui baisant la main.) Que d'envieux je vais faire !... Et, pour commencer, permettez-moi de vous présenter deux de mes bons amis !...

(Juliette fait un signe à Laure.)

LÉPINET.

M. Roger... un avocat, à ce qu'il croit...

ROGER, passant près de Laure.

Mademoiselle... Lépinet a raison... son bonheur fera bien des... bien des...

LAURE.

Vous êtes bien bon, monsieur.

ROGER, la reconnaissant.

Ah ! mon Dieu !...

LÉPINET, qui a rejoint Lucien.

Hein? Tu dis...

ROGER.

Rien... rien... (A part.) Mais... c'est elle, c'est elle! Ah çà! mais, Lépinet ne l'a donc pas vue?

LÉPINET, présentant Lucien.

M. Lucien... Lucien Desroches... jeune peintre qui donne de grandes espérances...

LAURE, le regardant.

Ah!... je suis bien aise... J'ai déjà vu monsieur...

LUCIEN.

Mademoiselle... En effet, je crois me rappeler... à Auteuil... une contredanse!

LAURE.

Oui, c'est cela, je disais bien...

(Elle rejoint madame Gervais.)

ROGER, bas, à Lucien.

Bravo! Vous jouez votre rôle à merveille... Mais vous avez beau faire... c'est elle... l'inconnue d'hier... la robe rose... je la reconnais...

LUCIEN, bas, montrant Juliette.

Elle!... cette jeune fille?...

ROGER, bas.

Eh! non... L'autre... la mariée.

LUCIEN.

Laisse-moi donc tranquille!...

LÉPINET, entre eux.

N'est-ce pas qu'elle est bien... ma femme? (En ce moment, Laure et Juliette échangent un signe d'intelligence.) Vous ne me faites pas compliment?

ROGER, lui serrant la main.

Si fait... parbleu! une femme... que... Et puis, tu seras heu-

reux... (A part.) Je l'ai toujours dit, il y a des figures qui ne trompent pas !...

Mme GERVAIS.

Si ces messieurs veulent passer dans le salon, en attendant le notaire?...

LUCIEN.

Avec plaisir... J'ai vu un piano en entrant; ces demoiselles feront peut-être de la musique. (A Juliette.) Mademoiselle doit chanter?...

JULIETTE, timidement.

Non...

LUCIEN.

Je suis sûr que la voix de mademoiselle est charmante?

JULIETTE, plus bas.

Non.

ROGER, à part.

Petit roué!

Mme GERVAIS.

Juliette est trop modeste... elle a une jolie voix.

ROGER, à part.

Il ne regarde pas l'autre... C'est toujours comme ça !..,

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HORTENSE.

HORTENSE, en dehors.

Eh! oui... Laure!... Juliette!... madame Gervais... Je vais les trouver.

LAURE.

Hortense!

JULIETTE.

Oui, c'est elle!

Mme GERVAIS, les retenant et remontant la scène, suivie de Juliette.

Restez... Elle vient par ici...

LÉPINET.

Ma chère Laure! vous allez me présenter... il faut que je connaisse votre amie... car les amis de nos amis... Ah! ah! ah!

ROGER, à part.

Il me crispe. (Bas, à Lucien.) Enlever la femme d'un ami... avant!... Ça ne se fait pas.

HORTENSE, entrant.

Ma chère Laure!... Bonjour, Juliette! Ah! madame Gervais, je craignais de vous avoir fait attendre.

LAURE, bas.

Prends garde... Ils sont là...

(Juliette va pour lui parler, mais elle s'aperçoit que Lucien la regarde, et elle s'arrête.)

LÉPINET, passant près de Laure.

Madame, enchanté... de...

HORTENSE, se retournant vers Lucien et Roger.

Pardon, messieurs... (Montrant Lucien.) Ah! le marié, sans doute!...

LUCIEN.

Non, madame, je n'ai pas ce bonheur-là!

ROGER, riant, à part.

Oh!

LÉPINET, faisant le tour et venant se placer entre Laure et Hortense.

Présentez-moi donc!

LAURE.

Hortense, voici M. Lépinet, mon mari... pour qui je te demande ton amitié.

HORTENSE.

Ah! monsieur... le mari de ma chère Laure peut y compter...

LÉPINET.

Madame, enchanté de... (La reconnaissant.) Ah! mon Dieu!

Mme GERVAIS.

Qu'est-ce donc ?

LÉPINET.

Rien, rien... C'est que... je croyais... il me semblait... oui, j'ai eu l'honneur de voir madame... (Jetant un regard vers Lucien.) quelque part...

HORTENSE.

Moi ?... Je ne crois pas... Quand on a vu monsieur, on doit s'en souvenir...

(Juliette, Hortense et Laure vont entourer le fauteuil de madame Gervais, qui s'est assise.)

LUCIEN, bas, à Lépinet.

Que veux-tu dire ?...

LÉPINET, bas à Lucien.

La dame d'hier... chez toi... la robe blanche... Chut... je n'ai pas l'air...

LUCIEN, à part.

Ah ! bien ! à l'autre, maintenant.

LÉPINET, bas, à Roger.

Hein ! Dis donc, Roger... une femme mariée !... (Il rit.) Tu la reconnais aussi ?...

ROGER, stupéfait.

Moi ? je... (A part.) Comment ? Il rit ! il rit ! Mais c'est sa femme !

LUCIEN. à part.

Ah çà ! ils sont fous tous les deux ! (Regardant Juliette.) et moi aussi... j'en ai peur !...

Mme GERVAIS.

Ma chère Hortense, et votre mari que vous deviez nous amener ?...

HORTENSE.

Il s'occupe de son élection... car il se fait nommer député... Il y tient... il n'en dort pas. Et puis, il attend, je crois, des nou-

velles d'un procès... en province... (Regardant Lucien.) qu'il perdra, (A part.) j'espère.

LÉPINET, bas, à Lucien, en riant.

Ce mari-là doit perdre souvent... (A Roger.) Une jolie femme !... Le gaillard... hein ?

ROGER, riant.

Oui... oui... (A part.) Ma foi, je n'y suis plus du tout.

LUCIEN, à part.

C'est singulier !...

LAURE, à Hortense.

Que c'est bien à toi d'être venue ainsi !... J'avais besoin de te voir !

JULIETTE.

Et moi aussi !...

(Laure et Hortense lui font signe d'éloigner tout le monde.)

LÉPINET, bas, à Lucien.

Tout ce que je demande, c'est que ma femme ne sache rien de ton intrigue avec l'autre... son amie.

LUCIEN.

Ah !...

JULIETTE.

M. Lépinet, j'oubliais de vous dire que M. Ribaudon, notre propriétaire... (Elle voit que Lucien la regarde et elle baisse la voix peu à peu.) vous attend... ce matin... à présent !...

LÉPINET.

Oh ! ce matin ! à présent ! Ribaudon !...

Mme GERVAIS.

Allez-y, Lépinet, vous avez le temps. (A Laure.) Toi, mon enfant, tu dois écrire au ministre...

LÉPINET.

Pour moi ?... Demandez-lui peu de chose... ce qu'il y a de

mieux. Faites cela pour moi... qui fais tout ce que vous voulez.

LAURE, le prenant par la main et l'amenant sur le devant.

Oh ! tout !... Vous m'aviez promis de ne plus fumer !...

LÉPINET.

Eh ! mais, il me semble...

LAURE, à demi voix.

Hier !

LÉPINET, tout confus, à part.

Ah bah ! (Regardant Roger et flairant sa manche.) Est-ce que ça sent encore ?... Oh ! ce n'est pas le même habit.

Mme GERVAIS.

Monsieur Lucien, voulez-vous me donner votre bras jusqu'au salon ?...

LUCIEN, lui donnant le bras.

Madame !...

LAURE, à qui Roger offre son bras.

Pardon ! il faut que j'écrive.

HORTENSE, à Lépinet, qui lui offre son bras.

Pardon !... j'ai à parler à Juliette.

LUCIEN, à part.

Laquelle ?...

AIR *de Strauss.*

Mme GERVAIS.

Dans le salon il faut nous rendre,
Car nos amis arrivent tous.
On ne doit pas se faire attendre :
Ça porte malheur aux époux.

LAURE, HORTENSE, JULIETTE.

Au salon, avant de nous rendre,
Ici nous restons entre nous...
Mais bientôt, sans nous faire attendre,
Nous irons nous rejoindre à vous.

ROGER.

Fort bien, je commence à comprendre :
Ils s'étaient donné rendez-vous !...
Mais il a su, pour mieux s'y prendre,
Se faire inviter par l'époux !

LÉPINET.

Fort bien ! je commence à comprendre !
Ils s'étaient donné rendez-vous !
Après la noce, on doit s'attendre
A ne plus se revoir chez nous !

LUCIEN.

D'honneur ! je n'y puis rien comprendre,
Mais c'est ici le rendez-vous !
Je reviens les voir, les entendre...
Prolonger des moments si doux !...

LÉPINET, pouffant de rire, à Roger.

Dis donc ! Le plus drôle... c'est le mari.

ROGER, de même, à Lépinet.

Oui... oui ! (A part.) Il y en a un de nous deux qui est bête !

(Ils sortent sur la musique, précédés de madame Gervais et de Lucien, que les trois jeunes femmes suivent des yeux, et qui, en sortant, se retourne pour les regarder encore.)

SCÈNE V.

JULIETTE, LAURE, HORTENSE.

HORTENSE.

Enfin, ils sont partis

LAURE.

Je respire.

JULIETTE.

Oh ! d'abord, je ne veux plus me trouver en face de lui... Il me fait peur !...

HORTENSE.

Et M. Lépinet... il a cru me reconnaître.

LAURE.

Et ce jeune homme qui m'a vue hier...

JULIETTE.

A peine si j'ose parler... Il m'écoute... il reconnaît ma voix, c'est sûr... Et, cependant, j'étais si émue, je parlais si bas...

HORTENSE.

Ce n'est qu'un soupçon, sans doute... comme pour ces messieurs ; nous nous échappions si vite.

LAURE.

Heureusement ! M. Lépinet, mon futur, qui m'aime tant... et que je dois aimer... car, enfin, il m'épouse... et c'est un honnête jeune homme... un peu simple, mais on dit que ce n'est pas un mal... jugez donc, s'il apprenait qu'hier... j'étais dans cette chambre !

HORTENSE.

Et mon mari ! l'homme le plus jaloux !...

LAURE.

Mon mariage serait rompu...

HORTENSE.

J'aurais des scènes de ménage... et c'est affreux !. . (A Laure.) Tu sauras ça plus tard.

JULIETTE, descendant entre elles.

Et moi !... une pauvre jeune fille... surprise la nuit... Oh ! j'ai cru que c'était ma dernière heure !

LAURE.

Mais, enfin, que t'a-t-il demandé ?...

JULIETTE.

Oh ! des choses !... Il m'a demandé si c'était moi qui veillais sur lui... sans cesse... J'ai répondu : Oui !... Il m'a demandé si c'était moi qui chantais à ma fenêtre pour le consoler... Oh ! j'ai répondu : Oui !... Ah ! que c'était bien à lui de n'avoir pas oublié ce temps où je le consolais... de loin... sans le connaître.

LAURE.

Et ensuite, il t'a demandé ?

JULIETTE.

Si c'était moi qui, lorsqu'il était malade, venais m'asseoir à son chevet, chez ces pauvres gens qui l'avaient recueilli dans leur mansarde...

HORTENSE, émue.

Où j'allais les secourir quand je le trouvai mourant ! Bon jeune homme ! il s'en souvient !

JULIETTE.

Dame ! j'ai répondu : Oui... (Mouvement d'Hortense.) J'étais si troublée !... Il m'a demandé si je l'aimais...

HORTENSE.

Tu as répondu ?

JULIETTE.

Oui !

LAURE.

O ciel !

JULIETTE.

Oh ! vois-tu... il m'aurait demandé... je ne sais quoi, j'aurais toujours répondu : Oui !...

LAURE.

Mais cela pouvait te mener très-loin !...

JULIETTE.

Aussi, s'il s'entête à vouloir me reconnaître, je dirai que je n'étais pas seule.

LAURE, à Hortense.

C'est Hortense qui a eu cette idée.

HORTENSE.

L'idée... à la bonne heure ; mais le moyen, c'est vous...

LAURE.

Oh ! d'abord, je dirai que ce n'est pas moi qui ai voulu.

JULIETTE, parlant en même temps que Laure.

Je dirai que c'est vous qui m'avez conduite.

HORTENSE, les interrompant et passant entre elles.

Vous ne direz rien... rien du tout... ni moi non plus... Se dénoncer ! Ah ! fi donc ! c'est mal ! Soutenons-nous, au contraire... et jurons que, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, nous n'avouerons jamais rien...

LAURE.

Je le jure !

JULIETTE.

Oh ! moi, je jure tout ce que vous voudrez...

HORTENSE.

D'ailleurs, un indiscret !

LAURE.

Un bavard !

JULIETTE.

Oh ! c'est vrai qu'il l'est !

HORTENSE.

Allez donc lui avouer... à lui, à ses amis... qu'après l'avoir sauvé, consolé... témoins invisibles de son infortune, de son désespoir, nous nous sommes dévouées pour lui donner du courage, pour le protéger dans ce monde, où il avait perdu jusqu'à l'espérance... Et cela, pour le plaisir de faire un peu de bien !

LAURE.

Voilà tout !

JULIETTE, soupirant.

Oui, voilà tout !

HORTENSE.

On ne nous croirait pas... Nous trahir, c'est nous perdre... sans profit pour lui !

AIR *du Piége.*

Nous ne pouvons plus rien pour son bonheur.

LAURE.

J'y renonce, mais il m'en coûte.

HORTENSE.

Son procès perdu... j'en ai peur!...
Rien pour sa fortune.

LAURE.

Sans doute!
Souhaitons que bientôt, hélas!
Par l'hymen elle soit refaite.

JULIETTE.

Quel malheur de ne pouvoir pas
Lui donner ce qu'on lui souhaite.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN, au fond.

Ah ! encore ensemble!

LAURE, sans le voir.

Oh ! mon Dieu ! non ! nous ne pouvons plus rien... Il faut y renoncer !

JULIETTE, bas.

C'est lui !...

HORTENSE, bas.

Chut !

LUCIEN, à part.

Si elle est ici, je saurai bien...

LAURE, allant s'asseoir d'un air d'indifférence à la table de droite.

Vous dites donc qu'il faut que je demande à mon parrain... pour mon mari...

HORTENSE, la suivant.

Oh ! il n'est pas difficile : ce qu'il y a de mieux.

JULIETTE, gagnant la droite avec elles.

Hier, il se contentait d'une sous-préfecture, ensuite d'une place de chef de division. (Bas.) Il s'approche. (Haut.) Enfin, comme l'appétit lui vient... en montant, d'une recette générale. (Feignant d'apercevoir Lucien, que sa voix semble attirer jusqu'à elle.) Oh !

HORTENSE, de même.

Oh !

LAURE, de même.

Oh !

JULIETTE.

Mon Dieu, monsieur, que vous m'avez fait peur !

LUCIEN.

Pardon... pardon, mesdames... Je vous dérange, peut-être... C'est que cette voix... comme je passais... Je suis si ému !...

JULIETTE, bas.

Là, vous voyez !

(Elle gagne la gauche.)

HORTENSE.

Ému !... et de quoi ?

LUCIEN.

Mais je n'oserais... je ne saurais vous le dire... ce qui m'arrive est d'une bizarrerie...

LAURE.

En vérité ?

HORTENSE.

Ah ! contez-nous cela.

JULIETTE, que Lucien regarde.

Vous paraissez si faible ! Asseyez-vous donc, monsieur.

LUCIEN.

Merci... merci... Mademoiselle écrivait...

LAURE.

Oh ! une lettre d'affaire... Dites toujours... j'écoute.

HORTENSE.

Il s'agit de votre tableau peut-être... car vous exposez !...

LUCIEN.

Je me suis présenté trop tard... Refusé ! (Mouvement des trois femmes.) Oh ! je n'y pense plus !

HORTENSE.

Je comprends... cette histoire si bizarre...

LUCIEN.

C'est un roman.

JULIETTE.

J'aime beaucoup les romans.

LAURE.

C'est peut-être un conte !

LUCIEN.

Non... tout est vrai... tout ce que je puis dire, du moins... et vous êtes si bonnes ! je puis vous confier un secret... que je voudrais conter à tout le monde !..

HORTENSE, les regardant d'un air d'indifférence.

Voilà ! (A Lucien.) Eh bien ! monsieur...

LUCIEN, continuant.

Seul et sans fortune... j'ai trouvé, je ne sais où, un appui... une sœur... je n'ose dire mieux ! qui veille sur moi... en secret... (Vivement, à Laure qui se détourne pour rire.) Ah ! vous souriez ?...

LAURE.

Moi ?... dame ! c'est très-intéressant !...

JULIETTE.

Et très-gentil !...

HORTENSE.

Cet être imaginaire...

LUCIEN.

Imaginaire ! non... Elle existe !...

HORTENSE.

Elle !... une fée...

LUCIEN.

Une fée... oh ! non !

AIR *de Turenne.*

Nous n'avons plus ces belles fées,
Marraines aux doux talismans,
Qui de vœux, d'espoir, de trophées,
Nous entouraient au bon vieux temps.
Aux malheureux, chères comme aux amants !
Dans l'infortune, hélas ! on les regrette,
Mais je le sens, pour dernière faveur,
Aux femmes, pour notre bonheur,
Elles ont laissé leur baguette !

LAURE.

Ah ! vous croyez ?

JULIETTE, à part.

Il pense très-bien, ce jeune homme !

HORTENSE.

Continuez donc, monsieur... cette femme...

LUCIEN.

Non... une fée, vous avez raison... elle me protége... elle me donne du courage... elle me prodigue ses bienfaits... Hier encore, elle s'est introduite chez moi !... Comment ? par où ? Je l'ignore... mais Roger et Lépinet étaient là... ils l'ont vue s'échapper... parfaitement vue... Seulement, l'un prétend qu'elle avait une robe blanche ; l'autre, qu'elle avait une robe rose... (Juliette et Laure se mettent à rire. Il passe vivement à Laure, qui éclate d'abord.) Mademoiselle...

HORTENSE, qui a passé à Juliette pour lui imposer silence.

Ils ont cru voir... une plaisanterie.

LUCIEN.

Mais non... car moi-même... resté seul... je me suis retrouvé avec elle...

HORTENSE.

Ah ! permettez... si elle venait de s'échapper, comment a-t-elle pu...

LAURE.

C'est juste !...

JULIETTE.

Voilà !

LUCIEN.

Et c'est ce qui me confond ! ce que je ne puis comprendre... Elle était sortie... et pourtant...

HORTENSE, vivement, entre eux.

Est-elle jolie, monsieur?

LUCIEN.

Je ne l'ai pas vue... La nuit, dans l'ombre... elle m'a parlé... je l'ai entendue... sa voix est encore là... Et ce que vous ne croirez pas, ce que je n'ose vous avouer... c'est que cette voix... et celle de mademoiselle Juliette, c'est tout à fait la même chose...

JULIETTE.

Ah ! ah ! monsieur, quelle idée !

LAURE.

Je disais bien... c'est un conte.

HORTENSE.

Vous voyez pourtant comme on serait compromise.

LUCIEN, hésitant.

C'est que ce n'est pas tout...

LAURE, JULIETTE, HORTENSE.

Ah !

LUCIEN.

Non... Figurez-vous... Oh ! vous allez vous moquer de moi, peut-être...

HORTENSE.

Allez donc toujours !

LUCIEN.

Lépinet et Roger prétendent reconnaître ici cette dame qu'ils ont vue s'échapper... seulement... voilà où ils ne s'accordent pas... L'un soutient que c'est (Montrant Laure.) ma danseuse d'Auteuil...

LAURE.

Ah ! mon Dieu !

LUCIEN, continuant.

Et l'autre, que c'est...

HORTENSE, l'interrompant.

Cette pauvre Juliette !

LUCIEN.

Vous, madame !

HORTENSE.

Moi ! c'est de la folie !...

LUCIEN.

N'est-ce pas ?... C'est ce que je leur ai dit... c'est ce que je me dis à moi-même... Et pourtant, ces idées, toutes folles qu'elles sont, ont un charme pour moi... Je désire et je crains, tout à la fois, de pénétrer ce mystère... S'il était vrai ! si j'étais aimé !... (Mouvement des trois femmes.) Oh ! pardon ! Mais pourquoi ?... quel intérêt ?... Mettez-vous à ma place.

HORTENSE, se rapprochant de lui.

A votre place, monsieur, ce mystère dont on s'environne, je le respecterais... au moins par reconnaissance... et si une femme... car c'est bien une femme... avait eu l'imprudence de se compromettre pour me protéger, pour veiller sur moi... je me

mets à votre place... oh ! sans chercher à connaître celle qui se cache ainsi, je garderais au fond de mon cœur ce secret que vous confiez à tout le monde... à nous-mêmes, que vous voyez pour la première fois... Le seul moyen de prouver qu'on est digne de son bonheur... c'est d'être discret. (Gaîment.) Vous l'avez oublié.

LUCIEN, confus.

Oh ! je me le rappellerai maintenant.

JULIETTE, gaîment.

Au fait... ce M. Roger... un jeune homme très-bavard.

LAURE.

Et M. Lépinet !

LUCIEN.

Oh ! lui, il ne sait rien... je ne lui ai rien dit.

HORTENSE.

Vous avez bien fait... non pas pour moi, qui ne vous connais pas...

JULIETTE.

Ni moi.

LAURE.

Nous serons discrètes, c'est une leçon pour vous... un homme !

LUCIEN, vivement ému.

J'ai eu tort, sans doute... Comment supposer... moi qui vous suis inconnu... Oh ! pardonnez une pensée... une espérance qui était encore du bonheur... Je me trompais... je le vois... eux aussi. Adieu, mesdames.

ENSEMBLE.

Air : *Walse de Strauss.*

LUCIEN.

Je vais partir,
Pour obéir
A votre arrêt !
Je suis discret.
Loin de ces lieux,
Moins malheureux,

Je me tairai
Et j'attendrai.

LAURE, JULIETTE, HORTENSE.

Il va partir,
Pour obéir
A notre arrêt !
Il est discret.
Loin de ces lieux,
Moins malheureux,
Il se taira!
Il attendra!...

(Lucien salue et se retire ; elles le suivent des yeux.)

JULIETTE, bas.

Il s'en va !

HORTENSE, bas.

Oh ! tant mieux !

LAURE, à part.

C'est dommage !

(Lucien se retourne pour les regarder une dernière fois, et comme il va pour sortir, M. Chambry se fait entendre.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. CHAMBRY.

M. CHAMBRY, entrant.

En vérité, ces petites gens !

HORTENSE.

Oh ! (A part.) Mon mari !

LUCIEN, s'arrêtant et stupéfait.

Monsieur...

M. CHAMBRY.

Eh ! mais... je ne me trompe pas... M. Lucien !...

JULIETTE.

O ciel !

LAURE, courant à M. Chambry.

Un ami de mon futur ! de M. Lépinet !...

M. CHAMBRY.

Ah bah ! ah bah !... Ma foi, mon cher monsieur, je ne m'attendais pas à cette rencontre.

LUCIEN.

Ni moi non plus, je vous assure... Mais, au fait, cette dame dont vous me parliez hier... qui me protége... elle est ici, peut-être...

M. CHAMBRY.

Parbleu ! quand je vous disais qu'elle était à la campagne... j'ignorais qu'elle était de retour, de la matinée.

LUCIEN.

Elle est ici !...

M. CHAMBRY.

Sans doute, la voilà !... c'est ma femme !...

LAURE, gagnant la droite.

Bien !

JULIETTE, gagnant la gauche.

Aïe !

HORTENSE.

Eh quoi ! c'est monsieur qui plaide à Orléans ?... Je ne savais pas...

LUCIEN.

Madame !...

M. CHAMBRY.

Certainement... Et M. Lucien peut te dire que j'ai insisté... au nom de M. Chambry... pour une transaction qu'il a refusée !

LUCIEN.

Que je refuse encore ! J'ai bon espoir... Mais je n'en remercie pas moins madame, d'un intérêt qui me touche d'autant plus

qu'elle ne me connaissait... (Se reprenant.) qu'elle ne me connaît pas.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LUCIEN.

Loin de ces lieux,
Moins malheureux,
Je me tairai
Et j'attendrai.

JULIETTE, LAURE, HORTENSE.

Loin de ces lieux,
Moins malheureux,
Il se taira,
Il attendra.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LAURE, HORTENSE, M. CHAMBRY, JULIETTE.

M. CHAMBRY.

Eh ! mais, ce petit jeune homme !... Il est fort heureux qu'il ne sache pas qui je suis ! Ah çà ! mais il parle encore d'espoir !... Il ne sait donc pas qu'il a perdu son procès ?...

HORTENSE et LAURE.

Que dites-vous ?...

JULIETTE.

Perdu !

M. CHAMBRY.

Tout à fait... j'en reçois la nouvelle à l'instant... c'est-à-dire.. quant à la mémoire de son père, elle reste sans tache, mais les 50,000 francs rentrent dans la caisse de mon frère...

LAURE.

C'est-à-dire, dans vos mains...

JULIETTE.

Et il est ruiné, quand déjà on lui ferme le Louvre.

LAURE.

Quand il part désespéré.

M. CHAMBRY.

Ah çà ! vous portez toutes un intérêt à ce petit Lucien...

LAURE.

C'est qu'il est malheureux... qu'il ne lui reste rien... (Comme frappée d'une idée.) Oh ! si fait, si fait !

(Elle court à la table, et prend la lettre qu'elle écrivait.)

JULIETTE.

Mais il ne partira pas ainsi... Oh ! c'est impossible.

LAURE, à Hortense.

L'abandonner dans un pareil moment !

HORTENSE, bas.

Non... mais ne le retenez pas...

M. CHAMBRY.

Que dites vous donc?...

LAURE.

Je dis que c'est bien mal à vous, un banquier, un richard, de lui gagner un procès aussi injuste. Oui, oui... injuste ! Je ne sais pas ce que c'est, mais j'en suis sûre.

JULIETTE.

Et moi aussi, j'en suis sûre !

M. CHAMBRY.

Ah çà ! mais elles sont folles, ces petites filles...

HORTENSE, bas à Laure et à Juliette.

Laissez-moi !

(Juliette et Laure sortent lentement.)

SCÈNE IX.

HORTENSE, M. CHAMBRY, s'asseyant à gauche.

HORTENSE, à part.

Allons, du courage !

M. CHAMBRY.

J'ai eu tort de gagner mon procès !

HORTENSE, l'enlaçant de son bras et avec émotion.

Peut-être, mon ami ! Un jeune artiste dépouillé de son mince patrimoine... par vous, qui êtes si bon ! aisance, mariage, avenir... il perd tout. (Lui mettant la main sur le cœur.) Est-ce que vous ne sentez pas quelque chose là ?

M. CHAMBRY.

Je ne sens rien du tout... D'ailleurs, ma chère, j'ai fait ce que tu as voulu... j'ai été trouver ce garçon... à son sixième étage... Que diable !... ça doit compter pour quelque chose... j'ai des jambes... Il a refusé...

HORTENSE.

C'est qu'alors l'honneur de son père était en cause... mais à présent qu'il ne s'agit plus que de sa fortune...

M. CHAMBRY.

Il s'en fera une autre... avec du talent... On dit que les artistes, les gens de lettres, sont tous millionnaires.

HORTENSE.

Oh ! non, pas tous !... Bien souvent encore le génie s'épuise à lutter contre la misère... Autrefois de grandes familles lui tendaient la main... la noblesse le couvrait de son patronage... Mais vous, mon ami, riche de ce monde, qui vous élevez à votre tour ; épurez donc un peu cette aristocratie nouvelle !

AIR :

Que le talent, le malheur, la souffrance,
Trouvent chez vous ce qu'ils devaient aux grands.
Puisqu'aujourd'hui l'or est une puissance,
Et puisqu'il fait les titres et les rangs,
Vous qui chez nous brillez par la richesse,
Par vos bienfaits faites-nous la bénir,
Et pour en faire une noblesse
Commencez donc par l'ennoblir !

M. CHAMBRY.

Des phrases !... qu'est-ce que ça me rapportera ?

HORTENSE.

Ah ! monsieur !

M. CHAMBRY.

C'est vrai !... Est-ce que la presse m'en tiendra compte ! est-ce que ça me fera nommer député ?

HORTENSE, vivement.

Pourquoi pas?...

M. CHAMBRY, se levant.

Laisse-moi donc tranquille, ma chère !... Tiens! toi qui aimes à secourir le malheur, témoin encore ce petit Lucien, que tu protéges de loin... incognito, et par charité...

HORTENSE, contenant son émotion.

Oui... par charité !

M. CHAMBRY.

Et moi... ton mari, tu me fais faire ce que tu veux... je donne... je donne... tu dis que c'est d'un bon effet... c'est possible !... mais les journaux n'en disent rien... C'est à dégoûter d'être charitable !

HORTENSE, à part.

Le moyen de réussir !... Je n'obtiendrai rien.

M. CHAMBRY.

Hein... Ce que je te dis là te fait de la peine?

HORTENSE.

Pour vous, qui êtes meilleur que vous ne paraissez. Vous craignez les journaux!...

M. CHAMBRY.

Non... mais j'en ai peur... Encore, s'ils ne disaient rien!... mais ils m'abîment... Enfin, tu sais que je veux entrer à la Chambre! c'est mon ambition... Chacun la sienne! Je suis sur les rangs dans le Loiret... et le journal d'Orléans me fait une guerre à mort !

HORTENSE.

Aussi, comme c'est adroit à vous d'avoir là au milieu de vos électeurs... un procès qui ruine un jeune artiste, un de leurs compatriotes !...

M. CHAMBRY.

Est-ce ma faute?...

HORTENSE.

Un procès injuste...

M. CHAMBRY.

Ça regarde la justice.

HORTENSE, frappée d'une idée.

Ah! au fait! ce procès... il est gagné... et alors si vous vouliez, la partie serait bien plus belle pour vous!

M. CHAMBRY.

Que veux-tu dire?

HORTENSE.

Que c'est une occasion magnifique de forcer vos adversaires à faire votre éloge, à vous porter aux nues... comme le banquier le plus généreux et le plus digne du choix de ses concitoyens.

M. CHAMBRY.

Comment?

HORTENSE.

Hier encore, dans un moment de colère, ne disiez-vous pas que vous donneriez 100,000 francs pour être élu?...

M. CHAMBRY.

Oui, dans un moment de colère !

HORTENSE.

Eh bien ! ça ne vous coûtera que la moitié que vous restituez à ce pauvre jeune homme.

M. CHAMBRY.

Ah ! permets, permets... ma chère... Je restitue !...

HORTENSE.

Mieux encore... vous donnez !... Amour des arts, générosité pure ! Vous écrivez à M. Lucien une lettre charmante, adroite, spirituelle... nous la ferons ensemble !... et par une indiscrétion toute naturelle, elle paraîtra dans le Journal du Loiret... et dans les autres... Ils se copient tous.

M. CHAMBRY.

A la bonne heure... mais...

HORTENSE.

Quel démenti pour ces gens qui disent, qui écrivent... que vous êtes un cœur sec et froid, un marchand de poterie, amassant, à vendre de la terre cuite, des millions devenus stériles dans vos mains.

M. CHAMBRY.

C'est vrai, je l'ai lu.

HORTENSE, avec entraînement.

Vous les pulvérisez d'un mot, et vous pourrez vous montrer au milieu des électeurs... à Orléans, où toutes les casseroles du Loiret vous attendent pour vous tympaniser ; au lieu de cela, on vous reçoit à bras ouverts, comme le bienfaiteur des malheureux ! on vous donne une sérénade.

M. CHAMBRY.

Folle que tu es !

HORTENSE.

AIR *de l'Homme fossile.*

Vous revenez député... mieux encore !
Cité partout, votre nom, plein d'espoir,
Sera de ceux qu'on aime, qu'on honore,
Qui mènent droit aux honneurs, au pouvoir !
Vous irez droit aux honneurs, au pouvoir !
Attendez tout de l'estime publique.
Quel triomphe ! en serez-vous fier !...

M. CHAMBRY.

Je le trouverais magnifique !...
Si ça ne coûtait pas si cher !

Cinquante mille francs !...

HORTENSE.

On ne dira plus que vous n'êtes pas libéral !

M. CHAMBRY.

J'aime mieux faire du bien à ce jeune homme autrement... On me fait une galerie de tableaux, je lui commanderai des paysages.

HORTENSE.

Et j'y pense... Il y a ici un de ses amis, M. Roger.

M. CHAMBRY.

Ah ! oui, je connais... un air goguenard !

HORTENSE.

C'est un avocat journaliste.

M. CHAMBRY.

Ah bah! un journaliste!... encore un!... Mais que m'importe !

SCÈNE X.

LES MÊMES, Mme GERVAIS.

Mme GERVAIS, *arrivant entre eux.*

Ah ! M. Chambry... Pardon, je suis encore un peu troublée !

M. CHAMBRY.

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

Mme GERVAIS.

C'est ce petit M. Lucien qui nous a fait une peur...

M. CHAMBRY.

Comment cela ?

Mme GERVAIS.

Il allait partir... La mariée le priait les larmes aux yeux de rester... il la regardait d'un air... Il a le cerveau fêlé, ce jeune artiste !... Tout à coup, Juliette venait de se mettre au piano... nous l'écoutions chanter... le voilà qui pousse un cri! il était suffoqué par la chaleur, à ce qu'il dit...

M. CHAMBRY, à Hortense.

La chaleur... ou quelque mauvaise nouvelle.

Mme GERVAIS.

On l'entoure... il veut s'en aller... Ce n'est pas moi qui le retiendrai ! Mais je vous cherchais, M. Chambry... Vous m'avez promis de lire le contrat, vous entendez les affaires.

M. CHAMBRY.

Mon Dieu ! madame, avec plaisir...

HORTENSE, à Mme Gervais, passant au milieu.

Dans votre chambre, n'est-ce pas ? J'accompagne mon mari. (Bas à Chambry.) Oh ! ce n'est pas ton dernier mot.

M. CHAMBRY.

Si fait !... il est trop tard.

(Ils sortent par la gauche.)

Mme GERVAIS.

Je vous suis.

(Elle va pour sortir avec eux.)

SCÈNE XI.

LUCIEN, LÉPINET, Mme GERVAIS.

LÉPINET.

Eh ! non, mon cher, tu ne t'en iras pas.

LUCIEN, se débattant.

Mais, je te jure...

LÉPINET, le tenant par le bras.

Je te jure que tu resteras... Ah! Belle-maman, je vous amène un déserteur... Figurez-vous que je revenais en riant de chez votre propriétaire, un drôle de corps, votre propriétaire... lorsque j'ai rencontré notre artiste qui s'échappait.

Mme GERVAIS.

En effet, depuis un instant, M. Lucien paraissait si triste, si inquiet...

LUCIEN, allant s'asseoir à droite.

Moi, madame!

LÉPINET.

Ah bah! est-ce que tu as des chagrins?... Tes amours ne vont pas bien... et cette grande dame?

LUCIEN, se levant.

Lépinet!

Mme GERVAIS.

Qu'est-ce donc?

LÉPINET.

Rien... C'est juste! de la discrétion. (A madame Gervais.) Il est amoureux!

LUCIEN, à part.

Mais par où?... par quel moyen?...

LÉPINET.

Pas de chagrin aujourd'hui, mon cher, ça me porterait malheur! J'ai pour vous égayer... une histoire que je vous conterai à table! (Allant frapper le mur à gauche.) C'est peut-être par ici!

Mme GERVAIS.

Que faites-vous donc?...

LÉPINET.

Je sonde les murs... Lucien, frappe donc un peu, pour voir si ça ne sonne pas creux! Vous ne savez pas, belle-maman... vous n'êtes pas en sûreté, chez vous... il y a ici des trappes, des issues secrètes... Ah! ah! ah!

Mme GERVAIS.

Que voulez-vous dire ?

LUCIEN, courant à lui.

Hein ?... des issues secrètes, ici ?...

LÉPINET.

Parole d'honneur... Il vient de me le dire, le vieux propriétaire ; j'aurais voulu te voir là, parole d'honneur ! pour le croquer avec sa robe de chambre à ramages, et son bonnet de velours noir... En voilà une momie !

LUCIEN, d'une voix tremblante.

Des issues secrètes !...

Mme GERVAIS.

Après ! après !

LÉPINET.

Après... je veux bien. Je voulais conter ça à table... mais au fait, il y a des demoiselles, et c'est un peu leste.

LUCIEN.

Mais explique-toi donc... Ce propriétaire...

LÉPINET.

Voilà ! Je lui dis, belle-maman, que vu l'augmentation de votre famille... qui, je l'espère, s'augmentera encore, vous êtes obligée de quitter sa maison... Il se fâche, il veut vous garder. Je lui réponds que c'est impossible, qu'il nous faudrait au moins une pièce de plus... « Hé ! s'écrie-t-il, j'ai votre affaire. » Et alors, il me fait une confidence. (Mystérieusement.) Il y a une communication de cet appartement avec une maison voisine.

LUCIEN.

O ciel !

Mme GERVAIS.

Quelle idée !

LÉPINET, riant.

Ce n'est pas une idée ! c'est une porte !

LUCIEN.

Une porte !... (A part.) Ah ! mon Dieu !

(Il s'appuie à un fauteuil.)

Mme GERVAIS.

C'est impossible ! à quel propos ?

LÉPINET.

Ah ! voilà ! Au fait, il n'y a pas de demoiselles... Il a été jeune, votre propriétaire... du moins, à ce qu'il dit... il n'y paraît plus ! Alors, il occupait cet appartement... mais au même niveau que lui, dans une maison contiguë, mais moins élevée... et dans une mystérieuse mansarde, demeurait une jeune et jolie grisette à qui il avait inspiré une passion... (Riant.) Dieu ! si elle l'avait vu avec sa robe de chambre à ramages et son bonnet de velours...

LUCIEN.

Après !...

LÉPINET.

Il paraît que ces deux maisons provenaient du même héritage et communiquaient par des portes qu'on avait condamnées... excepté une, que les amants découvrirent et par laquelle on passait en secret... (En riant, à Lucien.) Hein ? tu comprends ?... Ah ! ah ! ah !

LUCIEN, s'efforçant de rire.

Oui, oui...

Mme GERVAIS, sévèrement.

Lépinet !

LÉPINET.

Ah ! j'ai gazé, belle-maman... j'ai gazé.

LUCIEN.

Eh ! mais, cette porte...

Mme GERVAIS.

Oui, cette porte ?

LÉPINET.

Rassurez-vous, belle-maman. elle ne doit plus exister, elle est bouchée !

Mme GERVAIS.

A la bonne heure !...

LUCIEN, à part.

Oh ! non, non !

LÉPINET.

Je suis revenu en riant et en frappant sur tous les panneaux...Hein ? quelle histoire !... Ce vieux !... Je vais la conter à tout le monde ! Ah ! ah ! ah !

(Lucien s'efforce de rire.)

Mme GERVAIS, sévèrement.

A personne ! (Bas.) Vous oubliez que ma fille... votre femme, habitait cet appartement ?...

LÉPINET, changeant de ton.

Ah ! oui... Ah ! tiens... Ah ! c'est, ma foi ! vrai ! (A Lucien.) Dis donc, ma femme qui habitait...

Mme GERVAIS.

Passons dans le salon... et pas un mot de tout cela.

LÉPINET, lui offrant son bras.

Voici, ma belle-maman... Viens-tu, Lucien... Vous avez raison... cette porte...

Mme GERVAIS.

Ne doit plus exister !...

(Ils sortent en causant, par la gauche ; Lucien, qui est resté immobile, les suit des yeux.)

SCÈNE XII.

LUCIEN, puis ROGER.

LUCIEN, seul, hors de lui.

Oh ! oui. . oui... c'est cela ! Ici le boulevart et derrière, la

rue du Sentier, moins élevée... Oui, plus de doute, c'est, c'est... Oh ! cette entrée secrète (Cherchant autour de lui.) Où donc ? Je la trouverai malgré elle !... Elle, qui ?... cette dame Hortense qui me recommandait à son mari... et dont le trouble... mais l'autre... mademoiselle Laure, la mariée, quels regards elle attachait sur moi, quand j'ai voulu partir ! Et mademoiselle Juliette... ah ! lorsqu'elle a chanté... j'ai cru que j'allais mourir... C'était bien cette voix si fraîche et si douce qui venait jusqu'à moi quand j'étais malheureux ! (La main sur son cœur.) Oh ! je l'ai reconnue là... tout de suite !... Et ses jolis yeux... ses traits charmants... c'est comme cela que je la rêvais... Mais si elles s'entendaient toutes les trois... pour me protéger... pour m'aimer !... Oh ! oui, oui, c'est cela...

ROGER, accourant.

Ah !... Lucien ! mon pauvre Lucien... je vous cherchais...

LUCIEN, courant à lui.

Roger ! enfin ! c'est vous. Venez donc... si vous saviez... (A part.) Oh ! non, rien... je suis discret cette fois...

ROGER.

Mais, je sais tout...

LUCIEN.

O ciel !... ne dites à personne...

ROGER.

Quoi donc ?... que vous avez perdu votre procès ?

LUCIEN, avec anxiété.

Mon procès ?

ROGER.

La mémoire de votre père est intacte... mais votre fortune...

LUCIEN.

Ma fortune ! Eh ! que m'importe? il s'agit bien d'argent... de fortune... quand on est heureux !

ROGER.

Ah bah !

LUCIEN.

Oui, heureux !... Enfin apprenez donc... Non, non !... (Passant à droite.) je ne dirai rien... j'étoufferai... c'est égal... l'espérance, la joie... (Sanglotant.) Ah ! mon Dieu !

(Il tombe assis, à droite.)

ROGER.

Ah bien ! il pleure à présent !... Aimé !... heureux !... Parbleu ! ce pauvre Lépinet ! je le sais bien ! mademoiselle Laure...

LUCIEN, se levant vivement.

Laure ! ah ! ne prononcez pas ce nom ! ni celui-là, ni un autre... ni un autre, entendez-vous ?... je vous le défends... je vous en prie.

ROGER.

Une autre !

LUCIEN, à part.

Mais comment les forcer à se trahir... elles-mêmes... sans être indiscret !... à me livrer cette porte !

ROGER.

Quelle porte ?... Ah çà ! m'expliquerez-vous ? Vous êtes fou, mon cher...

LUCIEN.

Eh ! je le sais bien !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LAURE, JULIETTE.

LAURE, à Juliette, dans le fond.

Mais il est resté, te dis-je.

JULIETTE, de même.

Oui... le voilà !...

(Elles s'arrêtent au fond.)

LUCIEN, à part.

Ce sont elles!

ROGER.

Ah ! ces demoiselles !

LUCIEN, bas, le retenant.

Silence ! n'ayez pas l'air... ne regardez pas ! (A part.) Ah ! je les forcerai bien à la rouvrir !...

ROGER.

Ah çà ! est-il drôle !

LAURE à Juliette.

Retournons au salon...

LUCIEN, feignant le désespoir.

Comment ! mon ami ! il serait vrai ? j'ai perdu mon procès ! et mon tableau refusé au Louvre ! C'en est trop ! pour moi, plus d'espoir ! plus d'avenir !... eh bien ! je me tuerai !...

LAURE et JULIETTE, rentrant vivement, et avec effroi.

Ah ! mon Dieu !

LUCIEN, à part, les regardant de côté.

Elles ont peur !

ROGER.

Eh ! qu'est-ce que vous dites là ?...

LUCIEN, avec exaltation.

Oui, je me tuerai ! c'est un moyen comme un autre ! On a pu me ravir ma fortune et le prix de mes travaux ! mais ce qui m'en reste, la dernière ressource... qu'on ne me ravira pas... c'est une volonté ferme et une boîte de pistolets !...

(Elles s'approchent à droite et à gauche en poussant un cri.)

JULIETTE et LAURE.

Ah !

ROGER, bas.

Malheureux ! taisez-vous ! ces demoiselles !

LUCIEN, bas, en riant.

Je sais bien ! N'ayez pas l'air... allez toujours.

ROGER, à part.

Sa tête déménage !

LUCIEN, reprenant, avec désespoir.

Adieu, puisque dans la vie tout est déception... puisqu'on me condamne à être malheureux... Eh bien !... (Avec effort.) mon ami... mon seul ami, pensez à moi. (Bas.) Sortez aussi.

ROGER.

Hein ?

LUCIEN, tragiquement.

Adieu !

JULIETTE, très-émue.

Monsieur...

LAURE, de même.

Vous ne sortirez pas...

LUCIEN, à part.

Allons donc ! (Haut.) Pardon, mesdemoiselles, je ne vous avais pas vues... Je disais à mon ami Roger... que j'étais forcé de m'éloigner, de rentrer chez moi... dans un instant... pour... pour... Adieu !

(Il sort précipitamment par le fond.)

JULIETTE.

Monsieur Lucien !

LAURE.

Il sort !

ROGER.

Ah çà ! je n'y suis plus du tout !...

JULIETTE, vivement, à Roger.

Monsieur, monsieur... mais courez donc, ne le quittez pas...

LAURE, de même.

Oui, oui... retenez-le... sauvez-le... Moi, je cours prévenir Hortense !...

ROGER.

Permettez, mesdemoiselles... (A part.) Au fait, il m'a dit...

LAURE.

Mais hâtez-vous! dites-lui d'espérer... que tout n'est pas perdu pour lui... J'attends !

JULIETTE.

Il se tuera !

ROGER.

Mais non !

LAURE et JULIETTE.

Mais si fait! Allez donc !

ROGER.

Oh ! ma foi !

LAURE et JULIETTE.

AIR *du Plastron.*

Vous venez de l'entendre.
Mais il faut le défendre
Contre tant de douleur!
Empêchez un malheur!
Son désespoir me glace.
Ah! suivez-le, de grâce!
Vous êtes son ami,
Sauvez-le malgré lui!

ROGER.

Je n'y puis rien comprendre!
Quand je viens de l'entendre
Parler de son bonheur,
Il se met en fureur!
Rassurez-vous, de grâce!
Quoi qu'il dise ou qu'il fasse,
Je prétends bien, ici,
L'amener malgré lui!...

(Laure entraîne Roger. Les portes restent ouvertes.)

SCÈNE XIV.

JULIETTE, LUCIEN.

JULIETTE, seule.

Oh! il arrivera trop tard... c'est sûr... se tuer! Oh! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines... Se tuer! c'est d'un mauvais cœur!

(Elle s'assied à gauche.)

LUCIEN, dans le fond, suivant Laure des yeux.)

Où va-t-elle?

JULIETTE.

Ces maudits pistolets! ah! j'aurais dû les enlever! (Se levant vivement.) Mais il ne les trouvera plus... non... je ferai mieux qu'eux tous...

LUCIEN, apercevant Juliette.

Ah! elle reste!

(Il entre et gagne la porte de gauche.)

JULIETTE.

Je me risque... pour la dernière fois... (Elle regarde autour d'elle et va fermer la porte du fond. Lucien a disparu à gauche.) Il lui faut du temps; j'irai plus vite que lui... (Elle court à la petite table de droite et la dérange.) Pourvu que je puisse toute seule...

(Lucien est rentré et suit tous ses mouvements; elle pousse avec force un ressort. Le panneau s'ouvre vivement.)

LUCIEN, s'élançant.

Grand Dieu!

JULIETTE, se retournant avec effroi.

Ah!...

LUCIEN, hors de lui.

C'est cela! c'est cela!

JULIETTE, cherchant à cacher la porte.

Monsieur Lucien! Ah! sortez, sortez...

LUCIEN.

Grâce! grâce! mademoiselle!

JULIETTE.

Mais sortez donc, monsieur! Vous voyez bien que je me perdais...

LUCIEN.

Pour me sauver!... J'en étais sûr!

JULIETTE.

Ah! vous nous trompiez...

LUCIEN.

Oui, oui... je vous trompais... pour vous forcer à vous trahir... (La soutenant.) Oh! ne craignez rien... revenez à vous...

JULIETTE, cherchant à se dégager.

Monsieur...

LUCIEN, la retenant et tombant à ses pieds.

Avouez... C'est vous qui cette nuit... dans l'ombre...

JULIETTE.

Oh! je n'étais pas entrée seule...

LUCIEN.

Non... je le sais... et toutes les trois... Avouez, avouez...

JULIETTE.

Eh bien! oui...le moyen de vous rien cacher, à présent!... Nous ne vous avions pas oublié...

LUCIEN.

Hortense?

JULIETTE.

Depuis ses visites au pauvre malade!

LUCIEN.

Mais Laure?...

JULIETTE.

Depuis Auteuil...

LUCIEN.

Et vous ?

JULIETTE.

Depuis le temps où, pauvre et seule comme vous, mes chansons vous consolaient... Aussi, jugez de notre joie, lorsque nous apprîmes que c'était vous qui étiez là... derrière cette cloison, dont nous avions surpris le secret. Alors, au risque de nous perdre pour vous...

LUCIEN.

Non... Oh! non... je vous réponds de mon silence ! Moi... je n'ai rien à vous offrir pour tant de bienfaits, mais je vous aime!... je vous aime d'amour !...

JULIETTE, vivement.

Toutes les trois, monsieur !...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, HORTENSE, LAURE, entrant par la gauche, puis ROGER.

HORTENSE, vivement à Laure.

Oui, tu as bien fait d'écrire !...

LUCIEN, se levant et courant à elles.

Venez, oh ! venez. Je sais tout !

JULIETTE.

Ce n'est pas ma faute.

HORTENSE et LAURE.

O ciel !

LUCIEN.

Non ! non ! ne craignez rien. Oh ! laissez-moi me livrer à ma joie... à mon bonheur !

LAURE, regardant au fond.

Monsieur... voici ma mère !...

HORTENSE, de même.

Mon mari!

ROGER, en dehors à droite, dans la chambre de Lucien.

Lucien! eh! mais... Lucien!...

JULIETTE, effrayée, se sauvant à gauche.

Ah! quelqu'un!...

ROGER.

Lucien! où diable êtes-vous?... (Se montrant à la petite porte.) Ah bah!

LUCIEN, le repoussant.

Malheureux! taisez-vous... allez-vous-en!

ROGER, entrant.

Tiens! tiens! tiens!

HORTENSE.

Les voici.

(M. Chambry paraît avec madame Gervais. Lucien est appuyé contre la petite porte, qui s'est refermée après l'entrée de Roger, qui regarde autour de lui avec stupéfaction. Laure reste immobile, et Juliette se laisse tomber dans un fauteuil.)

ROGER.

Où diable suis-je?... quel coup de baguette m'a ramené...

HORTENSE, bas, à Roger.

Taisez-vous! et faites ce que je vous dirai!

SCÈNE XVI.

ROGER, HORTENSE, M. CHAMBRY, Mme GERVAIS, LUCIEN, LAURE, JULIETTE.

Mme GERVAIS.

Calmez-vous! de grâce!... cette colère!

M. CHAMBRY.

Non, madame... non... c'est qu'il est indigne de voir ainsi

attaquer son caractère!... Mais les menaces ne me font pas peur!

HORTENSE, bas, lui montrant Roger.

C'est lui!... M. Roger!...

M. CHAMBRY, bas.

Le journaliste!... (Haut.) Eh! que m'importe?... Monsieur Lucien, vous ne me connaissez pas!... Je suis votre adversaire...

LUCIEN.

Monsieur Chambry?

M. CHAMBRY.

Lui-même... j'ai dû défendre mes droits. J'ai gagné... Oh! je sais tout ce qu'on peut dire, écrire même... contre moi... (Regardant Roger.) L'article est prêt, je le sais... (Appuyant.) je le sais.

ROGER, stupéfait.

Ah! Monsieur...

HORTENSE, bas, en passant derrière lui pour aller à la table, où elle prend une feuille de papier.

Ayez l'air de comprendre!

ROGER, à part.

Ah! bon! nous jouons à quelque chose.

M. CHAMBRY.

Mais cela ne changera rien à mes bonnes intentions... et je suis heureux de pouvoir prouver à un jeune artiste toute mon estime, en renonçant au gain d'un procès qui lui enlèverait sa fortune.

LUCIEN, passant à lui.

Qu'entends-je? Monsieur, il se pourrait?

(Il regarde Hortense avec émotion.)

Mme GERVAIS.

Ah! c'est bien!

JULIETTE.

C'est d'un honnête homme!

HORTENSE, regardant Roger, près de qui elle est revenue.

C'est d'un noble cœur!...

ROGER.

C'est superbe!

HORTENSE, bas à Roger, en lui glissant la feuille de papier.

Prenez ce papier.

ROGER, à part.

Me voilà dans une charade jusqu'au cou.

M. CHAMBRY.

Voilà comme je suis... (Regardant Roger.) Moi, marchand de terre cuite... qui amasse des millions inutiles... Oh! l'on peut publier l'article.

HORTENSE, bas, à Roger.

Déchirez ce papier...

M. CHAMBRY.

L'envoyer à Orléans, au journal... aux électeurs... Je ne crains rien...

(Roger déchire le papier qu'il tient, et en jette les morceaux par terre.)

HORTENSE, bas à M. Chambry, lui montrant les morceaux.

Voyez... Déchiré...

M. CHAMBRY.

Je ne dis pas cela pour que mon désistement soit imprimé, au moins!...

HORTENSE, regardant Roger.

Il doit l'être!

ROGER.

Il le sera... (A part.) Il paraît que la charade continue!...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LÉPINET.

LÉPINET.

Eh bien ! où êtes-vous donc, tous ? (A Laure.) Ah ! mademoiselle, une lettre pour vous !

LAURE.

Pour moi !

LÉPINET.

Une lettre du ministère, apportée par un dragon à cheval.

Mme GERVAIS, prenant la lettre.

C'est de ton parrain.

LAURE.

Ah ! Lisez vous-même !...

LÉPINET, pendant que madame Gervais ouvre la lettre.

Vrai ! Eh bien ! je l'ai deviné... En voyant arriver une lettre du ministère... je me suis dit : C'est du ministre... c'est le cadeau ! Et le cœur me bat d'une force... Je ne suis pas ambitieux... mais...

Mme GERVAIS.

Taisez-vous !... (Lisant.) « Ma chère enfant, je n'ai pas oublié « la promesse que je t'ai faite... »

LÉPINET.

Il tutoie ma femme... le ministre.

LAURE.

Taisez-vous !

Mme GERVAIS, continuant.

« Et je serai bien heureux de faire quelque chose qui plaise « à ton cher mari... »

LÉPINET.

Son Excellence est d'une grâce !... Préfet d'emblée !

JULIETTE.

Mais taisez-vous donc !

Mme GERVAIS, continuant.

« Aussi, tu peux lui annoncer que son ami, Lucien Desro-
« ches, recevra dès demain une commande du ministère. Je me
« charge de son avenir... et son tableau sera reçu à l'exposition. »

LÉPINET, stupéfait.

Hein ? Il y a ça ?...

LUCIEN.

Vraiment ?... Ah ! mon cher Lépinet, tu as pensé à moi ! tu as demandé pour moi...

LÉPINET.

Mais non !... mais non... (A madame Gervais.) Après ?

Mme GERVAIS.

C'est tout !

LAURE.

Vous êtes placé, vous !... Le ministre aura su que vous aimiez beaucoup M. Lucien... et voilà !...

(Lucien la regarde avec émotion.)

LÉPINET.

Voilà !

M. CHAMBRY.

Je vous en fais mon compliment à tous les deux.

LÉPINET.

Merci !

HORTENSE.

C'est d'un ami des arts !...

JULIETTE.

J'adore ce ministre-là !

LÉPINET, remontant la scène avec dépit.

Pas moi !

(Madame Gervais le suit. M. Chambry et Roger remontent aussi ; de manière que Lucien et les trois jeunes femmes restent seuls sur le devant de la scène.)

LUCIEN.

Ah ! mes amis ! il me semble que je rêve ! Moi, si pauvre, si malheureux ce matin ! Comment exprimer ma reconnaissance?... Je ne sais... je n'ose...

LAURE, à demi-voix.

AIR *de la Mansarde.*

Chacune donne ce qu'elle a.
Cette faveur, on vous la cède !...

HORTENSE, à demi-voix.

Des biens que le riche possède,
Trop faible part... acceptez-la ;
Chacune donne ce qu'elle a.

LUCIEN.

Ce bonheur que le ciel m'envoie,
Quelle main le partagera !
(A Juliette.)
Me refusez-vous ?

JULIETTE, à demi-voix.

La voilà !
Mon amour, c'est mon bien, ma joie !...
Chacune donne ce qu'elle a.

LUCIEN.

Juliette !

(Hortense et Laure les regardent avec émotion.)

Mme GERVAIS, redescendant à gauche.

Un mariage !

M. CHAMBRY, donnant le bras à sa femme.

Bravo !

LÉPINET, descendant près de Laure.

Eh bien ! oui, bravo ! (A Lucien.) Tu me recommanderas au ministre, hein !

ROGER, redescendant entre Hortense et Lucien.

Ce cher Lucien ! Ce que c'est que d'avoir du talent ! Le voilà arrivé ! (Bas, à Lucien.) Dis donc ! si tu quittes ta mansarde, je la prends !

CHŒUR FINAL.

ENSEMBLE.

AIR *de la Fille du régiment.*

M. CHAMBRY, Mme GERVAIS, LÉPINET, ROGER.

Pour nous tous, quel bonheur !
Quel moment enchanteur !
Il sera notre ami, notre frère !
Et gaîment nous allons, je l'espère,
Célébrer en ces lieux
Quatre époux, quatre heureux !

LUCIEN.

Ah ! pour moi, quel bonheur !
Je vais, au fond du cœur,
Les aimer comme époux, comme frère !
Et bénir l'amitié solidaire
Qui cachée à mes yeux,
Me savait rendre heureux !

HORTENSE et LAURE.

Il me doit son bonheur !
Il jure au fond du cœur
De m'aimer, de m'aimer comme un frère !...
Il sera mon ami, je l'espère,
Je n'ai pas d'autres vœux,
Pourvu qu'il soit heureux !

JULIETTE.

Il me doit son bonheur !
Il jure au fond du cœur
De m'aimer, de m'aimer mieux qu'un frère !...
L'amitié, c'est beaucoup !... mais j'espère
Que l'amour, encor mieux,
Saura faire un heureux !...

FIN DES FÉES DE PARIS.

LE VICOMTE DE LÉTORIÈRES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

Représentée pour la première fois,
sur le théâtre du Palais-Royal, le 1er décembre 1841.

En société avec M. Dumanoir.

Personnages :

LE VICOMTE DE LÉTORIÈRES (dix-neuf ans)[1].

LE MARÉCHAL PRINCE DE SOUBISE (cinquante ans)[2].

LA PRINCESSE (vingt-cinq ans)[3].

LE BARON TIBULLE MÉNÉLAS D'HUGEON (vingt-six ans)[4].

HERMINIE, sa sœur (dix-sept ans)[5].

LE CONSEILLER DESPERRIÈRES (cinquante-cinq ans)[6].

VÉRONIQUE, sa sœur (quarante ans)[7].

POMPONNE, précepteur de Létorières (soixante ans)[8].

GRÉVIN, tailleur (quarante ans)[9].

GENEVIÈVE, sa femme (vingt-six ans)[10].

Au premier acte, la scène est à Paris. — Au deuxième acte, à Chatou, chez le conseiller Desperrières. — Au troisième acte, à Marly, dans les appartements de la princesse de Soubise.

ACTEURS :

[1] Mademoiselle Déjazet. — [2] M. Lhéritiér. — [3] Mademoiselle Pernon. — [4] M. Ravel. — [5] Madame Dupuis. — [6] M. Sainville. — [7] Madame Moutin. — [8] M. Leménil. — [9] M. Bergeron. — [10] Madame Leménil.

LE

VICOMTE DE LÉTORIÈRES

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une pièce mansardée. Portes à droite et à gauche. L'entrée au fond. Une cheminée. Ameublement très-modeste.

SCÈNE PREMIÈRE.

GENEVIÈVE, GRÉVIN.

GENEVIÈVE, entrant la première.

Ne me suivez pas, M. Grévin... Allez-vous-en, retournez à la boutique.

GRÉVIN, la suivant.

Mais, ma petite femme...

GENEVIÈVE.

Il n'y a pas de *ma petite femme*... Puisque vous ne savez pas vous faire payer, moi, qui ai bec et ongles, je m'en charge... et je ne sors pas d'ici, sans nos quatre cents livres.

GRÉVIN.

Je m'en vas... Mais, je t'en prie, Geneviève, ne va pas trop le rudoyer.

GENEVIÈVE.

Et si je veux le rudoyer, moi!... Ne voilà-t-il pas un beau merle, pour qu'on le ménage!... Un petit mauvais sujet, qui s'échappe du collége du Plessis, pour s'en venir percher, rue Plâtrière, au quatrième, dans cette cage à poulets!... Jolie pratique pour la maison Grévin et femme, maîtres tailleurs, à l'en-

seigne de l'*Aiguille couronnée !*... Nous, qui venons d'habiller le parlement Maupeou de la tête aux pieds !... Mais pourquoi donc est-il venu chez nous, ce vaurien?... Mais pourquoi l'as-tu reçu ? Ah ! si j'avais été là !...

GRÉVIN.

Dame ! que veux-tu... il était si doux, si gentil !... il m'a raconté si franchement son histoire... que moi, tout d'abord, je m'y suis laissé prendre...

GENEVIÈVE.

Comme un imbécile.

GRÉVIN.

Hein ?

GENEVIÈVE.

Comme un imbécile !

GRÉVIN.

Ah ! bon !... j'avais bien entendu... Et puis, dès qu'il m'a dit son nom : le vicomte de Létorières !... un vicomte !... moi, qui n'habille que des conseillers ou des avocats !... Oh ! alors je n'ai plus hésité... et, trois jours après, l'habillement complet était livré.

GENEVIÈVE.

Sans compter le bel habit que tu viens d'achever... Mais il ne verra pas le bout du nez de celui-là... Enfin, voyons, quand tu t'es présenté pour la cinquième fois, quand tu lui as demandé cet argent, que nous attendons depuis quinze jours... qu'est-ce qu'il t'a répondu, ce bel oiseau ?

GRÉVIN.

J'arrive, je demande M. le vicomte de Létorières. « Au quatrième... la troisième porte à gauche... celle où il n'y a pas de paillasson... »

GENEVIÈVE, avec mépris.

Et ça se dit vicomte !... Pas de paillasson !

GRÉVIN.

Je monte, et je m'adresse à un vieux bonhomme tout râpé qui vient m'ouvrir, en grelottant... car, tu vois, pas même de feu !...

GENEVIÈVE.

Et ça se dit... Après ?

GRÉVIN.

« Entrez, me dit-il, et attendez un moment : M. le vicomte déjeune. » Je m'avance, furieux, décidé à faire du tapage, et je vois... Tiens, il était assis, là, sur cette chaise de paille, une assiette sur ses genoux, et il mangeait... quoi ?... un hareng et des noix sèches... et il buvait... quoi ?... de l'eau claire !... quand nous, qui ne sommes que des ouvriers, nous avons tous les jours, la soupe, le bœuf, le gigot, les...

GENEVIÈVE.

C'est bon, c'est bon.

GRÉVIN.

Certainement, c'est très-bon... Mais un hareng !... Quand j'ai vu ça, j'en ai eu le cœur serré... et quand il s'est levé, en m'offrant sa chaise, quand il m'a prié, avec sa petite voix si douce, de lui accorder encore huit jours... je voyais bien que ça l'humiliait, ce pauvre enfant, car ses deux grands yeux se remplissaient de larmes... Oh ! alors, ma foi, je n'y ai pas tenu... j'ai balbutié quelques mots d'excuse, et j'ai descendu les escaliers quatre à quatre.

GENEVIÈVE, avec colère.

Parce que tu es une poule mouillée, une poire molle !... que tu n'es pas un homme, enfin !... Mais, moi, je suis une femme, vertuchou !... et il va avoir affaire à Geneviève Crémaillon, femme Grévin !

GRÉVIN.

Mais, ma petite femme...

GENEVIÈVE.

Mais, mon petit mari...

Air *du vaudeville de Haine aux hommes.*

Tu sais bien que j'ai plus que toi
D'aplomb, d' fermeté, de courage.
Chez nous, tout va bien... grâce à moi,
Qui fais plus d' la moitié d' l'ouvrage.

GRÉVIN.

Pour ça, permets-moi d' protester :
C'est moi qui fais habit et veste.

GENEVIÈVE.

Oui; mais, comm' c'est moi qui fais l' reste,
Ça m' donn' le droit de les porter.

Ainsi... (Lui montrant la porte.) A la boutique!

GRÉVIN.

Dis donc, si j'allais chez M. Desperrières, pour cette affaire?...

GENEVIÈVE.

Desperrières est à Chatou.... Ça me regarde... j'irai demain... Va-t'en!... Ah! il pleut... Donne-moi le parapluie.

GRÉVIN, lui donnant le parapluie.

Ah çà! tu me promets...

GENEVIÈVE, criant.

A la boutique!

SCÈNE II.

Les Mêmes, POMPONNE.

POMPONNE, entrant de la droite et se frottant les yeux comme un homme qui se réveille en sursaut.

Hein?... qu'est-ce qu'il y a?... qui va là?...

GRÉVIN.

Bon! à l'autre!

POMPONNE.

Comment ! encore vous, M. Grévin ?... Il me semble qu'hier au soir...

GRÉVIN, embarrassé.

Oui, hier au soir... certainement... il n'y a pas de doute... mais c'est ma femme qui...

GENEVIÈVE.

Ah !... A nous deux, maintenant, mon brave homme...

POMPONNE.

Plaît-il, brave femme ?...

GENEVIÈVE.

Monsieur !...

POMPONNE, fièrement.

Madame !...

GRÉVIN, à part.

V'là une affaire !...

POMPONNE, continuant.

Apprenez que vous parlez à Séraphin Pomponne, bachelier-ès-lettres, ex-régent de classe au collége Picpus... aujourd'hui, précepteur de sire Lancelot Joseph le Provost du Vighan, seigneur de Marsaille et de Létorières !

GRÉVIN.

Ça sonne !...

GENEVIÈVE, partant d'un éclat de rire.

Ah ! ah ! ah !... Voyez donc ce beau seigneur qui ne paie pas son tailleur, et qui se régale de hareng saur dans son galetas !...

POMPONNE.

Tailleuse !...

GRÉVIN.

Ma femme !

GENEVIÈVE.

Et monsieur son précepteur... ce vieux chien de cour, avec son habit d'amadou et sa perruque plumée !

POMPONNE.

Femme du peuple !

GRÉVIN.

Ma femme !

GENEVIÈVE, marchant à lui.

Ton vicomte de Létorières, ton seigneur de broussailles, n'est qu'un aventurier, un petit aigrefin !... et toi, un vieux échappé de la bande à Cartouche !...

GRÉVIN.

Oh ! ma... (Elle lui donne un coup sur les doigts.) Bon !

POMPONNE, hors de lui.

Mégère !... sortez d'ici !... Je vous ordonne de quitter les appartements de M. le vicomte !

GENEVIÈVE.

Oh ! les appartements !... Pauvre petit, tu as donc peur que je salisse les tapis de M. le vicomte, que j'abîme les fauteuils dorés de M. le vicomte ?... Mais où se cache-t-il donc, ce petit monstre ?

POMPONNE.

M. le vicomte est allé visiter ses juges, pour un procès...

GRÉVIN.

Il a un procès ?...

POMPONNE.

Dont dépend sa fortune entière.

GENEVIÈVE.

Ah ! ah ! ah ! sa fortune !... Le mot est joli !... Eh bien ! en attendant qu'il gagne son procès, je te rends responsable de mes quatre cents livres... puisque c'est toi qui l'as débauché...

POMPONNE.

Débauché !

GENEVIÈVE.

Puisque c'est toi qui l'as aidé à s'échapper de son collége.

GRÉVIN.

Le fait est que...

POMPONNE.

J'aurais bien voulu vous y voir !... Quand je me rappelle qu'il y a quinze jours, au collége du Plessis, après l'avoir mis soigneusement sous clé... car je connaissais son caractère aventureux... je m'étendais tranquillement dans mon lit... Tout à coup, j'entends le bruit d'une croisée qui s'ouvre... Des voleurs ! m'écriai-je... des voleurs chez M. le vicomte !... Et je m'élance vers sa chambre, dans le simple appareil d'un précepteur réveillé en sursaut, et armé d'un dictionnaire grec.

GENEVIÈVE.

Ah ! que vous deviez être laid !

POMPONNE.

Qu'est-ce que je vois !... Mon vicomte, qui descendait par la fenêtre, en se suspendant aux draps de son lit !... ses pieds touchaient déjà l'impériale d'un fiacre...

GRÉVIN.

Dont le cocher était au cabaret ?...

POMPONNE.

Oui... Un cri m'échappe. « Malheureux ! qu'est-ce que cela veut dire ?... — Mon cher précepteur, cela veut dire qu'ici les classes sont trop longues, et les récréations trop courtes.— Mais, où allez-vous, cruel enfant ? — Je vais voir Paris !... le monde !... l'Opéra !... je vais voir Herminie !... Herminie ou la mort !... » Et, avant de me dire ce que c'est qu'Herminie, voilà mon élève qui saute sur le siége, fouette les chevaux et les met au grand galop... des chevaux de fiacre !

GENEVIÈVE.

Ils en seront morts du coup !

POMPONNE.

Stupéfait de tant de choses extraordinaires, je pousse des rugissements... le principal, les régents, tout le monde accourt,

et je m'évanouis dans les bras du portier. « Courez, me crie-t-on de tous côtés, cherchez, retrouvez, ramenez le vicomte... vous en répondez sur votre tête !... » et, pour ne pas perdre une minute, on me fait sortir par le même procédé que lui... moins le fiacre !... Me voilà dans les rues de Paris, à minuit, avec six écus dans ma poche, et un dictionnaire grec !...

GENEVIÈVE.

C'est bien fait !

GRÉVIN.

Mais comment ne l'avez-vous pas ramené à son collége?

POMPONNE.

Ah dame! c'est que...

GENEVIÈVE.

C'est que... c'est qu'ils ne valent pas mieux l'un que l'autre !...

POMPONNE.

Femme Grévin !

GENEVIÈVE.

C'est bon, je m'en vas... J'ai mes provisions à faire, et soixante pistoles à toucher, ici près, chez une de nos pratiques... ça n'est pas un vicomte, celui-là, ça n'est qu'un bourgeois, un procureur... mais, ça paie.

POMPONNE.

Je crois bien... un procureur !

GRÉVIN.

Oui, n'est-ce pas ?... un procureur... si ça ne payait pas...

GENEVIÈVE, pendant que Grévin gagne la porte.

Dès que j'aurai touché, je reviens lui parler entre quatre-z-yeux, à ce beau vicomte... Ah ! ah ! c'est que je ne suis pas comme mon oison de mari, moi !...

GRÉVIN, redescendant.

Hein ?

GENEVIÈVE.

A la boutique !... (A Pomponne.) Et s'il ne paie pas, il ira au For-l'Evêque, ton bijou sans le sou... avec toi, vieux hibou, vieux sapajou !

POMPONNE.

Madame !... sortez, ou...

GENEVIÈVE.

Au revoir... grigou !

(Elle sort en poussant son mari.)

SCÈNE III.

POMPONNE, abasourdi.

Ah ! l'abominable furie !... elle m'a appelé grigou !... elle m'a appelé chien de cour et perruque plumée!... moi! ex-régent de classe au collége Picpus!... C'est bien fait ! je l'ai mérité !... voilà le fruit de mes escapades !... *fructus belli !...* Dieu! que dirait le digne abbé du Vighan, l'oncle de M. le vicomte, s'il savait que moi, envoyé pour le ramener au bercail, moi, son précepteur, je suis devenu son complice !... Mais le moyen de faire autrement ?... Je ne sais pas à quoi ça tient, dès qu'il vous parle, dès qu'il vous regarde, va te promener, tous les raisonnements... il vous fait rire, il vous fait pleurer, et on fait tout ce qu'il veut.

Air *du vaudeville du Baiser au porteur.*

Mais cette existence incertaine
Dure ainsi depuis douze jours !
J'ai tout vendu, ma montre avec sa chaîne,
Mes boucles d'or, ma veste de velours,
Pour nos repas si légers et si courts!...
Mais, ce matin, ô comble de détresse!
Comment tout ça va-t-il se terminer?...
J'en suis, hélas! à ma dernière pièce,
Et n'ai pas fait mon premier déjeuner!

Pourvu que M. le vicomte rapporte de bonnes nouvelles!... Il est allé voir les juges... à pied, comme un clerc de procureur!... quand il ne devrait sortir qu'en carrosse à quatre chevaux, avec un coureur, un piqueur, un... Ah! mon Dieu!... (Écoutant.) Il ne manquait plus que ça!... il pleut à verse... Ce malheureux enfant va être trempé!... car il n'a pas de quoi prendre un fiacre... Vite, préparons tout ce qu'il faut pour le sécher, l'éponger... vite! vite!

SCÈNE IV.

POMPONNE, LÉTORIÈRES.

LÉTORIÈRES, entrant très-gaîment.

A déjeuner! à table!... je meurs de faim!

POMPONNE, courant à lui, une serviette à la main.

Attendez, attendez que j'aie auparavant... (Le touchant.) Eh bien! mais vous êtes parfaitement sec?...

LÉTORIÈRES.

Comme vous voyez, Pomponne... pas une goutte à mon habit, pas une tache à mes bottes... (Parlant au fond, avec une impertinence comique.) Holà! mes gens, qn'on renvoie mon carrosse... deux louis à mon cocher et à mon heiduque... je ne sortirai plus que ce soir, pour passer une heure à l'Opéra... Allez.

(Il éclate de rire.)

POMPONNE, ébahi.

Ah çà! vous avez donc trouvé un parapluie!...

LÉTORIÈRES.

Un parapluie!... fi donc!... un parapluie à M. le vicomte de Létorières!... pouah!... (Changeant de ton.) Vous savez bien que nous n'en avons pas.

POMPONNE.

Mais, alors...

LÉTORIÈRES.

Voici ce que c'est, mon bon vieux Pomponne... Surpris par l'orage, je m'étais abrité sous une porte cochère, et, d'un air piteux, je regardais tomber la pluie... Un fiacre s'arrête devant moi, le cocher me considère quelques instants, puis : « Not' maître, me dit-il, voulez-vous que je vous ramène chez vous?... — Merci, mon ami, j'attendrai la fin de cette averse. — Pourquoi donc ça ?... Montez, not' maître. — Voyons, ne perds pas ton temps : je n'ai pas un sou pour te payer. — C'est pour ça? s'écrie-t-il, en sautant à bas de son siége... Il ne sera pas dit que Jacques Sicard aura laissé sous une porte cochère un joli gentilhomme comme vous, faute d'une pièce de vingt-quatre sous. »

POMPONNE, attendri.

Brave homme !

LÉTORIÈRES.

Et le voilà qui me pousse malgré moi dans sa voiture... Ce n'est pas tout... Arrivé ici, il m'ôte respectueusement son chapeau, et me présentant un louis d'or... que j'ai refusé : « Il ne faut pas, ajoute-t-il, que vous vous retrouviez dans l'embarras à la première averse... Moi-même, je vous en préviens, j'exigerai mes vingt-quatre sous... Prenez ça, vous me le rendrez plus tard... fiacre jaune, n° 144. »

POMPONNE, avec enthousiasme.

Vous l'avez fasciné !... comme vous fascinez tout le monde !

LÉTORIÈRES.

Et comme je cherchais à me rendre compte de cette offre singulière... « Tenez, me dit-il, quand je vous ai vu là, sous cette porte... vous étiez si charmant, que j'ai cru voir un bon ange. »

POMPONNE.

Oui, c'est cela !... Il y a en vous dans vos regards, quelque chose qui... quelque chose que... Enfin, qui m'expliquera comment, quand je vous ai retrouvé, quand j'ai voulu vous prêcher, vous sermonner, c'est vous qui m'avez converti... ou

plutôt, perverti ?... quand j'ai voulu vous ramener au collége avec moi, c'est vous qui m'avez prouvé qu'il fallait rester ici avec vous ?

LÉTORIÈRES.

Et vous êtes resté.

POMPONNE, avec bonté.

Dame ! vous n'aviez plus qu'un écu, et j'en avais encore quatre.

LÉTORIÈRES.

Bon vieux !...

POMPONNE.

Le moyen de vous résister ?... Et ne vous y trompez pas... ce matin encore, c'est la Providence elle-même...

LÉTORIÈRES, gaîment.

Je commence à le croire...

AIR *des Diamants de la couronne.*

Je vois que le ciel me seconde
Et vient à mon aide en chemin :
Dès mon premier pas dans le monde,
Quelqu'un déjà me tend la main !
Bonne espérance ! heureux présage !
Quand chacun m'offre son appui...
Bonne espérance, heureux présage !
Marchons au but... car, aujourd'hui,
J'ai bravé mon premier orage
Et trouvé mon premier ami !

POMPONNE, avec reproche.

Votre premier ami !

LÉTORIÈRES.

Après vous, mon bon Pomponne... (Gaîment.) Ma foi, pendant qu'elle s'occupe de moi, la Providence devrait bien me jeter du ciel un bon déjeuner.

POMPONNE.

Un bon déjeuner?... le voici!... Une once de café et une jatte de lait... dont j'ai fait l'emplette.

LÉTORIÈRES.

Ah bah!... Vite, du feu!

POMPONNE.

C'est cela... pendant que je vais acheter deux petits pains.

LÉTORIÈRES, d'un air de doute.

Acheter?...

POMPONNE.

Oh! je suis en fonds... après ça, par exemple...

LÉTORIÈRES.

J'entends... il vous restait quelque chose... Allez vite... Je tombe d'inanition.

POMPONNE.

Je cours... (Revenant.) Oh! étourdi que je suis!... et cette succession?... et les juges?... Avez-vous vu...

LÉTORIÈRES.

Personne... non... Je verrai les juges, je verrai les ministres, je verrai le roi, s'il le faut... quand j'aurai un habit... un habit superbe, que j'attends ce matin.

POMPONNE, tristement.

Ah! vous l'attendez...

LÉTORIÈRES.

Et puis, en sortant, je me suis rappelé qu'Herminie devait être à Paris... place Royale... (Avec chaleur.) Et quand je pense à Herminie, voyez-vous, la raison, la tête, tout déménage!... Herminie!... vous ne la connaissez pas, Pomponne?

POMPONNE.

J'en ai beaucoup entendu parler... par vous... mais...

LÉTORIÈRES.

Si vous saviez comme elle est bonne et jolie, ma petite cousine !... Elle n'a qu'un défaut.

POMPONNE.

Lequel ?

LÉTORIÈRES.

C'est son imbécile de frère, l'aîné de la famille... le baron Tibulle Ménélas d'Hugeon... Hein? Ménélas !... quel nom !... ça lui portera malheur, c'est sûr... Mais je l'aime !... pas Ménélas !... Herminie... je l'aime comme un fou !... Elle, de son côté... je n'avais rien fait pour lui plaire... vrai !... et il s'est trouvé qu'un jour...

POMPONNE.

Elle vous adorait... Est-ce que ça peut être autrement?... Mais où diable cet amour-là vous est-il venu ?

LÉTORIÈRES.

Aux vacances, que j'allais passer chez ma grand'tante, où elle venait aussi... ça a commencé sous la grande allée de tilleuls.

POMPONNE.

Ah ! c'est sous la grande allée que...

LÉTORIÈRES.

Ça commence toujours dans ces endroits-là... et depuis, ça n'a fait que croître, de vacances en vacances... si bien que, cette année, il faut que ça finisse.

POMPONNE.

Comment ?

LÉTORIÈRES.

Dame ! je ne sais pas... nous verrons... Et, d'abord, je l'ai informée de ma fuite, du lieu de ma retraite, par un petit mot remis à Charlotte, sa fille de chambre.. que j'ai embrassée pour la peine.

POMPONNE.

Elle s'est fâchée ?...

LÉTORIÈRES.

Au contraire... et j'ai recommencé... Le port est payé... c'est un moyen économique et commode... et puis on est sûr du secret... Jugez donc !... si on découvrait que je loge rue Plâtrière, au quatrième...

POMPONNE.

On vous ferait arrêter...

LÉTORIÈRES.

Et vous aussi, Pomponne.

POMPONNE.

Miséricorde !... en prison, un ex-régent de classe au collége de...

LÉTORIÈRES, achevant.

Picpus, c'est convenu... Mais, en attendant que nous mangions le pain du roi... si vous alliez chercher les nôtres ?

POMPONNE.

Ah ! oui... On passerait toute sa journée à l'écouter, sans rien prendre... et pourtant, j'ai une faim !...

LÉTORIÈRES, avec empressement.

Où est le lait ?... le café ?...

POMPONNE.

Voici tout ce qu'il faut, M. le vicomte... (Voyant le vicomte mettre un fagot dans la cheminée.) Dire que c'est un Provost du Vighan, seigneur de Marsaille et vicomte de Létorières.....

LÉTORIÈRES se retournant.

Eh bien ?

POMPONNE

J'y vais, j'y vais.

LÉTORIÈRES, lui tendant la main.

AIR : *Valse de Giselle.*

Allons, allons, de la philosophie !
De ses malheurs n'a-t-on pas triomphé,
Lorsqu'à soi seul on doit, dans cette vie,
Ses biens, son rang, et jusqu'à son café !...
Craignons surtout de nous laisser surprendre :
Quand nous tenons notre premier repas,
Déjeunons bien, afin de mieux attendre
Notre dîner, que nous ne tenons pas...

ENSEMBLE.

(REPRISE.)

Allons, allons, de la philosophie, *etc.*

(Pomponne sort par le fond.)

SCÈNE V.

LÉTORIÈRES, puis GENEVIÈVE.

LÉTORIÈRES, à genoux, soufflant le feu.

O Herminie!... quand j'aurai mes deux millions... (Regardant le feu.) Ça ne prend pas... (Continuant.) quand nous serons mariés ; installés dans un hôtel splendide... (Détournant la tête.) Pouah ! la cendre !... (Toussant.) Hum ! hum !... Il faut pourtant que je déjeune, par la sambleu ! (Il souffle très-vite et avec colère.) quand j'entendrai sa voix si douce... Ah ! mon Dieu !...

(Bruit d'une personne qui tombe dans les escaliers.)

POMPONNE, en dehors.

Faites donc attention, tailleuse !...

GENEVIÈVE, en dehors.

Il fallait vous ranger... Est-ce qu'on y voit goutte dans vos escaliers ?

LÉTORIÈRES.

Bon ! la femme Grévin qui culbute mon précepteur !... elle m'apporte mon habit.

POMPONNE, en dehors.

Vous êtes une insolente !

GENEVIÈVE, en dehors.

Allez au diable !

(Elle entre et ferme la porte avec colère.)

LÉTORIÈRES, toujours à genoux et soufflant.

Donnez-vous la peine d'entrer, madame.

GENEVIÈVE, au fond.

Merci... c'est fait.

LÉTORIÈRES.

Ah !... (Geneviève prend une chaise et s'assied brusquement en lui tournant le dos.) Donnez-vous la peine de vous asseoir, madame.

GENEVIÈVE.

Merci... c'est fait. (Tirant un mouchoir de son panier et s'essuyant le front.) Quand on a monté vos quatre étages, c'est bien le moins.

LÉTORIÈRES.

C'est juste.

GENEVIÈVE, sans le regarder, et brusquement.

Monsieur !... je viens vous dire, d'abord et d'un, que mon mari est un imbécile.

LÉTORIÈRES, à demi voix.

Accordé...

GENEVIÈVE.

Il s'est laissé entortiller par vous... mais moi, c'est une autre paire de manches.

LÉTORIÈRES, à part.

Ah ! mon Dieu !

GENEVIÈVE.

Et je vous avertis que je ne mettrai pas les pieds dehors, avant d'avoir...

LÉTORIÈRES.

Vous permettez que je continue, madame ?...

GENEVIÈVE.

Allez, soufflez, ça m'est égal.

LÉTORIÈRES, avec douceur.

C'est que je suis sorti ce matin à six heures... je n'ai encore rien pris... et je vous avoue que...

GENEVIÈVE, brusquement.

Pardine vous souffrez... (A part.) Bon moyen pour s'abîmer l'estomac ! (Haut.) Mon petit monsieur, c'est quatre cents livres...

LÉTORIÈRES.

Mon précepteur est allé acheter deux petits pains, et pendant ce temps, moi, je prépare notre café.

GENEVIÈVE.

Ah ! c'est vous qui... (A part.) Jolie ripopée qu'il va fabriquer là !...

LÉTORIÈRES.

Voilà mon feu allumé, mon eau chaude... je n'ai plus qu'à y jeter le café, et je suis à vous.

GENEVIÈVE.

Oh ! il n'y a pas besoin de tant de paroles... c'est quatre cents...

LÉTORIÈRES, jetant un petit cri.

Aïe !

GENEVIÈVE, vivement.

Vous vous êtes brûlé ?...

LÉTORIÈRES, secouant sa main.

Oh !... oh ! que ça me cuit !

GENEVIÈVE, se levant.

Vite ! vite ! votre main dans de l'eau froide !... Tenez, tenez.

(Elle lui présente un pot à eau.)

LÉTORIÈRES.

Merci, madame.

(Il plonge sa main dans l'eau.)

GENEVIÈVE, le regardant pour la première fois, à part.

Tiens ! tiens ! tiens !... comme c'est jeune !... (Haut.) Ça va-t-il mieux?

LÉTORIÈRES.

Tout à fait bien... Je ne me serais pourtant pas avisé de ce remède-là.

GENEVIÈVE. triomphante.

Pardine !... est-ce que les messieurs savent rien faire?... et si j'avais de l'huile, ou une pomme de terre, donc !... mais il n'y a rien ici.

LÉTORIÈRES.

C'est une justice à rendre au logement. (Retirant sa main.) Mille remercîments, madame.

(Pendant qu'elle va déposer le pot, il retourne à la cheminée et se remet à souffler.)

GENEVIÈVE.

Ah ! çà, est-ce que vous croyez que je vas passer ma journée ici... à vous entendre... (Elle fait l'action de souffler.) Dépêchons-nous, s'il vous plaît... mon mari m'attend, pour faire notre second déjeuner.

LÉTORIÈRES, soupirant.

Ah ! vous avez déjà fait le premier ?... Vous êtes bien heureuse !

GENEVIÈVE, à part.

Au fait, s'il n'a encore rien pris... (Haut.) Voyons, déjeunez vite, au moins.

LÉTORIÈRES.

Sans mon vieux précepteur ? oh ! non, non... il m'a attendu, je l'attendrai (Il prend un cornet de sucre.) Pauvre homme !...

GENEVIÈVE, se fâchant.

C'est ça !... et pendant ce temps-là je ferai le pied de grue !...

(A part.) Il a de bons sentiments... c'est gentil !... (Haut, tendant la main.) Voyons, finissons-en... c'est quatre cents... (Regardant Létorières, qui s'apprête à mettre du sucre dans le lait et lui arrêtant le bras.) Qu'est-ce que vous allez donc fourrer là, dans votre lait ?

LÉTORIÈRES.

Du sucre.

GENEVIÈVE.

Du sucre, ça !... mais c'est de la sciure de bois, mon cher monsieur... mais notre perroquet n'en voudrait pas... Allons donc !

(Elle saisit le cornet, qu'elle lance par la fenêtre.)

LÉTORIÈRES.

Mais, madame...

GENEVIÈVE.

Du sucre ! En voilà, du sucre... du blanc, du bon... (Elle en tire un gros morceau de son panier et le jette dans le lait, puis, tendant de nouveau la main.) C'est quatre cents livres... dépêchons.

LÉTORIÈRES.

Mon Dieu ! madame, je suis confus, désolé... mais il m'est impossible, pour le moment...

GENEVIÈVE.

Impossible !... quand j'ai traité Grévin de poule mouillée, pour vous avoir accordé seulement un jour !...

LÉTORIÈRES.

Mais, ne craignez rien... si je gagne mon procès, je serai riche, très-riche... et je vous paierai deux, trois, quatre fois ce que je vous dois.

GENEVIÈVE.

Allons donc !... Et si vous le perdez, votre procès?

LÉTORIÈRES.

Je le gagnerai.

GENEVIÈVE, s'animant.

Et, en attendant, vous croyez que je vas rentrer à la bouti-

que, les mains vides... pour qu'on pense que je me suis laissé séduire par vos beaux yeux!... (A part.) Le fait est qu'ils sont superbes...

LÉTORIÈRES, suppliant.

Madame Grévin!...

GENEVIÈVE.

Non, non, mon petit monsieur!... Quand on ne peut pas payer ses habits, on n'en fait pas faire... quand on n'a pas de quoi vivre, on ne décampe pas de son collége, où on était bien nourri, bien couché... Pourquoi l'avez-vous quitté, votre collége?... voyons.

LÉTORIÈRES, vivement.

Pourquoi?... ah! vous allez comprendre cela, vous, madame Grévin... car vous êtes une femme, car vous êtes jeune.

GENEVIÈVE.

Pardine! A vingt-six ans.

LÉTORIÈRES, s'interrompant.

Ah! on ne vous les donnerait pas...

GENEVIÈVE.

Hein?...

LÉTORIÈRES, continuant.

Car vous devez être bonne et sensible.

GENEVIÈVE.

Du tout!... Je suis méchante.

LÉTORIÈRES, baissant la voix.

Pourquoi?... parce que j'aimais!

GENEVIÈVE.

Ah! bah!... Ce petit!...

LÉTORIÈRES, avec feu.

Oui, j'aimais de toutes les forces de mon âme... une jeune fille, un ange... qui est malheureuse, qui souffre... oui, qu

souffre d'une de ces douleurs inconnues aux filles du peuple et de la bourgeoisie!... Là, du moins, l'amour du père, comme sa fortune, est également partagé entre tous ses enfants... Chez nous, au contraire, à un seul, à l'aîné, toute la tendresse, tous les biens!... Mais il est fat!... il est l'aîné... Mais il est laid!... il est l'aîné... Mais il est bête!...

GENEVIÈVE, riant.

Il est l'aîné!...

LÉTORIÈRES.

Voilà... Celle que j'aime a un frère, un sot, un imbécile... A lui le rang, la fortune et les caresses!... tandis que la pauvre petite, dédaignée, repoussée, n'a pour perspective qu'un couvent... (Avec élan.) Je l'aime, moi, madame Grévin!... je l'aime, parce qu'elle est jolie, douce, bonne, spirituelle... mais, n'eût-elle aucune de ces qualités... ah! votre cœur me comprendra... je l'aimerais encore, parce qu'elle est malheureuse!

(Il essuie des larmes.)

GENEVIÈVE, attendrie.

Ah! c'est très-bien!... vertuchou! c'est très-bien!

LÉTORIÈRES.

Il lui fallait un appui... et voilà pourquoi je me suis échappé de mon collége.

GENEVIÈVE, s'oubliant.

Et vous avez bien fait, sarpedienne!

LÉTORIÈRES.

Bonne madame Grévin!... vous m'approuvez, n'est-ce pas?

GENEVIÈVE, entraînée.

C'est-à-dire que j'ai envie de vous... (Elle s'arrête.) C'est quatre cents...

LÉTORIÈRES, gaîment.

A la bonne heure! j'en étais sûr... Il n'y a de méchantes femmes que celles qui sont laides, contrefaites et bossues... Est-ce que vous pourriez être insensible, avec ces yeux-là?

GENEVIÈVE.

Il ne s'agit pas de mes yeux.

LÉTORIÈRES.

Allons donc!... Vous devez être du parti des amoureux.. vous, qui avez aimé... qui aimez peut-être encore...

GENEVIÈVE.

Qui ça?... mon mari?...

LÉTORIÈRES.

Non... n'importe qui... Vous, qu'on adore, qu'on supplie à deux genoux.

GENEVIÈVE.

Qui ça?... mon mari?...

LÉTORIÈRES.

Non... un autre... vous savez bien...

GENEVIÈVE.

Moi?...

LÉTORIÈRES, à demi voix.

Eh! oui... dans l'arrière-boutique... un soir, que j'allais parler à votre mari, et que je me trompais de porte...

GENEVIÈVE.

Je ne vous ai pas vu.

LÉTORIÈRES.

Oui; mais, moi, j'ai vu...

GENEVIÈVE.

Quoi donc?...

LÉTORIÈRES.

Ce gros robin, qui s'est jeté dans un bahut.

GENEVIÈVE.

O ciel!...

LÉTORIÈRES, vivement.

Chut!... Je n'en ai parlé à personne... pas même à mon précepteur.

GENEVIÈVE.

Bien vrai ?...

LÉTORIÈRES.

Sur l'honneur !... Un gentilhomme, trahir le secret d'une dame !

GENEVIÈVE.

Ah ! c'est bien de votre part... parce que, voyez-vous, mon pauvre Grévin supposerait...

LÉTORIÈRES.

Ce serait absurde... (L'interrogeant.) Un huissier ?...

GENEVIÈVE.

Fi donc !

LÉTORIÈRES.

Un procureur ?

GENEVIÈVE.

Mieux que ça.

LÉTORIÈRES.

Un avocat ?

GENEVIÈVE, se livrant.

Le plus gai, le plus boute-en-train, le plus... (Se reprenant.) C'est-à-dire...

LÉTORIÈRES, avec mépris.

Un avocat !... Et quand c'eût été un président, madame Grévin... est-ce là un galant digne d'une jolie bourgeoise comme vous ?...

GENEVIÈVE, minaudant.

Ah !... ah !...

LÉTORIÈRES, avec feu.

Ce qu'il vous faut pour adorateur, ce serait un jeune et brillant mousquetaire... ce serait... ce serait moi !... non pas le pauvre diable, humble et dépenaillé, qui grelotte dans un galetas et n'a pas quatre cents livres à jeter à son tailleur... mais moi, riche, millionnaire, officier du roi, avec deux épaulettes d'or et un pommeau de diamants à mon épée !... C'est alors

que je vous dirais : Vrai Dieu ! la belle, on n'a pas un minois plus séduisant et plus coquin... Palsambleu ! il me faut un baiser... et je le prends !... (Il l'embrasse.)

GENEVIÈVE, se défendant.

Eh bien !... eh bien !...

LÉTORIÈRES.

C'est fait !... (A part.) Le troisième de la journée !...

GENEVIÈVE, avec explosion.

Il est charmant !... il est... (A part.) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je dis là ?... (Haut.) C'est quatre cents livres...

LÉTORIÈRES.

Que je vous dois, et que je vous paierai... Mais, pour cela, il faut les avoir... pour les avoir, il faut que je voie mes juges... qui sait ?... que j'aille à la cour, peut-être...

GENEVIÈVE.

A la cour !

LÉTORIÈRES.

Et pour cela, il me faudrait... ah ! il me faudrait ce bel habit couleur paille, avec parements de...

GENEVIÈVE.

Ah ! par exemple, pour celui-là, n'y comptez pas... pour les quatre cents livres, c'est convenu, j'attendrai encore... mais, quant à l'habit neuf... de l'argent comptant, ou rien, je l'ai juré.

LÉTORIÈRES, tristement.

Il faudra donc que je perde mon procès... qu'Herminie aille au couvent... et que je me tue.

GENEVIÈVE.

Hein !... avisez-vous de ça !... J'aimerais mieux vous prêter les soixante pistoles que je viens de toucher !...

LÉTORIÈRES, vivement.

Et je vous paie comptant !

GENEVIÈVE.

Et je ne manque pas à ma parole !

LÉTORIÈRES.

Et j'ai mon habit !... (Lui sautant au cou.) Ah ! ma chère madame Grévin !...

GENEVIÈVE.

Oh ! il m'étouffe !... il m'étrangle !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, POMPONNE.

POMPONNE, entrant par la droite et tenant deux petits pains.

Que vois-je !... mon vicomte au cou de cette mégère !

GENEVIÈVE.

Bonhomme !

LÉTORIÈRES.

Dites : de cette bonne, de cette excellente madame Grévin !... qui me fait crédit, qui me donne mon habit neuf, qui...

POMPONNE.

Pas possible !

GENEVIÈVE, à Pomponne.

Il m'a toute retournée, quoi !

POMPONNE.

Encore une !

GENEVIÈVE.

Un peu plus, je ne sais pas ce qui arrivait !... C'est votre faute, à vous, qui mettez des heures entières à aller chercher deux petits pains !

POMPONNE.

Ah ! bien, oui ; mais que d'événements !...

GENEVIÈVE.

Ils n'étaient pas cuits ?

POMPONNE.

Il s'agit bien de ça!... un homme, une femme, une... (A Létorières.) En sortant de chez le boulanger, je remarque un individu de mauvaise mine, qui avait l'air de m'attendre et qui se met à me suivre... je devine qu'on cherche à découvrir votre retraite...

LÉTORIÈRES.

Je suis arrêté !

GENEVIÈVE.

Ah ! mon Dieu !

POMPONNE.

N'ayez pas peur... Je file jusqu'au bout de la rue Plâtrière... je vois qu'il me suit... je tourne dans la rue Saint-Honoré... il me suit toujours... je gagne les Tuileries... il me suit encore... je prends les quais, je traverse la cour du Louvre, le Palais-Royal... Heureusement, enfin, dans la rue de Valois, un embarras de voitures nous sépare, et je rentre sans être vu... Voilà la promenade que je viens de faire, avec mes deux petits pains !

LÉTORIÈRES, riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah !

GENEVIÈVE, riant de son côté.

Ah ! ah ! ah !

POMPONNE.

Chut !... malheureux !... taisez-vous donc !... on va vous entendre !...

LÉTORIÈRES.

Et qui donc ?

POMPONNE.

Est-ce que je ne vous l'ai pas dit ?... Mon Dieu ! je suis si troublé !... Cette dame... que j'ai trouvée sur l'escalier, et qui m'a demandé, d'une voix tremblante, M. le vicomte de Létorières ?

LÉTORIÈRES.

Tiens !

GENEVIÈVE.

Une dame!... (A part.) Et rien au menton... Oh! le petit gueux!...

POMPONNE.

Elle est là... je viens de la faire entrer dans cette chambre... Je voulais vous prévenir, vous consulter... et puis, comme vous n'étiez pas seul...

(Il va à la porte à droite.)

LÉTORIÈRES.

C'est juste.

GENEVIÈVE, gagnant le fond.

Je me sauve!

LÉTORIÈRES, à demi voix.

Bonjour à votre mari... et à l'autre... vous savez...

GENEVIÈVE, l'interrompant.

Hum! hum!... vous aurez votre habit.

(Pomponne, qui vient d'ouvrir la porte à droite, court à Geneviève, qu'il pousse dehors au moment où Herminie paraît à droite.)

SCÈNE VII.

LÉTORIÈRES, HERMINIE.

LÉTORIÈRES, poussant un cri de joie.

Herminie!...

HERMINIE, entrant vivement.

Mon cousin!...

LÉTORIÈRES.

Quoi! c'est vous?

HERMINIE, très-émue.

Oui, moi, qui viens me réfugier auprès de vous... mon seu ami au monde!

LÉTORIÈRES.

Oh! oui!... mais, ne tremblez donc pas ainsi.

HERMINIE, regardant autour d'elle.

C'est que nous sommes seuls... Votre précepteur.. où est-il ?

LÉTORIÈRES, indiquant la porte à gauche.

Ne craignez rien... il est là, près de vous.

HERMINIE.

C'est mal, ce que je fais là... mais si vous saviez !... Nous sommes perdus !...

LÉTORIÈRES.

O ciel ! vous ?...

HERMINIE.

Tous les deux !... Oh ! moi, que m'importe ?... Mais vous !... Je suis en fuite... je viens de m'échapper...

LÉTORIÈRES, gaîment.

Juste ! comme moi de mon collége !... Bravo !

HERMINIE.

Ne riez pas mon cousin... J'étais folle, j'avais perdu la tête !... mais ne vous hâtez pas de me condamner... Je venais d'apprendre à la fois, et qu'on allait vous arrêter, et qu'aujourd'hui, ce soir même, on allait me conduire à l'abbaye de Chaillot, chez les dames Ursulines... (Se jetant dans ses bras.) Oh ! mon cousin, je ne veux pas être religieuse !

LÉTORIÈRES.

Vous, chez les Ursulines !... jamais !... ou j'y entre avec vous !

HERMINIE.

C'est alors que Charlotte m'a remis votre billet... C'était un avis du ciel !

LÉTORIÈRES.

Parbleu !

HERMINIE.

Je suis partie, sans savoir où j'allais... et j'arrive près de vous sans savoir comment.

LÉTORIÈRES.

C'est toujours le ciel.

HERMINIE.

Et, d'abord, apprenez donc le danger qui vous menace... On a découvert votre retraite... et, au moment où je vous parle, on conspire contre votre liberté!...

LÉTORIÈRES.

Ah ! diable!

HERMINIE.

Et ce n'est pas tout... Ce testament de notre grand'tante, madame Dolbreuse... qui faisait votre fortune...

LÉTORIÈRES.

Dites : la nôtre.

HERMINIE.

Plût au ciel!... mais la princesse de Soubise et son mari, qui sont nos parents éloignés, ont promis de le faire casser à notre profit... c'est-à-dire, moi, pauvre fille, je ne compte pas dans la famille, je ne suis bonne qu'à mettre au couvent...

LÉTORIÈRES.

C'est ce que nous verrons!

HERMINIE.

Mais mon frère le baron ajoutera ces biens à tous ceux qu'il possède déjà.

LÉTORIÈRES.

Ah! votre frère...

HERMINIE.

C'est lui qui doit me conduire à Chaillot!...

LÉTORIÈRES.

Oh! s'il me fait dégaîner!...

HERMINIE.

C'est lui qui répète toujours : Quand les filles nobles n'ont pas de dot, elles doivent épouser un cloître.

LÉTORIÈRES.

Et si je veux vous épouser sans dot, moi?

HERMINIE.

Oui, mais alors on ne voudrait me donner qu'à un homme bien riche...

LÉTORIÈRES.

Mais je le serai!... Oui, pour les faire enrager tous, je gagnerai mon procès!

HERMINIE.

Et le moyen ?... Ils ont tout prévu... L'affaire a été renvoyée devant trois arbitres... des créatures de la maréchale de Soubise, qui prononceront contre vous.

LÉTORIÈRES.

Pas sans m'avoir vu!... Je leur parlerai, moi!... ah! ah! Le testament est bon, je leur prouverai que tout me revient, tout... Combien ?

HERMINIE.

Deux millions, mon cousin!

LÉTORIÈRES.

Deux millions? ils sont à moi!... Deux millions!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, POMPONNE.

POMPONNE, entrant par le fond.

Hein?... qui est-ce qui a des millions ici?

LÉTORIÈRES.

Eh! venez donc, mon maître, mon ami, mon vieux Pomponne!... me voilà riche, me voilà heureux!...

POMPONNE.

Riche, heureux?

LÉTORIÈRES.

Eh! oui... Regardez donc... Herminie, ma cousine... Hein?...

POMPONNE.

Mademoiselle, certainement... pour le bonheur, je ne dis pas...

LÉTORIÈRES.

Oh ! comme il est froid !... Ces vieux, ça ne sent rien !

POMPONNE.

Mais la fortune...

LÉTORIÈRES.

Mais je l'ai... c'est-à-dire je l'aurai!... ça ne peut pas manquer... et alors, Pomponne, vous verrez si je suis un ingrat !... Je vous donne un million... j'en donne un à Sicard, le cocher, numéro 144... et nous... Tiens ! il ne nous restera rien !

POMPONNE.

Cher enfant ! le cœur sur la main !... Vous donnerez vingt-quatre sous au cocher... et à moi, une veste neuve, pour remplacer celle qui a fondu chez le boulanger.

LÉTORIÈRES, attendri.

Quoi !... ce matin... Je devine !... Oh ! ce cher Pomponne !... qui a vendu pour moi sa veste de velours !

POMPONNE, soupirant.

Que j'avais depuis dix-sept ans !

LÉTORIÈRES.

Qu'il avait depuis dix-sept ans, ma cousine !... et je ne lui donnerais pas !... Embrassez-moi, Pomponne !

(Il se jette dans ses bras.)

POMPONNE.

De tout mon cœur !

(Létorières remonte en s'essuyant les yeux.)

HERMINIE, tendant la main à Pomponne.

C'est bien, de ne pas l'avoir abandonné !...

POMPONNE.

Est-ce que ça se pouvait ?... est-ce qu'il ne devait pas me subjuguer ?... comme la Grévin... comme le cocher... comme... (Regardant Herminie.) Comme quelqu'un encore ?...

(Elle baisse les yeux.)

LÉTORIÈRES, qui est redescendu.

Oh ! oui, vous m'aimez... elle aussi... et nous ne nous quitterons plus !.. Mais, puisque notre gîte est découvert, nous allons en changer... nous en trouverons un autre... un petit logement... deux chambres, où nous demeurerons tous les trois... Ce sera gentil !

POMPONNE.

Hein ?... tous les trois... petit malheureux !... Et qu'est-ce qu'on dirait ?

LÉTORIÈRES.

Qu'est-ce que vous voulez qu'on dise ?... vous êtes un homme respectable...

POMPONNE.

Oui, mais vous !...

LÉTORIÈRES.

Tiens ! c'est vrai... je ne suis pas un homme respectable, moi.

HERMINIE.

Oh ! il a raison !... je ne puis pas rester avec vous... et, ce matin, avant d'avoir reçu votre billet, je pensais à demander asile à ma vieille nourrice, qui habite Chatou.

POMPONNE.

C'est ça !... Je me charge de vous y conduire.

LÉTORIÈRES, écoutant.

Chut !... prenez garde !... on vient !...

TIBULLE, en dehors.

Diable d'escalier !... Attends-moi là, Jasmin !

LÉTORIÈRES.

Qu'est-ce que c'est que ça?

TIBULLE, en dehors.

Il y a de quoi se rompre le cou!

HERMINIE, avec effroi.

Ciel! cette voix...

LÉTORIÈRES.

Vous la connaissez?

HERMINIE.

C'est celle de mon frère!...

(On entend frapper.)

POMPONNE.

Oh!

LÉTORIÈRES, vivement.

Gardez la porte!...

HERMINIE.

Je suis perdue!

POMPONNE.

C'est lui!

HERMINIE.

Ah!

(Elle se jette dans la chambre à gauche au moment où Tibulle paraît. Létorières reste devant cette porte.)

SCÈNE IX.

LÉTORIÈRES, POMPONNE, TIBULLE.

TIBULLE, paraissant.

Enfin, je puis... (S'arrêtant d'un air étonné, à la vue du logement.) Ah bah!... ah! tiens!... ce n'est pas ici... je me serai trompé... Pardon!

(Il disparaît, et la porte se referme.)

LÉTORIÈRES, riant.

Qu'est-ce qu'il a donc?... Il s'en va?

POMPONNE.

Bon voyage !

TIBULLE, en dehors, après avoir frappé à une autre porte.)

M. le vicomte de Létorières, s'il vous plaît ?

UNE VOIX DE FEMME.

Ce n'est pas ici.

TIBULLE.

Ah !... pardon ! (Après avoir sonné à une troisième porte.) M. le vicomte de Létorières, s'il vous plaît ?

UNE VOIX D'HOMME.

Connais pas.

TIBULLE.

Ah !... pardon ! (Il frappe de nouveau. Pomponne va ouvrir.) M. le vicomte de Létorières, s'il vous plaît ?

LÉTORIÈRES, s'avançant

C'est moi, monsieur.

TIBULLE.

Vous ?... Ah ! tiens !... (A part.) Le vicomte, ça !... Dieu ! qu'il a l'air jeune !...

LÉTORIÈRES, à part.

Dieu ! qu'il a l'air bête !

TIBULLE, se posant devant lui et ricanant.

Allez... allez donc... commencez.

LÉTORIÈRES.

Qu'est-ce ?

TIBULLE.

On dit que vous séduisez tout le monde... Allez, séduisez-moi... Je n'empêche pas... je me livre... Faites-moi tourner la tête.

LÉTORIÈRES.

Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse, de votre tête ?

TIBULLE.

Ah !... vous ne me reconnaissez pas... C'est juste : vous ne m'avez jamais vu... je serais même fort étonné que vous me reconnussiez... (A part.) J'aime autant ça... gardons l'incognito. (Haut.) Je suis...

LÉTORIÈRES.

Le baron Tibulle-Ménélas d'Hugeon.

TIBULLE, à part.

Bah ! bah ! bah ! bah !... il me reconnaît !... Qui diable a pu lui dire...

LÉTORIÈRES.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, cousin.

TIBULLE.

Avec plaisir... (Pomponne lui présente une chaise de paille, qu'il examine un instant.) Ah ! non... toute réflexion faite, j'aime mieux causer debout... Gardez ça pour vous, bonhomme.

POMPONNE, se révoltant.

Bonhomme !

LÉTORIÈRES, s'asseyant.

Comme il vous plaira.

TIBULLE.

D'autant plus que j'ai peu de temps à perdre... La Guimard m'attend... (Appuyant.) la petite Guimard... qui a quelques bontés pour moi... (Plus fort.) la Guimard !...

LÉTORIÈRES.

Après ?...

TIBULLE, à part.

Au fait, ça ne connaît pas la Guimard... Pauvre petit !... (Haut.) Nous disons donc, cousin, que votre procès est perdu.

LÉTORIÈRES.

Je ne dis pas ça du tout !

TIBULLE.

Je le dis, moi... Perdu, ou c'est tout comme... et ce sera justice, vertudieu !... Que diable feriez-vous de deux millions ?... Vous êtes né sans le sou ; vous ne connaissez pas les jouissances de la vie... tandis que, moi, j'en possède déjà deux... millions... Je suis forcé de m'amuser comme un fou... d'avoir des chevaux, des équipages magnifiques, de donner des fêtes aux belles dames et aux gens d'esprit... La beauté et l'esprit, c'est cher...

LÉTORIÈRES.

Je le crois bien !... (Le regardant.) N'en a pas qui veut.

TIBULLE.

Air *de la Famille de l'Apothicaire.*

Que de dépenses ! c'est affreux !
Et pas moyen d'en rien rabattre !...
Dites, suis-je assez malheureux ?...
J'ai deux millions, il m'en faut quatre !
Il faut que je double mon bien
Pour mener le train qu'il m'impose...
Tandis que vous, qui n'avez rien,
Il ne vous faut pas autre chose.

POMPONNE, révolté.

Mais, monsieur !...

LÉTORIÈRES.

Laissez parler le cousin.

TIBULLE.

Certainement, laissez parler le... laissez-moi parler... Je vais être franc... dans la famille d'Hugeon, on est franc comme l'osier... Tiens ! un calembourg !... (Appuyant.) C'est un calembourg, que j'ai fait sans m'en apercevoir.... (Criant.) Un calembourg !

LÉTORIÈRES, à part, en se levant.

Et dire que c'est l'aîné de la famille !

TIBULLE, à part.

Il ne comprend pas... Et on dit que ça a de l'esprit!... (Haut.) Je vous préviens donc, d'abord, que M. de Soubise... (Plus fort.) le grand Soubise... celui qui aurait pu gagner la bataille de Rosbach...

LÉTORIÈRES.

S'il ne l'avait pas perdue.

TIBULLE.

C'est juste... s'il ne l'avait pas perdue...

LÉTORIÈRES.

Il l'aurait gagnée.

TIBULLE.

Oui... Que mon cousin et ma cousine, la belle maréchale, remueront ciel et terre pour me faire gagner ma cause... que les trois arbitres Desperrières, Palmezeaux et Corbin sont pour moi... Je vous avertis, ensuite, que l'abbé du Vighan... (Appuyant.) vous savez, l'abbé du Vighan, votre oncle... (Plus fort.) l'abbé du Vighan!... (A part.) Il n'a jamais l'air de comprendre!

LÉTORIÈRES.

Mon oncle... Après?

TIBULLE.

Il nous a donné pleins pouvoirs pour vous faire appréhender au corps... (Mouvement de Létorières.) N'ayez pas peur... on ne vous (Fouettant sa main.) le donnera pas... mais on vous coffrera, au nom du roi... L'exempt et la maréchaussée sont en route.

POMPONNE.

Mais c'est abominable!..

LÉTORIÈRES.

Pomponne...

TIBULLE.

Pomponne?... Ah! c'est Pomponne, ça!... le vieux qui vous a débauché!... Son affaire est faite... coffré, mon bonhomme!

POMPONNE.

Moi !... un ex-régent de classe !...

LÉTORIÈRES, l'interrompant.

Avez-vous fini, beau Ménélas ?

TIBULLE.

Oui... (Se ravisant.) Ah ! non !... Je viens, en bon cousin, vous offrir une transaction...

LÉTORIÈRES.

Allons donc !... et c'est ?...

TIBULLE.

De renoncer au testament, d'abandonner ces deux pauvres millions... et en échange, je vous compte cent mille livres, en bons billets de la caisse d'escompte... Nous déchirons l'ordre d'arrestation... nous vous émancipons... nous vous embrassons... hein ?

POMPONNE, enchanté.

A la bonne heure !...

LÉTORIÈRES, avec chaleur.

Moi, capituler !... La première action de Létorières émancipé serait une lâcheté, une bassesse !... Non ! cent fois, non ! mille fois, non !...

POMPONNE.

C'est ça ! c'est ça !... il me remonte !

TIBULLE.

Mais l'exempt de la Prévôté ?...

LÉTORIÈRES.

Je m'en moque... comme de vous !... Qu'ils viennent m'arrêter..... je me défendrai !..... et pour commencer, je tue l'exempt !...

POMPONNE.

Bravo !... il m'électrise !...

LÉTORIÈRES.

Je massacre la maréchaussée !... (Tibulle rit.)

POMPONNE.

Oui ! nous égorgeons tout le monde!... vous, le premier !...

TIBULLE.

Eh ! bonhomme !...

LÉTORIÈRES, marchant à Tibulle et lui serrant le poignet.

Et quant à vous, l'aîné de la famille...

TIBULLE, reculant.

Ah ! mais ! ah ! mais ! petit, vous me faites mal !

SCÈNE X.

LES MÊMES, GENEVIÈVE, accourant tout effarée, et portant un paquet.

GENEVIÈVE.

Sauvez-vous !... cachez-vous !... ils sont en bas !

POMPONNE.

Qui donc ?

GENEVIÈVE.

Un exempt de la Prévôté et deux soldats !... ils viennent vous arrêter !

TIBULLE, se frottant les mains.

Ah ! ah !... Bon voyage, cousin !

POMPONNE, se laissant tomber sur une chaise.

Je suis mort !

LÉTORIÈRES, gaîment.

Du courage, Pomponne !... défendons-nous ! jetons-leur à la tête... tenez, mon cousin Ménélas !

TIBULLE.

N'approchez pas !

GENEVIÈVE, à part.

Oh ! le petit démon !... il me remue !... (Reprenant.) En passant à côté d'eux, j'ai entendu l'exempt qui disait aux autres : Pendant que vous le tiendrez, je mettrai sous le scellé tout ce que renferme le logement.

POMPONNE, effrayé et regardant la porte du cabinet à gauche.

Tout !...

LÉTORIÈRES, de même.

Tout !...

TIBULLE.

Tout.

LÉTORIÈRES, à part.

Elle est prise !... Que faire ?...

TIBULLE, le voyant stupéfait.

Eh bien ! cousin, vous n'allez pas massacrer la maréchaussée ?...

LÉTORIÈRES, d'un air abattu.

Pardon, pardon, mon cousin... j'étais fou... j'avais perdu la tête...

POMPONNE.

Hein ?...

GENEVIÈVE.

Il caponne ?...

TIBULLE.

Vous avez peur ?...

LÉTORIÈRES.

Eh bien! oui... Empêchez qu'ils ne montent... déchirez l'ordre d'arrestation... j'accepte les cent mille livres.

TIBULLE.

Allons donc !... Dès que vous aurez signé...

LÉTORIÈRES.

Tout ce que vous voudrez.

GENEVIÈVE et POMPONNE, consternés.

Oh !

TIBULLE, à part.

C'est une belle invention, que la maréchaussée !

LÉTORIÈRES.

Il s'agit de rédiger un petit acte...

TIBULLE.

Cela me regarde.

LÉTORIÈRES.

Tenez, là, dans cette chambre, vous trouverez tout ce qu'il vous faut... Hâtez-vous !... les voilà !

TIBULLE, à part, en sortant.

Je l'ai roué !

(Il sort à droite. Létorières ferme aussitôt la porte.)

SCÈNE XI.

POMPONNE, LÉTORIÈRES, GENEVIÈVE.

(Scène jouée à voix basse.)

POMPONNE.

Quoi ! malheureux enfant !... vous renoncez...

GENEVIÈVE.

Vous reculez !...

LÉTORIÈRES, les prenant tous deux par la main.

Non, non, de par Dieu ! je ne recule pas !... je ne renonce pas !... Je le tiens ! je les tiens tous !

POMPONNE.

Vrai ?

LÉTORIÈRES.

Vite, à notre prisonnière !...

(Pomponne court ouvrir la porte du cabinet à gauche.)

GENEVIÈVE.

Bien! très-bien!... je ne sais pas ce qu'il veut faire, mais c'est égal.

HERMINIE, paraissant.

Ah! monsieur... ah! mon cousin!...

(Voyant Geneviève, elle s'arrête et baisse son voile.)

GENEVIÈVE.

Oh! qu'elle est jolie!... petit serpent!... (A Herminie.) Rassurez-vous, ma belle demoiselle... je sais tout... j'en suis!

LÉTORIÈRES.

Pomponne, prenez le bras d'Herminie... et partez vite!

HERMINIE.

Et vous?...

LÉTORIÈRES.

Je cours voir les arbitres... le lieutenant de police... les ministres... le roi lui-même!... Pour cela, il ne me faut que du courage et un habit... Du courage... (Baisant la main d'Herminie.) en voilà!...

GENEVIÈVE.

Tiens! il appelle ça du courage!

POMPONNE.

Mais l'habit?...

GENEVIÈVE.

Le voici!... Mais les soldats?...

LÉTORIÈRES.

Ils seront occupés ailleurs.

POMPONNE, au fond.

Dépêchez-vous!... je les entends!...

HERMINIE.

Tout est perdu!...

LÉTORIÈRES.

Laissez-moi faire.

UNE VOIX, en dehors.

Ouvrez, au nom du roi !

(Létorières ouvre. L'exempt paraît, suivi de deux soldats.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, L'EXEMPT et les SOLDATS, puis TIBULLE.

LÉTORIÈRES, baissant la voix.

Entrez sans bruit... chut !... Il est là !... nous le tenons !

L'EXEMPT.

De par le roi...

LÉTORIÈRES.

Plus bas, donc !... Vous avez l'ordre d'arrestation, la signature de l'abbé du Vighan ?

L'EXEMPT.

Voici.

LÉTORIÈRES.

Très-bien... M. l'Exempt, faites votre devoir. (Montrant la porte à droite.) Vous répondez du coupable... sur votre tête !

(Pomponne et Herminie se sont rapprochés de la porte du fond.)

GENEVIÈVE, à part.

Ah bien ! ah bien !...

(Létorières lui serre la main.)

HERMINIE, de loin, à Létorières.

Adieu !...

LÉTORIÈRES.

Chut !

(Les soldats se sont approchés de la porte à droite ; Pomponne et Herminie sont au fond. En ce moment, Tibulle sort de la chambre un papier à la main ; les deux soldats lui mettent la main sur le collet.)

TIBULLE, sortant.

Voici le...

L'EXEMPT.

Au nom du roi, je vous arrête !

TIBULLE.

Hein?

LÉTORIÈRES, au fond.

Bon voyage, cousin!

(Tibulle se débat, pousse des cris : Létorières s'esquive, et Pomponne entraîne Herminie, pendant que Geneviève tombe sur une chaise en riant aux éclats.)

ACTE SECOND

Le théâtre représente un petit salon à pans coupés, servant de cabinet et de bibliothèque. Portes au fond, à droite et à gauche. Une fenêtre avec rideaux, entre la porte à gauche et celle du fond. Une bibliothèque, en face de la fenêtre, entre la porte à droite et celle du fond. A gauche, au premier plan, un bureau couvert de papiers, sur lequel se trouvent une carafe d'eau, deux verres et un plateau. A gauche, en face du bureau, un buste couronné, des portraits de magistrats.

SCÈNE PREMIÈRE.

DESPERRIÈRES, puis VÉRONIQUE.

(Au lever du rideau, Desperrières est seul, devant sa bibliothèque ouverte, et tient un livre à la main.)

VÉRONIQUE, en dehors.

C'est bien... c'est bien...

DESPERRIÈRES.

Qu'est-ce que j'entends?... Eh! vite!... (Il ferme la bibliothèque.) C'est ma sœur!... Que le diable l'emporte! (Il va s'asseoir à gauche et travaille en grondant tout bas.) Qu'est-ce qu'elle me veut?... (Haut.) Madame Dolbreuse avait pour héritiers... (Bas.) Vient-elle encore me parler de sa fille?... (Haut.) le vicomte de... (Véronique est venue s'appuyer sur le dos de son fauteuil... Il feint de l'apercevoir.) Ah! seigneur Dieu, que vous m'avez fait peur!...

VÉRONIQUE.

A la bonne heure, frère!... toujours au travail!... c'est très-bien.

DESPERRIÈRES, gravement.

N'est-ce pas, ma chère Véronique?... voilà qui répond victorieusement aux épigrammes, aux quolibets dont on poursuit ceux qui veulent faire partie du nouveau Parlement... du Parlement Maupeou, comme l'appellent les Nouvelles à la main... Parce que j'ai été jeune, parce que j'ai... on dirait que cela dure toujours!... (Montrant ses papiers.) et pourtant, voilà.

VÉRONIQUE.

C'est ce que je répète à tout le monde... Si mon frère se retire souvent à sa petite maison de Chatou... ce n'est pas, comme autrefois, pour son plaisir... c'est pour travailler... Et quelle tenue! quelle austérité! quelles mœurs!

DESPERRIÈRES.

Ah! oui! ah! oui!

VÉRONIQUE.

Ce n'est pas comme ces jeunes robins, qui ne justifient que trop les attaques auxquelles ils sont en butte...

DESPERRIÈRES, se levant.

Eux? Oh!... fi donc!... des libertins, des joueurs, des... des ivrognes. Croiriez-vous, ma sœur, qu'on en a vu promenant des filles d'Opéra... de fort jolies créatures, par ma foi!... donnant des soupers, se grisant comme des mousquetaires, avec les vins les plus exquis!... Ah! tenez, l'eau m'en vient à la... (Se reprenant.) C'est-à-dire, le rouge me monte au visage!...

VÉRONIQUE.

C'est ce que je disais hier encore à notre voisine... la sœur de M. le chancelier : Mon frère serait le modèle des conseillers... Qu'on lui en donne le titre, qu'on mette ses vertus à l'épreuve... et l'on verra.

DESPERRIÈRES.

Ah! oui! ah! oui!... Bonne petite sœur!...

VÉRONIQUE.

Il ne soupe plus... il ne joue plus, il ne...

DESPERRIÈRES.

Allez toujours... S'il ne faut que cela pour me faire nommer conseiller... vous pouvez vanter ma sobriété, ma tempérance... Ma sœur et de l'eau rougie... voilà.

VÉRONIQUE.

C'est comme moi, qui concentre toutes mes affections sur mon épagneul, ma perruche, mes deux serins, (Se rapprochant.) et ma fille... ma fille, que je voudrais bien marier... à un riche parti.

DESPERRIÈRES, à part.

Nous y voilà!

VÉRONIQUE.

Ma fille!...

DESPERRIÈRES.

Permettez, ma sœur... je suis occupé là d'une grande affaire... dans laquelle le chancelier a nommé trois arbitres... j'en suis... M. le prince de Soubise, sur qui je compte pour entrer au Parlement, me recommande cette affaire, et c'est demain que nous prononçons entre les d'Hugeon et les Létorières... Mon confrère Palmezeaux s'occupe de ses plaisirs... mon confrère Corbin passe son temps à dormir... Je suis chargé du rapport.

VÉRONIQUE, avec dépit.

Oh! vous avez toujours un rapport à faire, quand je vous parle de Phœbé, votre nièce, votre unique héritière... qui pourrait aisément trouver un mari parmi les plaideurs dont le sort est dans vos mains.

DESPERRIÈRES.

Mais, qui vous dit le contraire?...

VÉRONIQUE.

Et vous ne la mariez pas!

DESPERRIÈRES.

Est-ce ma faute?...

VÉRONIQUE.

Elle a dix-neuf ans!

DESPERRIÈRES.

Que voulez-vous que j'y fasse?... Je ne demande pas mieux que de m'en débarrasser... de la marier, veux-je dire... mais c'est difficile, avec son petit désagrément...

VÉRONIQUE.

Qu'est-ce que vous appelez un petit désagrément?

DESPERRIÈRES.

Non, je veux dire... un léger inconvénient.

VÉRONIQUE.

Un !...

DESPERRIÈRES.

Comment diable voulez-vous que j'appelle ce qu'elle a... entre les épaules ?

VÉRONIQUE.

Mon frère !...

DESPERRIÈRES.

Écoutez-donc... je ne veux pas dire qu'elle soit précisément bossue... (Il s'arrête.) mais enfin, il y a quelque chose... ça se voit d'assez loin... de très-loin même... et tous ces prétendus, que ma qualité et mon crédit attiraient auprès d'elle...

VÉRONIQUE.

Étaient des sots, des impertinents !...

DESPERRIÈRES.

C'est possible... mais ce n'étaient pas des aveugles... Tant qu'ils se trouvaient en face de Phœbé, ça allait encore assez bien... mais vous avez la déplorable habitude d'envoyer votre fille chercher ceci, chercher cela... Dès qu'elle tourne le dos... bien le bonsoir, votre très-humble serviteur... et ils courent encore.

VÉRONIQUE.

AIR *du vaudeville de l'Héritière.*

N'est-elle pas jeune et jolie?

DESPERRIÈRES.

Des yeux charmants, je sais cela.

VÉRONIQUE.

Douce, bonne, aimable et polie?

DESPERRIÈRES.

D'accord sur ce chapitre-là.

VÉRONIQUE.

Enfin, le meilleur caractère?

DESPERRIÈRES.

De ce côté, pas un défaut.

VÉRONIQUE.

Elle a tout ce qu'il faut pour plaire.

DESPERRIÈRES.

Oui, mais elle a... plus qu'il ne faut,
Elle a beaucoup plus qu'il ne faut.

VÉRONIQUE.

C'est indigne, ce que vous dites là !... mais je m'adresserai à d'autres pour marier Phœbé... à d'autres, qui auront le cœur plus tendre.

DESPERRIÈRES, l'observant.

Par exemple, à mon confrère Palmezeaux... ce grand long, qui vient souvent nous visiter... Mais on dit que ce n'est pas pour moi... ni pour Phœbé.

VÉRONIQUE, très-troublée.

Mon frère!... vos suppositions...

DESPERRIÈRES.

Véronique, vous avez rougi !... Est-ce que...

VÉRONIQUE.

Ce n'est pas vrai ! c'est faux !...

DESPERRIÈRES.

Quoi donc ?... que Palmezeaux...

(On entend du bruit)

VÉRONIQUE, lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous !... Voulez-vous vous taire !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, TIBULLE.

TIBULLE, entrant et riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah ! Superbe ! magnifique ! ah ! ah ! ah !... (S'arrêtant.) Ah ! monsieur Desperrières...

DESPERRIÈRES,

Monsieur le baron ! Justement, je m'occupais de vous... de votre procès...

VÉRONIQUE, à part.

Un procès !... un baron !... voilà notre affaire !...

TIBULLE, saluant Véronique.

Madame votre épouse ?

VÉRONIQUE.

Non, M. le baron.

TIBULLE.

Madame votre mère ?

VÉRONIQUE.

Hein ?... sa mère !...

DESPERRIÈRES.

Ma sœur, M. le baron.

TIBULLE, à part.

Ah ! diable !... c'est une bêtise !... (Haut.) Pardon... c'est que madame a l'air si jeune... que...

DESPERRIÈRES.

Que vous l'avez prise pour ma mère.

TIBULLE.

Oui... je... (A part.) C'est encore une bêtise !

DESPERRIÈRES.

Asseyez-vous, M. le baron.

TIBULLE.

Merci, mon cher... je suis assis depuis deux lieues... J'arrive de Marly, où est le roi, la cour... et M. de Soubise...... mon cousin Soubise... qui aurait pu gagner la bataille de Rosbach... Vous savez qu'il me protége contre ce petit vicomte de Létorières... un intrigant...

DESPERRIÈRES.

Oui, oui, je sais.

VÉRONIQUE, bas.

Parlez donc de ma fille !...

TIBULLE.

Je serais venu plus tôt... ce matin...

DESPERRIÈRES.

Mais vous avez été arrêté, sans doute.

TIBULLE, vivement.

Hein ? comment savez-vous...

DESPERRIÈRES.

Je veux dire, retenu par quelque importun.

TIBULLE.

Oui, oui, c'est ça... de ces gens qui vous prennent au collet... ils étaient pardieu ! trois... et des poignets !... mais je me suis

fait reconnaître... Ah ! çà, je viens causer de mon affaire... Votre rapport est fait... Les deux millions sont-ils à moi ?

VÉRONIQUE, poussant Desperrières.

Hum !... deux millions !...

TIBULLE.

Ça m'est dû, comme à l'aîné de la famille... quand je dis l'aîné... je suis l'unique... ma sœur est au couvent.

DESPERRIÈRES.

Permettez... quand vous êtes arrivé...

TIBULLE.

Je suis entré un peu cavalièrement... Pardon... c'est que je venais de voir... (Il se remet à rire.) Ah ! ah ! ah ! j'en ris encore !...

VÉRONIQUE, minaudant.

En effet, ces rires... (Poussant Desperrières.) Allez donc !...

TIBULLE, riant toujours.

Figurez-vous que, dans votre cour, en descendant de carrosse, je lève machinalement les yeux, et je vois à une fenêtre une figure de jeune fille...

VÉRONIQUE.

Une jeune fille !...

TIBULLE.

Pas mal...

VÉRONIQUE, bas à Desperrières.

C'est Phœbé !

TIBULLE, continuant.

Pas trop mal... un petit nez assez drôle... Je la salue de la main... comme ça... (Il fait un geste familier. Véronique pousse son frère avec satisfaction.) Elle devient rouge comme une cerise, et me tourne le dos... Oh ! alors, je vois... ah ! ah ! ah !... une bosse énorme !... une pyramide !... une montagne !... ah ! ah ! ah !...

DESPERRIÈRES, bas à Véronique.

C'est Phœbé !

VÉRONIQUE, furieuse.

L'insolent !

TIBULLE.

Comment ! madame, vous ne riez pas ?... quand je vous dis, le dôme des Invalides !... ah ! ah ! ah !...

(Il tombe sur une chaise, en riant.)

DESPERRIÈRES, se laissant gagner.

Ah ! ah ! ah !...

VÉRONIQUE, le pinçant, et bas.

Vous riez !...

DESPERRIÈRES, redevenant sérieux.

Dame ! je ne le lui fais pas dire.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LÉTORIÈRES.

LÉTORIÈRES, entrant vivement, s'arrêtant au fond et regardant derrière lui.

Oh ! qu'elle est bien !... qu'elle est jolie !

TIBULLE, se levant tout à coup.

Tiens ! c'est lui !...

DESPERRIÈRES, se retournant.

Qui ? lui...

LÉTORIÈRES, d'une voix douce.

Ah ! mille pardons, monsieur !... je n'avais pas l'honneur de vous voir... Je marchais sans pouvoir détacher mes regards d'une figure que je viens d'apercevoir... là, à cette fenêtre...

VÉRONIQUE.

Plaît-il ?...

TIBULLE, bas, à Desperrières.

C'est ma bossue !... (De même, à Véronique.) ma bossue !... (Plus fort.) ma bossue !...

(Véronique s'éloigne, furieuse.)

LÉTORIÈRES, continuant.

Des traits si purs et si fins... une physionomie si douce... que, cédant à un charme dont je ne puis me rendre compte, je me suis arrêté à contempler cette jeune fille... ma main s'est portée d'elle-même à mon chapeau, j'ai découvert mon front et j'ai salué, avec le plus profond respect.

TIBULLE, vivement, en riant.

Elle ne s'est pas retournée ?...

LÉTORIÈRES.

Elle m'a rendu mon salut en souriant légèrement... Alors tremblant d'être indiscret, je me suis éloigné... en la regardant toujours !... car jamais, je le jure, je n'ai rien vu de plus gracieux et de plus aimable.

TIBULLE, riant toujours.

Mais, si elle s'était retournée !...

DESPERRIÈRES, bas, au baron.

Taisez-vous donc !

VÉRONIQUE, à Létorières d'une voix émue.

Merci, monsieur, merci pour elle et pour moi !... C'est ma fille !... (Elle jette un regard foudroyant à Tibulle.)

TIBULLE, à part.

Oh !... Encore une bêtise !... (A Véronique.) Madame, croyez que... soyez bien persuadée... certainement... foi de gentilhomme... (A part.) Imbécile ! animal ! buse que je suis !... (Il remonte.)

DESPERRIÈRES, à part.

Oh ! le pauvre baron !... (Jetant un coup d'œil à Létorières.) Flatteur !...

LÉTORIÈRES.

Puisqu'il en est ainsi, madame, veuillez donc prier monsieur votre frère d'excuser une préoccupation dont mademoiselle votre fille est plus coupable que moi... Je viens de m'apercevoir que,

dans mon trouble, je suis entré sans me faire annoncer, sans vous dire moi-même que je suis le vicomte de Létorières...

DESPERRIÈRES et VÉRONIQUE, le regardant.

Ah!

LÉTORIÈRES, saluant.

Un pauvre plaideur, qui vient présenter ses civilités à son respectable juge... (Se retournant.) Mais je vois que j'ai été devancé par mon cher cousin.

TIBULLE.

Oui, mon très-cher. (Bas à Véronique.) Quand je dis une bosse, c'était à peine une... (Véronique s'éloigne.)

DESPERRIÈRES, sèchement.

Il m'est impossible, messieurs, de vous recevoir... de vous entendre... Incorruptible comme la loi !... mon rapport est convenu avec mes deux collègues... arrêté dans ma tête...

LÉTORIÈRES, à part.

Aïe!

DESPERRIÈRES.

Et je passerai la nuit ici, dans ma bibliothèque, pour l'écrire et le mettre au net.

TIBULLE, bas, à Véronique.

Oh! c'est si peu de chose!...

(Véronique s'éloigne encore.)

DESPERRIÈRES.

Ainsi. M. le vicomte... M. le baron...

TIBULLE, à Desperrières.

Permettez, mon cher...

VÉRONIQUE, bas, à Létorières.

Du courage!...

TIBULLE, continuant.

Je suis désolé...

DESPERRIÈRES, bas, au baron.

Il n'y a pas de mal... Je vous reverrai... Chut !...

(Tibulle tousse.)

LÉTORIÈRES.

J'avais espéré, monsieur, qu'une conférence...

DESPERRIÈRES, à demi voix.

Je n'aime pas les flatteurs.

TIBULLE, bas, à Véronique.

Oh ! une légère proéminence...

VÉRONIQUE, lui tournant le dos.

Monsieur !... (Regardant Létorières.) Il est charmant!

ENSEMBLE.

AIR *du quadrille du Diable boiteux.*

DESPERRIÈRES, à part.

Cet hypocrite, ce flatteur
Me déplaît fort, sur mon honneur...
Mais, silence
Et prudence!
Je suis arbitre rapporteur.

VÉRONIQUE, à part, montrant le baron.

Ce fat, insolent et moqueur,
A mis la rage dans mon cœur!
Mais, silence!
Patience!
De me venger, ah! quel bonheur!

LÉTORIÈRES, de même.

Cela va mal : pauvre plaideur,
Pour mon procès, ah! j'ai grand'peur,
Et, d'avance,
L'espérance
S'enfuit tristement de mon cœur.

TIBULLE, de même.

Cela va bien : heureux plaideur,

Pour mon procès je n'ai plus peur.
Espérance!
Confiance!
Les millions font battre mon cœur.

LÉTORIÈRES, à part.

A la vieille j'ai su plaire;
Mais ma douceur exemplaire
N'a pu, la chose est bien claire,
Séduire l'homme de loi.

TIBULLE, à part.

Pour ma méprise funeste,
Cette vieille me déteste;
Mais, tout ici me l'atteste,
Le rapporteur est pour moi.

ENSEMBLE.

(REPRISE.)

Cet hypocrite, ce flatteur, *etc.*

(Véronique sort à gauche en regardant toujours Létorières, et Desperrières, à droite, en faisant signe à Tibulle d'être discret.)

SCÈNE IV.

TIBULLE, LÉTORIÈRES.

TIBULLE, d'un air dégagé.

Ah ! ah ! à nous deux, beau petit !...

LÉTORIÈRES.

Qu'y a-t-il, beau grand ?...

TIBULLE.

Vous m'avez mystifié, mon cher.

LÉTORIÈRES.

Un peu, mon très-cher... Est-ce qu'ils vous ont mené bien loin ?

TIBULLE, élevant la voix.

Plaît-il ?

LÉTORIÈRES, plus haut.

Vous dites...

TIBULLE, changeant de ton.

Ils m'ont mené au For-l'Évêque... où j'ai passé la nuit.

LÉTORIÈRES.

Bah ! vraiment ?... (Lui tendant la main en riant.) Avez-vous bien dormi ?

TIBULLE, riant aussi.

Ah ! ah ! ah !... Vous me paierez ce tour-là, cousin !

LÉTORIÈRES.

Combien ?

TIBULLE.

Deux millions.

LÉTORIÈRES.

C'est un peu cher... Vous rabattrez bien quelque chose ?

TIBULLE.

Rien... rien... rien !

LÉTORIÈRES.

Ah ! si !

TIBULLE.

Ah ! non !... Ah ! vous voulez lutter contre moi, vous ?... Eh bien ! nous voilà en présence... sur le champ de bataille... comme mon illustre parent...

LÉTORIÈRES.

Qui aurait pu gagner...

TIBULLE.

On dit que vous êtes un séducteur, que vous fascinez des vieux professeurs, des femmes de tailleurs, des cochers de fiacre... C'est gentil !... Fascinez, mon cher, fascinez... Je vous permets jusqu'à la sœur de notre arbitre... inclusivement... Moi, je ne fascine que les belles... Hier, j'ai fini la Guimard... demain, j'entame la Duthé... Je veux être adoré.

LÉTORIÈRES.

Diable... Alors, je conçois que les deux millions vous sont indispensables.

TIBULLE.

Hein ?... Oh ! c'est méchant !... Vous venez pour essayer votre charme sur notre rapporteur... Halte-là ! me voici !... Je reste, je m'implante chez lui... je surveille tous vos mouvements... je ne vous perds pas de vue... (Mouvement de Létorières.) Et, si vous faites trébucher la justice, je serai là pour la faire tomber de mon côté... Et allons donc !

LÉTORIÈRES.

Eh ! mais, c'est un défi.

TIBULLE.

Que je vous jette.

LÉTORIÈRES.

Et que j'accepte.

TIBULLE.

Bravo !... Allons, mon bel irrésistible, déployez vos séductions... flattez la sœur, son épagneul, sa bossue... et ses autres animaux... mais, quant à Desperrières... vertu inébranlable, mon cher !... vous en serez pour vos frais et votre air doucereux... Sur ce, je vous conseille de retourner au collége Picpus... ou bien à Paris, dans votre galetas de la rue Plâtrière... à votre choix.

LÉTORIÈRES.

Merci !

TIBULLE.

Mais, prenez garde... les exempts ne sont pas bêtes tous les jours... Adieu, vicomte... (A part.) Comme je le nargue ! comme je le bafoue !... Je suis insolent comme un charretier !

(Il sort en ricanant.)

SCÈNE V.

LÉTORIÈRES, seul.

Et je me laisserais jouer, ruiner par un imbécile comme... Et cette pauvre Herminie, qui compte sur moi, apprendrait que... Non ! non !... Mais comment faire ?... De trois arbitres, pas un n'est pour moi... du moins, j'en ai peur... J'ai d'abord couru chez Palmezeaux... Parti pour la campagne !... et d'un !... Je me présente chez le second... M. Corbin... au Marais... C'était le matin... il dormait... J'y retourne le soir... il dormait encore !... Il paraît qu'il dort toujours... habitude d'audience... et l'on me dit qu'il ne pardonne jamais au plaideur qui le réveille... Je me sauve... et de deux !... Me voilà chez le troisième... (Imitant le ton de Desperrières.) « Incorruptible comme la loi !... » J'ai beau fermer les yeux sur la bosse de sa nièce... que j'ai parfaitement vue... J'ai chatouillé l'amour-propre naturel de la vieille... c'est quelque chose... Mais lui, le gros... « Je n'aime pas les flatteurs ! » Que diable aime-t-il donc ?... par où l'attaquer ?... Et quand je pense que c'est cette nuit... cette nuit même, ici, dans cette bibliothèque, qu'il doit rédiger son rapport !... (Frappé d'une idée.) Ah !... puisqu'il ne veut pas m'entendre, si je pouvais lui glisser adroitement, sans que Tibulle s'en aperçût, cette petite note ?... Où la mettre ?... Sur ce bureau ?... Non... Dans un volume de la bibliothèque, que je poserai là... (Il ouvre la bibliothèque et prend un volume.) *Montesquieu*... Voilà mon affaire. (Venant sur l'avant-scène.) Ah ! c'est un livre, ça !... (Il veut ouvrir le volume.) Eh mais ! c'est drôle !... le volume n'ouvre pas ! (Il le retourne, et, par un mouvement involontaire, en soulève la tranche supérieure.) Qu'est-ce que c'est ?... Ah bah ! un flacon !... (Il tire à moitié le flacon et lit l'étiquette.) Vin de Madère !... (Stupéfait.) Tiens ! tiens ! tiens !... (Remettant le volume et en prenant un autre.) D'*Aguesseau*... (Le découvrant.) Eau-de-vie de Cognac !... Ah ! bah !... (Prenant un troisième volume.) *Cicéron*... Vin du Rhin !... Quelle singulière bibliothèque !... J'en ai beaucoup vu, mais c'est bien la première...

AIR *du Verre.*

Voyons encore au second rang...
Sans doute, le vin de Champagne...
Quel est ce volume si grand?...
Michel Montaigne... Vin d'Espagne...
Ah! quel est mon étonnement!
Quoi! chez cet homme austère et grave!...
Et pas un livre!... Apparemment,
Il les aura mis à la cave.

Voyons donc encore... (Lisant.) *Œuvres de Corneille...* Ciel! quelqu'un!

(Il ferme la bibliothèque et s'en éloigne précipitamment.)

SCÈNE VI.

GENEVIÈVE, LÉTORIÈRES.

GENEVIÈVE, à la cantonade.

C'est bien, c'est bien... Je vas l'attendre.

LÉTORIÈRES, poussant un cri de surprise.

Que vois-je?... Madame Grévin!

GENEVIÈVE, se retournant.

Tiens! mon petit vicomte!

LÉTORIÈRES.

Chez M. Desperrières!...

GENEVIÈVE.

Est-ce que votre procès le regarde?...

LÉTORIÈRES.

Et vous... que venez-vous faire?...

GENEVIÈVE.

Lui demander une consultation, qu'il m'a promise.

LÉTORIÈRES.

Pourquoi n'est-ce pas votre mari ?...

GENEVIÈVE.

C'est toujours moi qui viens... M. Desperrières aime mieux ça.

LÉTORIÈRES.

Ah ! il aime mieux... (A part.) Quelle idée !... (Courant l'embrasser.) Bonjour, madame Grévin. (Recommençant.) Bonjour, ma bonne madame Grévin... (L'embrassant une troisième fois.) Bonjour, ma chère madame Grévin.

GENEVIÈVE, le cou tendu.

Allez toujours... Il n'y en a plus ?... Je me laissais faire, moi... J'ai la permission de Grévin.

LÉTORIÈRES.

Alors...

GENEVIÈVE.

Non, en v'là assez pour aujourd'hui... (Le regardant.) Voilà donc notre habit !... Dieu ! comme ça vous pince ! quelle taille !

LÉTORIÈRES, passant le bras autour d'elle.

Il y en a de plus avenantes... (L'observant.) Ah ! vous connaissez M. Desperrières ?...

GENEVIÈVE.

Il y a quatre ans que je l'habille...

LÉTORIÈRES, gaîment.

C'est donc ça que je l'ai reconnu tout de suite !

GENEVIÈVE, étonnée.

Hein ? plaît-il ?...

LÉTORIÈRES.

C'est lui

GENEVIÈVE.

Lui ?... Qui ça ?...

LÉTORIÈRES.

Ce robin, que j'ai surpris un soir... dans l'arrière-boutique !...

GENEVIÈVE.

Ce n'est pas vrai !

LÉTORIÈRES.

C'est vrai !

GENEVIÈVE.

Non !

LÉTORIÈRES.

Si !... (Avec intention.) Un homme austère, triste...

GENEVIÈVE, s'oubliant.

Lui ?... un boute-en-train ! un gros farç...

(Elle s'arrête, en mettant la main sur sa bouche.)

LÉTORIÈRES.

Ah ! vous voyez !... Vous avez dit...

GENEVIÈVE.

Rien ! rien ! je n'ai rien dit !...

LÉTORIÈRES.

Si fait !... Un gros farceur !...

GENEVIÈVE, se décidant.

Ah ! ma foi, c'est parti... Je ne courrai pas après... (Plus bas.) Eh bien ! oui, là, c'était lui... mais ne dites pas...

LÉTORIÈRES.

Allons donc ! j'en étais bien sûr !... Quoi ! ce gros Desperrières, lui, qui veut être magistrat...

GENEVIÈVE, partant d'un éclat de rire.

Lui ?... Ah ! ah ! ah !...

LÉTORIÈRES, à part, montrant successivement Geneviève et la bibliothèque.

Ça... et puis... (A Geneviève.) Comment !... ses principes sévères, son rigorisme...

GENEVIÈVE.

Rigorisse... lui ?... ah ! ouiche !... parce qu'il a peur du monde, des gazettes... mais chez lui, en catimini...

LÉTORIÈRES.

Il se rattrape...

GENEVIÈVE.

Ferme !

LÉTORIÈRES.

C'est un luron...

GENEVIÈVE.

Ah ! oui !

LÉTORIÈRES.

Il fait la cour à madame Grévin...

GENEVIÈVE.

Qui lui flanque des taloches... ah mais !...

LÉTORIÈRES.

Et il veut faire M. Grévin...

GENEVIÈVE.

Ce que je ne veux pas !... ah mais !...

LÉTORIÈRES.

Et je parie que le gaillard aime à rire, chanter et boire ?...

(Il regarde la bibliothèque).

GENEVIÈVE.

Oh ! ça, dame ! je ne sais pas.

LÉTORIÈRES.

Bah ! de petites orgies à huis clos ?

GENEVIÈVE.

Vous croyez ?... Il en est bien capable.

LÉTORIÈRES.

Mais, sa sœur ?...

GENEVIÈVE.

Oh ! ne dites pas... Elle ne sait rien... Il en a peur !... Dame ! elle est si sévère !... (Plus bas.) pas pour elle !...

LÉTORIÈRES.

Hein ?... Est-ce qu'elle se permettrait...

GENEVIÈVE, mystérieusement.

Oui, oui... et pas plus loin que tout à l'heure... j'ai vu arriver à Chatou un grand maigre... encore une de nos pratiques... le Palmezeaux...

LÉTORIÈRES.

Palmezeaux !... (A part.) qui venait de partir pour la campagne!... (Haut.) Il vient faire la cour à la veuve ?... Bravo ! j'en tiens deux !... (Sautant de joie.) Vive madame Grévin !

(Il l'embrasse.)

GENEVIÈVE, s'y prêtant.

Allez... j'ai la permission...

POMPONNE, en dehors.

Où est-il ? où est-il ?

GENEVIÈVE.

Quelqu'un !... lâchez-moi !... je vas conter mon affaire, et je m'en retourne à Paris... (Fièrement.) Dans mon carrosse... (Gaîment.) Je suis venue en fiacre... numéro 144.

LÉTORIÈRES.

144 ?... c'est le mien !... mon cocher... ce brave Sicard !

GENEVIÈVE.

A votre service, l'amour !... je vous donne une place pour la rue Plâtrière.

LÉTORIÈRES, riant.

Accepté, Vénus !

GENEVIÈVE, à part.

Est-il gentil !... Dieu ! si le gros Desperrières était comme ça !... ce pauvre Grévin !...

(Elle sort à droite.)

SCÈNE VII.

LÉTORIÈRES, puis POMPONNE.

LÉTORIÈRES, triomphant.

Ah ! cousin Tibulle, vous m'avez défié !...

POMPONNE, entrant, tout essoufflé.

Ah ! enfin, le voilà...

(Il court après Létorières, qui ne fait pas attention à lui.)

LÉTORIÈRES, marchant.

Nous verrons, morbleu !

POMPONNE, le suivant.

M. le vicomte...

LÉTORIÈRES, sans l'écouter.

Mais il est ici, il me surveille...

POMPONNE.

M. le vicomte...

LÉTORIÈRES, marchant toujours.

Il faut l'éloigner à tout prix !

POMPONNE.

Je venais vous dire...

LÉTORIÈRES.

Par quel moyen ?... quelle ruse ?...

POMPONNE, criant.

Que votre Herminie...

LETORIÈRES, s'arrêtant tout à coup.

Herminie !... Qui est-ce qui a dit ?... Ah ! Pomponne, c'est vous... Eh bien ! Herminie... où est-elle ? que fait-elle ?... Parlez... mais parlez donc !...

POMPONNE.

Dame! vous allez toujours...

LÉTORIÈRES.

Conduisez-moi près d'elle, chez sa nourrice.

POMPONNE.

Mais elle n'y est plus!

LÉTORIÈRES.

Hein?... que dites-vous?

POMPONNE.

Madame de Soubise l'a fait enlever, pour la mener elle-même au couvent!

(Il tombe sur une chaise à gauche.)

LÉTORIÈRES.

Au couvent!... ah! c'est affreux!... Mais je l'en arracherai!... quand je devrais séduire la supérieure, la prieure, la tourière et toutes les Ursulines de Chaillot!

POMPONNE.

Mais ce n'est pas tout!... pour avoir mystifié l'exempt de la Prévôté, vous êtes condamné à dix mille livres d'amende!...

LÉTORIÈRES.

Ça m'est égal... je n'ai pas le sou.

POMPONNE.

Faute de paiement, à la Bastille!

LÉTORIÈRES.

C'est-à-dire que si je ne gagne pas mon procès, je suis ruiné, perdu; on me ravit ma liberté, ma maîtresse!... et j'y tiens... à ma maîtresse, surtout... Pomponne! Pomponne!... Eh bien! il s'est endormi?... (Le secouant.) Eh! Pomponne!...

POMPONNE, réveillé en sursaut.

Hein?... quoi?... Ah! j'ai tant couru depuis ce matin!... j'ai fait cent lieues!

LÉTORIÈRES.

Et vous n'êtes pas au bout...

SCÈNE VIII.

TIBULLE, au fond, POMPONNE, LÉTORIÈRES.

TIBULLE, entrant et s'arrêtant brusquement.

Il est là !... Avec qui diable est-il ?

LÉTORIÈRES, sans le voir.

Ah ! mon cher cousin... (L'apercevant, à part.) C'est lui !

POMPONNE.

Comment ! je ne suis pas au bout ?

TIBULLE.

Ah ! c'est le vieux.

POMPONNE, allant pour se retourner.

Hein ?

LÉTORIÈRES, le retenant, et bas.

Chut ! c'est lui !... n'ayez pas l'air !... (Élevant la voix.) Hélas ! oui, mon vieux Pomponne, c'est encore un voyage à faire, pour tromper cet imbécile de baron.

TIBULLE.

Il parle de moi !...

(Il se blottit dans l'embrasure de la fenêtre et fait tomber sur lui le rideau.)

POMPONNE, bas.

Taisez-vous !... il est là !...

LÉTORIÈRES, de même.

Tant mieux !... allez donc toujours !... (Élevant la voix.) Il n'y a rien à faire ici pour moi... Notre arbitre est séduit par les Soubise.

TIBULLE, à part.

Honnête homme, je te bénis !

LÉTORIÈRES.

Mais ils ne seront pas inexorables tous les trois... Ils se réunissent demain... eh bien ! ce soir, il en est deux que je séduirai.

TIBULLE, s'oubliant.

Hein ?...

POMPONNE, bas.

Chut !... on vous écoute !

LÉTORIÈRES, haut.

Je pars... je cède la place au beau Ménélas...

POMPONNE.

Où allez-vous?

LÉTORIÈRES.

A Paris... je pars à franc étrier !

POMPONNE.

A cheval !...

LÉTORIÈRES.

Et vous aussi.

POMPONNE, effrayé.

A cheval !... moi !... j'arriverai en morceaux !

LÉTORIÈRES.

Eh ! non... dans un fiacre, qui est là, à la porte... 144... Vous me rejoindrez...

POMPONNE.

Mais où ? mais où ?..

LÉTORIÈRES.

A Paris, chez l'arbitre qui m'attend, vous savez... qui me fera gagner ma cause...

TIBULLE, riant, à part.

Ah bien !... ah ! ah ! ah !.,.

POMPONNE.

Mais...

LÉTORIÈRES.

Adieu, hâtez-vous !... (A part, en sortant.) A toi, maintenant, Tibulle-Ménélas d'Hugeon !... que Sicard te conduise, et que le diable t'emporte !

(Il sort en courant.)

SCÈNE IX.

POMPONNE, TIBULLE.

POMPONNE, courant après lui.

Mais écoutez-moi donc !... je vous suis...

(Tibulle s'élance du lieu où il était et se jette sur Pomponne, qu'il arrête et qu'il ne lâche plus.)

TIBULLE.

Halte-là !... vieux corrompu !

POMPONNE.

Qu'est-ce que c'est ?... qu'est-ce qu'il y a ?... Vous m'étranglez !...

TIBULLE.

Silence !... ou je t'achève... Ah ! il court chez l'autre, ton vicomte !... Eh bien ! il y trouvera encore son imbécile de cousin !... (Riant.) Ah ! ah ! ah !... Partons !

POMPONNE.

Lâchez-moi !

TIBULLE.

En route !...

POMPONNE.

Pour aller où ?

TIBULLE, criant.

Chez l'arbitre !

POMPONNE, criant plus fort.

Quel arbitre ?

TIBULLE.

Palmezeaux ou Corbin !... tu le sais, toi, vieux... Viens !...

POMPONNE, lui échappant.

Mais non!...

TIBULLE, le saisissant de nouveau.

Le fiacre est à la porte!...

POMPONNE.

Quel fiacre?

TIBULLE.

Numéro 144!

POMPONNE.

Lâchez-moi donc!

TIBULLE.

Non!

POMPONNE.

Si!

TIBULLE.

Viens!

POMPONNE.

Où donc

TIBULLE, l'entraînant et riant.

A Paris!... Ah! ah! ah!... comme je le tiens! comme je le roue, ce petit vicomte! Marchons!

POMPONNE, criant et parlant en même temps que Tibulle.

Lâchez-moi donc!... Au secours!... Il m'étrangle!... au secours!...

(Il est entraîné par Tibulle, au moment où les personnages suivants accourent au bruit.)

SCÈNE X.

VÉRONIQUE, DESPERRIÈRES, GENEVIÈVE, accourant, Véronique et Desperrières ayant des flambeaux à la main.

TOUS TROIS.

Quel bruit!... Qu'est-ce donc?... Que se passe-t-il?

DESPERRIÈRES, au fond.

Le baron, qui entraîne quelqu'un!...

VÉRONIQUE, à la fenêtre.

Il le fait monter dans un fiacre !...

GENEVIÈVE, regardant.

Eh bien ! mais, c'est dans le mien !...

DESPERRIÈRES.

Ah bah !...

GENEVIÈVE, criant.

Eh ! cocher ! cocher !...

VÉRONIQUE.

Il ne vous entend plus.

DESPERRIÈRES, à part, avec joie.

Oh ! bravo !...

GENEVIÈVE.

Me voilà bien lotie !... Comment donc faire pour retourner à Paris ?...

DESPERRIÈRES, à Geneviève, gaillardement.

Vous n'y retournerez pas... vous resterez ici... vous... (Sa sœur le regarde, étonnée. Il reprend très-gravement.) Je suis désolé de ce contre-temps.

GENEVIÈVE.

Et moi donc !

DESPERRIÈRES.

Il se fait tard... voici la nuit, et la route n'est pas sûre... vous pourriez rencontrer quelque mousquetaire...

GENEVIÈVE.

Oh ! ce n'est pas ça qui me fait peur... j'ai bec et ongles... Mais Grévin, qu'est-ce qu'il va devenir ?... ce pauvre cher homme ! Il ne pourra jamais dormir sans moi.

DESPERRIÈRES.

Oh ! que si... Un mari, ça dort toujours.

GENEVIÈVE.

Mais, enfin, où vais-je passer la nuit, moi ?

VÉRONIQUE.

Il y a, chez le concierge, un grand cabinet...

DESPERRIÈRES.

Avec un lit excellent... le lit de feu sa femme.

GENEVIÈVE.

Bien des remerciements, monsieur, madame... (A part.) C'est égal, comment Grévin va-t-il faire?

VÉRONIQUE.

Retirons-nous... il est tard... et mon frère a peut-être à travailler.

DESPERRIÈRES.

Mon Dieu, oui... Vous savez, que j'ai mon rapport à libeller... et je ne travaille que la nuit... au milieu de mes livres.

(Il jette un coup d'œil sur sa bibliothèque.)

VÉRONIQUE.

Bonsoir, mon frère.

DESPERRIÈRES.

Bonne nuit, ma sœur... Adieu, femme Grévin... Vous aurez votre consultation... venez la prendre... (Regardant sa sœur.) demain... (A voix basse et s'approchant de Geneviève.) Ce soir... par cette petite porte !... oh !...

(Sa sœur le regarde; même jeu.)

GENEVIÈVE, à part.

Gros vaurien, va !... Mais, bah !... j'en ai pas peur.

TOUS TROIS.

Air de : *En pénitence.*

Déjà la nuit s'avance;
C'est le moment je pense,
De rentrer en silence...
Jusqu'au revoir,
Bonsoir.

(Geneviève sort par le fond. Desperrières s'assied à son bureau, en épiant du coin de l'œil leur départ.)

VÉRONIQUE.

Bonsoir, mon frère.

DESPERRIÈRES.

Bonne nuit, ma sœur.

(Véronique sort par la gauche.)

SCÈNE XI.

DESPERRIÈRES, seul.

(A peine les deux femmes ont-elles disparu, que, se levant et changeant tout à coup de manières, il se met à chanter et à danser.)

Traderideri, traderidera !...

Elle reste ! c'est un coup du ciel !...

Traderidera !...
Traderidera !

(Il va tomber sur son fauteuil, en prolongeant la dernière note, puis se met à rire largement.)

Dieu ! que c'est ennuyeux de faire le magistrat toute la journée !... mais que c'est bon de se rattraper la nuit !... de pouvoir se dilater, s'épanouir, se goberger !... Maupeou n'a rien à dire... c'est du huis clos !... (Avec satisfaction.) Me voilà entre l'Amour et... (Cherchant dans ses poches et chantant.)

Traderidera, tra...

Entre l'Amour et Bacchus... (Effrayé.) Eh bien !... la clé de ma bibliothèque ?... où est elle donc ?... perdue !... Ah ! bon Dieu ! est-ce que... (L'apercevant à la serrure de la bibliothèque.) Eh non !... ah ! ah ! ah !... je l'ai laissée à la serrure... Maladroit !... c'est tantôt, quand Véronique m'a surpris... Ciel ! si quelqu'un !... heureusement, personne... (Il ouvre la bibliothèque.) Me voilà seul... Si je parcourais un volume ?... Pourquoi pas ?... Avant de commencer mon rapport, je vais lire quelques pages, pour me mettre en train... Hé ! hé ! hé !... (Parcourant les différents titres.) Cicéron... Démosthènes... Plutarque. (Prenant un volume et son

verre.) Un chapitre de Plutarque... (Après avoir bu.) O grand homme!... quel style!... quelles pensées!... Revoyons ce passage... (Il verse de nouveau.) Et tout à l'heure, quand la petite Grévin arrivera... par là... Ah! elle veut une consultation!... vertudieu!... C'est qu'elle est si drôlette, si réjouie!... si...

Eh! lon lan la, landerirette!...

Qu'à ses côtés, je me sens tout...

Gai, gai, gai, lariredondaine!...

Elle me verse à boire, ma tête s'échauffe, et alors, ma foi!...

Traderideri, traderidera...

(Il boit.)

SCÈNE XII.

DESPERRIÈRES, LÉTORIÈRES.

LÉTORIÈRES, paraissant tout à coup au fond, tout débraillé, le chapeau sur l'oreille et répétant à pleine voix le refrain de Desperrières.

Traderideri, traderidera!...

DESPERRIÈRES, comme frappé de la foudre.

Qui va là!

LÉTORIÈRES.

Ami!... Vive la joie, sacrebleu!...

DESPERRIÈRES, s'appuyant contre le bureau et cachant derrière lui le flacon et le verre.

C'est vous, M. le vicomte!

LÉTORIÈRES, d'une voix avinée.

Moi-même, la fleur des avocats... Ma foi! je me suis dit: puisque ce cher Desperrières travaille la nuit... c'est aussi mon heure, et je vais travailler avec lui... Tu vois, j'ai déjà commencé... je sors du cabaret.

DESPERRIÈRES.

Le malheureux est ivre !

LÉTORIÈRES.

Gris... gris comme un garde française... en bonne fortune !... Nous sommes faits pour nous entendre.

DESPERRIÈRES, tremblant et consterné.

Monsieur, monsieur... que voulez-vous dire ?

LÉTORIÈRES.

Je dis que j'aime le vin, que tu aimes le vin, que nous aimons tous le vin... et les chansons, sacrebleu !... et les femmes, ventre-saint-gris !... Ah çà ! mon petit Démosthènes, est-ce que tu as cru ce matin que j'étais dans mon assiette, avec cet air sainte nitouche qui t'a fait pitié ?.. Comédie, mon cher !... Maintenant, à la bonne heure !... ta sœur n'est plus là... voilà le gentilhomme dans son beau... A souper, arbitre de mon cœur !

DESPERRIÈRES.

Ah ! c'est trop fort !... Sortez, sortez d'ici !

LÉTORIÈRES.

Tu te fâches, cher ami ?... Ah ! ah ! ah !... Tu vas peut-être me faire perdre mon procès... Qu'est-ce que ça me fait ?... je m'en moque, de mon procès, comme de ça... A boire !

DESPERRIÈRES.

Croyez-vous donc être dans un cabaret ?... Je n'ai pas de vin à vous donner !

LÉTORIÈRES.

Tu n'as pas de... (Lui enlevant lestement le volume qu'il tient.) Qu'est-ce que c'est que ça, mon chéri ?... Ah ! ah ! ah !

DESPERRIÈRES.

Rendez-moi ce volume !... rendez-moi ce volume !

LÉTORIÈRES.

Laisse donc. Je veux boire à ta santé... je veux boire du Montesquieu, du d'Aguesseau, du Cicéron...

DESPERRIÈRES, balbutiant.

Je ne comprends pas...

LÉTORIÈRES.

Tu ne comprends pas!.. (Ouvrant le volume qu'il tient.) Du Plutarque !...

DESPERRIÈRES.

Dieu!...

LÉTORIÈRES.

Ce sont des vins de fabrique nouvelle... qu'on vient d'invente... par arrêt du parlement Maupeou !

DESPERRIÈRES, tombant sur une chaise à droite.

Il sait tout !

LÉTORIÈRES.

Des vins de bibliothèque!... reliés et dorés sur tranche, sacrebleu !... de l'esprit en volume et du génie en bouteille !... Tonnerre!... ça mérite d'être répandu !

DESPERRIÈRES.

Miséricorde !

LÉTORIÈRES, riant.

Et je connais un ancien roué, qui veut devenir conseiller, grave conseiller... le jour !... et qui se rattrape la nuit, sur ses... lectures.

(Il lui met le volume dans la main.)

DESPERRIÈRES, suppliant.

Monsieur !... Monsieur le vicomte !...

LÉTORIÈRES.

Sois donc tranquille, c'est mort, enterré... Un buveur trahir un buveur !... l'écolier livrer le maître !... fi donc !... Je mériterais d'être condamné à vingt ans d'eau rougie !

DESPERRIÈRES, avec horreur.

Ah !

LÉTORIÈRES, vivement.

Cri sublime !... cri du cœur !.., tu m'as compris !... A table donc, et causons...

DESPERRIÈRES, qui va remettre le volume dans la bibliothèque et prendre des papiers sur son bureau.

De votre procès ?...

LÉTORIÈRES, faisant sauter les papiers.

Est-ce que j'ai des procès ?... au diable les procès!... Causons de nos orgies.

DESPERRIÈRES.

M. le vicomte !

LÉTORIÈRES.

De nos amours !...

DESPERRIÈRES.

Jeune homme !

LÉTORIÈRES.

De nos bibliothèques !... ah ! ah ! ah !

DESPERRIÈRES, riant légèrement.

Eh ! eh ! eh !

LÉTORIÈRES, vivement.

Il a ri !... Homme de loi, tu as ri !.. (L'excitant.) Encore!... plus fort !... (Desperrières se livre davantage.) Laisse-toi aller, sacrebleu !

DESPERRIÈRES, n'y tenant plus.

Ah ! ah ! ah !

LÉTORIÈRES.

A la bonne heure !... je te reconnais, je te retrouve !

DESPERRIÈRES, riant toujours.

Au fond, il a l'air d'un bon vivant, ce petit vicomte-là.

LÉTORIÈRES.

Je t'en réponds !... un vivant qui avalerait... les quarante volumes de Cicéron !

DESPERRIÈRES.

Ah ! ah ! ah !

LÉTORIÈRES.

J'aime l'antiquité !

DESPERRIÈRES.

Les vins classiques!

LÉTORIÈRES.

Tout ce qu'il y a de plus pur !

DESPERRIÈRES.

Tout ce qu'il y a de plus fort !

LÉTORIÈRES, avec effusion.

Comme nous nous comprenons !

(Il s'approche en lui tendant les bras.)

DESPERRIÈRES, le repoussant doucement.

Voyons, voyons, un peu de calme... Je vous pardonne vos folies, à cause de... (Il montre la tête.) L'ivresse est une excuse.

LÉTORIÈRES.

La plus belle des excuses !

DESPERRIÈRES, avec sentiment.

Oh ! oui... Mais, mon cher petit vicomte, j'ai un rapport à terminer cette nuit.

LÉTORIÈRES.

Un rapport !... c'est juste... va pour ton rapport !... Tu l'écriras, et je te verserai des inspirations ! (Ouvrant la bibliothèque.) Voilà !

DESPERRIÈRES, effrayé.

Que faites-vous ?...

LÉTORIÈRES.

Je descends à la cave.

DESPERRIÈRES.

Si l'on vient !...

LÉTORIÈRES.

Ferme la porte.

DESPERRIÈRES, poussant le verrou de la porte à gauche.

Si l'on nous entend !..

LÉTORIÈRES.

Tout le monde dort.

DESPERRIÈRES.

Mais, mon cher ami...

LÉTORIÈRES, revenant chargé de volumes.

Qu'est-ce que tu veux?... du Tacite ?... du Boileau ?...

DESPERRIÈRES, vivement.

Non !... ce n'est pas mon auteur.

LÉTORIÈRES.

Du grand Corneille ?...

DESPERRIÈRES, timidement.

Rien qu'un verre de Corneille...

LÉTORIÈRES.

Tu iras bien jusqu'au distique. (A part.) Je vais lui en faire avaler une tirade. (Haut, en le faisant asseoir au bureau.) Là!

DESPERRIÈRES.

Après ?

LÉTORIÈRES, le disposant comme il suit.

Ta plume dans la main droite... ton verre dans la gauche... et ton Ganymède à tes côtés !

(Il se pose, un volume à la main.)

DESPERRIÈRES, dans la posture indiquée.

Qu'il est drôle ! qu'il est drôle !

LÉTORIÈRES, commandant.

Arbitre, à ton rapport !

Air : *Moi, je suis Espagnole.*

PREMIER COUPLET.

Buvons d'abord au parlement,
Qui représente la justice.

DESPERRIÈRES.

Au parlement !

LÉTORIÈRES.

Au chancelier, que Dieu bénisse !
Et puis...

DESPERRIÈRES.

Et puis ?

LÉTORIÈRES.

Au président !

DESPERRIÈRES.

Je ne peux pas faire autrement.

LÉTORIÈRES.

Si vous voulez m'en croire,
Hommes, nous devons boire
A tout le genre humain !
Morbleu ! jusqu'à demain,
La bouteille à la main,
Répétons ce refrain !

ENSEMBLE.

Si vous voulez m'en croire, *etc.*

(Létorières veut encore verser.)

DESPERRIÈRES.

Assez ! assez !... Va-t'en, serpent !

LÉTORIÈRES.

Est-ce que ça ne vaut pas mieux, pour inspirer la justice, que les menaces des Soubise et l'impertinence de mon cousin d'Hugeon ?...

DESPERRIÈRES.

Si fait ! si fait !... Il est bête comme un pot !... et toi, tu as de l'esprit.

LÉTORIÈRES.

Comme une bouteille !

DEUXIÈME COUPLET.

Buvons encor, buvons gaiement
(Montrant la bibliothèque.)
A ces grands hommes, nos modèles,
Auteurs fameux, amis fidèles,
Que tu consultes si souvent !

DESPERRIÈRES.

Je ne peux pas faire autrement.

ENSEMBLE.

Si vous voulez m'en croire,
Hommes, nous devons boire
A tout le genre humain !
Morbleu ! jusqu'à demain,
La bouteille à la main,
Répétons ce refrain !

(Ils rient, trinquent et boivent ; mais ils s'arrêtent brusquement, en entendant frapper à la porte à droite.)

DESPERRIERES.

Chut !

LÉTORIÈRES.

On a frappé... là !...

(Ils écoutent tous deux.)

GENEVIÈVE, en dehors à demi voix.

Monsieur Desperrières !... monsieur Desperrières !

LÉTORIÈRES, à part.

Qu'entends-je ?

DESPERRIÈRES, à part.

Ciel !... (Haut.) Sortez ! sortez vite !... (Létorières va à la porte à droite.) Pas par là !... n'ouvrez pas, malheureux !

LÉTORIÈRES.

Laissez donc !... J'ai idée que c'est encore un volume qui nous arrive.

DESPERRIÈRES.

Mais non !...

(Létorières ouvre.)

SCÈNE XIII.

DESPERRIÈRES, GENEVIÈVE, LÉTORIÈRES.

GENEVIÈVE, passant devant Létorières, sans le voir.

Vous m'avez dit de...

LÉTORIÈRES.

La Grévin !...

GENEVIÈVE.

Tiens ! mon petit vicomte !

DESPERRIÈRES.

Ils se connaissent !

(Ils se regardent un moment en silence, puis ils partent d'un éclat de rire.)

LÉTORIÈRES, jetant son chapeau en l'air.

Fête complète !... Vive la Grévin !... Embrassons-nous tous !

GENEVIÈVE.

Ah ! seigneur ! dans quel état il est !...

DESPERRIÈRES, chancelant.

Il est ivre mort, le malheureux !...

GENEVIÈVE.

A l'autre !... Et moi qui venais le consulter... Je me sauve !

LÉTORIÈRES.

Eh ! non, reste avec nous, la belle !... (Bas.) Allez donc !... pour me faire gagner mon procès !...

GENEVIÈVE, le regardant avec surprise.

Ah bah !

DESPERRIÈRES.

Femme Grévin, verse nous à boire !

LÉTORIÈRES, lui remettant un flacon.

A boire !... (Bas à Desperrières, en lui indiquant les yeux et la taille de Geneviève.) Bien ! très-bien !... elle a ça... et puis ça...

DESPERRIÈRES.

N'est-ce pas ?... elle a ça... et puis ça...

LÉTORIÈRES.

Et vous ne disiez pas... sournois !... Ce pauvre Grévin !...

DESPERRIÈRES.

Chut, donc !... chut, donc !... Faut pas dire...

GENEVIÈVE, riant.

Ah çà ! mais qu'est-ce que vous faites donc là ?...

LÉTORIÈRES.

Nous faisons un rapport... un rapport superbe et solide !...

DESPERRIÈRES, chancelant.

Oui, solide... A boire !

LÉTORIÈRES.

Il s'agit de décider entre un bon enfant, qui boit sec...

DESPERRIÈRES.

C'est vrai !

LÉTORIÈRES.

Qui embrasse de même...

GENEVIÈVE.

C'est vrai !

LÉTORIÈRES.

Et un fat, qui fait mettre sa sœur au couvent !

GENEVIÈVE.

Ah ! c'est affreux !...

DESPERRIÈRES.

Elle a dit... la Grévin ?...

LÉTORIÈRES, avec chaleur et oubliant son ivresse.

Il s'agit de décider... si le testament fait en ma faveur par ma tante Dolbreuse sera cassé... si je serai ruiné, moi, pauvre orphelin sans fortune, sans appui, au profit du protégé des Soubise, par des arbitres sans honneur et sans conscience !...

(Desperrières le regarde d'un air étonné.)

GENEVIÈVE, vivement.

Eh bien ! non !... le testament ne sera pas cassé !

DESPERRIÈRES, répétant.

Non ! le testament ne sera pas cassé ! (Voulant embrasser Geneviève.) A boire !... A nos amours !...

LÉTORIÈRES.

A nos amours...

GENEVIÈVE, fuyant Desperrières.

Ne touchez pas !

LÉTORIÈRES, l'embrassant de l'autre côté.

A moi !...

GENEVIÈVE.

Bien ! me voilà entre deux feux !...

DESPERRIÈRES.

Non ! te voilà entre deux vins !... Ah ! ah ! ah !

LÉTORIÈRES, riant.

Ah ! ah! ah !

GENEVIÈVE.

Ah ! çà, et ma consultation ?...

LÉTORIÈRES.

Verse encore.

DESPERRIÈRES.

A la Grévin !...

(Il va pour l'embrasser ; elle fuit de nouveau.)

LÉTORIÈRES, l'embrassant encore.

A la Grévin!... bravo!...

GENEVIÈVE.

Il paraît que c'est toujours à lui.

DESPERRIÈRES.

Ah! çà, dis donc, petit, est-ce que tu ne m'en laisseras pas?... Va-t'en! va-t'en!...

GENEVIÈVE, bas, à Létorières.

Non!... il me fait peur!...

LÉTORIÈRES, bas.

Allez donc!... pour me faire gagner mon procès!

GENEVIÈVE, bas.

Ah! bien, oui!... mais mon pauvre Grévin!...

(Pendant qu'ils parlent bas, Desperrières s'avance à pas de loup.)

DESPERRIÈRES.

Ah! cette fois... (Tombant dans les bras de Létorières.) Je la tiens!... je la tiens!...

LÉTORIÈRES.

Homme de loi... tu t'abuses!...

GENEVIÈVE.

Il n'y voit plus!...

DESPERRIÈRES.

Comment? c'était... (Éclatant de rire.) Ah! ah!

(Il va tomber en riant dans un fauteuil à droite.)

LÉTORIÈRES, prenant une couronne sur un buste.

Tu es beau!... (Lui mettant la couronne sur la tête.) Je te proclame l'Anacréon du parlement Maupeou!

(Geneviève rit comme une folle.)

DESPERRIÈRES, riant, assis à droite.

Et tu es Alcibiade!...

LÉTORIÈRES, riant.

Et voilà Aspasie !...

(Geneviève rit plus fort. En ce moment, on frappe à gauche.)

GENEVIÈVE.

Chut !...

DESPERRIÈRES, riant plus fort.

Ah ! ah ! ah !...

LÉTORIÈRES, lui fermant la bouche.

Chut, donc !... (A part.) On a frappé !...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, VÉRONIQUE, en dehors.

(Desperrières, complétement ivre, est toujours assis à droite ; Létorières se tient près de la porte à gauche, et Geneviève est entre eux.)

VÉRONIQUE, en dehors.

Mon frère !... mon frère !...

DESPERRIÈRES, bas.

Oh ! ma sœur !...

LÉTORIÈRES, bas.

Chut !... vous n'y êtes pas.

GENEVIÈVE, lui transmettant l'ordre.

Chut !... vous n'y êtes pas.

DESPERRIÈRES, criant.

Je n'y suis pas !

LÉTORIÈRES.

Oh !...

GENEVIÈVE, étouffant un éclat de rire.

Oh !...

DESPERRIÈRES.

Oh !...

VÉRONIQUE, en dehors.

Mais ces cris, ces chants... d'où cela vient-il?

LÉTORIÈRES, bas.

Chut!... dormez!

GENEVIÈVE.

Chut!... dormez!

DESPERRIÈRES, très-haut.

Chut!... je dors!

LÉTORIÈRES et GENEVIÈVE.

Oh!...

VÉRONIQUE, en dehors.

Souvenez-vous que dans votre rapport, il faut conclure contre cet impertinent baron...

LÉTORIÈRES, bas.

Ah bah!

GENEVIÈVE.

Ah bah!

DESPERRIÈRES, criant.

Ah bah!

VÉRONIQUE.

En faveur de ce bon petit vicomte de Létorières.

LÉTORIÈRES.

Oh! oui!

GENEVIÈVE, bas.

Oh! oui!

DESPERRIÈRES, criant.

Oh! oui!

LÉTORIÈRES, bas.

Honnête femme, va!

(Il envoie des baisers à la porte.)

VÉRONIQUE

Je vous réponds de votre confrère Palmezeaux.

DESPERRIÈRES, riant.

Palmezeaux! vous l'avez vu?...

VÉRONIQUE, balbutiant.

Moi ?... non... mais j'espère... à une condition... Le vicomte a vu ma fille, qui le trouve charmant... il lui a fait la cour... Il faut qu'il l'épouse !

LÉTORIÈRES, bas.

Hein ?...

GENEVIÈVE, bas.

La bossue ?

DESPERRIÈRES, criant.

Hein ? la bossue ?

LÉTORIÈRES.

Que le diable l'emporte !

(On entend du bruit en dehors, au fond.)

VÉRONIQUE.

C'est la condition...

(Le bruit augmente.)

GENEVIÈVE, gagnant le fond.

Qu'est-ce que c'est que ça ?...

DESPERRIÈRES, se levant.

Ah ! oui !... ah ! oui !... il faut qu'il l'épouse... Vicomte, tu me plais... tu épouseras Phœbé...

(Chantant.)

Traderidera.

LÉTORIÈRES.

Vous exigeriez, morbleu !...

DESPERRIÈRES.

Un peu, mon neveu.

(Il va tomber dans le fauteuil à droite.)

LÉTORIÈRES, à part.

Maladroit !... je les ai trop séduits !...

(On entend en dehors, au fond, les voix de Tibulle, de Pomponne et de Véronique.)

TIBULLE, en dehors.

Oui, oui, je le verrai !...

VÉRONIQUE, en dehors.

Il n'y est pas !...

POMPONNE, en dehors.

Lâchez-moi !...

GENEVIÈVE, redescendant.

Eh ! mais... on vient !... Cachez-vous !... sauvez-vous !

DESPERRIÈRES, prenant son verre.

A boire !

(Au moment où Létorières va la fermer, la porte du fond s'ouvre, et Tibulle paraît, tenant Pomponne au collet ; ils sont en désordre, les perruques de travers. Véronique veut les empêcher d'entrer.)

LÉTORIÈRES.

Ciel !

(Geneviève se jette vivement derrière le rideau.)

VÉRONIQUE.

Mon frère travaille !... (Apercevant Létorières.) Ah !

DESPERRIÈRES, élevant son verre au milieu du bruit.

A boire !...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, TIBULLE, POMPONNE, VÉRONIQUE.

TIBULLE, à Pomponne, en le secouant.

Ah ! gueux ! tu me fais courir depuis deux heures !...

POMPONNE, lui échappant.

Mon Dieu ! je suis moulu !...

(Il tombe assis, et s'endort.)

DESPERRIÈRES, chantant.

Traderidera...

A b.....

LÉTORIÈRES, courant le faire taire.

Silence, donc !...

TIBULLE.

Les voilà ensemble !... J'en étais sûr !

VÉRONIQUE, indignée.

Mon frère !... oh ! oh !

DESPERRIÈRES, riant.

A ta santé, vicomte mon neveu !...

LÉTORIÈRES, bas.

Silence, donc !...

TIBULLE.

Son neveu ?... Hein ! arbitre incorruptible, je vous y prends !... (Le voyant chanceler.) Dieu me pardonne, il l'a grisé !

DESPERRIÈRES, se donnant de l'aplomb.

Quoi donc ? quoi donc ?

TIBULLE, furieux.

Vous êtes un vieux scélérat !

LÉTORIÈRES.

Monsieur !...

VÉRONIQUE.

Vous supposez mon frère capable...

TIBULLE, hors de lui.

Vous... vous êtes une vieille folle !

LÉTORIÈRES.

Monsieur !...

TIBULLE, plus fort.

Et votre fille est une bossue !... archibossue !... tout ce qu'il y a de plus...

LÉTORIÈRES.

Halte-là, baron !... (Mouvement de Tibulle.) Vous insultez la jus-

tice... dans monsieur !... vous outragez la plus belle moitié du genre humain... dans ces dames !... (Tibulle veut répondre.) Je me fais leur chevalier, moi, et je vous demande raison de vos injures !...

TIBULLE.

Vous ?... allons donc !...

DESPERRIÈRES.

Qu'est-ce qu'ils disent ?... qu'est-ce...

(Véronique le fait taire.)

LÉTORIÈRES.

Vous refusez ?...

TIBULLE, avec dédain.

Vous oubliez... petit drôle... qu'il y a encore des verges au collége Picpus...

LÉTORIÈRES.

Non, mais comme vous êtes trop grand... drôle, pour en recevoir... voilà comme je les remplace !

(Il lui jette son gant à la figure.)

TIBULLE, tirant son épée.

Par la Guimard !...

GENEVIÈVE, s'élançant entre eux.

Arrêtez !...

VÉRONIQUE.

Oh !...

(Elle est près de s'évanouir.)

DESPERRIÈRES.

Qu'est-ce qu'ils disent ?...

TIBULLE.

Sortons !... voici mes armes !

LÉTORIÈRES, allant prendre Pomponne par le bras.

Sortons !... voilà mon témoin !

POMPONNE, *se réveillant en sursaut.*

Encore en fiacre !...

DESPERRIÈRES, *élevant son verre.*

A la santé de mon neveu !

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente un boudoir très-élégant. Entrée au fond. Porte à droite. Du même côté, au premier plan, un canapé ; à gauche, une toilette garnie.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE DE SOUBISE, LÉTORIÈRES, HERMINIE, puis LE MARÉCHAL DE SOUBISE.

(Au lever du rideau, Létorières est étendu sur un canapé et paraît endormi. Auprès de lui se tiennent la princesse, Herminie et deux femmes de la princesse.)

CHŒUR, *à demi voix.*

AIR : *Mélodie de Giselle.*

Voyez comme il sommeille !
Sur lui l'amitié veille :
De peur qu'il ne s'éveille,
Pas de bruit! taisons-nous !

LA PRINCESSE.

Sur son visage, voyez-vous
Les couleurs reparaître,
Et le calme renaître
Sur son front pur et doux?...

REPRISE.

Voyez comme il sommeille ! etc.

LE MARÉCHAL, *en dehors.*

Bien... je serai au tribunal des maréchaux de France.

LA PRINCESSE, les yeux toujours attachés sur Létorières.

Chut !...

HERMINIE, à part.

M. le maréchal de Soubise !...

LA PRINCESSE, au maréchal qui entre.

Chut !... pas de bruit, je vous en prie... Entrez sur la pointe des pieds !

LE MARÉCHAL, à la princesse.

Nous avons un duel à juger, et...

LA PRINCESSE.

Chut !... parlez plus bas !...

LE MARÉCHAL, baissant la voix.

Qu'est-ce donc, princesse ?... qu'est-ce qu'il y a ?

LA PRINCESSE.

Regardez !

LE MARÉCHAL, s'approchant du canapé.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

LA PRINCESSE.

Il va beaucoup mieux.

(Elle fait un signe aux femmes, qui sortent.)

LE MARÉCHAL.

Ah ! il va mieux ?... Tant mieux... Qu'est-ce que c'est, hein ?...

LA PRINCESSE.

Une trouvaille que j'ai faite, ce matin, sur la grande route.

LE MARÉCHAL.

Comment ! Princesse, vous ramassez des petits jeunes gens sur la grande... (Apercevant Herminie.) Eh ! mais, cette belle fugitive, vous ne l'avez donc pas conduite aux Ursulines, où ce cher Tibulle la croit enfermée ?

LA PRINCESSE.

Ce soir... ce soir... mais ce matin, impossible... C'est précisément en quittant Marly, pour me rendre à Chaillot, que j'ai trouvé...

LE MARÉCHAL.

Ça?...

LA PRINCESSE.

Ce malheureux enfant, évanoui sur la lisière de la forêt... pâle, défait... Herminie a poussé un cri... Nous nous sommes élancées près de lui, et, après avoir réchauffé ses mains dans les nôtres... je l'ai fait transporter dans mon carrosse, pour le ramener ici... Le mouvement lui a rendu l'usage de ses sens... On l'avait attaqué dans la forêt, frappé au bras d'un coup de poignard... Ah! c'était un spectacle à fendre le cœur... et vous savez combien je suis sensible!...

LE MARÉCHAL.

Oui, je ne dis pas... mais j'avoue que, si votre sensibilité se portait sur des malheureux un peu plus... mûrs...

LA PRINCESSE.

Ah! monsieur!... vais-je m'enquérir de l'âge d'un homme, quand je puis l'arracher à la mort?... Faut-il être impitoyable, parce qu'il est jeune, joli, bien fait, comme celui-ci?

LÉTORIÈRES.

Merci!...

LE MARÉCHAL.

Il a parlé!

HERMINIE, vivement.

Il rêve!

LÉTORIÈRES, balbutiant.

Merci!... merci!... Si bonne et si belle!...

LA PRINCESSE.

Il rêve de moi!... (Mouvement du maréchal.) Chut, donc!

LÉTORIÈRES, continuant.

A vous, la vie... que je vous dois !... et que le dieu de la victoire veille sur votre illustre époux !...

LA PRINCESSE.

Il parle de vous !

HERMINIE.

Il paraît si reconnaissant !

LA PRINCESSE, au maréchal.

N'est-ce pas, que j'ai fait là une bonne action?

LE MARÉCHAL, allant poser son chapeau.

Certainement... je ne dis pas non... mais j'aurais préféré une bonne action... un peu moins jeune.

(Pendant ce mouvement, Létorières se soulève.)

LÉTORIÈRES, vivement, à Herminie.

Est-ce bien ?

HERMINIE.

Oui... Chut !...

LE MARÉCHAL, se retournant.

Hein?

HERMINIE, regardant le maréchal avec surprise.

Plaît-il ?

LA PRINCESSE, les regardant tous deux.

Quoi ?

SCÈNE II.

LES MÊMES, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE en dehors.

Quand je vous dis que j'ai mes entrées...

LA PRINCESSE.

Ah ! quelqu'un...

HERMINIE, à part.

Cette voix !...

(La porte du fond s'ouvre, et Geneviève paraît, introduite par un laquais.

GENEVIÈVE.

Quand je vous dis que madame la maréchale m'attend... (S'arrêtant.) Ah ! mon Dieu ! que de monde !...

LÉTORIÈRES, à part, se soulevant.

Oh ! la Grévin !...

LE MARÉCHAL, se retournant.

Hein ?

HERMINIE.

Plaît-il ?

LA PRINCESSE.

Quoi ?...

(Herminie se place devant Létorières, pour le dérober aux yeux de madame Grévin.)

GENEVIÈVE.

Excusez, madame la princesse... monsieur le maréchal et la compagnie...

LA PRINCESSE.

Ah ! c'est madame Grévin... la protégée de monsieur Desperrières.

GENEVIÈVE.

Oui, madame la princesse, c'est moi-même, en personne... Je vous apporte les échantillons demandés pour votre petite livrée.

LA PRINCESSE.

Déjà ?... C'est bien, laissez cela... j'examinerai plus tard... Bonjour, madame Grévin, bonjour.

(Elle lui montre la porte.)

LÉTORIÈRES, à part.

Dieu ! si elle m'avait vu !...

HERMINIE, à part.

Ah ! j'ai eu une peur !...

GENEVIÈVE, qui s'est arrêtée à la porte.

C'est que... ce n'est pas tout... monsieur le maréchal... (A part.) Allons donc! du courage... sarpedienne

LE MARÉCHAL.

Qu'y a-t-il encore, bonne femme?

LA PRINCESSE.

Expliquez-vous.

GENEVIÈVE, s'avançant.

Ah bah! tant pis!... C'est bête d'avoir peur... Vous ne me mangerez peut-être pas... ni monsieur le maréchal non plus... Il n'a jamais mangé personne, ce brave prince.

LÉTORIÈRES, à part.

Je crois bien!...

LE MARÉCHAL.

Qu'est-ce à dire?

GENEVIÈVE.

Voilà ce que c'est, mon maréchal... Je viens de rencontrer un pauvre vieux, tout en larmes... un ex-régent de Picpus...

LÉTORIÈRES, à part.

Pomponne!

GENEVIÈVE, continuant.

A qui j'ai promis de parler à madame pour... (Reconnaissant Herminie et se troublant.) en faveur de... parce que... (A part.) Ah! mon Dieu! mais c'est elle!... la petite au petit!...

(Herminie lui fait signe de se taire.)

LE MARÉCHAL.

Après?

LA PRINCESSE.

En faveur de...

GENEVIÈVE.

De son élève... de son maître... (Occupée d'Herminie.) C'est

singulier !... (Continuant.) Un amour de mauvais sujet, madame la princesse...

LA PRINCESSE, à part, regardant Létorières.

Ciel !...

LÉTORIÈRES, à part.

Oh ! la bavarde !...

GENEVIÈVE.

Oui, à l'heure où je parle, est arrêté, conduit à la Bastille, au cachot...

LA PRINCESSE, rassurée, à part.

Ah ! s'il est à la Bastille...

GENEVIÈVE, regardant Herminie et s'oubliant.

Il y a quelque chose, c'est sûr !...

LE MARÉCHAL, se levant.

Quelque chose... quoi ?...

LA PRINCESSE.

Vous êtes folle !...

GENEVIÈVE.

Oui, madame la princesse... si vous le connaissiez comme moi, comme mamz'... (Herminie lui fait un signe.) Non, non... il ne m'est de rien... mais quand ce serait mon fils, mon frère, enfin, tout ce qu'on peut être à une femme... je n'en aurais pas plus de chagrin !... S'il s'est battu, ce n'est pas sa faute...

LE MARÉCHAL.

Il s'est battu en duel ?... tant pis !

GENEVIÈVE.

Dame !... il en mourra peut-être... s'il n'est pas mort.

LA PRINCESSE.

Mais qui donc ?

GENEVIÈVE.

Eh bien, lui !... le vicomte de... (Apercevant Létorières et poussant un cri.) Ah !...

LA PRINCESSE.

Qu'avez-vous ?...

GENEVIÈVE, riant avec effort.

Rien ! rien !... Excusez !... (Vivement.) C'est M. le maréchal qui m'a marché sur le pied.

LE MARÉCHAL.

Moi ?... je n'ai pas senti...

GENEVIÈVE.

Non, c'est moi, mon maréchal... avec vos grosses bottes... mais il n'y a pas de mal... (A part.) Ah ça ! mais, je n'y suis plus !

LA PRINCESSE.

Enfin, ce jeune homme ?...

LE MARÉCHAL.

Je comprends... Un duel qui a eu lieu ce matin... c'est pour cela qu'on réunit le tribunal des maréchaux, dans une heure... Voici la lettre de convocation.

(Il ouvre la lettre.)

GENEVIÈVE.

Vous irez, mon maréchal ?...

(Herminie et Geneviève s'approchent du maréchal et le supplient tout bas.)

LA PRINCESSE, à part, regardant Létorières.

J'ai craint, un instant... ah ! j'en ai encore le cœur serré !... Oh ! non, si calme, si pur !...

(Elle le baise au front et s'éloigne rapidement de lui.)

LÉTORIÈRES, bas.

Dieu ! que c'est bon !

LE MARÉCHAL, repliant la lettre.

C'est moi qui préside... et j'en suis fâché pour votre protégé, bonne femme... justice sera faite.

GENEVIÈVE, émue.

Comment !... vous serez...

LE MARÉCHAL.

Inexorable... et si je pouvais le faire arrêter à l'instant...

HERMINIE, à part, cachant ses larmes.

Il est perdu !...

GENEVIÈVE, à part, en marchant vers le canapé.

Par bonheur, il n'entend pas... Est-il gentil, quand il dort !...
(Elle se penche pour l'embrasser.)

LA PRINCESSE.

M. le maréchal à raison... les spadassins ne méritent pas...
(En ce moment, comme Geneviève va embrasser Létorières, il se soulève vivement et l'embrasse. Elle pousse un cri de surprise.)

LA PRINCESSE et HERMINIE, effrayées.

Quoi donc ?...

LE MARÉCHAL.

Est-ce que je vous ai encore marché sur le pied ?...

GENEVIÈVE, ahurie.

Pardon !... c'est ce jeune homme... qui s'éveillait... j'ai cru qu'il allait tomber dans la ruelle !...

LÉTORIÈRES, feignant de s'éveiller.

Où suis-je ?... Dans quels lieux enchantés m'a-t-on conduit ?... Est-ce un songe ?...

GENEVIÈVE, à part.

Tenez ! tenez !... joue-t-il la comédie ! la joue-t-il !

LA PRINCESSE.

Rassurez-vous.

LÉTORIÈRES.

Ah ! madame !... je vous revois, comme lorsque vous m'avez sauvé... comme dans mes rêves... Si belle !... (Feignant d'apercevoir le maréchal.) Ah ! M. le maréchal de Soubise !...

LE MARÉCHAL, étonné.

Vous me connaissez ?...

LÉTORIÈRES, se levant.

Je vous devine, monseigneur... A cet air si noble, (Le maréchal se rengorge.) à ce regard d'aigle, qui ne reconnaîtrait d'abord le plus glorieux capitaine des armées du roi?

GENEVIÈVE, à part.

Calin, va!

LE MARÉCHAL, flatté.

Monsieur... je remercie la princesse de m'avoir procuré... le plaisir de connaître... un gentilhomme... car vous êtes gentilhomme?...

GENEVIÈVE, à part.

Tiens! ça se voit.

LÉTORIÈRES.

Gentilhomme comme vous, M. le maréchal!

GENEVIÈVE, à part.

Ah! mieux! ah! mieux!...

LA PRINCESSE.

De la fierté! c'est bien... On vous a poursuivi, attaqué... vous avez donc des ennemis... le prince vous protégera.

LE MARÉCHAL.

Oui, je serai votre appui... Remettez-moi une note... et si vous demandez justice, nous l'obtiendrons... (Lui montrant la table.) Une note... là... Je verrai les ministres ce matin.

GENEVIÈVE, bas, à Herminie.

Ils ne savent donc rien?

HERMINIE, lui serrant la main.

Taisez-vous!...

LA PRINCESSE.

Mais votre nom, d'abord... votre nom?

LÉTORIÈRES.

Mon nom?...

(Herminie fait signe à Létorières de ne rien dire.)

LE MARÉCHAL, l'interrogeant.

Marquis... comte... chevalier de...

(La porte s'ouvre brusquement ; Tibulle paraît.)

SCÈNE III.

Les Mêmes, TIBULLE.

(Tibulle a au bout du nez une large mouche de taffetas noir, qu'il cache en entrant, sous son mouchoir.)

TIBULLE.

Ah ! palsambleu ! mon cousin le maréchal de Soubise !...

LE MARÉCHAL.

Tibulle !...

HERMINIE, à part.

Grand dieu !...

LÉTORIÈRES, à part.

Bon !...

(Il s'assied vivement au bureau comme pour écrire, et tourne le dos aux autres personnages.)

GENEVIÈVE, à part.

A l'autre !

TIBULLE.

Ma cousine, la princesse de Soubise !... Tiens ! ma sœur !... encore de ce monde !...

(Il retire son mouchoir. Le prince et la princesse le regardent et partent d'un éclat de rire.)

LE MARÉCHAL, riant.

Ah ! ah ! ah !... la drôle de figure !...

TIBULLE.

Hein ?... vous trouvez ?...

LA PRINCESSE, riant.

Ah ! ah ! ah !...

TIBULLE.

Ça se voit donc?...

HERMINIE, riant.

Ah! ah! ah!...

TIBULLE, riant après eux.

Ah! ah! ah!... ça se voit donc?

GENEVIÈVE, riant.

Ah! ah! ah!... comme le nez au milieu du...

TIBULLE, riant plus fort.

Ah! ah! ah!... (Prenant tout à coup le ton sérieux.) Que fait ici cette femme?... que fait ici cette femme?...

LA PRINCESSE.

C'est une protégée de M. Desperrières.

TIBULLE.

Ah! c'est ça.

LE MARÉCHAL.

Mais, enfin, qu'avez-vous?

TIBULLE.

J'ai... j'ai... que j'étouffe! que je suis exaspéré!... que le petit Létorières... (Insistant.) Létorières... (Plus fort.) mon cousin Létorières...

LA PRINCESSE et LE MARÉCHAL.

Notre ennemi!... Eh bien?

TIBULLE.

Est un scélérat!

LE MARÉCHAL.

Est-il arrêté, enfin?...

TIBULLE.

Mieux que ça!... je viens de le tuer en duel!

LÉTORIÈRES, à part.

Oh!

TOUS.

Vous?

TIBULLE.

Oui, moi!... Voilà d'où me vient le nez que vous voyez... Je louche un peu... mais, du reste, pas de danger, il tient toujours.

LE MARÉCHAL.

Quoi ! le vicomte...

TIBULLE.

L'infâme ! Vous ne savez pas ?... il a séduit nos arbitres !..... à commencer par ce Desperrières, dont il a promis d'épouser la nièce... une bossue, madame !... et il l'a grisé !

LA PRINCESSE.

Sa nièce ?...

TIBULLE.

Non!... le Desperrières... ce gueux de Desperrières !... tandis que je le poursuivais sur la route de Chatou, avec le vieux... dans un horrible fiacre... que j'ai battu comme plâtre !...

GENEVIÈVE.

Le fiacre ?...

TIBULLE.

Non, le vieux !... le précepteur !... que j'ai traîné avec moi chez les deux autres arbitres... Palmezeaux, qui était... je ne sais où... et une espèce de marmotte, que j'ai réveillée... et qui ne me le pardonnera jamais !... Mon procès est perdu !... Donnez-moi un fauteuil.

LE MARÉCHAL.

Mais, enfin, ce duel...

TIBULLE.

A mon retour, brisé, furieux, je n'étais plus un homme, j'étais un lion, un tigre, un... tout ce que vous voudrez... Il me provoquait !... Oh ! alors, je l'ai pris par le collet, je l'ai traîné dehors... Il me fallait du sang, et j'en ai eu !... percé de part en part... vlan !

LÉTORIÈRES, à part.

Oh !...

LA PRINCESSE.

Mais vous ?... cette blessure...

TIBULLE.

Mon nez ?... Le lâche !... il était mort... je m'approche, par pitié... et, se retournant, il me pique traîtreusement.

LÉTORIÈRES, se levant tout à coup

Cela n'est pas vrai !

TIBULLE.

Ah bah !...

(Il reste immobile et la bouche ouverte.)

LÉTORIÈRES.

Il vous a dit, à la première botte : « Baron, voilà une mouche, en souvenir de moi... Je te laisse la vie, par égard pour ta sœur ! » C'est alors que vous m'avez percé le bras, en traître !

LE MARÉCHAL.

Comment ! c'est...

LA PRINCESSE.

C'est...

TIBULLE, criant.

Mais c'est lui !. .

HERMINIE, à part.

Imprudent !...

GENEVIÈVE.

Patatras !

ENSEMBLE.

AIR : *La belle fille!*

LE MARÉCHAL et LA PRINCESSE.

En ma présence !
Quelle insolence!
J'aurai vengeance
D'un pareil tour!

LÉTORIÈRES, à part.

Quelle imprudence!
Ma seule chance
S'enfuit d'avance
Et sans retour.

TIBULLE.

Quelle insolence!
Dans sa présence,
Je vois d'avance
Un mauvais tour.

HERMINIE et GENEVIÈVE.

Quelle imprudence!
Maudite chance!
Plus d'espérance
Pour { notre / votre } amour!

LÉTORIÈRES, à la princesse.

Madame...

LA PRINCESSE, d'un ton sévère.

Pas un mot!... Vous avez trompé ma pitié!... (Il veut parler.) Je ne veux rien entendre... Les arbitres, M. Desperrières, n'oublieront pas ce qu'ils nous doivent... et votre mariage...

TIBULLE.

Avec la bossue!...

LA PRINCESSE.

Est moins sûr que vous ne pensez!... Sortez!...

(Elle sonne.)

TIBULLE, bas, à Létorières.

Ah! ah!...

LE MARÉCHAL.

Le conseil des maréchaux jugera votre conduite... Un duel!... attaquer un membre de notre famille!...

TIBULLE.

L'aîné de votre famille!... Ah! ah!...

HERMINIE, bas, en passant près de Létorières.

Et s'ils savaient que je vous aime !...

GENEVIÈVE, bas, de l'autre côté.

Ça va mal, mon pauvre vicomte ?

LÉTORIÈRES, de même.

Ah ! j'ai bien peur pour vos quatre cents livres.

LE MARÉCHAL, bas, à la princesse.

Voilà de vos bonnes actions !

LA PRINCESSE, à part, en regardant Létorières.

C'est dommage ! (Au domestique, qui entre.) Préparez-vous à partir pour Chatou, dans un instant.

TIBULLE.

Ah ! ah !... (A part.) Tu me paieras mon nez, toi !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LE MARÉCHAL et LA PRINCESSE.

En ma présence ! etc.

LÉTORIÈRES.

Quelle imprudence ! etc.

HERMINIE et GENEVIÈVE.

Quelle imprudence ! etc.

TIBULLE.

Bientôt, je pense,
J'en ris d'avance,
J'aurai vengeance
D'un pareil tour !

(La princesse sort à droite, reconduite par Tibulle... Herminie les suit. Arrivée à la porte, elle regarde tristement Létorières... la princesse se retourne et ils sortent. Létorières fait signe à madame Grévin de sortir aussi.)

SCÈNE VI.

LÉTORIÈRES, LE MARÉCHAL.

LÉTORIÈRES, qui s'est arrêté à la porte du fond.

Ah !... A nous deux ! maintenant !...

LE MARÉCHAL.

En vérité, la princesse est d'une... (L'apercevant.) Encore ici, monsieur!... (Lui montrant la porte.) Vous devez compte de votre conduite aux maréchaux de France...

LÉTORIÈRES, l'observant.

A vous le premier, monseigneur... à vous, que la gloire a placé à leur tête...

LE MARÉCHAL, modestement.

Jeune homme...

LÉTORIÈRES, de même.

A vous, dont ils suivront les avis pour rendre la justice... comme naguère ils suivaient vos traces pour marcher à la victoire.

LE MARÉCHAL, légèrement ému.

Jeune homme !...

LÉTORIÈRES, à part.

Ah ! tu y mords!... Attends donc ! je vais te porter des bottes... pare-les, si tu peux.

LE MARÉCHAL, sévèrement.

Il ne s'agit pas de moi, monsieur... mais de vous, qui vous êtes battu !...

LÉTORIÈRES.

Je l'avoue hautement... je me suis battu.

LE MARÉCHAL.

Vous le nieriez en vain... vous êtes blessé.

LÉTORIÈRES, avec émotion.

Blessé ! Prince, blessé !... Parce que j'ai été loyal, généreux... Et, cependant, je l'avoue, quand j'ai vu couler mon sang... à cette idée d'avoir été blessé dans mon premier duel... confus, humilié... je n'ai pas senti la douleur, mais la honte, qui m'arrachait des larmes de rage !... Oui, je pleurais !... quand tout à coup un souvenir est venu raffermir ma fierté !...

LE MARÉCHAL, le regardant.

Un souvenir ?...

LÉTORIÈRES.

Le vôtre, grand homme !... Je me suis rappelé votre retour en France, après avoir perdu la bataille de Rosbach...

LE MARÉCHAL, vivement.

Monsieur !...

LÉTORIÈRES.

Perdu ! je ne crains pas de le dire... puisque la langue française est si pauvre, qu'elle n'a pas d'autre mot pour exprimer une bataille... perdue... Oui, comme moi, trahi, victime d'un piége infâme tendu par Frédéric de Prusse... quand votre générosité endormait votre prudence... il vous a pris en traître... comme le baron... il vous a battu...

LE MARÉCHAL.

Monsieur !...

LÉTORIÈRES.

Oui, battu !... puisque la langue française est si pauvre, qu'elle n'a pas d'autre mot pour exprimer qu'il vous a... battu !... Mais vous, plus grand après le revers que bien d'autres après la victoire, vous emportiez dans votre retraite une telle moisson de lauriers, que Frédéric s'écriait : « Frédéric vainqueur porte envie à la gloire de Soubise vaincu !... » Je dis vaincu, parce que la langue française...

LE MARÉCHAL.

Il a dit cela ?...

LÉTORIÈRES.

Il l'a dit !... (A part.) Et d'une !

LE MARÉCHAL.

M. de Létorières... certainement... ce que je viens d'entendre me flatte beaucoup...

LÉTORIÈRES, à part.

Parbleu ! Je le sais bien.

LE MARÉCHAL. à part.

Le diable m'emporte, il m'a fait plaisir !... (Haut.) Mais... mais enfin, tout cela n'empêche pas que vous n'ayez provoqué...

LÉTORIÈRES, brusquement.

Prince de Soubise !... maréchal de France !... rival de Frédéric !... si un audacieux osait t'outrager... que ferais-tu ?

LE MARÉCHAL.

Moi !... permettez...

LÉTORIÈRES.

Parle... héros !... si l'on mettait en doute ta loyauté, ton courage...

LE MARÉCHAL, éclatant.

Vive Dieu ! M. le vicomte, halte-là !... On a dit que j'étais un mauvais général...

LÉTORIÈRES.

Allons donc !...

LE MARÉCHAL.

On a imprimé que je n'avais pas d'esprit... que j'étais gauche et ridicule...

LÉTORIÈRES.

Allons donc !...

LE MARÉCHAL.

Allons donc !... j'en ai ri... Mais si jamais on attaquait ma loyauté, mon courage !... si l'on prétendait me faire trembler et pâlir, moi, gentilhomme des Rohan...

LÉTORIÈRES.

Prince de Soubise !...

LE MARÉCHAL.

Maréchal de France !...

LÉTORIÈRES.

Rival de Frédéric !

LE MARÉCHAL.

Vive Dieu ! jeune homme !... je saisirais le tronçon de ma vieille épée, brisée à Rosbach, et c'est dans le sang du misérable...

LÉTORIÈRES, vivement.

Vous vous battriez !...

LE MARÉCHAL.

Aïe !... qu'est-ce que j'ai dit là ?...

LÉTORIÈRES.

Vous vous battriez !... vous, placé si haut, que l'injure ne saurait vous atteindre... qui pourriez n'y répondre que par le mépris !... Et moi, pauvre gentilhomme de dix-neuf ans...

Air : *Simple soldat, né d'obscurs laboureurs.*

Moi, dont l'épée est le seul avenir,
Moi, dont l'honneur est la seule richesse,
Quoi! j'aurais pu me contenir,
Lorsqu'on insultait ma jeunesse!...
Du tribunal des maréchaux,
Puis-je redouter les disgrâces,
Quand j'en appelle à nos vieux généraux...
Quand j'ai pour juge le héros
Dont j'ai voulu suivre les traces?...

(A part.) Et de deux !...

LE MARÉCHAL.

C'est possible... mais vous avez eu tort de vous battre, monsieur... vous avez eu tort... Et avec qui, encore ?... avec un ami, un parent de ma famille... un homme que je protége !

LÉTORIÈRES, avec noblesse.

Aussi, monseigneur, l'espoir que je fonde sur la bonté de ma

cause... s'accroît de toute ma confiance dans la haute impartialité de mon juge.

LE MARÉCHAL.

A la bonne heure... mais...

LÉTORIÈRES.

Si je tremble, ce n'est pas pour moi : c'est pour mon adversaire... (Mouvement du maréchal.) oui, pour mon adversaire... parce qu'il a l'honneur d'appartenir à votre maison... parce qu'un grand cœur comme le vôtre, en combattant ses propres penchants, pousse le scrupule jusqu'à l'injustice... C'est encore de l'héroïsme, monseigneur !... héroïsme civil !... (S'apprêtant à sortir.) Et vous ne voudriez pas que personne au monde pût accuser l'illustre guerrier auquel Frédéric portait envie, d'avoir mis ses affections de famille dans la balance de la justice ! (A part.) Et de trois !

(Il salue le maréchal.)

LE MARÉCHAL, embarrassé, à part.

Diable de petit bonhomme ! il m'a tout remué !...

LÉTORIÈRES, au moment de sortir, à part.

C'est égal, tu as perdu la bataille de Rosbach !

(Le maréchal se retourne, il le salue de nouveau et sort.)

LE MARÉCHAL, tout ébahi.

Il m'a parlé avec une chaleur !... une conviction !... Et puis, il a raisonné très-juste !

SCÈNE V.

GENEVIÈVE, LE MARÉCHAL, ensuite POMPONNE.

GENEVIÈVE, rentrant.

Mais, non, ce n'est pas vrai... je n'y étais pas !...

LE MARÉCHAL.

Hein ?... qu'est-ce que c'est ?...

GENEVIÈVE.

Ah ! mon maréchal... c'est ce grand imbécile, votre parent, qui soutient...

LE MARÉCHAL.

C'est bien, c'est bien... bonne femme...

GENEVIÈVE.

C'est que M. de Létorières...

LE MARÉCHAL.

Encore lui !... laissez-moi... Voici l'heure, je pars. (A part.) Le diable m'emporte !... il est charmant, ce petit bonhomme !

POMPONNE, en dehors.

Où est-il ?... où est-il ?

GENEVIÈVE.

Le vieux !

POMPONNE, rencontrant le maréchal au fond.

Ah ! mon prince, monsieur le maréchal... rendez-le-moi !

LE MARÉCHAL.

A l'autre !... Vous rendre, qui ?...

POMPONNE.

Mais lui... mon vicomte, M. de Létorières...

LE MARÉCHAL.

Eh ! allez-vous-en au diable !

(Il sort.)

SCÈNE VI.

GENEVIÈVE, POMPONNE.

POMPONNE, le suivant.

Oh ! écoutez-moi !...

GENEVIÈVE.

A qui en avez-vous ?

POMPONNE.

Ah ! la femme Grévin !... (Courant à elle.) Il est ici, on me l'a dit... Il n'est pas mort, n'est-ce pas ?...

GENEVIÈVE.

Il est...

POMPONNE.

Où est-il ?... Mais répondez-moi donc !...

GENEVIÈVE.

Si vous parlez toujours !...

POMPONNE.

Je me tais... je me tais !... Mais sa blessure ?...

GENEVIÈVE.

La blessure n'est rien...

POMPONNE.

Dieu soit loué !... Ah ! si vous saviez... depuis ce matin... depuis ce malheureux combat... J'étais témoin malgré moi... je voulais m'y opposer... ah ! bien, oui !... quand j'ai vu mon vicomte se mettre en garde... quand j'ai aperçu les épées nues... il m'a pris un éblouissement !... mes yeux se sont fermés, et mes pauvres jambes se sont ployées en deux.

GENEVIÈVE, indignée.

Vieux poltron !... (Lui essuyant le front.) Tenez, a-t-il chaud !...

POMPONNE, naïvement

C'était mon premier duel... Et quand il a crié : Je suis blessé... quand il est tombé évanoui... les jambes, le cœur, tout m'est revenu... je me suis jeté sur mon pauvre enfant !... j'ai voulu le porter... impossible !... alors, j'ai appelé au secours... à la garde !... est-ce que je sais ?... j'étais fou !... j'ai couru jusqu'au village voisin chercher du monde... la voiture qui nous attendait... notre cocher... brave homme ! comme il pleurait !... et quand nous sommes arrivés sur le champ de bataille, où je l'avais laissé, mon enfant, mon petit vicomte... parti, enlevé, il n'y était plus !

GENEVIÈVE.

C'est qu'on l'avait ramené ici.

POMPONNE.

Ici !... Mais où est-il donc ?... mais conduisez-moi... que je le voie... que je m'assure...

GENEVIÈVE.

Mais on l'a chassé !

POMPONNE.

Hein !... chassé !...

GENEVIÈVE.

Eh ! oui !... son adversaire triomphe... Moi, je perds la pratique... Lui, il va être condamné par les maréchaux et jeté en prison...

POMPONNE.

Je veux y aller avec lui !...

GENEVIÈVE.

Enfin, sa cousine va être conduite au couvent à l'instant même !...

POMPONNE.

Au couvent !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HERMINIE.

HERMINIE, à la cantonade.

Oui, madame la princesse, tout de suite.

GENEVIÈVE, remontant.

Et tenez, la voici !

POMPONNE.

Ah ! mademoiselle !...

HERMINIE.

Pomponne !...

GENEVIÈVE.

Ah ! ma belle demoiselle... Qu'est-ce donc ?... des larmes ?...

HERMINIE.

Oui... Tout est prêt, nous partons... je ne le verrai plus !... Et cette maudite lettre qu'un valet va porter à Chatou...

GENEVIÈVE, la retenant.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

POMPONNE.

Une lettre !... pour qui ?...

HERMINIE.

Pour M. Desperrières... qu'on menace, s'il ne conclut pas en faveur de mon frère... qu'on veut séduire par la promesse d'une place... Est-ce qu'il serait capable...

GENEVIÈVE.

Il est capable de tout !

POMPONNE.

Mais lui, mamzelle... lui, notre pauvre vicomte ?...

HERMINIE.

On doit envoyer de tous côtés sur ses traces... il est peut-être arrêté !...

GENEVIÈVE.

Arrêté !...

POMPONNE.

Oh ! j'en mourrai !...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LÉTORIÈRES.

LÉTORIÈRES.

Pomponne !

POMPONNE et HERMINIE, jetant un cri.

Ah !

GENEVIÈVE.

C'est lui !

LÉTORIÈRES.

Mon bon vieux Pomponne !

POMPONNE.

Mon enfant !

GENEVIÈVE.

Que c'est bête de pleurer comme ça !... mon Dieu ! que c'est bête !

LÉTORIÈRES, voyant qu'il cherche sa blessure.

Quoi ? ma blessure ?... il s'agit bien de cela !... quand nous voilà réunis tous les deux...

POMPONNE, montrant Herminie.

Tous les trois !

LÉTORIÈRES.

Herminie !

GENEVIÈVE.

Tous les quatre !

HERMINIE, pleurant.

Oh ! ce n'est pas pour longtemps... à présent que vous êtes connu... qui me défendra ?...

POMPONNE, pleurant.

Ce n'est pas moi !

GENEVIÈVE.

Ni moi !

LÉTORIÈRES, les examinant tous.

Allons donc !... du courage mes amis, car, voyez-vous, je commence à avoir bonne confiance en moi... Ce qui m'est arrivé depuis hier... et ce matin... et tout à l'heure... l'aventure qui me ramène ici...

HERMINIE.

Quoi donc ?...

POMPONNE.

Quelle aventure ?...

GENEVIÈVE.

Expliquez-vous !

LÉTORIÈRES.

J'avais quitté le maréchal... (S'interrompant.) qui n'est pas fort... je pourrais même dire qu'il est un peu bê... vu la pauvreté de la langue... En attendant que je pusse me glisser près de vous, en cachette... je gagnais le parc royal... quand tout à coup, au détour d'une allée, je me trouve en présence de deux vieux gentilshommes... deux seigneurs de la cour... fort occupés d'un cheval fougueux qu'un écuyer ne pouvait maîtriser... Un cheval !... moi, qui dès huit ans n'ai pas eu d'autre plaisir, d'autre passion !... Je m'arrête... L'un des gentilshommes... un grand cordon, ma foi !... me voyant sourire, pendant que le pauvre cavalier se démenait... me demande si je serais plus habile... « Si c'est un défi, lui dis-je, je l'accepte ! »

POMPONNE.

Ah ! mon Dieu !

HERMINIE.

Vous vous êtes exposé...

GENEVIÈVE.

Laissez donc ! c'est un petit diable !

LÉTORIÈRES.

Oh ! n'ayez pas peur... je ne suis pas un écolier... à cheval, du moins... Au bout de quelques minutes, le rebelle était doux comme un agneau... « Bravo ! » me dit alors l'inconnu... le grand cordon... un beau vieillard, à la figure noble et douce à la fois... « Vous montez à miracle... Qui donc vous a donné des leçons ?... » Voilà mon maître, dis-je en montrant le pauvre piqueur tout triste et tout penaud...

HERMINIE.

C'est bien !

GENEVIÈVE.

Ah ! oui, fichtre ! c'est bien !

LÉTORIÈRES.

« C'est très-bien ! » dit aussi l'inconnu, qui, au regard reconnaissant du piqueur devina mon charitable mensonge... « c'est très-bien, monsieur... monsieur... » — « Létorières, monseigneur. » Il sourit, et se tournant vers son compagnon : « Prenez ce nom-là, mon cher maréchal, lui dit-il... vous m'en ferez souvenir... » Et alors il s'éloigna, en parlant tout bas... et, avant de disparaître, il m'adressa un geste et un sourire si gracieux, que je sentis comme une espérance qui pénétrait dans mon cœur... Car enfin, l'un des deux est un maréchal... un de mes juges, peut-être... et l'autre... Pourquoi causait-il de moi tout bas ?...

Air : *C'était Renaud de Montauban.*

Je n'en sais rien... mais je vois tout en beau,
Un avenir plus heureux se révèle,
Et je me sens un courage nouveau
Pour entreprendre une lutte nouvelle.
Je veux du sort apaiser le courroux
Et ramener la fortune infidèle :
Dame ! elle est femme...

GENEVIÈVE.

En c' cas, je réponds d'elle :
Ell' s'y laiss'ra prendr' comme nous.

LÉTORIÈRES.

Et si je suis riche... si le rapport des arbitres...

HERMINIE.

N'y comptez plus !... Cette lettre, qui devrait être partie, va tout perdre !

GENEVIÈVE.

Il ne faut pas qu'elle parte !

LÉTORIÈRES.

Une lettre ?... De qui ?

HERMINIE.

De la princesse... contre vous... à M. Desperrières.

LÉTORIÈRES.

Écrire contre moi !... madame de Soubise !... Elle qui m'avait recueilli, soigné, embras... Oh ! les femmes !... comme ça change !

GENEVIÈVE.

Pas moi, toujours !... quand j'aime ou quand j'haïs...

POMPONNE.

Bonne femme !

HERMINIE.

Mais cette lettre !...

LÉTORIÈRES.

Elle ne partira pas !... confisquée !...

POMPONNE.

Confisquée... c'est le mot, parbleu !

GENEVIÈVE.

Voilà, parbleu !

HERMINIE.

Mais moi !... le carrosse est tout prêt pour m'emmener au couvent.

LÉTORIÈRES.

C'est ce que nous verrons, ventrebleu !

GENEVIÈVE.

C'est ce que nous verrons, ventre... (Elle s'arrête, puis continue.) bleu !... Bah !...

POMPONNE.

Bah !

UNE VOIX, en dehors.

Le carrosse de madame la maréchale !

TOUS.

Ciel !

HERMINIE.

Voici la princesse !... nous partons.

GENEVIÈVE.

Pauvre petite !

POMPONNE.

Une princesse !... sauvons-nous !

LÉTORIÈRES.

Oui, vous... mais moi !... laissez-moi seul avec elle...

HERMINIE, avec effroi.

Seul !

LÉTORIÈRES, les poussant au fond.

AIR *du galop de la Favorite.*

(A demi voix.)

Vite !... c'est elle
Qui vous appelle !...
Je veux rester :
Seul, je veux lutter
Contre la belle.

ENSEMBLE.

LÉTORIÈRES.

Vite ! c'est elle
Qui vous appelle !
Dieu des amours,
Prête-moi ton secours !

POMPONNE et GENEVIÈVE.

Vite ! c'est elle
Qui vous appelle !...
Dieu des amours.
Prête-lui ton secours !

HERMINIE, à part.

Seul avec elle !
Crainte mortelle !
Dieu des amours,
A toi seul j'ai recours !

(Pomponne et Geneviève sortent au fond, congédiés par Létorières.)

HERMINIE, à part.

Et moi ?... Ah !...

(Elle n'a que le temps de se jeter derrière la toilette.)

LÉTORIÈRES, revenant.

Quant à vous, Herminie... (Ne la voyant plus.) Ah !... sortie !

SCÈNE IX.

HERMINIE, cachée, LÉTORIÈRES, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, entrant vivement et parlant à la cantonade.

Je pars pour le couvent...

LÉTORIÈRES, à part, au fond.

Je ne peux pas lui parler de la bataille de Rosbach, à elle.

LA PRINCESSE.

Faites descendre mademoiselle d'Hugeon... qu'elle me rejoigne, et... (Apercevant Létorières.) Ah !... (Létorières se laisse tomber à genoux, sans mot dire.) Monsieur !... Monsieur !... que faites-vous ?...

HERMINIE, à part.

A genoux !

LÉTORIÈRES.

Grâce, madame, grâce pour un malheureux qui n'a pu partir avec votre haine !...

LA PRINCESSE.

Ma haine !... que vous importe ?...

LÉTORIÈRES.

Mais, c'est la mort, madame... après les bienfaits que j'avais reçus de vous... et qui avaient pénétré mon cœur d'une si douce reconnaissance !...

LA PRINCESSE.

Vous avez tort, monsieur... ces bienfaits ne s'adressaient pas à M. le vicomte de Létorières... à celui qui a mis en jeu, pour surprendre ma bonté, une ruse indigne d'un gentilhomme !...

LÉTORIÈRES, souriant.

Un coup d'épée dans le bras?... Le moyen serait un peu brutal... et je vous jure...

LA PRINCESSE, sévèrement.

Sortez !

LÉTORIÈRES, à part.

Diable ! diable ! la princesse n'est pas facile à entamer !

(Il salue et va pour sortir.)

HERMINIE, à part.

Oh ! elle le renvoie !...

LA PRINCESSE, à part.

Moi, qui l'aimais déjà comme un frère !...

LÉTORIÈRES, revenant brusquement.

Eh bien ! non, madame, non... je ne puis pas partir ainsi, je ne partirai pas !...

LA PRINCESSE, effrayée.

Monsieur !...

LÉTORIÈRES.

Sonnez ! appelez vos gens, votre mari !... ça m'est égal !... ma liberté, mes jours, qu'on me les prenne !... j'y consens... Qu'en ferais-je, à présent que vous me chassez ?.. Mais, votre estime, je la veux, il me la faut !... et mieux encore !

LA PRINCESSE.

Eh ! mais... (A part.) Quel feu !...

LÉTORIÈRES.

Oui, je l'avoue, je vous ai trompée... je vous ai caché un nom qui vous était odieux... pour vivre auprès de vous... un jour, une heure, un instant !... pour obtenir un de ces regards... que j'aurais payés de toute ma fortune !... (A part.) si j'en avais une.

HERMINIE, à part.

Ah ! mon Dieu !

LA PRINCESSE, un peu émue.

Qu'est-ce à dire, monsieur ?... En vérité, ce langage...

LÉTORIÈRES.

Il me perd, je le sais!... mais, du moins, vous ne refuserez pas votre pitié au malheureux qui ne s'est échappé de son collége que pour se rapprocher d'une princesse...

HERMINIE, à part.

Mais c'est indigne!...

LA PRINCESSE.

Une princesse?...

LÉTORIÈRES.

Que j'avais vue un jour... si belle... la plus belle, dans cette foule brillante qui remplissait la chapelle de Versailles!..,

LA PRINCESSE, à part.

Il se pourrait!

LÉTORIÈRES, continuant.

Une grande dame, au port de reine, dont j'avais emporté l'image, et qui troublait mes rêves d'écolier...

Air *de Frédéric Bérat.*

Chaque nuit, je la revois,
Cette fée enchanteresse,
Dont l'aspect répand l'ivresse
Dans tous mes sens à la fois...
C'est vous, madame, vous-même!
J'ose vous parler d'amour,
Vous me répondez : Je t'aime!...

(La princesse le regarde.)

Mais, hélas! cruel retour!
Tout cela n'est qu'un mensonge
Qui finit quand vient le jour;
Tout s'enfuit avec le songe,
Tout!... excepté mon amour!

Mais vous protégiez Tibulle... c'est à lui que je devais votre haine... Oh! alors, j'ai cherché un prétexte pour me venger de cet imbécile de baron... et ma vengeance est écrite en plein... au milieu de son visage!...

LA PRINCESSE, vivement.

Quoi! c'est pour moi que vous êtes...

LÉTORIÈRES.

Blessé... et cela m'a porté bonheur... puisque évanoui je devais me réveiller auprès de vous !

LA PRINCESSE, à part, avec entraînement

Il est charmant !... (Attendrie.) Mais, asseyez-vous donc... votre bras doit vous faire souffrir !...

(Herminie se montre un peu et fait des signes à Létorières, qui ne la voit pas.)

LÉTORIÈRES.

Oh ! le mal n'est pas là, madame... (La main sur son cœur.) il est ici !... et vous seule... (Apercevant Herminie, et à part.) Ciel ! nous sommes trois !

LA PRINCESSE.

Moi seule ?... bien vrai ?...

LÉTORIÈRES.

Oh ! je vous jure !... (A part.) Diable ! c'est très-gênant... cette petite !... Il y a des moments où... on ne sait pas...

LA PRINCESSE.

Moi seule... et une autre...

LÉTORIÈRES, balbutiant.

Que voulez-vous dire ?

LA PRINCESSE.

Une autre, que vous aimez... que vous épouserez... Ah ! vous vous troublez !...

LÉTORIÈRES.

Non... je ne crois pas...

LA PRINCESSE, l'observant.

La nièce de Desperrières, Phœbé.

LÉTORIÈRES, vivement.

Phœbé !... Mais elle est affreuse !... mais elle est bossue !... moi l'épouser !... jamais !... Il m'en coûtera deux millions,

peut-être... c'est quelque chose... c'est gentil... (Avec passion.) Oh ! si elle était jolie, séduisante comme... (Il indique Herminie, la princesse le regarde ; il reprend, en revenant à elle.) comme vous !... (La princesse se détourne avec émotion.) Si elle avait ce charme qui entraîne... ces yeux si doux... cette grâce... (Même jeu.) que vous avez !...

LA PRINCESSE.

Assez ! assez !... C'est bien, vicomte.

(Elle lui tend la main qu'il saisit.)

LÉTORIÈRES, lui baisant la main.

Princesse !...

LA PRINCESSE, avec douceur.

Cet amour est une folie.

LÉTORIÈRES.

Une folie !

LA PRINCESSE, à part.

C'est égal, ça fait plaisir...

HERMINIE, à part.

Oh ! comme j'ai bien fait de rester !...

LA PRINCESSE, vivement.

Mais, j'y pense !... vous allez m'en vouloir, me détester... Pressée par le baron, je viens de vous ruiner, peut-être !... J'ai écrit à Desperrières... Maudite lettre !

LÉTORIÈRES, montrant la lettre.

La voici.

LA PRINCESSE.

Ma lettre !... Comment se fait-il...

LÉTORIÈRES.

Je la tiens de... (Mouvement d'Herminie.) de votre coureur, à qui je l'ai arrachée... Ne la déchirez-vous pas ?

LA PRINCESSE, la déchirant.

Vous en doutez ?... quand je vous écoute !... quand je ne regrette plus rien de ce que j'ai fait pour vous !...

LÉTORIÈRES, s'oubliant.

Plus rien !... pas même ce baiser si doux, qui a effleuré mon front... là... en rêve?

HERMINIE, à part.

Un baiser!...

LA PRINCESSE.

Vous ne dormiez pas?... Ah ! c'est mal !

LÉTORIÈRES.

Vous le regrettez?... Je suis prêt à...

AIR : *Puisque nous sommes au bal*

LA PRINCESSE, minaudant.

Eh ! mais, il en est capable !

LÉTORIÈRES, avec feu.

Oui, là, sur ce cou si blanc!

LA PRINCESSE, tout en s'approchant.

Non, non; soyez raisonnable...
(Herminie redouble ses signes.)

LÉTORIÈRES, à part.

Bon ! à l'autre, maintenant !

LA PRINCESSE, tendant le cou.

Je refuse...

LÉTORIÈRES, à part, s'oubliant.

Quelle ivresse !
Là, pour la première fois,
Embrasser une princesse !...
(Au moment de l'embrasser, il aperçoit tout à coup Herminie.)
Ah ! quel malheur d'être trois!
Quel dommage d'être trois!

(A part.) Oh ! ma foi!... dans l'intérêt général...
(Il se décide et va embrasser la princesse : Herminie s'élance et paraît.)

LA PRINCESSE.

Ciel!

HERMINIE, très-émue.

J'accours à l'instant, pour vous dire... pour... parce que... (Vivement.) Le carrosse est prêt... je retourne au couvent!... (Bas à Létorières, en passant à droite.) C'est affreux!

LA PRINCESSE.

Entrer ainsi!... cela ne se fait pas... monsieur me parlait...

LÉTORIÈRES.

Et mademoiselle m'a coupé la parole!

SCÈNE X.

LES MÊMES, TIBULLE, DESPERRIÈRES, POMPONNE, GENEVIÈVE.

TIBULLE, triomphant.

Le voilà! le voilà!...

LA PRINCESSE.

Qui donc?...

TIBULLE.

Maître Desperrières!... Mon procès est gagné!

LÉTORIÈRES.

Gagné!...

TIBULLE, l'apercevant.

Encore ici?... Tant mieux!... je vais jouir de mon triomphe... Mon nez est vengé!

(Desperrières paraît, l'air grave et empesé.)

LÉTORIÈRES, consterné.

Il a gagné!...

HERMINIE, à demi-voix.

Oh! maintenant, cela m'est bien égal.

POMPONNE, suppliant.

Monsieur...

DESPERRIÈRES.

Silence, bonhomme!... Impassible et discret, comme la loi!

GENEVIÈVE.

Dites-nous si le petit...

DESPERRIÈRES.

Arrière, bonne femme!... je ne vous connais pas!

TIBULLE.

Silence!

LÉTORIÈRES, à part.

Plus d'espoir!

TIBULLE.

Laissez parler Thémis... (Regardant Létorières, et bas.) dégrisée!... (Bas, à la princesse.) Votre lettre l'aura retourné comme un gant.

LA PRINCESSE.

Ma lettre!...

DESPERRIÈRES, humblement, à la princesse.

Je viens vous annoncer, princesse, que le tribunal arbitral a prononcé sa sentence... et a reconnu bons et légitimes...

TIBULLE, triomphant.

Allons donc!...

DESPERRIÈRES, continuant.

Les droits du vicomte de Létorières.

LA PRINCESSE et HERMINIE.

Il se pourrait!

GENEVIÈVE et POMPONNE.

Bravo!

LÉTORIÈRES.

J'ai gagné!...

TIBULLE, tombant sur une chaise.

Ah!...

DESPERRIÈRES.

Ma conscience ne chancelle jamais.

GENEVIÈVE, à part.

Oh! jamais!...

TIBULLE, s'élançant.

Mais si !... mais si !... C'est une trahison !... c'est un guet-apens !... (A Desperrières.) Mais la lettre !... la lettre !...

DESPERRIÈRES.

Quelle lettre ?...

TIBULLE, à demi-voix.

Par laquelle on vous annonçait votre entrée au parlement, si je gagnais !...

DESPERRIÈRES, vivement.

Au parlement ?...

TIBULLE, criant.

La lettre !...

LÉTORIÈRES, la montrant, en morceaux, sous les pieds de Tibulle.

Vous êtes dessus, cousin.

TIBULLE, ramassant les morceaux.

Hein ?... C'est... Ah !... Mais qui donc ?... (Herminie lui montre la princesse, qui baisse les yeux.) Bah !... elle aussi !... Vous *quoque*, princesse ?

DESPERRIÈRES, à part.

Une charge de conseiller !... Si j'avais su !... (Haut.) On prouve ainsi son indépendance aux ennemis du Parlement Maupeou.

TOUS, excepté Tibulle.

C'est bien !...

GENEVIÈVE.

Oh ! oui, fichtre ! c'est bien !...

DESPERRIÈRES, la repoussant.

Bonne femme ! je ne vous connais pas... (Aux autres.) Voilà comme nous sommes tous.

TIBULLE.

Mais je suis trahi !... ruiné !... dépouillé !... dévalisé !... et monsieur empoche deux millions !

LÉTORIÈRES.

Que je n'accepte pas.

TIBULLE.

Ah bah !...

TOUS.

Qu'entends-je ...

LÉTORIÈRES.

Je n'accepte pas.

TIBULLE.

Quoi !... vrai ?... vous... (Avec explosion.) Il est charmant !... Il est charmant !... J'accepte, moi !

POMPONNE.

Cette fortune...

LÉTORIÈRES.

Je cède, je rends tout... (Tibulle lui tend la main.) à mademoiselle.

HERMINIE.

A moi !...

TIBULLE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LÉTORIÈRES.

Cela veut dire que mademoiselle n'ira pas au couvent... qu'elle est libre de se choisir un mari... qu'elle aura une dot...

HERMINIE, les larmes aux yeux.

Non... c'est impossible... Gardez-la, monsieur... Je ne dois pas accepter votre unique bien... car je ne puis vous le rendre, en le partageant avec vous... qui n'êtes pas libre !

POMPONNE.

Comment ?...

LA PRINCESSE, à part.

Ciel ! elle sait...

GENEVIÈVE.

Pourquoi ça ?...

LÉTORIÈRES, regardant la princesse.

C'est juste... Je l'avoue... d'autres engagements...

DESPERRIÈRES, à part.

Parbleu !...

TIBULLE.

Eh ! oui ! Phœbé... la nièce de... de la conscience qui ne chancelle jamais.

DESPERRIÈRES.

Baron d'Hugeon !...

LA PRINCESSE.

Vous vous trompez... C'est moi qui marierai la nièce de M. Desperrières.

DESPERRIÈRES.

Madame... je... certainement... (A part.) Oh ! pourvu qu'elle soit placée !...

(Jusqu'à la fin de la pièce, jeu de scène entre Geneviève, qui recule toujours, et Desperrières, qui se rapproche d'elle et lui donne de petits coups sur le bras, en cachette.)

LÉTORIÈRES, regardant la princesse en soupirant.

Oh ! ce n'est pas cela, madame... Un autre amour...

LA PRINCESSE, bas, et gaîment.

Taisez-vous !... Je ne vaux pas deux millions... (Haut.) Épousez Herminie... (Herminie fait un mouvement.) Je le veux !...

GENEVIÈVE.

Oh ! oui...

POMPONNE.

Ma belle demoiselle !...

TIBULLE.

Allez ! allez toujours !... Je vous trouve gentils, je vous trouve à croquer, palsambleu !... de croire que j'y consentirai... que le maréchal y consentira !... Cet excellent maréchal, mon ami, mon protecteur !... C'est lui qui me rendra justice, et je vais... Le voici !

SCÈNE XI.

Les Mêmes, LE MARÉCHAL.

LE MARÉCHAL, d'une voix forte.

Tibulle-Ménélas, baron d'Hugeon, rendez-vous à la Bastille!...

TIBULLE.

Plaît-il?...

DESPERRIÈRES, riant.

Le baron!... Eh! eh! eh!...

LE MARÉCHAL, à Tibulle.

Tout le monde a été d'accord pour vous condamner.

TIBULLE.

Moi! Mais il m'a insulté!...

LE MARÉCHAL.

Tout le monde a été pour M. de Létorières.

TIBULLE.

Mais il m'a jeté son gant!...

LE MARÉCHAL.

Tout le monde...

TIBULLE.

Mais c'est une horreur!...

LE MARÉCHAL.

Sur les conclusions de M. le maréchal de Richelieu, qui était avec le roi, dans le parc, quand M. le vicomte a dompté ce cheval fougueux.

LÉTORIÈRES.

C'était le roi!...

TIBULLE.

Le roi aussi!... Il a mis Sa Majesté dedans!

(Il remonte.)

LE MARÉCHAL, à Létorières.

Oui, le roi, qui a été enchanté de vous, et qui s'est écrié : Il est charmant !

TIBULLE.

Le roi a dit...

GENEVIÈVE.

Comme moi !

POMPONNE.

Comme moi !

LE MARÉCHAL.

Comme moi !

DESPERRIÈRES.

Comme moi !

LA PRINCESSE, à part.

Comme moi !

HERMINIE, tendant la main à Létorières.

Comme moi !

TIBULLE, furieux.

Et comme moi !... Je l'ai dit aussi !... je l'ai dit deux fois !... Je suis piqué !

POMPONNE, souriant.

Dame ! ça se voit.

TIBULLE.

Hein ?... (Portant la main à son nez.) Ah !...

LÉTORIÈRES, à Tibulle.

Aussi, je veux vous être agréable en quelque chose... Comme il n'est pas convenable qu'un gentilhomme se rende à la Bastille dans son carrosse... j'ai là, à mes ordres, Sicard, le cocher... (Insistant sur chaque mot, comme Tibulle.) Sicard !...

TIBULLE.

J'entends bien !... Sicard !... 144 !

LÉTORIÈRES.

Ce sera sa dernière course... car, dès demain, Sicard sera mon premier cocher...

GENEVIÈVE, pincée par Desperrières.

Aïe !...

(Desperrières reprend son air grave et salue le maréchal, qui le regarde.

LÉTORIÈRES, continuant.

Et madame Grévin aura la fourniture de ma maison... Pomponne devient mon intendant... Je ne veux voir autour de moi que des heureux... (Au maréchal et à la princesse.) Et des amis !

LA PRINCESSE.

Oui, des amis... (Bas.) Et rien de plus !...

LÉTORIÈRES, à part.

Parbleu !... Le héros l'a échappé belle !

CHŒUR FINAL.

Air *de la fille de Jacqueline.*

Quel destin prospère,
Quand, fait pour charmer,
On joint l'art de plaire
Au bonheur d'aimer !

LÉTORIÈRES.

Air : *Gentille ouvrière.*

Pour avoir richesse et bonheur,
J'ai tout séduit... celle que j'aime,
Bourgeoise, cocher, rapporteur,
Duchesse, prince, le roi même !...

(Montrant le public.)

Mais voilà mon juge suprême !
J'attends, en tremblant, vos arrêts,
O vous, en qui je me repose...
Je voudrais avoir, sans regrets,
Perdu mes deux premiers procès,
Pour gagner ma dernière cause !

REPRISE DU CHŒUR.

Quel destin prospère, *etc.*

FIN DU VICOMTE DE LÉTORIÈRES.

POUR MON FILS!

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 9 décembre 1841.

En société avec M. Jaime.

Personnages :

M. DERVIERRE [1].
ERNEST DE BEAUMONT [2].
ÉDOUARD MAREUIL [3].
GUSTAVE DERCY [4].
FRÉDÉRIC VALBERT [5].
LA BARONNE DE LANCY [6].
MATHILDE DERVIERRE [7].
CÉCILE, femme de chambre de la baronne.
Quelques personnes de la société des bains.

La scène est aux Eaux de ***

ACTEURS :

[1] M. Bardou. — [2] M. É. Taigny. — [3] M. Félix. — [4] M. Fradelle. — [5] M. Desbiron. — [6] Mademoiselle Brohan. — [7] Mademoiselle E. Saint-Marc.

POUR MON FILS

ACTE PREMIER

Un salon d'été entièrement ouvert sur le jardin des eaux. — A gauche, une table chargée de brochures et de journaux ; une table de jeu à droite. — A gauche, entrée du grand salon de l'établissement des bains.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSTAVE, FRÉDÉRIC.

(Ils sont assis et causent en fumant.)

GUSTAVE.

Ma foi, c'est un charmant séjour qu'un établissement de bains !... Une société choisie et toujours nouvelle, des plaisirs toujours renaissants... des gens qui ne cherchent qu'à s'amuser... On se promène, on danse le soir, on joue la nuit ! au diable l'ennui de la ville, le tracas des affaires ; les hommes y sont d'une galanterie ! les femmes, d'un laisser-aller !...

FRÉDÉRIC.

Il faut bien passer le temps !

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

On rit, on s'amuse, on s'anime ;
Tout prend un air de bonne humeur.
Le plaisir est notre régime.

(Ils se lèvent.)

GUSTAVE.

Eh ! oui, jusques au gros docteur,
Que j'avais pris pour un chanteur ;

Et, sans la mine lamentable
De quelques buveurs engourdis
Qui font des grimaces du diable,
On se croirait en paradis.
Oui, sans leurs grimaces du diable,
On se croirait en paradis.

FRÉDÉRIC.

Quel paradis ! j'ai perdu mille écus cette nuit !...

GUSTAVE.

Paradis terrestre ! Et ce n'est peut-être pas la seule perte que vous deviez y faire... si ce qu'on dit est vrai.

FRÉDÉRIC.

On dit ?...

GUSVAVE.

Que votre liberté vous pèse... et que vous avez quitté la capitale, que vous êtes venu aux eaux pour y chercher une dot et une femme parmi les naïades de ces fontaines.

FRÉDÉRIC.

Ah ! ah ! ah ! voilà ! justement ce que l'on pense de vous... Qu'un peu difficile en beaux yeux, en jolies tailles, vous venez en chercher ici...

GUSTAVE.

Moi ?... Allons donc ! tout le monde sait que, par suite d'une chute de cheval, on m'a recommandé...

FRÉDÉRIC.

Oui, oui, je me rappelle !... (A part.) Une chute de cheval ! c'est-à-dire un mariage manqué... Il en cherche un autre... je le surveillerai.

GUSTAVE, à part.

Il est amoureux !... je saurai de qui... ça m'intéresse.

FRÉDÉRIC.

Dites donc, M. Dercy, pendant que nous en sommes aux con-

fidences... à cœur ouvert... savez-vous ce que vient faire aux eaux M. Édouard Mareuil ?

GUSTAVE.

Comment ! ce qu'il vient faire ?... Vous êtes peu au courant, à ce qu'il paraît... Madame la baronne de Lancy est arrivée depuis deux jours, et vous me demandez ce que vient faire Édouard Mareuil ?...

(Édouard entre et s'arrête en entendant prononcer son nom.)

ÉDOUARD, à part.

On parle de moi !

FRÉDÉRIC.

Il aime la baronne de Lancy ?

GUSTAVE.

Et voilà deux ans qu'il court après elle !

FRÉDÉRIC.

Et il veut l'épouser ?...

SCÈNE II.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, descendant entre eux.

Et vous ne savez ce que vous dites !...

GUSTAVE.

Hein !

FRÉDÉRIC.

Édouard !

ÉDOUARD, leur tendant la main.

Bonjour ! Comment ça va-t-il ?... Vous vous occupez de moi... vous êtes bien bons ?... Mais, je me porte bien.

GUSTAVE.

C'est-à-dire nous parlions...

FRÉDÉRIC.

On supposait...

ÉDOUARD.

Eh ! mon Dieu ! il n'y a pas de mal... Il paraît que je suis très-intéressant de ma personne... Dès que j'arrive quelque part, je fais les frais de la conversation, ça ne manque jamais !... (Prenant différents tons). « Dites donc, Édouard Mareuil est ici... vous savez, ce gros bon enfant... qu'on trouve partout. — Ah bah ! qu'est-ce qu'il vient faire ? — Vous ne savez donc pas ? il est amoureux de madame une telle... ou de mademoiselle chose... ou de madame... deux ou trois étoiles, n'importe ! — Tiens, tiens, tiens ! est-ce qu'il veut aussi l'épouser, celle-là ?... — Laissez donc ! encore un mariage manqué ; ce sera le dixième !... » Au fait, c'est vrai, j'en ai manqué neuf... Et, là-dessus, on part d'un grand éclat de rire... tenez, comme vous, en ce moment.

GUSTAVE, riant.

Permettez !...

FRÉDÉRIC, riant aussi.

Vous croyez ?...

ÉDOUARD.

Allez donc toujours !... ne vous gênez pas !...

Air *du Carnaval.*

Oui, j'en conviens, j'aime le mariage,
Dût mon orgueil en souffrir, oui, ma foi !
C'est une bosse, ou plutôt une rage !
Je tiens à lui plus qu'il ne tient à moi.
Sous tous les traits que je trouve à ma guise
Je le poursuis... il fuit devant mes pas...
Pour moi, mon cher, c'est la terre promise...
Qu'on voit toujours, mais où l'on n'entre pas.

GUSTAVE.

Cette fois, je vous fais mon compliment.

ÉDOUARD.

Il n'y a pas de quoi.

FRÉDÉRIC.

La baronne de Lancy ?...

ÉDOUARD.

Vous n'y êtes pas !... La baronne est une veuve charmante... jeune encore... elle n'a que vingt-sept ans.

FRÉDÉRIC.

Vingt-sept ans !

GUSTAVE.

Que ça ?...

ÉDOUARD.

J'ai fait mes calculs... vingt-sept ans... J'en ai trente-quatre... ça ne paraît pas, mais je les ai... Sous ce rapport, c'est parfait... Mais Dieu vous préserve de tomber dans ses filets ! Elle rendrait idiot le plus spirituel... Jugez quand on ne l'est pas... idiot !... ce n'est pas pour vous que je dis ça ! J'en ai été fou, de la baronne, moi, et je n'ai jamais fait tant de bêtises qu'à cette époque-là.

GUSTAVE.

Et vous ne l'aimez plus ?

ÉDOUARD.

Est-ce que je sais ?... est-ce que j'y comprends quelque chose ?... Je ne veux plus l'aimer, parce que c'est une coquette... je me jure d'être de bronze... Mais mon amour-propre est piqué au jeu... Je lui reviens, par dépit... mais, enfin, je lui reviens... je ne pense qu'à elle... je tremble à son nom... je l'évite... je marche de profil, je crains de la rencontrer... j'ai peur d'un regard, d'un mot...

GUSTAVE.

Un écolier, un novice, je ne dis pas... mais vous...

FRÉDÉRIC.

Laissez-donc ! A votre place...

ÉDOUARD.

A ma place ?... vous feriez, comme moi... trente lieues

pour lui chercher des camélias la veille d'un bal... parce qu'elle m'aimait... je le croyais, du moins !... Trente lieues pour des camélias !... Et, le soir, elle danse avec un autre, et porte des bluets !... le lendemain, à la promenade, elle vous lance un sourire qui brûle... On oublie tout... ivre d'espoir, vous arrivez chez elle !... madame n'est pas visible !... Je vous dis que j'ai fait tout au monde, jusqu'à de la tapisserie ! pour la voir, l'entendre plus longtemps... oui, de la tapisserie... deux fauteuils et un canapé... (Frédéric et Gustave partent d'un éclat de rire.) Oh ! riez. Malgré ma réputation de mauvaise tête, je ne me fâcherai pas... allez toujours ! On voit bien que vous n'avez jamais fait de sacrifices pour vous marier... Si vous saviez tout ce que le mariage m'a coûté en pure perte !... Mais j'ai fait des bassesses... Bah ! j'ai joué au loto pendant onze mois avec une grand'tante... pêché à la ligne avec un oncle... On ne se figure pas ce que j'ai porté de parapluies et de petits chiens... je m'exténuais pour plaire... J'ai coupé six fois mes moustaches.

AIR *de l'Écu de six francs.*

J'ai bu du punch avec le frère,
Et de l'eau pure avec la sœur !...
Enfin, pendant trois mois, pour plaire,
J'ai lu l'immense *Moniteur*
Chez un pair de France... orateur.
C'était affreux !... Pour flatter la famille,
Il me fallait, quand j'étais là,
Lire tout haut les discours du papa,
Sans pouvoir regarder la fille.
Lire les discours du papa,
Sans pouvoir regarder la fille.

(Gustave et Édouard rient.)

Enfin, je suis passé en proverbe... Rien n'y fait... c'est-à-dire nous allons voir... Ma nouvelle passion !

GUSTAVE.

Ah bah ! une autre ?...

ÉDOUARD.

Comment! est-ce que j'ai dit !...

FRÉDÉRIC.

Qui donc aimez-vous ?...

ÉDOUARD.

Ah! pardon !... c'est mon secret... je ne vous demande pas le vôtre.

GUSTAVE.

Mais la baronne ?...

ÉDOUARD.

Je veux la punir de ses dédains ?... j'en dis partout un mal affreux, pour qu'elle me déteste, à charge de revanche ! Je veux me venger... je veux...

FRÉDÉRIC.

La voici.

ÉDOUARD.

Je me sauve !...

FRÉDÉRIC.

M. Dervierre est avec elle !...

ÉDOUARD, à part.

M. Dervierre !... Je reste.

GUSTAVE, à part.

Ah ! diable !... Attention !... le beau-père.

FRÉDÉRIC, à part.

J'enlève la place d'assaut !

SCÈNE III.

Les Mêmes, DERVIERRE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Je vous en supplie, appuyez-vous sur mon bras... ne craignez rien !

M. DERVIERRE.

Mais non... madame la baronne... je ne souffrirai pas !... Ah ! ces messieurs...

LA BARONNE.

Messieurs... ne vous dérangez pas, je vous prie... Je venais chercher un journal...

ÉDOUARD, d'un ton piqué.

Liberté entière, madame... Personne ici ne songe à vous importuner... vous pouvez être parfaitement tranquille... madame !...

LA BARONNE, sur le même ton.

Aussi, le suis-je, monsieur... au milieu de quatre chevaliers français... y compris M. Dervierre.

DERVIERRE.

Hein ? plaît-il ?... Moi, je viens me reposer ; il y a une heure que je me promène.

GUSTAVE.

Et vous devez être fatigué ?...

FRÉDÉRIC.

Asseyez-vous donc, monsieur... voici une chaise.

GUSTAVE.

Voici un sopha.

ÉDOUARD, avançant un fauteuil.

Voici un fauteuil...

DERVIERRE, ôtant son chapeau.

Messieurs... de grâce !... (A part.) Ils sont fort aimables, ces jeunes gens !

(Ils le font asseoir.)

LA BARONNE, à part.

Quel empressement !...

GUSTAVE.

Donnez-moi donc votre canne.

DERVIERRE, ôtant son chapeau.

Messieurs !...

FRÉDÉRIC.

Que je vous débarrasse de votre chapeau.

DERVIERRE, ôtant son chapeau et le retenant.

Monsieur !...

ÉDOUARD.

Il fait bien chaud... Si vous preniez quelque chose ?...

DERVIERRE.

Ah ! Monsieur !...

FRÉDÉRIC, GUSTAVE, ÉDOUARD, appelant ensemble.

Garçon !... garçon !...

DERVIERRE.

Monsieur !...

LA BARONNE, à part, un journal à la main.

Eh mais ! je ne me trompe pas !...

DERVIERRE.

Messieurs... mille grâces... je n'ai besoin de rien... Je viens de déjeuner, et je me promenais...

GUSTAVE.

Seul, monsieur ?...

DERVIERRE.

Oh !

ÉDOUARD.

Sans mademoiselle votre fille ?...

LA BARONNE, à part.

Nous y voilà !...

DERVIERRE.

Elle est à sa toilette.

ÉDOUARD.

Elle n'en a pas besoin... mais, en son absence, un ami pourrait vous offrir son bras...

GUSTAVE, à part.

Ah çà ! à qui diable en a-t-il ?...

FRÉDÉRIC.

Je pensais, ce matin, aller vous offrir le mien.

DERVIERRE.

Je n'aurais pas accepté... j'allais pêcher...

ÉDOUARD.

Vous pêchez !... C'est un délassement que j'aime beaucoup... cela repose l'esprit.

FRÉDÉRIC, à part.

Lui ? Est-ce qu'il penserait aussi...

LA BARONNE, à part.

Ils l'aiment tous les trois.

ÉDOUARD, à part.

Je me vois d'ici... en chapeau de paille... une ligne à la main... avec une bête à un bout... et moi à l'autre !...

GUSTAVE.

Si vous aimiez la chasse ?...

DERVIERRE.

Oh ! peu... peu...

ÉDOUARD.

C'est comme le soir... quand vous êtes seul à passer la soirée... j'aimerais à faire votre partie...

GUSTAVE.

Votre piquet.

FRÉDÉRIC.

Une partie d'échecs.

DERVIERRE.

Je n'aime que le whist.

ÉDOUARD.

C'est un jeu que j'adore !

GUSTAVE et FRÉDÉRIC.

Et moi aussi !...

LA BARONNE, partant d'un grand éclat de rire.

Ah ! ah ! ah ! ah !...

DERVIERRE.

Qu'est-ce donc, madame la baronne ?...

LA BARONNE, riant plus fort.

Ah ! ah ! ah !... délicieux !...

GUSTAVE et FRÉDÉRIC.

Madame !...

ÉDOUARD.

Madame a lu peut-être dans son journal... quelque anecdote...

LA BARONNE, riant toujours.

Non ! non !... Ah ! ah ! ah !...

DERVIERRE.

Quelque feuilleton...

LA BARONNE.

Non !...

GUSTAVE.

Quelque spectacle...

FRÉDÉRIC.

Une comédie...

ÉDOUARD.

Un drame nouveau...

LA BARONNE.

Non, non...

DERVIERRE.

Ce qui vous fait rire...

LA BARONNE.

C'est bien une comédie, si vous voulez... mais celle que vous me donnez en ce moment ! Ah ! ah ! ah !

FRÉDÉRIC, GUSTAVE, ÉDOUARD.

Plaît-il ?...

DERVIERRE.

Madame !...

LA BARONNE.

Est-ce que vous ne trouvez pas cela charmant !... trois amoureux soupirant pour la fille... et qui font la cour au père !...

DERVIERRE.

Comment ! qu'est-ce que vous dites ?...

GUSTAVE, à part.

Maudite femme !...

FRÉDÉRIC, à part.

Elle y est !...

ÉDOUARD, à part

Elle a deviné !...

LA BARONNE.

Bien !... Quel tableau, c'est charmant !... ah ! ah ! ah !... vous ne riez pas !...

ÉDOUARD, riant aussi.

Oui, oui... c'est drôle !... c'est très-drôle !... sans le savoir !...

LA BARONNE.

N'est-ce pas, messieurs !...

GUSTAVE et FRÉDÉRIC, riant aussi.

Oui, oui !... Ah ! ah ! ah !...

GUSTAVE, à part.

Que le diable l'emporte !...

DERVIERRE, partant d'un éclat de rire,

Ah ! oui !... ah ! oui... c'est ma fille qui... et c'est moi que... J'y suis... j'y suis ! ah ! ah ! ah !

ÉDOUARD.

Je ne sais ce que pensent ces messieurs... quant à moi, j'ai toujours témoigné à M. Dervierre l'estime... les sentiments que m'inspire... son air de bonté...

GUSTAVE.

Sa physionomie franche et loyale !...

FRÉDÉRIC.

Voilà.

DERVIERRE.

Je ne vois pas qu'il y ait du mal à ça !...

LA BARONNE.

Parfait !...

ÉDOUARD.

Ensuite, que mademoiselle sa fille ait fait une forte impression sur moi, dame !... (A part.) Voilà son regard qui me rebouleverse !... Je n'y suis plus !...

FRÉDÉRIC.

Quant à moi, je serais trop heureux si mademoiselle Mathilde avait daigné me distinguer...

GUSTAVE.

Voilà !...

LA BARONNE.

Son cœur doit être fort embarrassé entre trois cœurs également épris...

DERVIERRE, se levant.

Certainement, messieurs... je suis enchanté... je suis heureux... car, enfin... et puis... j'en parlerai à ma fille... s'il est vrai que vous nous fassiez l'honneur !...

FRÉDÉRIC, en allant au fond.

Dites-lui que je l'aime, monsieur, et que j'en suis fier !...

GUSTAVE, de même.

Je n'ose croire que mon hommage soit accueilli, mais s'il l'était... ah ! j'avoue...

DERVIERRE.

Oui !...

LA BARONNE.

Vous l'aimez... comme M. Édouard.

ÉDOUARD.

Pourquoi donc pas, madame !... j'ai un cœur sensible... trop sensible... et j'attends mon arrêt de mademoiselle Mathilde et de son respectable... (Elle le regarde.) de son respectable... (A part.) Je dois avoir l'air bête comme ça !... Je m'en vais !...

FRÉDÉRIC.

Monsieur !...

(Dervierre ôte son chapeau et le remet.)

GUSTAVE.

Monsieur !...

(Dervierre ôte son chapeau et le remet.)

ÉDOUARD, passant à lui.

Monsieur !... (Même jeu de Dervierre.) — (A part.) C'est égal ! elle a l'air piqué ! Tant mieux !...

LA BARONNE à part.

Pauvre homme ! ils lui feront user son chapeau !...

ÉDOUARD, FRÉDÉRIC, GUSTAVE.

ENSEMBLE.

AIR *de la Fille du régiment.*

Tous les trois, en ces lieux,
Nous étions amoureux,
Nous pensions à la même !
Moi, j'y tiens, car je l'aime !
Jurons d'être en ces lieux
Des rivaux généreux.

LA BARONNE, à part.

Tous les trois, en ces lieux,
Ils étaient amoureux,
Ils pensaient à la même!
Cette enfant que l'on aime,
J'ai pour elle et contre eux
Un parti qui vaut mieux.

DERVIERRE.

Tous les trois, en ces lieux,
Ils étaient amoureux,
Ils pensaient à la même!
On nous choie, on nous aime!
Je sens qu'il faut, pour eux,
Me montrer généreux!

SCÈNE IV.

LA BARONNE, DERVIERRE.

DERVIERRE, les saluant, au fond, quand ils sont sortis.

Messieurs !...

LA BARONNE.

Eh ! mon Dieu ! M. Dervierre, ne craignez-vous pas de leur paraître trop peu flatté de la concurrence !

DERVIERRE, en regardant au fond.

Mais je le suis, madame... mais je suis enchanté de ces jeunes gens !... j'oserai même dire que j'en suis enthousiasmé !...

LA BARONNE.

Prenez donc garde ! ils vont vous entendre !

DERVIERRE, baissant la voix.

J'en suis enthousiasmé !... Il est si doux pour un père de se voir adoré dans la personne de son enfant !

LA BARONNE.

Je vois que vous êtes tout disposé à leur accorder votre fille.

DERVIERRE.

Mais oui !...

LA BARONNE.

A tous les trois ?...

DERVIERRE.

Mais oui ! (La baronne se met à rire.) C'est-à-dire à l'un des trois... parce que, voyez-vous, madame... une fille à marier, c'est très-gênant... on ne s'appartient pas, on n'est pas libre de ses mouvements... et pour me livrer à l'état de duègne, je suis encore trop... dame ! je ne suis pas encore... Eh ! eh ! eh !... près d'une femme aimable... (La baronne le regarde ; il reprend vivement.) C'est une occasion que je saisis au collet.

Air *de Madame Favart.*

Mais j'admire encor votre adresse !
Je suis très-fin... je n'ai rien vu !...
Et vous, quel tact ! que de finesse !
D'un coup d'œil tout vous est connu.
L'amour à peine vient de naître
Que vous savez le pénétrer.
(Prenant un air galant.)
C'est tout simple on doit s'y connaître
Quand on peut si bien l'inspirer !

Ce n'est pas neuf. (A part.) mais c'est soigné.

LA BARONNE.

Ah ! Monsieur !... le compliment...

DERVIERRE.

Je vous le devais en ma double qualité d'homme aimable... et de père reconnaissant... J'oublie que vous nous avez fait manquer plusieurs mariages... et si de ces trois qui se présentent nous en faisons un, vous en serez un peu la cause.

LA BARONNE.

Oh ! moi... (A part.) Ce n'est pas mon intention !...

DERVIERRE, à part.

J'aime beaucoup cette femme-là, moi !... elle m'inspire de la

confiance !... (Haut.) Mais, pardon, madame... je cours à la poste... j'attends des nouvelles de Paris... nouvelles de bourse... Mon diable d'agent de change m'a embarqué malgré moi dans une affaire de hausse... je suis toujours dans des transes !

LA BARONNE, le retenant.

Mais votre fille...

DERVIERRE.

Ah ! ma fille, c'est juste... Je vais lui dire de mettre sa robe rose... qui lui fait une taille charmante ! ses brodequins gris qui lui font un pied délicieux... son chapeau blanc, son air modeste et des gants beurre frais. Elle sera...

LA BARONNE, le retenant.

Eh! mais, attendez donc... vous oubliez...

DERVIERRE.

Plaît-il !... un fichu, peut-être... Non, je n'aime pas les fichus... une chaîne, je ne dis pas...

LA BARONNE, riant.

C'est juste ! une chaîne ne cache rien !...

DERVIERRE, riant aussi.

Voilà !... ah ! ah !

(Il va pour sortir.)

LA BARONNE, le retenant.

Mais, de grâce, vous oubliez...

DERVIERRE.

J'oublie !...

LA BARONNE.

De prendre quelques informations sur ces jeunes gens...

DERVIERRE.

C'est inutile... il y en a au moins un...

LA BARONNE.

Lequel ? M. Gustave Dercy ?... c'est un fat... n'estimant une femme que sur sa taille...

DERVIERRE.

Ma fille est droite comme un jonc.

LA BARONNE.

Un cœur sec et froid... qui n'aime que lui...

DERVIERRE.

Ah ! diable !... Mais son ami...

LA BARONNE.

M. Frédéric Valbert... avare et joueur, n'aimant que l'argent !...

DERVIERRE.

Ah! ah !... Mais l'autre ?...

LA BARONNE.

M. Édouard Mareuil ?...

DERVIERRE.

Oh ! celui-là !...

LA BARONNE.

Celui-là, c'est différent !... il a le cœur pris, il aime ailleurs...

DERVIERRE.

Il aime ! qui donc ?...

LA BARONNE.

Moi.

DERVIERRE.

Ah ! Madame ! c'en est trop aussi !... on dirait que vous trouvez un malin plaisir à détruire mes espérances !... Vous m'avez déjà fait refuser deux mariages que vous m'aviez d'abord recommandés !...

LA BARONNE.

Par intérêt pour vous...

DERVIERRE.

Sans compter ceux qui ont manqué d'une autre manière !... Enfin voilà trois partis que vous devinez... qui me conviennent... et pas du tout !... il est fat... il est avare... il m'aime...

LA BARONNE.

Toujours par intérêt...

DERVIERRE.

Oh ! ma foi, tant pis ! je demande à juger par moi-même... (A part.) Je me défie de cette femme-là, je ne sais pas, mais je m'en défie... (Mouvement de la baronne.) Désespéré de ne pas vous croire sur parole, madame, je verrai, je jugerai... J'ai bien l'honneur ! (Il va prendre son chapeau sur le canapé.) Je vais toujours dire à Mathilde de mettre sa robe rose, ses brodequins gris, etc.

(Il sort en parlant.)

SCÈNE V.

LA BARONNE.

Cela ne prend plus !... Ce brave homme meurt d'envie de marier sa fille... et il la mariera à un de ces trois galants !... et voilà ce que je ne veux pas !... Mais le danger presse... que dire ! que faire !... j'ai déjà mis en déroute une légion d'amoureux... Pauvre Mathilde ! un ange ! un trésor !... elle m'en veut de faire manquer tous ses mariages... A son âge, j'aurais été inexorable !... Mais quand je pourrai lui dire, en lui présentant mon fils, mon Ernest ! « Voilà le mari que je vous réservais !... jeune, aimable, charmant ! » elle me pardonnera. Le moyen de garder rancune à ce prix-là !... Mais voudra-t-il ?... Je perds courage !... Ernest ! méchant enfant ! que de chagrins il me cause ! je désire et je tremble qu'il arrive... il ferait tout manquer avec ses folies, ses passions, qui ont fait tant de bruit ! et s'il était ici, j'aurais beau prendre sa défense, on ne me croirait pas ! moi, sa mère !

ERNEST, en dehors.

Eh ! oui, madame de Lancy !... Puisqu'elle n'est pas chez elle !...

LA BARONNE.

Hein ? qu'est-ce que c'est !... Oh ! non... Je vais lui écrire de tarder encore...

ERNEST, au moment d'entrer.

Bien !... bien !... Elle doit être ici !...

LA BARONNE.

Mais si fait... cette voix... Oh ! le cœur me bat !...

SCÈNE VI.

ERNEST, LA BARONNE.

ERNEST, entrant.

Eh ! oui, j'étais bien sûr !...

LA BARONNE.

Ernest !...

ERNEST, se jetant dans ses bras.

Ma mère !...

LA BARONNE, l'embrassant.

Mon Ernest !...

ERNEST.

Ma mère !...

LA BARONNE, lui mettant la main sur la bouche.

Oh ! non ! non ! pas ce mot-là, entends-tu ?...

ERNEST.

Eh ! quoi ! vous m'en voulez encore ?

LA BARONNE, lui tendant la main.

Eh ! non... tu vois bien dans mes yeux que j'ai tout pardonné !... mon Ernest... Mais comme il est bien.. (Avec orgueil.) C'est mon fils !...

ERNEST.

Oui, j'en suis fier ! j'en suis heureux !... Mais pourquoi me défendre de vous dire : Ma mère ?...

LA BARONNE.

Pourquoi ? ça ne te regarde pas !... J'ai des mesures à prendre, (A part.) des voies à préparer !

ERNEST.

Mais, enfin !..

LA BARONNE.

Mon fils !.. ma mère ! Rayons ces mots-là !.. Étrangers l'un à l'autre, je t'ai rencontré dans le monde par hasard... Et d'ailleurs, le nom de ton père n'est plus le mien... Mon second mariage m'a faite baronne de Lancy... et toi, M. Ernest de Beaumont... Voilà tout !.. Je ne te connais pas... Passe ton chemin... ne t'étonne de rien... et laisse-moi faire !...

ERNEST.

A la bonne heure !.. mais je suis curieux, et je voudrais bien être dans la confidence...

LA BARONNE.

Eh ! mais, qui sait ?... je suis un peu coquette, j'aime à plaire... et je ne m'en tire pas mal encore ; le temps a l'air de m'oublier... et je ne me soucie peut-être pas d'avoir là, auprès de moi, un grand garçon qui me saute au cou en m'appelant ma mère !... maman !.. (Riant.) C'est bête !.. ça vieillit ! (Ernest rit.) Et puis, écoute donc, tout le monde n'est pas forcé de savoir que j'ai épousé ton père à moins de quinze ans... On me classerait tout de suite dans les figures de tapisserie !.. Cela mettrait en fuite mes adorateurs... j'en ai ! et si je pense à un troisième mariage...

ERNEST.

Vous !..

LA BARONNE, l'observant.

Cela te ferait de la peine ?..

ERNEST, avec émotion.

Oh ! votre bonheur avant tout !.. mais je l'avoue, l'idée que quelqu'un viendrait encore entre nous... comme ce M. de Lancy, que je n'ai jamais pu souffrir !...

(Il essuie une larme, à part.)

LA BARONNE, allant à lui et le prenant par le bras.

Dame ! cela dépend de toi... Si tu étais plus souvent à mes

côtés, comme en ce moment... si tu n'étais pas sans cesse occupé de tes plaisirs... de ces folies qui me font trembler pour ton repos et pour ta fortune... quelquefois même pour tes jours!...

ERNEST.

Oh ! c'est vous exagérer...

LA BARONNE.

Rien! je sais tout... et à cette vie aventureuse qui m'inquiète, qui me chagrine... Il y aurait un remède.

ERNEST.

Air *du Colonel*.

Et quel est-il? expliquez-vous.

LA BARONNE.

Mais qui sait? un bon mariage!

ERNEST.

Non, oh! non, point de mariage!

LA BARONNE.

Une famille, c'est si doux!
Ce parti serait le plus sage.

ERNEST.

Quoi! le plus sage?
Non pas pour vous, convenez-en,
Vous qui... coquette, aimant à plaire,
Craignez qu'on vous dise : Maman!
Voulez-vous devenir grand'mère?

Oh ! vous le seriez.

LA BARONNE, très-gaîment.

Bah !... je me sacrifie ! et si tu choisissais une femme jeune, jolie, et...

ERNEST.

Jamais, ma mère !... Je ne veux plus aimer!...

LA BARONNE.

Comme tu disais à quinze ans : Je ne danserai plus.

ERNEST.

Oh ! c'est que...

LA BARONNE.

C'est que tu avais mal choisi tes danseuses... (D'une voix mystérieuse.) Madame de Lanjac... cette dernière folie, qui dure encore, peut-être !

ERNEST, changeant brusquement la conversation.

Eh bien ! ma mère... c'est-à-dire, non. Madame, s'amuse-t-on beaucoup ici ?...

LA BARONNE.

Mais, oui... monsieur !... Tu trouveras des jeunes gens fort aimables... un peu fats... entre autres, M. Édouard Mareuil... M. Frédéric Valbert... M. Gustave Dercy... qui cherchent à briller, à séduire... Je te conseille de lutter avec eux... de leur souffler leurs conquêtes...

ERNEST.

Pourquoi pas ?...

LA BARONNE.

Eh ! tu ne serais pas à plaindre... il y a ici des femmes charmantes... madame de Janillac... madame d'Olbrun... mademoiselle... Ah ! (L'observant.) une jeune fille... dont le père est de mes amis, un bien honnête homme...

ERNEST.

Vous la nommez ?...

LA BARONNE.

Mademoiselle Mathilde Dervierre...

ERNEST.

Ah ! c'est M. Dervierre... Connais pas.

LA BARONNE, à part.

Il a l'oreille dure !... (Haut.) Sa fille est très-bien... une grâce, une candeur... Tu dois la connaître... car dernièrement... à une de nos réunions... j'ai prononcé ton nom par hasard... « M. Ernest de Beaumont, a-t-elle dit !... un homme fort ai-

mable... un charmant cavalier... que j'ai vu quelque part, à Paris, je crois... au bal. »

ERNEST.

Ah ! bah !... je n'ai jamais... mais ces petites filles ! elles ont une mémoire !... Pour quelques contredanses que je lui aurai fait danser par charité !...

LA BARONNE, à part.

Le moyen de réussir !... (Haut.) Tu la verras, c'est-à-dire, tu verras ces dames... Voici le moment de nos réunions ici... et dans le salon voisin... où l'on fait de la musique...

ERNEST.

Tant mieux ! j'adore la musique... Je reste ici...

LA BARONNE.

Oh ! non... et ta toilette?...

ERNEST.

Comment ! ma toilette !... Est-ce que je ne suis pas superbe ?...

LA BARONNE.

Oh ! cette cravate... ce nœud mal fait... et ces cheveux en désordre... Allons donc... je dis bien que tu n'es pas mon fils en public.... mais j'ai mon amour-propre de mère en particulier... La société est ici d'une élégance !...

ERNEST.

Dame ! si vous y tenez absolument... j'y vais...

LA BARONNE.

Eh bien ! nous sommes seuls...

ERNEST, l'embrassant.

Oh ! ma mère...

FRÉDÉRIC, en dehors.

M. Dervierre !... où donc ?...

LA BARONNE, reculant vivement.

Chut ! silence ! (Frédéric entre, et elle continue en changeant de

ton.) Monsieur, je connais très-peu de monde dans ce pays... et je regrette de ne pouvoir vous donner les renseignements que vous me demandez...

ERNEST, sans voir Frédéric.

Madame, certainement... je... (Bas.) Ah ! çà, mais, je n'y suis plus...

LA BARONNE, bas.

Va-t'en !... (Haut.) Monsieur, j'ai bien l'honneur...

ERNEST, à part.

Le diable m'emporte si je comprends... (Apercevant Frédéric.) Ah ! (Saluant.) Madame...

(Il sort ; Frédéric le salue.)

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, LA BARONNE, puis MATHILDE.

LA BARONNE, feignant d'apercevoir Frédéric.

Ah ! M. Frédéric...

FRÉDÉRIC.

Pardon, madame... ce jeune homme, que je ne connais pas...

LA BARONNE.

Un petit original qui m'accablait de questions !... Merci de m'en avoir débarrassée.

FRÉDÉRIC.

C'est sans intention, au moins !.. J'espérais trouver M. Dervierre ici...

LA BARONNE.

M. Dervierre... c'est-à-dire sa fille... Mademoiselle Mathilde...

FRÉDÉRIC.

Oui... c'est vrai... je ne m'en défends pas... Un beau parti... n'est-ce pas, madame ?.. et une fortune...

LA BARONNE.

Magnifique... Et vous y tenez?...

FRÉDÉRIC souriant.

Beaucoup.

LA BARONNE.

Où en êtes-vous?

FRÉDÉRIC.

J'ai écrit au bonhomme de père... mais je ne me suis pas encore trouvé seul avec elle...

LA BARONNE.

J'entends... Et vous voudriez... en ce moment... Juste! la voici! (A part) Je reste! (Haut, et allant à Mathilde.) Eh! arrivez donc, ma chère enfant... Je vous attendais... je parlais de vous...

MATHILDE.

Ah! Madame, que vous êtes bonne!... (Apercevant Frédéric.) Monsieur...

FRÉDÉRIC.

Mademoiselle... (Bas à la baronne.) Oui, comme vous disiez... puisque nous voilà!.. en ce moment... je voudrais...

LA BARONNE, bas.

Me voir sortir?... (Frédéric fait un signe affirmatif.) (A part.) Je reste.

MATHILDE.

Mon Dieu! je croyais... mon père m'avait dit qu'on allait faire de la musique...

LA BARONNE.

Mais, en effet... Je suis venue pour cela aussi!...

FRÉDÉRIC, bas.

Madame...

LA BARONNE, à part.

Oh! non! oh! non!..

MATHILDE.

Le piano est-il prêt?

LA BARONNE, vivement.

Voyez donc, M. Frédéric... si l'on a tout disposé... le piano... la musique...

FRÉDÉRIC.

Permettez, madame...

LA BARONNE.

C'est mademoiselle qui vous le demande... et vous refusez !..

FRÉDÉRIC.

J'obéis... (Bas à la baronne.) Ah ! Madame, parlez pour moi, je vous en prie !...

LA BARONNE, bas.

Mais, alors... allez-vous-en donc...

FRÉDÉRIC, s'arrêtant entre elles.

J'y vais... mademoiselle... Trop heureux !... trop... (Mouvement de la baronne.) J'y vais...

(Il entre dans le salon à gauche.)

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, MATHILDE, puis GUSTAVE.

LA BARONNE.

Quel jeune homme insipide !... il ne sait pas dire deux mots... et l'on ne peut se débarrasser de lui !...

MATHILDE.

De M. Frédéric ?... C'est singulier... mon père le trouve très-bien !... il m'en faisait l'éloge tout à l'heure...

LA BARONNE.

Vraiment !... c'est qu'il l'a connu à Paris... à la Bourse... le local lui donne peut-être de l'esprit.

MATHILDE.

Non, c'est à cause de moi... Il paraît que ce matin, ici, ces

messieurs... ils étaient plusieurs... ont parlé de moi avec bienveillance !

LA BARONNE, à part.

Oh ! il n'y a pas manqué, le papa ; il lui a tout dit.

MATHILDE.

Et j'en suis toute reconnaissante !...

LA BARONNE.

Vous ?... il n'y a pas de quoi !... Je vous demande un peu qui ne ferait pas votre éloge !... vous êtes si jolie !... ce matin surtout ; et puis tant de candeur, de bonté ! un ange !... Tenez, embrassez-moi !

(Elle la baise au front.)

MATHILDE.

Oh ! vous me flattez toujours... Vous allez me gâter !...

LA BARONNE.

Vous êtes sûre au moins que ce n'est pas votre fortune qui me séduit, comme ces petits messieurs.

MATHILDE.

Comment ! Madame, ce qu'ils disent...

LA BARONNE.

Ah ! ils sont tous comme cela ! Les jeunes gens d'aujourd'hui sont incroyables !... je n'en ai pas encore vu un, c'est-à-dire si... un seul, que vous avez rencontré à Paris cet hiver, et qui m'a dit de vous un bien !...

MATHILDE.

En vérité? Et qui donc ?

LA BARONNE.

Un jeune homme qui vous avait vue au bal... qui vous avait fait valser.

MATHILDE, vivement.

Je ne valse jamais.

LA BARONNE.

Ah !... alors, c'était une contredanse... Mais vous aviez causé

avec lui, car il disait... « Jamais je n'ai vu tant d'esprit uni à tant de grâce !... et puis un air à la fois si simple et si piquant !... »

MATHILDE.

Il disait cela !...

LA BARONNE.

« C'était la plus jolie personne du bal... » C'est toujours lui qui parle... « mais si modeste, qu'elle ne s'en doutait pas.

MATHILDE.

Il disait cela !

LA BARONNE.

« Et son père... »

MATHILDE.

Ah ! il parlait de mon père !...

(Gustave entre.)

LA BARONNE, à part.

Ciel ! à l'autre, à présent !...

GUSTAVE.

Ah ! ces dames ! (A part.) J'espérais la trouver seule !...

LA BARONNE, à part.

Il venait pour elle !

GUSTAVE, saluant.

Mesdames...

LA BARONNE.

Voilà M. Gustave qui arrive bien à propos !... Cette pauvre demoiselle Mathilde est dans une inquiétude !...

GUSTAVE.

Mademoiselle !...

(Mathilde veut parler.)

LA BARONNE, vivement.

Mon Dieu ! oui, son père, M. Dervierre, devrait être ici... Elle l'attend....

GUSTAVE.

En effet, il m'avait dit...

(Mathilde veut parler.)

LA BARONNE.

Et il ne vient pas ! Il était sur le cours tout à l'heure... elle craint qu'il ne lui soit arrivé quelque accident... Voyez donc un peu, M. Gustave !...

GUSTAVE.

Permettez !...

LA BARONNE.

C'est mademoiselle qui vous en prie!

GUSTAVE, bas, à la baronne.

J'ai écrit à M. Dervierre... et j'aurais voulu faire ma cour le premier.

LA BARONNE, bas.

Soyez tranquille, je suis là !... Je ne la quitte pas.

GUSTAVE.

En ce cas... Sur le cours, mademoiselle, j'y vais !... trop heureux de pouvoir... car enfin... J'y vais !...

(Il sort.)

LA BARONNE, à part.

Bon voyage !

MATHILDE.

Mais en vérité, madame, je ne comprends pas...

LA BARONNE.

Vous ne comprenez pas que j'ai voulu éloigner ce jeune homme... qui porte toujours avec lui une odeur de cigare à se trouver mal !.. Il fume comme un cocher !.. Est-ce que vous aimez l'odeur du cigare?

MATHILDE.

Je ne peux pas la souffrir !

LA BARONNE.

Rien que d'approcher de M. Gustave, on se croirait dans une tabagie !...

MATHILDE, après un silence.

Et vous dites que ce jeune homme parlait de mon père?.....

LA BARONNE, à part.

Allons donc !... Elle y vient d'elle-même!...

MATHILDE.

Ce jeune homme...

LA BARONNE.

Ah! oui... il témoignait pour M. Dervierre une estime !... un respect tout filial !... « C'est un excellent homme, disait-il ; on serait heureux et fier de s'allier à lui ! »

MATHILDE.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Eh! quoi! vraiment! de mon père, madame,
Il vous disait cela?

LA BARONNE.

Mais, cent fois mieux!
Sur votre esprit, vos traits, votre belle âme,
Il s'échauffait en frère, en amoureux.

MATHILDE, vivement.

Ah! c'est très-bien, c'est d'un bon caractère,
Faire l'éloge des absents!
Moi, je suis prête à l'aimer, je le sens...
(Se reprenant.)
Pour ce qu'il disait de mon père!

LA BARONNE.

Oui! (A part.) Elle est émue!

MATHILDE.

Mais ce jeune homme, madame, vous le nommez ?...

LA BARONNE.

Est-ce que je ne vous ai pas dit son nom ?

MATHILDE.

C'est la seule chose que vous ayez oubliée !...

LA BARONNE.

M. Ernest de Beaumont.

MATHILDE.

Ernest de Beaumont... Je ne me rappelle pas !..

SCÈNE IX.

MATHILDE, LA BARONNE, ÉDOUARD, puis FRÉDÉRIC, GUSTAVE.

ÉDOUARD, à part, au fond.

La voilà !.. Ciel ! la baronne avec elle !..

LA BARONNE.

Ah ! M. Édouard... (A part.) Et de trois !...

ÉDOUARD.

Pardon, madame... je cherche un journal... Que je ne vous dérange pas, je vous prie ! Mademoiselle... (A part, passant à la table.) Elle s'en ira peut-être... l'autre... la baronne !..

(Il semble chercher un journal.)

MATHILDE, bas à la baronne.

Et ce M. Ernest de Beaumont !..

LA BARONNE, bas à Mathilde.

M'a paru fort bien... fort aimable... point fat... (Montrant Édouard.) Il ne ressemble pas à celui-là, par exemple !...

ÉDOUARD, à part.

Elle parle de moi !... j'en suis sûr !...

MATHILDE.

M. Édouard !... vous croyez !... Il est très-poli pour moi.

LA BARONNE.

Je vous crois... l'habitude de faire sa cour à toutes les

femmes... qu'il cherche à compromettre... (A part.) A commencer par moi!...

ÉDOUARD, à part.

Comme elle doit m'habiller!... mais j'ai repris mon aplomb... Je veux l'humilier!...

FRÉDÉRIC, entrant par la gauche.

Tout le monde se réunit... le piano est prêt... J'ai été chercher moi-même cette romance que vous aimez tant, mademoiselle!...

ÉDOUARD.

Et que mademoiselle chante si bien!...

MATHILDE.

Messieurs...

GUSTAVE, entrant par le fond.

Enfin, me voici!... je suis tout en nage!...

LA BARONNE, à part.

Ils peuvent venir, à présent... mon tour est joué!...

(Elle remonte la scène.)

GUSTAVE.

Mademoiselle, j'ai cherché M. Dervierre tout le long du cours... il n'y est pas.

ÉDOUARD.

Je crois bien... je l'entends là, de l'autre côté, dans le salon... avec tout le monde.

GUSTAVE.

Ah bah!

FRÉDÉRIC.

Le voici.

(La baronne remonte la scène.)

SCÈNE X.

Les Mêmes, M. DERVIERRE, plusieurs personnes ; les unes s'asseyent, et lisent les journaux, les autres jouent, d'autres sont groupées autour des dames assises.)

DERVIERRE.

C'est très-bien ! bravo ! jamais le salon des bains n'a été plus brillant !... Ah ! Mathilde, mon enfant... ah ! jeunes gens !... on va faire de la musique... ensuite on dansera quelques contre-danses... M. Édouard va nous trouver des danseuses.

ÉDOUARD.

Comment donc !... avec plaisir !... Je suis en train de chanter, de danser, je suis content !...

FRÉDÉRIC.

Et moi aussi !..

GUSTAVE.

Et moi aussi !

ÉDOUARD, à part.

Elle enrage...

LA BARONNE, à part.

Très-bien !... nous allons déranger tout cela.

(Édouard remonte la scène comme pour parler à des danseuses.)

DERVIERRE, bas à Mathilde.

Est-ce que ces messieurs t'ont parlé ?..

MATHILDE.

Non, je causais avec madame.

DERVIERRE.

Avec !.. (A part.) Que le diable l'emporte !..

(Il remonte. Gustave s'approche doucement de Mathilde, qui s'est assise sur le canapé, et cause avec elle.)

FRÉDÉRIC, s'approchant de la baronne, et bas.

Les autres ne lui ont encore rien dit ?..

LA BARONNE, causant à demi-voix avec lui.

Non... et d'ailleurs, qui craignez-vous?... ce n'est pas M. Gustave... lui qui est si fat!.. si difficile !.. elle ne lui plaira pas.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi?...

LA BARONNE.

Eh! mais, vous savez bien... la cause de son voyage aux eaux... Pauvre créature!...

FRÉDÉRIC.

Quoi donc!...

LA BARONNE.

Sa taille qui tourne...

FRÉDÉRIC.

Ah! diable !..

LA BARONNE.

Complétement... Dans un an, elle sera... Oh! vous ne tenez pas à cela, vous... Elle est fort riche... mais M. Gustave, qui parle toujours de la beauté des formes!...

FRÉDÉRIC, riant.

Ah! oui! ah! oui!...

LA BARONNE, élevant la voix.

Ah! M. Gustave!.. M. Gustave!.. n'est-ce pas vous qui avez reçu des lettres de Paris... des nouvelles de la Bourse?

DERVIERRE, descendant vivement.

Plaît-il? des nouvelles ?

LA BARONNE.

Oui... on annonce que par suite d'un sinistre les fonds viennent de subir une baisse effroyable!..

DERVIERRE.

Une baisse!.. (A part.) Ah! mon Dieu!.. (A Gustave.) Vous avez reçu...

GUSTAVE, quittant le canapé.

Madame se trompe... je n'ai rien reçu de Paris.

LA BARONNE.

C'est singulier... (Montrant le fond.) Alors c'est un de ces messieurs...

DERVIERRE.

Un de ces messieurs... (A part.) Diable d'agent de change!.. J'ai une peur!..

(Il remonte au fond.)

LA BARONNE.

Brave homme! je suis désolée!..

GUSTAVE, causant bas avec la baronne pendant que Frédéric s'approche de Mathilde et lui offre un bouquet.

Qu'est-ce donc? Madame... qu'y a-t-il?..

LA BARONNE.

Oh! rien... pour vous, du moins, qui n'êtes pas intéressé... mais M. Frédéric! s'il savait!..

GUSTAVE.

Quoi donc!..

LA BARONNE.

Eh bien! que le pauvre M. Dervierre joue à la Bourse... et que cette baisse réduirait sa fortune de moitié!..

GUSTAVE.

Ah bah!..

LA BARONNE.

Ça vous est égal... mais lui...

GUSTAVE, riant.

Ah! oui!.. Frédéric!..

ÉDOUARD, redescendant gaîment.

Le bal est organisé... nous danserons!... et je viens prier pour la première contredanse... (Jetant un regard sur la baronne.) je viens prier mademoiselle Mathilde...

GUSTAVE, remontant.

J'ai engagé mademoiselle pour la première.

FRÉDÉRIC, près du canapé.

Et moi, pour la seconde...

MATHILDE.

Messieurs...

ÉDOUARD.

Oh ! alors... alors... (La baronne le regarde en riant. Il est tout déconcerté. A part.) Elle se moque de moi !...

LA BARONNE, à part.

Ah ! il veut faire sa cour ! Non !.. (Elle laisse tomber son mouchoir et va s'asseoir sur le fauteuil à gauche.) M. Édouard ?

ÉDOUARD, qui allait s'asseoir près de Mathilde, du côté opposé.

Madame !..

LA BARONNE.

Voulez-vous me ramasser mon mouchoir !..

ÉDOUARD.

Madame, je... (Ramassant le mouchoir. A part.) Je ne peux pas lui refuser cela !.. (Il lui remet son mouchoir qu'elle reprend en riant. A part.) Elle se moque de moi !..

(Il regagne le canapé.)

LA BARONNE.

M. Édouard...

ÉDOUARD.

Madame !.. (A part.) Quelle œillade !... c'est à vous percer !..

LA BARONNE.

Voulez-vous me donner le bras pour faire le tour du salon ?..

ÉDOUARD.

Madame... je... certainement. (Il lui offre son bras. A part.) Je ne peux pas lui refuser cela !..

LA BARONNE, lui prenant le bras.

Ingrat !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST, entrant.

Pardon, messieurs !.. Que je ne dérange personne.

LA BARONNE.

Ah ! s'il vous manque des danseurs... en voilà un de plus... M. Ernest de Beaumont.

(Elle jette un regard à Mathilde.)

MATHILDE, se levant vivement.

Lui !..

ERNEST.

Ah ! Ma... (Sur un signe de la baronne il se reprend et la salue avec respect.) Madame...

LA BARONNE.

Monsieur...

(Elle continue sa promenade avec Édouard.)

ERNEST, la suivant des yeux, à part.

Ce fat qui lui donne le bras... il me déplaît !

MATHILDE, à part.

Ce jeune homme qui a parlé si bien de moi... de mon père !

(Elle fait de loin une révérence à Ernest.)

ERNEST, étonné, à part.

Tiens, on dirait...

MATHILDE, à part.

Il n'a pas l'air de me reconnaître.

LA BARONNE, regardant Ernest et s'adressant à Mathilde.

Mademoiselle Mathilde Dervierre, vous nous devez un peu de musique.

ERNEST, à part.

Ah ! cette jeune fille... dont ma mère m'a parlé.

(Il la salue de loin avec empressement.)

MATHILDE, lui rendant son salut.

Ah ! il me reconnaît !..

(Il s'approche de la table et prend un journal. Mathilde reprend sa place sur le canapé et le suit des yeux.)

LA BARONNE, redescendant la scène, toujours avec Édouard ; à demi-voix.

Permis à vous, monsieur, de vous plaindre de mes dédains !..

ÉDOUARD.

Non, madame, non, votre amour n'était que de la coquetterie !

LA BARONNE.

Je vous conseille de me vanter le vôtre !... Le bien que vous avez dit de moi !

ÉDOUARD.

Que voulez-vous ? le dépit ? Si vous croyez que c'est agréable d'être toujours entre la vie et la mort ! le ziste et le zeste !

LA BARONNE, avec bonté.

Pauvre garçon !.. et c'est pour m'oublier que vous perdez votre temps et votre esprit... car vous en avez !.. à faire la cour à cette petite fille si niaise, si sotte !

ÉDOUARD.

Vous trouvez !.. (A part.) Elle est jalouse !.. bravo !..

LA BARONNE, souriant.

Pas de grâce, pas de talent... elle parle peu, pour raison... Quant à ses lettres... vous écrit-elle ?.. Non !.. Tant pis !.. l'orthographe vous amuserait !..

ÉDOUARD.

Ah bah !.. (A part.) Diable ! diable !..

LA BARONNE, avec émotion.

Allez, monsieur, aimez-la bien ! c'est elle qui me vengera !..

ÉDOUARD.

Madame !.. Madame... certainement... on ne ballotte pas un

homme comme ça... un homme qui vous aime... qui... (A part.) Allons ! bien ! me voilà retourné !... c'est inouï !...

LA BARONNE.

Vous m'aimez, vous, Édouard !..

ÉDOUARD.

Tenez, madame... il faut que je vous parle... ce soir !.. ou ce soir je demande sa main !..

LA BARONNE.

Oh ! non... (Minaudant.) Un rendez-vous !..

ÉDOUARD.

A votre balcon... à minuit !

LA BARONNE.

C'est un peu tard.

ÉDOUARD.

Il le faut, ou...

LA BARONNE, le quittant discrètement.

Chut !.. (A part.) Je le tiens !

ÉDOUARD, à part.

Je suis repris !..

(Ernest, qui est descendu près de lui, l'observe ; ils se saluent froidement. Édouard remonte la scène et entre dans le salon à gauche.)

LA BARONNE, à Mathilde près de qui Dervierre est revenu.

Eh bien ?..

MATHILDE.

Je n'ai jamais dansé avec ce monsieur-là.

DERVIERRE.

Hein !.. qui donc ?..

MATHILDE.

Madame la baronne de Lancy me parlait d'un jeune homme...

LA BARONNE.

Qui s'occupe beaucoup de mademoiselle !.. (A part, regardant Ernest.) Il n'y pense pas !..

DERVIERRE.

Vrai !.. un jeune homme... un quatrième... montrez-le-moi donc...

MATHILDE.

Là... qui lit le journal...

LA BARONNE.

Ce joli garçon.

DERVIERRE.

Ah ! oui... ah ! oui... et vous le nommez ?..

LA BARONNE.

M. Ernest de Beaumont.

DERVIERRE, faisant la grimace.

Aïe ! aïe ! Ernest de Beaumont... je connais... j'en ai entendu parler à l'Opéra... Ça ne te convient pas... un petit lion fat et querelleur qui se ruine pour une danseuse...

MATHILDE.

Ah ! vous croyez...

LA BARONNE.

Vous vous trompez !... (A part.) Grâce à l'incognito, je puis le défendre !...

DERVIERRE.

Si fait !... et il a pour mère la femme la plus coquette !...

LA BARONNE.

Ah ! vous croyez !... (A part.) Voilà mes profits.

(Pendant que Dervierre et Mathilde continuent à causer, Ernest salue la baronne et lui parle à demi-voix, en ayant l'air de lire son journal.)

ERNEST.

Est-ce bien ?...

LA BARONNE.

Très-bien... merci.

ERNEST.

Quel est ce vieux monsieur ?

LA BARONNE.

M. Dervierre... brave homme qui te connaît de réputation... et qui tout à l'heure faisait ton éloge avec une chaleur !... Si tu n'étais pas aimable pour lui... tu serais bien ingrat !..

ERNEST.

En vérité !...

GUSTAVE, revenant du salon.

Eh bien ! vous n'entendez pas... on est au piano... on va chanter !...

TOUS, se disposant à aller dans le salon.

Allons ! allons !

DERVIERRE.

Ah ! tant mieux ! j'adore la musique... ma fille aussi !...

LA BARONNE, prévenant Frédéric et Gustave.

Venez, Mathilde.

FRÉDÉRIC, offrant sa main d'un côté.

Mademoiselle...

GUSTAVE, de l'autre côté.

Mademoiselle...

LA BARONNE.

Pardon, messieurs... nous avons à causer, Mathilde et moi.

TOUS.

AIR FINAL *des Trois Lionnes.*

Avant qu'ici le bal commence,
Allons chanter ! On a chez nous,
Pour tous les maux de l'espérance,
Et des plaisirs pour tous les goûts.

(Pendant que tout le monde sort, Ernest s'approche de Dervierre et le salue.)

ERNEST.

Monsieur... je vous remercie...

DERVIERRE.

Monsieur...

ERNEST.

Je sais, par madame la baronne de Lancy, tout le bien que vous avez dit de moi...

DERVIERRE, embarrassé.

Monsieur... certainement... je... (A part.) Il veut me chercher querelle !...

(Il sort brusquement.)

SCÈNE XII.

ÉDOUARD, ERNEST, GUSTAVE, FRÉDÉRIC.

ERNEST.

Il est original, ce monsieur !

ÉDOUARD, assis, à droite, sur le canapé.

La coquette ! Je prouverai à toute cette société des bains, qui s'amuse à mes dépens, qu'on n'est pas toujours victime... et cette nuit, pas plus tard !...

ERNEST, s'asseyant à gauche, un journal à la main.

Ma foi, je n'en puis plus ! et je m'installe ici.

GUSTAVE, gaîment.

Eh bien ! mon pauvre Frédéric, vous en voilà encore pour vos frais.

FRÉDÉRIC, de même.

Eh mais ! mon cher, vous y teniez peut-être plus que moi.

GUSTAVE.

C'est possible !... Dame ; je ne regarde pas à la fortune, moi !...

FRÉDÉRIC.

Que voulez-vous dire ?...

GUSTAVE.

Est-ce que vous ne savez pas que M. Dervierre est presque ruiné à la Bourse !...

ÉDOUARD, se retournant vers eux.

Hein !... M. Dervierre...

ERNEST, écoutant, à part.

Ce brave homme... l'ami de ma mère !...

FRÉDÉRIC, un peu saisi.

Allons donc ! pas de plaisanterie !...

GUSTAVE.

Mais non... Est-ce que vous n'avez pas vu sa figure... son trouble, quand on a parlé de cette baisse ?

ÉDOUARD.

Tiens ! tiens ! tiens !...

FRÉDÉRIC.

Si c'était vrai !... Le vieux joueur !

ERNEST, à part.

Comment ! traiter ainsi...

GUSTAVE.

Ah ! ah ! ah !... ce pauvre Frédéric !... Pour moi, la dot me suffira... je ne suis pas ambitieux... Sa fille est charmante... bien faite !...

FRÉDÉRIC, riant.

Oh ! charmante !... bien faite !

GUSTAVE.

Plaît-il ?...

FRÉDÉRIC, de même.

Vous n'êtes pas dans le secret de son voyage aux eaux...

GUSTAVE.

Quel secret ?

ÉDOUARD.

Ah bah ! est-ce que...

ERNEST, à part.

Cette pauvre jeune fille !...

FRÉDÉRIC.

Est-ce que vous n'avez pas remarqué... sa taille... tournée, contrefaite ?...

ÉDOUARD, se levant.

Mathilde ! ah ! ah ! ah ! une épaule !...

ERNEST, jetant son journal.

C'est impossible !...

GUSTAVE, ému.

Contrefaite !

FRÉDÉRIC, riant.

Tournée tout à fait... Elle sera... ah ! ah ! ah ! ce pauvre Gustave !...

GUSTAVE.

Mais c'est indigne de cacher ainsi... Le père est un intrigant !...

ERNEST, se levant

Un intrigant !

ÉDOUARD.

Ah ! ah ! ah !... Oh ! moi, la fortune un peu écornée, l'épaule un peu... Je ne dirais rien encore... mais il paraît qu'elle est au complet, la jeune fille ! on dit qu'elle est bête, bête !... et qu'elle ne sait rien, pas même l'orthographe !

(Il retourne s'asseoir en riant.)

ERNEST, à part.

Oh ! ces braves gens ont pris ma défense ; je prendrai la leur ! (Les trois jeunes gens éclatent de rire.) Ah ! Messieurs, c'en est trop !..

ÉDOUARD.

Hein !...

FRÉDÉRIC.

Quoi ?

GUSTAVE.

Plaît-il ?...

ÉDOUARD.

Monsieur dit ?...

ERNEST, se contenant.

Je dis, monsieur... que c'est une chose indigne de traiter de la sorte un homme... honnête, sans doute... et sa fille... une jeune personne charmante !...

ÉDOUARD.

Monsieur les connaît ?

ERNEST.

C'est possible ! (A part.) Oh ! la figure qui me déplaît.

FRÉDÉRIC.

Eh mais ! Monsieur...

GUSTAVE.

Vous le prenez bien haut !...

ERNEST.

Je le prends, messieurs... je le prends comme il me convient... (Ils rient. Il marche vivement à eux.) Est-ce moi qui vous fais rire, messieurs ?...

(Édouard se lève.)

GUSTAVE.

Monsieur !...

FRÉDÉRIC, à part.

Un crâne !

ÉDOUARD.

Permettez ! monsieur a peut-être des raisons...

ERNEST.

Peut-être ! On ne compromet pas une famille sur les propos de quelque fat ou de quelque coquette !...

ÉDOUARD.

Cependant, il est permis.

ERNEST.

Il n'est jamais permis d'être insolent, quand on parle d'une jeune fille !...

FRÉDÉRIC et GUSTAVE.

Insolent !...

ÉDOUARD, les retenant.

Insolent!... Savez-vous, monsieur, que je puis prendre cela pour moi?...

ERNEST.

Comme il vous plaira, monsieur!

ÉDOUARD.

C'est une affaire!...

ERNEST.

Comme il vous plaira.

ÉDOUARD.

Soit! monsieur...

ENSEMBLE.

AIR *du Domino noir.*

ÉDOUARD, FRÉDÉRIC, GUSTAVE.

Quoi! venir ainsi, sans nous connaître,
Nous chercher querelle, et sans raison!
Vous devez, morbleu! bientôt, peut-être,
Recevoir de nous une leçon!

ERNEST, à part.

De moi je n'ai pas été le maître,
Car il me déplaît, et pour raison!
N'importe pour qui, bientôt, peut-être,
Je vais lui donner une leçon!

(L'orchestre continue.)

ÉDOUARD.

L'arme... le lieu... l'heure?...

FRÉDÉRIC et GUSTAVE.

Messieurs!...

ERNEST.

Le pistolet... où vous voudrez... demain, à sept heures.

ÉDOUARD.

Du matin? Oh! non, oh! non... c'est trop tôt... je ne suis pas levé... Dix heures.

ERNEST.

Dix heures, soit !... Quant aux témoins... (Voyant la baronne rentrer avec la société.) Silence ! Messieurs !...

(Musique jusqu'à la fin.)

SCÈNE XIII.

FRÉDÉRIC, GUSTAVE, DERVIERRE, LA BARONNE, MATHILDE, ERNEST, ÉDOUARD, LA SOCIÉTÉ, dans le fond.

TOUS, rentrant.

Bravo !...

DERVIERRE, dans le fond.

Très-bien ! très-bien ! elle a chanté comme un ange !...

GUSTAVE.

Qui donc?... Mademoiselle ?...

MATHILDE.

Non, monsieur, non... je n'ai pas encore chanté.

LA BARONNE, regardant Édouard en souriant.

Mademoiselle est enrouée... (Jetant un coup d'œil sur Gustave.) et fatiguée d'être debout.

DERVIERRE, descendant, à la baronne.

Je ne puis pas rejoindre l'homme à la nouvelle... Jusqu'aux journaux de demain, je vais être dans une inquiétude...

(Il passe entre Frédéric et Gustave.)

LA BARONNE, regardant Frédéric.

Pauvre homme !...

(Elle descend entre Mathilde et Ernest.)

DERVIERRE, bas, à Frédéric.

J'ai reçu votre lettre! Chut !... (Bas, à Gustave.) je vous répondrai demain... chut !...

MATHILDE, regardant Ernest, à part.

Fat et querelleur ! c'est dommage !

ÉDOUARD, bas à Ernest.

A demain!...

ERNEST, bas à Édouard.

A demain!... (A part, en regardant Mathilde.) Ma foi, on en protégerait de moins jolies!...

LA BARONNE, surprenant leurs regards, et à part.

Des regards, de l'émotion! Allons, ça va bien!... je suis une heureuse mère!

(On entend une contredanse.)

DERVIERRE.

Une contredanse!...

TOUS.

En place!

Même air que le précédent.

ÉDOUARD, GUSTAVE, FRÉDERIC.

Quoi! venir ainsi, sans nous connaître... *etc.*

ERNEST.

De moi, je n'ai pas été le maître... *etc.*

DERVIERRE et LE CHŒUR.

L'ennui de ces lieux doit disparaître.
Vive le plaisir! il est si bon!
Et mieux que les eaux, ici peut-être
La gaîté, pour nous, est de saison.

(Edouard vient offrir la main à la baronne. Ernest reprend son journal et s'assied à gauche. Frédéric et Gustave se poussent l'un l'autre. et puis s'éloignent. Mathilde reste seule. Dervierre, qui est passé de l'autre côté du théâtre, voyant que personne n'invite sa fille, finit par aller l'inviter et court figurer dans la contredanse qui commence. — Le rideau tombe sur ce tableau.)

ACTE SECOND

Dans l'appartement de la baronne, un petit salon élégant; porte d'entrée au fond. Sur le deuxième plan, à droite, porte de la chambre à coucher; porte de l'escalier de service, à gauche. Sur le premier plan, à droite, une cheminée avec une pendule; à gauche, une fenêtre avec balcon. Devant la cheminée, deux fauteuils; du côté de la fenêtre, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, CÉCILE.

(Au lever du rideau, Cécile est à la fenêtre, qu'elle ouvre.)

CÉCILE.

Tiens! ce monsieur qui a perdu son gant!

(Elle le ramasse.)

LA BARONNE, entrant par la droite.

Cécile!

CÉCILE.

Ah! Madame!

LA BARONNE.

Sept heures, déjà!... Personne ne m'a demandée, ce matin?

CÉCILE.

Personne, madame; depuis le départ de ce monsieur qui voulait entrer par la fenêtre.

LA BARONNE, à part.

L'impertinent!

CÉCILE.

J'avais beau lui crier à travers les vitres : Mais, monsieur, on n'entre pas par là!... mais, monsieur, madame dort! mais, monsieur, je vais réveiller le concierge!... Il restait toujours à vous demander, à frapper aux volets... en grelottant, car la nuit était fraîche.

(Elle ferme la fenêtre.)

LA BARONNE, riant, à part.

Ah! ah! ah! ce fat de M. Mareuil, qui s'était vanté partout, au risque de me compromettre!... C'est un commencement de vengeance!... J'aurais voulu le voir à ce balcon... soufflant dans ses doigts!...

CÉCILE, riant aussi.

Ah! ah! ah! il était très-drôle à voir sous verre... Il avait le nez rouge!

LA BARONNE.

Ah! ah! ah! Et il est redescendu?

CÉCILE, riant.

A deux heures!... Voilà son gant!... ah! ah! ah!

LA BARONNE, prenant un ton sérieux.

Je pense bien, mademoiselle, que vous ne supposez pas que j'aie jamais autorisé personne à se présenter ainsi chez moi?

CÉCILE.

Oh! non... je hais trop les cancans!... et on en fait, ici, Dieu sait!... Aussi, des disputes, des duels... Hier au soir, encore!

LA BARONNE, à part.

Plus de sept heures... et Ernest ne vient pas!...

CÉCILE.

Ces messieurs sont si bavards! si indiscrets!... Celui de cette nuit, par exemple, qui disait que madame lui avait donné rendez-vous.

LA BARONNE.

Un fou! Vous savez bien, mademoiselle, que je ne donne point de rendez-vous pareils, et que je ne reçois personne en secret.

CÉCILE.

C'est ce que j'ai dit, et... (On frappe à la petite porte de gauche.) Oh! tiens!

LA BARONNE, à part.

C'est lui! (Haut.) Sortez!...

CÉCILE.

C'est que madame n'a peut-être pas entendu...

LA BARONNE.

Sortez... laissez-moi...

(On frappe.)

CÉCILE.

Encore ! On frappe à l'escalier de service, madame.

LA BARONNE.

Vous vous trompez, laissez-moi.

CÉCILE, y allant.

Je vais...

LA BARONNE.

Je vous ai dit de sortir, et ne venez que si je vous sonne... Allez !

CÉCILE.

Oui, madame... (A part.) C'est le monsieur du balcon, j'en suis sûre ! (Elle se retourne avant de sortir. La baronne, qui allait ouvrir, s'arrête.) Je sors, madame.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE II.

LA BARONNE, ERNEST.

LA BARONNE, ouvrant.

Enfin, c'est toi !...

ERNEST.

Ma mère ! vous voyez ! le petit billet que vous m'avez glissé hier, à la fin de la soirée, je n'ai pas oublié les indications... Une petite porte, un petit escalier...

AIR *de Céline.*

On dirait qu'en bonne fortune,
Je viens en secret par ici !

LA BARONNE.

Eh ! Monsieur, n'en est-ce pas une?
Pourquoi vous en défendre ainsi ?

ERNEST.

Chez la Folie, en plus d'une aventure,
Un rendez-vous m'a ramené...
Mais c'est le premier, je vous jure,
Que la Sagesse m'ait donné !

LA BARONNE, lui tendant la main.

Nous sommes seuls, je te permets...

ERNEST, lui baisant la main.

Oh ! quel bonheur de pouvoir me dédommager des privations d'hier !... Mais, voyons, ne me direz-vous pas enfin ?...

LA BARONNE.

Rien, avant ce soir.

ERNEST.

Ce soir !... (A part.) ce soir !

LA BARONNE.

Tu es bien curieux, pour un garçon ! D'ailleurs, je t'ai dit des raisons...

ERNEST.

Qui ne sont pas les bonnes !... Un troisième mariage !... je n'y crois pas ! (L'observant.) A moins que ce M. Édouard, si empressé auprès de vous ?

LA BARONNE.

Il en sera pour ses frais !

ERNEST.

Vous ne l'aimez pas ?... Ah ! tant mieux !...

(Il se détourne avec émotion.)

LA BARONNE.

Comme tu me dis cela !

ERNEST.

Pardon !

(Il va comme pour sortir.)

LA BARONNE, souriant.

Est-ce que tu veux me quitter ?

ERNEST.

J'ai affaire à dix heures, ma mère !

LA BARONNE, montrant la pendule.

Eh bien ! sept heures et demie... Vois ma pendule... Allons, monsieur, asseyez-vous là et écoutez-moi, car j'ai à vous gronder !

(Elle le fait asseoir.)

ERNEST, posant son chapeau sur le fauteuil.

Moi ?

LA BARONNE, appuyée sur le fauteuil d'Ernest.

Oui, vous !... Oh ! il ne faut pas croire que parce que vous avez des petites moustaches... qui ne te vont pas mal... et un commencement de barbiche, que je vais avoir peur de vos airs de lion ! Du tout, monsieur ; j'ai mes droits, j'y tiens et j'en use, entendez-vous ? (Le baisant au front.) Comme il ressemble à son père ! Mauvais sujet !...

ERNEST.

Mon Dieu ! quel crime ai-je donc commis ?... quelle faute...

LA BARONNE.

Voyons, hier, au salon... à notre petit bal improvisé... je t'avais prié, je te suppliais du regard... d'être aimable, gentil... Eh bien ! non, tu étais triste, rêveur !...

ERNEST.

Il me semble que j'ai été charmant !

LA BARONNE.

Pas pour tout le monde... Ces demoiselles étaient fort mécontentes... Et si je ne t'eusse pas ordonné tout bas... de faire danser cette jeune personne... tu sais... la fille de M. Dervierre... Mathilde... Est-ce que tu l'as oubliée ?

ERNEST, un peu troublé.

Moi ? par exemple !.. J'ai pensé à elle toute la nuit !..

LA BARONNE.

Ah ! toute la nuit tu as pensé... (A part.) Ça viendra ! (Haut.

Sais-tu que tu n'étais pas à plaindre!... La plus jolie danseuse du bal... A l'Opéra, on danse plus haut, mais pas mieux!.. Et puis, des yeux animés... un teint... et une taille!.. As-tu remarqué?

ERNEST.

Sa taille?..

LA BARONNE.

Et son esprit!.. Tu as pu en juger, vous causiez!..

ERNEST.

C'est vrai!.. Mais savez-vous ce qu'on dit de votre protégée... que son éducation n'a pas été très-soignée du côté de l'orthographe, que son épine dorsale fait un peu le zigzag... et que la fortune de son père...

LA BARONNE, éclatant de rire.

Ah! ah! ah! compromise à la Bourse!

ERNEST.

En effet!

LA BARONNE, riant toujours.

Et tu crois cela?

ERNEST, se levant.

Mais j'ai été témoin d'une dispute...

LA BARONNE.

Une dispute! vrai? Ah! ah! ah! c'est délicieux!

ERNEST, à part.

Elle rit!... Ah! si elle savait! (Haut.) Adieu, ma mère!

LA BARONNE.

Pas encore!

ERNEST.

J'ai affaire à dix heures.

LA BARONNE, montrant la pendule.

Oh! tu as le temps... et je ne veux pas que tu partes sans être détrompé sur ma jeune amie... C'est qu'on a parlé à mademoiselle Dervierre de cette dispute... (L'observant.) dont tu as été témoin...

ERNEST.

Oh ! je passais, par hasard...

LA BARONNE.

On lui a dit, à Mathilde, que tu y avais pris part... (Mouvement d'Ernest.) et que plutôt que de la défendre, tu t'étais moqué d'elle comme les autres...

ERNEST.

Moi ! on a osé lui dire !.. Moi, qui l'ai défendue !

LA BARONNE, vivement.

Ah ! tu l'as défendue !.. Alors, mon ami, il faut écrire à Mathilde !

ERNEST.

Que dites-vous ! A cette jeune fille que je ne connais pas.

LA BARONNE.

Je la connais... et plus tard, cela peut me brouiller avec elle, que j'aime... avec son père... un si honnête homme !.. Allons, mets-toi là et écris !

ERNEST.

Non... chargez-vous de me justifier... Pardon, j'ai affaire à dix heures...

LA BARONNE, montrant la pendule.

Tu as le temps, et je ne te laisserai pas partir que tu n'aies écrit !

ERNEST.

Ah ! ma mère !

LA BARONNE.

Tu ne sortiras pas !... je fermerai plutôt !

ERNEST.

Alors, ma mère, j'écrirai : c'est très-facile : « Mademoiselle, la personne qui a dit... (A sa mère.) ce que vous dites... en a menti !.. J'ai bien l'honneur... » Attendez...

(Il s'assoit pour écrire.)

LA BARONNE.

Mais non, mais non... Comme tu y vas!.. Est-ce qu'il t'en coûterait beaucoup d'être galant, d'être poli ?..

ERNEST.

Pour cette jeune fille ?.. Mon Dieu ! non, car je la trouve charmante !

LA BARONNE, à part.

Allons donc ! (Haut.) Voyons, écris, je vais dicter.

ERNEST.

Vrai ! tant mieux, car je ne sais que dire !

LA BARONNE, dictant.

« Mademoiselle, si j'eusse pris part à une dispute dans la« quelle vous pouviez être compromise, c'eût été pour vous dé« fendre. »

ERNEST.

Oh ! oui, ma mère... Une jeune fille qu'on insulte, je la défendrais au péril de mes jours !

LA BARONNE.

C'est bon !.. Alors, continuez... (Dictant.) « Tant de bonté, de « grâce et d'esprit ont éveillé dans mon cœur des sentiments « qui me sont trop chers... »

ERNEST.

Eh ! mais, c'est beaucoup !

LA BARONNE.

Va donc toujours !

ERNEST, à part.

Bah ! j'en ai écrit bien d'autres !

LA BARONNE, dictant.

« Pour qu'on vous eût attaquée impunément devant moi. » As-tu mis ?

ERNEST.

Ensuite, ma mère ?

LA BARONNE.

« J'aurais forcé tout le monde à vous rendre hommage, fût-« ce même au péril de mes jours... » (Ernest regarde sa mère.) Ah! la phrase est de toi!

ERNEST, avec émotion.

Oui, c'est juste... au péril de mes jours!

LA BARONNE.

« Trop heureux de mériter un regret de vous!.. »

ERNEST.

Savez-vous, ma mère, que vous entendez très-bien la déclaration?

LA BARONNE.

Dame! j'en ai reçu quelquefois!

ERNEST.

A la bonne heure! Mais moi, ici!

LA BARONNE.

Va donc toujours! (Dictant.) « Un regret de vous et de mon-« sieur votre père... »

ERNEST.

Comment, le père aussi?

LA BARONNE.

C'est mon ami. (Dictant.) « Votre père, dont la physionomie si « honnête et si bonne m'a inspiré un respect filial... » La fin ordinaire, et tu signeras.

ERNEST.

Tout ce que vous voudrez... Cela ne m'engage à rien!

LA BARONNE.

Et si cela t'engageait à quelque chose? (Mouvement d'Ernest.) Plie donc ta lettre. (Reprenant.) Si cela t'engageait à me rendre heureuse, moi, ta mère, ta bonne mère, dont toutes les pensées sont pour toi! qui n'a que toi au monde! (Ernest, ému, se détourne un peu.) que toi!

AIR :

Qui te demande une amie, une fille,
Pour lui céder une place en ton cœur,
Qui te retienne au sein de ta famille,
C'est là, mon fils, c'est là qu'est le bonheur !

ERNEST.

Oui, ce bonheur que je n'ai pu connaître,
Que je fuyais, oh! maintenant, j'y croi !
Je le désire... (A part.) Quand, peut-être,
Hélas ! il est perdu pour moi !

(Se levant et allant prendre son chapeau.)

Pardon, ma mère ! pardon... j'ai affaire à dix heures !

LA BARONNE.

Il en est huit ! tu as le temps.

ERNEST.

C'est qu'il faut que je passe chez moi... j'ai quelque chose à prendre... des lettres à écrire... Ma mère, embrassez-moi...

LA BARONNE.

Avec joie, mon enfant !

(Il se jette dans ses bras et l'embrasse. Cécile entre brusquement par le fond.)

SCENE III.

LES MÊMES, CÉCILE, DERVIERRE, MATHILDE.

CÉCILE.

Madame ! (Poussant un cri.) Ah !

(Ernest s'éloigne vivement.

LA BARONNE.

Eh bien ! quoi ? qu'y a-t-il ? Je vous avais défendu...

CÉCILE.

Madame, c'est M. Dervierre qui arrive avec mademoiselle Mathilde, et qui demande...

ERNEST, saluant

Voici du monde, je me retire... Recevez, madame, mes respectueux hommages !

CÉCILE, à part, toujours dans le fond.

Ah ! respectueux !

LA BARONNE, faisant la révérence.

Monsieur... pourquoi donc vous éloigner?.. Restez de grâce!.. ce sont des amis. Faites entrer !

ERNEST.

Madame... (Bas.) Je ne puis !

LA BARONNE.

Monsieur... (Bas.) Je le veux ! (Mathilde paraît.) Vois donc comme elle est jolie et droite !

DERVIERRE, au fond, à Cécile.

Ah ! Mademoiselle, si l'on me demande, veuillez m'avertir. (Venant en scène.) Je viens mettre ma fille sous votre protection, car, au fond, vous êtes notre amie, je le sais. (Apercevant Ernest.) Ah ! vous êtes avec quelqu'un ?

MATHILDE

Mon père ! mon père ! sortons !

LA BARONNE.

Ah ! je vous en prie !.. C'est M. Ernest de Beaumont qui me rendait une visite... un peu matin... mais il était pressé de me parler d'une personne... (Regardant Mathilde.) qui l'occupe beaucoup depuis hier.

ERNEST, bas, à la baronne.

Mais non... ne dites pas...

DERVIERRE.

Quelque nouvelle passion ! Une jeune fille !..

MATHILDE, bas.

Mon père !..

(Dervierre la regarde avec surprise.)

LA BARONNE.

Il pourrait s'expliquer lui-même.

ERNEST.

Mon Dieu !.. je craignais... Tout ce que je puis demander à mademoiselle... à vous, monsieur, c'est qu'on ne me juge pas avant de m'avoir permis de me justifier.

(Mathilde baisse les yeux et ne lui répond pas.)

DERVIERRE.

Hein ?

LA BARONNE.

Voici même une lettre à cet égard, qu'il me priait de remettre à son adresse.

(Elle remet la lettre à Mathilde.)

DERVIERRE.

Ah ! permettez !

ERNEST.

Monsieur, c'est malgré moi.

(Mathilde, qui a lu l'adresse, regarde son père, et sans lever les yeux sur Ernest, déchire la lettre en deux.)

LA BARONNE.

Mathilde !

ERNEST.

Mademoiselle !

(Il s'approche comme pour lui parler ; elle l'arrête d'un geste.)

ENSEMBLE.

AIR *de la Valse de Giselle.*

Se taire ainsi, refuser de me lire !
Qu'ai-je donc fait?... pourquoi tant de rigueur?

Par ce dédain, mieux que par un sourire,
Elle a jeté le trouble dans mon cœur!

LA BARONNE.

Se taire ainsi, refuser de le lire.
Qu'a-t-il donc fait ?... pourquoi tant de rigueur ?
Mais ce dédain encor mieux qu'un sourire,
Aura jeté le trouble dans son cœur.

DERVIERRE.

Se taire ainsi, refuser de le lire!
C'est bien, très-bien, sans doute, à la rigueur ;
Mais son billet méritait un sourire,
Sauf à garder rancune au fond du cœur.

MATHILDE.

Lui! se peut-il ? oser ici m'écrire!
Pourra-t-il bien m'accuser de rigueur ?...
Oui, je devrais refuser de le lire,
Une autre hélas! n'a-t-elle pas son cœur!

ERNEST, à part.

Ah ! et dans une heure je me fais tuer pour elle!

(Il sort par le fond. Dervierre le suit jusqu'à la porte et revient lorsque Mathilde parle.)

SCÈNE IV.

DERVIERRE, LA BARONNE, MATHILDE.

LA BARONNE.

Pauvre jeune homme! Comme vous avez reçu sa lettre!... lui qui me parlait de vous avec tant d'entraînement.

MATHILDE, froissant les morceaux de la lettre.

De moi! Non, madame.

DERVIERRE.

Ah! j'y suis... (Bas à la baronne.) Chut!... c'est que vous ne savez pas ce que nous avons découvert!...

LA BARONNE.

Quoi donc?

DERVIERRE.

Ce jeune homme, M. de Beaumont, n'est pas arrivé seul aux eaux... (Baissant la voix.) Il a une femme avec lui!

LA BARONNE.

Une femme! (A part.) Ah! voilà ce que je craignais!... Tout est perdu... (Haut.) Mais c'est impossible!... qui vous a dit?...

DERVIERRE, bas.

Une femme!... parole d'honneur! Ma fille en a eu la preuve... écrite!... Quelque passion dansante et pirouettante!

LA BARONNE.

Mais comment?... (Mathilde, qui regardait avec curiosité les fragments de la lettre, referme vivement sa main. La baronne, qui voit ce mouvement, dit à part.) Oh! elle la lira.

DERVIERRE.

Est-ce qu'il vous aurait dit, par hasard, qu'il aimait ma fille?

LA BARONNE.

Sans doute!

MATHILDE.

Ah! mon père! que dites-vous?... quelle folie!...

DERVIERRE.

Oui, oui, tu as raison... Parbleu! peu m'importe... ce jeune homme, je ne le connais pas! D'ailleurs, nous avons trop de demandes en mariage!... ça vient, ça vient, il nous en pleut, des prétendus!... Il faut que je réponde...

LA BARONNE.

Oh! vous n'êtes pas pressé!

DERVIERRE.

Si fait!

MATHILDE.

Je suis prête à obéir.

LA BARONNE, à part.

O ciel !...

DERVIERRE.

Voyez un peu : il y a ici de pauvres filles plus ou moins majeures... qui font la chasse aux maris, escortées de mesdames leurs mères... qui ont toutes les peines du monde à les placer... et moi, homme heureux... heureux père !... qui ne pensais seulement pas à marier Mathilde.

LA BARONNE, souriant.

Oh !

DERVIERRE.

J'y pensais bien, si vous voulez ; mais si peu, si peu !...

LA BARONNE.

Oh !

DERVIERRE.

Eh bien ! non ! eh bien ! non ! J'y pensais beaucoup... j'en conviens... Mais aussi, quel succès !... Il est vrai qu'elle est jolie !

MATHILDE.

Oh ! je me rends justice... je sais que je n'ai rien pour plaire, pour disputer un cœur...

DERVIERRE.

Ah ! voilà de ses idées ! Figurez-vous que ce matin, elle était triste, elle avait pleuré, elle prétendait qu'hier, au bal, on chuchotait autour d'elle, on l'évitait, on la montrait au doigt... Parbleu !... et moi aussi, on me montrait au doigt... Ces veuves qui viennent chercher des maris, elles avaient l'air de dire : « Sa fille, une fois mariée !... Lui-même, jeune encore... » Je crois bien, cinquante-sept ans ! (A part.) Elles ne sont pas dégoûtées !

MATHILDE.

Non, mon père, non, je ne sais pas ce qu'on disait, mais bien certainement il se passait quelque chose contre nous.

DERVIERRE.

Contre nous ?

MATHILDE.

Vous le savez peut-être, madame la baronne, car, j'ai entendu murmurer votre nom... C'est elle qui l'a dit, répétait-on tout bas, c'est elle.

LA BARONNE.

Mon Dieu ! je ne sais ce que cela signifie.

DERVIERRE.

Tu te fais des idées... Ah bah ! on te regarde, on chuchote, parce que tu plais... parce que tu es gentille... parce que tu es bien la fille de ton père, va !... Parlons raison : parmi ces jeunes gens qui m'entourent, qui me pressent, j'ai élagué... et il en reste deux ou trois...

LA BARONNE.

Qui donc ?

SCÈNE V.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, en dehors.

Eh oui ! M. Dervierre !

DERVIERRE.

Chut ! en voilà un... celui qui me plaît le plus.

LA BARONNE.

M. Frédéric ! (A part.) Ah ! mon Dieu! est-ce qu'il persisterait... Je tremble !

MATHILDE, à part.

Oh ! cela m'est bien égal !

FRÉDÉRIC.

Pardon !... on m'a dit chez vous, monsieur... que l'on ne vous trouverait qu'ici.

(Il salue la baronne.)

DERVIERRE.

En effet, avec la permission de madame de Lancy... donnez-

vous la peine... Il n'est pas mal, ce jeune homme ; vrai !... Approchez, M. Frédéric... Vous voulez une réponse à votre lettre ! Nous voilà en famille.

FRÉDÉRIC.

Permettez, monsieur, quelques mots à vous dire... (Insistant.) à vous.

DERVIERRE.

Ah ! oui... je comprends.

(Il fait un signe à Mathilde, qui salue et sort à droite.)

LA BARONNE, à part.

Voilà tous mes plans renversés !

DERVIERRE.

Eh bien ? mon jeune ami.

LA BARONNE.

Que je ne vous dérange pas, messieurs... deux mots à écrire.

(Elle se met à la table sans avoir l'air d'écouter.)

DERVIERRE.

Eh bien ! mon jeune ami, je comprends votre impatience... Vous me demandez ma fille, et comme je vous connais...

FREDÉRIC, l'arrêtant.

Monsieur, je suis désolé... car enfin... vous pouviez croire... mais... je n'ai pas voulu retourner à Paris sans m'être excusé !...

DERVIERRE.

De quoi donc ?... d'une démarche qui m'honore, qui honore ma fille... Et... vous retournez à Paris ?

FRÉDÉRIC.

Aujourd'hui... ce matin... et je crois pouvoir... avant que vous m'ayez fait une réponse... retirer une demande...

DERVIERRE.

Plaît-il ?...

LA BARONNE, qui écoutait, à part.

Ah!...

DERVIERRE.

Vous retirez votre demande, monsieur! et pourquoi?... pour quel motif?... Est-ce que ma fille...

FRÉDÉRIC.

Oh! je vous prie de croire, monsieur, que mademoiselle Mathilde n'est pour rien dans ma résolution... Je suis loin d'ajouter foi à des bruits... à des propos...

DERVIERRE.

Quels bruits?... quels propos?... Achevez, monsieur, achevez!...

FRÉDÉRIC.

J'ai fait mon devoir, permettez, maintenant...

DERVIERRE.

Non, monsieur... non... vous ne sortirez pas!... Je suis père, sacrebleu! (A la baronne.) Pardon, madame, cela m'est échappé!... Parlez! je l'exige!... Quels bruits?...

LA BARONNE, se levant.

Messieurs, de grâce!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Mon Dieu! qu'est-ce donc? que se passe t-il?

DERVIERRE.

Ah! M. Gustave! Venez, venez. Vous êtes un honnête jeune homme! (Bas à la baronne.) Voilà celui que je préfère!... (A Frédéric qui allait sortir.) Non, monsieur, vous ne sortirez pas!... je saurai!...

FRÉDÉRIC.

Oh! je vous en prie! M. Gustave vous dira mieux que moi... les raisons...

DERVIERRE.

M. Gustave a mon estime, Monsieur! il m'a écrit une lettre qui m'a touché!... aussi, c'est à lui seul que je voulais répondre... à lui seul!...

(Il tend la main à Gustave.)

GUSTAVE.

Monsieur! en vérité, je suis honteux... confus... de tant de bonté!... mais il en est encore temps... Vous ne me répondrez pas, car je ne vous ai rien écrit...

(Mouvement de joie de la baronne.)

DERVIERRE, immobile.

Plaît-il? Votre lettre!

GUSTAVE.

Regardez-la comme non avenue.

DERVIERRE.

Monsieur... Ah! c'en est trop!... vous m'expliquerez tous deux!...

FRÉDÉRIC.

Monsieur!...

GUSTAVE.

De grâce!

DERVIERRE, les retenant.

Eh bien! non! sacrebleu!... (A la baronne.) Pardon, madame, cela m'est échappé. Eh bien! non... vous m'expliquerez... (A Gustave.) C'est sans doute pour le même motif que M. Frédéric?...

GUSTAVE, vivement.

Non, monsieur, non... Je ne tenais pas à l'argent... à une dot plus ou moins belle... et votre fortune dérangée... vos pertes à la Bourse...

FRÉDÉRIC.

Monsieur!...

DERVIERRE.

Mes pertes à la Bourse!... (A Frédéric.) Quoi! monsieur, c'est pour cela?

FRÉDÉRIC.

Je n'ai point chargé M. Gustave de vous le dire! Chacun a sa manière de penser! c'est comme si je trouvais mal qu'il se retire à cause de l'infirmité de mademoiselle votre fille!...

DERVIERRE.

L'infirmité de ma fille! (A Gustave.) Quoi? Monsieur!...

GUSTAVE, à Frédéric.

Monsieur, je n'ai chargé personne... (A Dervierre.) Mais, je l'avoue, rien ne m'effraie comme une déviation de la taille, et les établissements orthopédiques ne me rassurent pas...

DERVIERRE.

Monsieur!... mais à ce compte, ma fille... ma fille est donc... menacée d'être...

FRÉDÉRIC, en souriant.

Légèrement...

DERVIERRE, se retournant vivement.

Monsieur, ce que vous dites là...

FRÉDÉRIC.

Je n'y crois pas, monsieur...

DERVIERRE.

Vous croyez à ma fortune perdue!... à ma ruine... (A Gustave.) Et vous, monsieur, c'est indigne!... c'est affreux!... Madame, est-ce que ça ne vous fait pas dresser les cheveux sur la tête?... des calomnies pareilles!...

FRÉDÉRIC, à Gustave.

Des calomnies!...

LA BARONNE, baissant la voix.

Je trouve cela atroce!...

DERVIERRE.

Vous dites atroce?... c'est le mot!...

FRÉDÉRIC.

Plaît-il?... Et c'est madame...

LA BARONNE.

Laissez-les partir...

DERVIERRE.

Vous voulez que je les chasse?... Oui!... vous avez raison...

GUSTAVE.

Me chasser!...

DERVIERRE.

Mais je veux savoir qui a pu leur dire à ces deux malheureux...

GUSTAVE.

Eh! morbleu!... puisque vous m'y forcez!... c'est madame la baronne de Lancy!...

LA BARONNE.

Aïe!

DERVIERRE.

Ah! bah! La déviation... (Regardant Frédéric.) mes pertes à la Bourse!...

FRÉDÉRIC.

Saurais-je seulement que vous jouez, sans madame la baronne de Lancy?...

LA BARONNE, à part.

Bon!

DERVIERRE.

Hein!... madame la baronne... Vous, madame... qui me disiez que monsieur était un fat... et monsieur un joueur...

FRÉDÉRIC.

Qu'entends-je?

GUSTAVE.

Madame!...

DERVIERRE.

Vous alliez leur dire que ma fille jouait à la Bourse... et que

j'étais bossu!... c'est-à-dire que ma fille était... (Criant.) Mais ce n'est pas vrai!...

LA BARONNE.

Permettez!...

DERVIERRE, criant.

Ce n'est pas vrai!...

ENSEMBLE.

M. DERVIERRE.

AIR *des Planteurs.*

Mais, craignez ma colère!
Sa langue de vipère
A sur nous tous, enfin,
Répandu son venin!
A tant de calomnie,
Non, messieurs, de ma vie
Je ne pardonnerai,
Et je me vengerai!

FRÉDÉRIC et GUSTAVE.

C'est un affreux mystère!
Sa langue de vipère
A pour nous tous, enfin,
Répandu son venin!
C'est de la calomnie!
Je pars, mais, de ma vie,
Je ne pardonnerai!
Ah! je me vengerai!

(Ils sortent. Dervierre les suit jusqu'au fond.)

SCÈNE VII.

DERVIERRE, LA BARONNE, puis MATHILDE.

LA BARONNE, à part.

Allons, allons, j'espère encore... En voilà donc deux d'éconduits!... (Riant.) Pauvres garçons!...

DERVIERRE, qui a descendu la scène.

Quoi!... Madame, vous riez!... vous osez rire!... mais c'est

infâme !... sacrebleu ! (Troublé.) Pardon, madame... Non ! non ! je l'ai dit ! sacrebleu.

MATHILDE, reparaissant à la porte de gauche.

Ah ! mon père !... (Montrant la pendule.) neuf heures !...

DERVIERRE.

Ma fille, mon enfant !... viens, allons nous-en !... sortons de cette maison...

LA BARONNE.

M. Dervierre !

DERVIERRE.

Ne me parlez pas, madame !... Je ne vous dis rien, je craindrais de m'oublier...

MATHILDE.

Ah ! mon Dieu ! qu'y a-t-il encore ?

DERVIERRE.

Il y a !... il y a ! Emmène-moi, car... (Revenant vivement.) Mais, non, ça ne se passera pas ainsi !... je veux savoir ce que je vous ai fait !

LA BARONNE.

M. Dervierre !

DERVIERRE.

Nous ne vous connaissons pas, à la fin de tout ça ! Vous arrivez ici, j'ai le malheur d'être galant, je suis bien né !... que voulez-vous ? (A part.) Une baronne. (Haut.) Je vous accueille, je vous accable de politesses... ma fille vous consulte, vous aime... et vous nous déchirez ! vous immolez le père et l'enfant !

MATHILDE.

Que dites-vous ?

LA BARONNE.

Pour quelques plaisanteries !...

DERVIERRE.

Des plaisanteries !... mais c'est à faire frémir !... car, avancer que ma fortune...

LA BARONNE.

Mais vous avez spéculé à la Bourse !

DERVIERRE.

Mais j'ai gagné !...

LA BARONNE.

Mais vous pouviez perdre !...

DERVIERRE, criant.

Mais j'ai gagné ! je suis plus riche que jamais !...

LA BARONNE.

Tant mieux ! vous en êtes enchanté... et moi aussi !... Si vous saviez l'intérêt que je vous porte, à vous et à cette chère Mathilde !

DERVIERRE, empêchant la baronne d'approcher de Mathilde.

Ne touchez pas, madame !... respectez votre victime !... Aller dire à ces jeunes gens que l'orthopédie !... Faites-moi le plaisir de la regarder... (A Mathilde.) Tiens-toi droite !... Ce n'est pas parce que c'est mon enfant... mais... je parierais bien que vous-même, à dix-huit ans...

LA BARONNE.

J'étais très-bien aussi. Mademoiselle est charmante ! mais on m'avait dit que l'épaule droite... une petite infirmité de famille...

DERVIERRE.

De famille !... Dans ma famille, madame, on est moulé... et la preuve... (Il va pour ôter son habit.)

MATHILDE, le retenant.

Mon père !... je vous en prie !...

DERVIERRE.

Laisse donc !... je veux...

LA BARONNE.

C'est inutile !... Si j'ai des torts, je les réparerai, je l'espère.

DERVIERRE.

Jamais!... Vous êtes envieuse, jalouse de ma fille... vous prenez un malin plaisir à faire manquer tous les mariages qui se présentent pour elle... En voilà deux de flambés!...

MATHILDE.

Oh! j'y suis, maintenant... tout ce qui se passait hier autour de moi... Et vous ne savez pas ce que je viens d'apprendre de votre femme de chambre... qui l'a su des gens de l'hôtel?... Il y a eu une dispute... les uns m'attaquaient, les autres prenaient ma défense... et enfin, ce matin même... ils vont se battre!...

DERVIERRE.

Se battre!...

LA BARONNE.

Se battre!... qui donc?

MATHILDE.

Mais, d'abord, M. Édouard; je ne sais pas s'il me défendait, lui!...

DERVIERRE.

Il te défendait!... Un honnête jeune homme!... mon troisième! En voilà un qui me plaît!...

LA BARONNE.

Et l'autre?

MATHILDE.

On n'a pu me le nommer; mais c'est à dix heures!...

LA BARONNE.

A dix heures!... grand Dieu!... dix heures!... et il me disait toujours... dix heures!... (Regardant la pendule.) Il est neuf heures et demie... (A Dervierre.) Courez, monsieur... il faut empêcher, à tout prix...

DERVIERRE.

Impossible! Ah! des plaisanteries, dites-vous!... des plaisanteries!... et le sang va couler!...

LA BARONNE.

Ah! ne dites pas!... Courez... je vous en supplie... Si vous saviez... l'adversaire de M. Édouard...

DERVIERRE.

Sera tué!

MATHILDE.

Mon père!

LA BARONNE, apercevant Édouard.

Ah! c'est lui!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

DERVIERRE, courant à lui.

Monsieur... vous ne vous êtes pas encore battu?...

ÉDOUARD, souriant.

Non, monsieur... pas encore...

LA BARONNE.

Vous ne vous battrez pas!...

ÉDOUARD, la saluant froidement.

Madame! (A part.) Quelle émotion! quel trouble! Allons donc, elle s'est moquée de moi... et ce soir je serai la risée de l'hôtel... (A Dervierre.) C'est vous que je cherchais, M. Dervierre, j'ai un instant à moi...

DERVIERRE.

Oui, je suis... Vous êtes notre ami... notre défenseur!... Voici notre vengeur, ma fille!...

(Mathilde salue Édouard.)

ÉDOUARD.

Mademoiselle! (A part.) Ah! çà, ils ne savent donc pas?... Tant mieux!

LA BARONNE, à part, regardant la pendule.

Une demi-heure!...

DERVIERRE, à Édouard, en regardant la baronne.

La haine, les propos ne vous empêchent pas de nous aimer, vous !...

ÉDOUARD.

Au contraire, monsieur... J'ai pu entendre quelques mots... un peu légers... sur des talents... sur un esprit... qu'on niait...

DERVIERRE.

Qui donc? madame la baronne de Lancy?...

ÉDOUARD.

Je ne l'aurais pas nommée... (A la baronne.) Ah! on me laisse sur le balcon!... (A part.) Elle m'aurait laissé geler dehors!...

DERVIERRE.

Encore vous, madame!... Mais... vous êtes donc cruelle?...

LA BARONNE, distraite.

Oui, monsieur... oui...

DERVIERRE.

C'est une guerre à mort!...

ÉDOUARD.

Pas de récrimination, monsieur, je vous en prie...

LA BARONNE, à part, regardant la pendule.

Ils ne se battront pas!...

ÉDOUARD.

Il n'y a qu'une vengeance permise... Je viens, monsieur, vous demander la main de mademoiselle votre fille.

DERVIERRE.

Monsieur!... oh! c'est bien!... ah! c'est d'un honnête jeune homme!... Je vous avais toujours remarqué... Je me disais : Voilà le gendre que je voudrais!... Oui, je l'ai dit!... Vous ne croyez pas que je suis ruiné, vous!... vous ne croyez pas que ma fille est... est... car elle l'a dit!... et moi-même...

ÉDOUARD.

Moi-même, abusé un moment, j'ai été étourdi, léger... je vous demande pardon...

DERVIERRE.

Et je vous l'accorde !... Quant au consentement de ma fille...

MATHILDE.

Mon père... mes vœux sont les vôtres... disposez de ma main!...

ÉDOUARD.

Mademoiselle !...

MATHILDE.

Je n'y mets qu'un prix, monsieur, c'est que ce soit là votre seule vengeance !...

ÉDOUARD, à part.

Ils ne sauront rien.

LA BARONNE, qui s'est approchée de la pendule, retardant l'aiguille.

J'arrête le temps !...

MATHILDE.

Sortons, mon père... (Se trouvant près de la baronne.) Adieu, madame... Ah! vous m'avez fait bien du mal !...

ÉDOUARD, la saluant.

Madame... (La baronne s'appuie sur le fauteuil.) Ciel !... vous chancelez ?...

DERVIERRE.

Ce n'est rien, madame est bien... elle est très-bien... Elle enrage !... Ma bonne, mon excellente amie... permettez-moi de vous présenter mon gendre, qui est heureux... et ma fille, qui est charmante... et moi aussi... Viens, mon enfant, viens !...

(Ils sortent. Édouard va pour les suivre, et au moment où la porte va se refermer derrière lui il est retenu par la voix de la baronne.)

SCÈNE IX.

LA BARONNE, ÉDOUARD.

LA BARONNE, d'une voix tremblante.

Monsieur Édouard !...

ÉDOUARD, s'arrêtant.

Mon nom !... oh !...

(Il va pour sortir.)

LA BARONNE, d'une voix plus forte.

Édouard !...

ÉDOUARD.

Madame !...

LA BARONNE.

Me quitterez-vous ainsi?...

ÉDOUARD.

Mon Dieu !... je ne vois pas le motif... D'ailleurs, j'ai affaire à dix heures...

LA BARONNE, tressaillant, à part.

A dix heures !... Ernest !... Allons, du courage ! (Haut.) Êtes-vous donc si pressé ?

ÉDOUARD, portant la main à sa montre.

Permettez...

LA BARONNE, lui retenant la main.

Oh ! j'avance... Mais, vous, vous êtes impatient de me quitter... vous ne croyez pas tout ce que je souffre !...

ÉDOUARD.

Madame la baronne... certainement ; mais cette émotion que j'ai remarquée en entrant... cette pâleur qui m'a effrayé... tout cela pour moi !... Oh ! non... ce serait bien soudain... bien étrange... après m'avoir exposé à de sottes plaisanteries...

LA BARONNE.

Aussi... je sais ce que vous voulez dire... (Édouard porte la main

à sa montre; elle lui prend la main.) Ah! mon ami... c'est mal de juger ainsi ceux qu'on aime, sans les entendre!...

ÉDOUARD, à part.

Oh! mais... si j'osais... Pourquoi pas? j'ai le temps... et puis, il y va de mon honneur!... (Haut.) Mais, enfin, madame, m'expliquerez-vous par quel caprice, après m'avoir promis hier une explication... un rendez-vous... qui avait rempli mon cœur de joie et d'espérance... vous m'avez fait impitoyablement fermer cette fenêtre, lorsque je grelottais sur le balcon?

LA BARONNE, souriant.

Pauvre garçon!..

ÉDOUARD, faisant un mouvement pour sortir.

Vous riez encore!... Vous voyez bien, madame...

LA BARONNE.

Je vois que vous ne comprenez rien à l'amour!

ÉDOUARD.

Vous dites?...

LA BARONNE, s'asseyant sur le premier fauteuil.

C'est pour cela que vous m'en voulez tant!... et que vous-même êtes venu... ici... devant moi, demander la main de cette jeune fille?

ÉDOUARD, derrière le fauteuil de la baronne.

Oui, pour me venger!... D'ailleurs, elle est bien... très-bien!... elle ne me dédaigne pas, elle!...

LA BARONNE, s'oubliant.

Le beau mérite!... (Baissant les yeux.) Je vous dédaigne donc, moi, qui vous retiens, pour me justifier!... pour vous demander grâce!... pour vous supplier à genoux, s'il le faut... de ne pas vous battre!... car ce duel, avec quelque matamore, sans doute...

ÉDOUARD.

Non, un petit Ernest de Beaumont (La baronne se lève.) que je

ne connais pas... Ne craignez rien... je suis sûr de moi!... (Allant pour prendre sa montre.) A dix heures!...

LA BARONNE, lui prenant la main.

Vous avez encore plus d'une demi-heure à me donner... (L'attirant à elle.) Asseyez-vous là... écoutez-moi... (Ils s'asseyent. Il regarde la pendule.) Croyez-vous donc que je l'aie oublié, ce rendez-vous, que je ne désirais pas moins que vous, mon ami?

ÉDOUARD.

Est-ce bien à moi que vous parlez ainsi?... J'ai de la mémoire, madame... je me souviens, et je regrette de vous avoir accusée de coquetterie... C'est une vengeance, peut-être... Enfin, hier au soir, madame, là...

LA BARONNE, se contraignant.

C'est que vous ne savez pas... M. Dervierre était ici avec sa fille... ils me consultaient pour un mariage!... je ne pouvais pas m'en débarrasser... Je vous entendais... et chaque coup de vos doigts sur les vitres avait un écho, là, dans mon cœur... Ah! que je vous ai plaint!... ah! que j'ai été malheureuse!... Et quand ils ont été partis... quand je me suis précipitée sur le balcon, et que je n'ai plus trouvé que votre gant... des larmes de dépit...

ÉDOUARD.

Vrai!... J'ai tort de vous écouter... de vous croire, peut-être...

LA BARONNE.

Non, ne me croyez pas!... (A part.) L'heure passe!

ÉDOUARD, à part, se rapprochant.

Je regagne mon terrain!...

LA BARONNE.

Épousez, monsieur, épousez mademoiselle Dervierre, pour qui vous allez vous battre...

ÉDOUARD.

Mais, non!... car c'est de la folie!... Je l'épouse... et je me bats, avec qui?... avec celui qui prenait sa défense...

LA BARONNE.

Il se pourrait!... Ah! tant mieux! (Changeant de ton.) N'importe!... moi, monsieur, je me rends justice... Qui suis-je pour lutter contre elle?... elle est si jeune!... dix-sept ans!...

ÉDOUARD.

Mais, non!... vous savez bien que ce n'est pas son âge qui m'a séduit... Une jeune fille de dix-sept ans, à moi qui ai plus du double!... J'ai toujours désiré pour femme une veuve qui eût quelques années de moins que moi.

LA BARONNE.

Et si je les avais de plus!...

ÉDOUARD.

Non... j'ai fait mes calculs...

LA BARONNE.

Voyons, monsieur... prouvez-moi cela!

ÉDOUARD.

C'est facile.

LA BARONNE, à part.

L'heure est passée!...

ÉDOUARD.

Mariée à quinze ans... six ans de mariage... six ans de veuvage... vingt-sept ans, madame... jamais âges ne furent mieux assortis!... une belle fortune... je n'y tiens pas... mais ça ne gâte rien... et puis si aimable, si gaie, si bonne, quand vous voulez!...

LA BARONNE, à part, riant.

Il n'est plus temps!...

ÉDOUARD, à part.

Comme je la fascine. (Haut.) Si vous m'aimiez comme je vous aime!...

LA BARONNE, très-gaîment.

Ah! oui.

ÉDOUARD, voulant prendre sa montre.

Vous ne me refuseriez pas votre main !...

LA BARONNE, l'arrêtant.

La voilà ! (Éclatant de rire malgré elle. Ah ! ah ! ah !

ÉDOUARD.

Eh bien ! c'est ce qui me désole, madame !... quand je vais tomber à vos pieds... un éclat de rire moqueur !

(Il se lève.)

LA BARONNE.

Que voulez-vous !... j'ai une physionomie franche... je ris toujours !... Où d'autres s'émeuvent, s'attendrissent, j'ai toujours envie de rire... Mais c'est le cœur qu'il faut deviner !... et si vous saviez lire dans le mien.

ÉDOUARD, se rasseyant.

Y lirais-je que je suis aimé?...

LA BARONNE, avec abandon.

Ah ! tenez, en ce moment, je vous adore !...

ÉDOUARD, tombant à genoux.

Et moi je tombe à vos pieds... et je vous jure que jamais une autre...

LA BARONNE.

Vous rendrez à M. Dervierre sa parole ?..

ÉDOUARD.

Puisque j'ai la vôtre !...

(Il est à ses pieds, il lui baise la main. Cécile entre brusquement.)

SCÈNE X.

LA BARONNE, ÉDOUARD, CÉCILE.

CÉCILE, à la cantonade.

Mais, non, monsieur, il n'y est pas... (Apercevant Édouard.) Ah !..

(Édouard se lève vivement.)

LA BARONNE.

Eh bien ! qu'est-ce encore, mademoiselle?...

CÉCILE.

Madame, c'est qu'on demande monsieur... et je... (A part.) Et de deux !...

GUSTAVE, entrant vivement.

Édouard !... M. Édouard ! et votre rendez-vous, votre duel !...

ÉDOUARD, montrant la pendule.

Ah ! mon témoin ! Me voici ! Dix heures moins dix, j'ai le temps !...

GUSTAVE.

Que dites-vous là ? Mais il est onze heures !

ÉDOUARD, tirant sa montre.

O ciel !... Mais vous me disiez, madame...

LA BARONNE, regardant la pendule.

Ah ! il paraît qu'elle retarde.

ÉDOUARD.

Courons...

LA BARONNE, à part.

Ciel !...

GUSTAVE.

Il est trop tard !... Après avoir attendu plus d'une demi-heure, M. de Beaumont n'attribuant votre absence qu'à un malentendu... a remis la rencontre à demain matin... Nous avons accepté.

ÉDOUARD.

A demain, soit !... mais je le verrai aujourd'hui !...

LA BARONNE, à part.

Oh ! pas avant moi !...

(Elle va pour rentrer à gauche.)

ÉDOUARD.

Madame, vous voyez de quoi vous êtes cause !... près de vous, le temps passe vite.

LA BARONNE.

Merci!... merci!... Ah! je suis bien heureuse!...

(Elle sort.)

ÉDOUARD.

Comme j'ai emporté cela!... Ces pauvres femmes!... elles sont toutes de même... C'est pour elles que je voudrais me faire tuer.

GUSTAVE.

Hein? la baronne...

ÉDOUARD.

C'est une femme charmante... Partons.

SCÈNE XI.

DERVIERRE, ÉDOUARD, GUSTAVE, puis MATHILDE.

DERVIERRE.

M. Édouard!... Ah! mon ami, vous voici? nous vous cherchions!... Vous vous êtes battu?... c'est le bruit de toute la ville... Vous n'êtes pas blessé?...

ÉDOUARD.

Je vous remercie, monsieur... d'un intérêt... qui me touche... vivement...

DERVIERRE.

C'est tout simple! aux termes où nous en sommes!...

ÉDOUARD.

Monsieur... permettez... Les circonstances... vous concevez... on n'est pas maître... (A part.) Diable!... comment lui apprendre?...

DERVIERRE.

Hein?... qu'est-ce qui vous arrive?...

GUSTAVE, à part.

Ah bah! vous épousez! Comment...

ÉDOUARD.

Cette union doit me flatter, sans doute.

DERVIERRE.

Et moi, donc? J'étais compromis, ma fille était compromise, nous étions tous compromis. Nous signons le contrat aujourd'hui même! Je vais prévenir le notaire.

ÉDOUARD.

Oh! non, de grâce!... (A part.) Diable! c'est plus difficile que je ne pensais.

GUSTAVE.

Tiens! tiens! tiens!

DERVIERRE.

Si fait! J'ai hâte de vous appeler mon gendre! (Regardant Gustave.) Un gendre qui me fait honneur... je n'ai pas perdu pour attendre... Un beau garçon!

ÉDOUARD.

Pardon!

DERVIERRE.

Faites excuse... Un très-beau garçon! J'y tiens, ça perpétue, ça conserve... et pour vous présenter ce soir à tous nos amis, je vais envoyer...

ÉDOUARD.

Personne, je vous en prie... Un mariage à peine convenu...

DERVIERRE.

Plaît-il? Il y a du nouveau?

ÉDOUARD.

Mademoiselle Mathilde est si jeune... et puis, je la connais, elle ne voudrait pas d'un cœur qui ne lui appartiendrait pas tout entier.

DERVIERRE, stupéfait.

C'est-à-dire que vous n'épousez plus?

ÉDOUARD.

Si fait... j'épouse... il le faut... une personne qui vient de me rappeler des engagements.

DERVIERRE.

Mais qui donc?

ÉDOUARD.

Madame la baronne de Lancy!

GUSTAVE.

La baronne!

(Dervierre, pétrifié, va tomber sur un fauteuil, à droite, sans pouvoir dire un mot. Édouard, au moment de sortir, rencontre Mathilde.)

MATHILDE.

Mon père... Ah! Monsieur!...

(Édouard la salue en silence et sort avec Gustave, tandis qu'elle les suit des yeux avec étonnement.)

SCÈNE XII.

DERVIERRE, MATHILDE.

MATHILDE.

Qu'y a-t-il donc? Ah! mon père, vous ne savez pas... l'adversaire de M. Édouard c'était lui, M. de Beaumont... On dit qu'il est blessé, que... (Voyant Dervierre suffoqué, sans pouvoir dire un mot.) Mon Dieu! qu'avez-vous donc, mon père?

DERVIERRE, se levant avec explosion.

Il épouse!

MATHILDE, reculant.

Que voulez-vous dire? de qui parlez-vous?

DERVIERRE.

Ma fille! ma pauvre... et puis elle... elle... Oh! elle m'en rendra raison. (Il s'élance chez la baronne.)

SCÈNE XIII.

MATHILDE, puis ERNEST.

MATHILDE.

Que va-t-il faire là, chez madame de Lancy? Oh! la méchante

femme! Il sera arrivé quelque malheur! ce jeune homme, dont je ne comprends pas la conduite... après la lettre qu'il m'écrivait... et qui était si bien!... (Ernest ouvre doucement la porte du petit escalier, et paraît tandis que Mathilde continue.) Il est blessé, blessé à mort, peut-être.

ERNEST.

Puisqu'elle ne veut pas qu'on me voie.

MATHILDE, l'apercevant et poussant un cri.

Ah!

ERNEST.

Ciel! Mademoiselle... je venais... je savais... (Vivement.) Je savais que vous étiez ici.

MATHILDE.

Monsieur, vous êtes blessé?

ERNEST.

Vous savez que je devais me battre?...

MATHILDE.

Vous êtes blessé?

ERNEST.

Non, mademoiselle, non : mon adversaire n'est pas venu... Partie remise!

MATHILDE.

Oh! non, non!... Je vous le demande en grâce! Que vous ai-je fait? pourquoi vouloir tuer ceux qui m'aiment?

ERNEST.

Moi! grand Dieu! Qui vous a dit cela? Mais, au contraire... j'ai voulu punir des fats qui vous attaquaient.

MATHILDE.

Que dites-vous? M. Édouard...

ERNEST.

Il niait votre beauté, vos grâces, votre esprit; il parlait de votre père, de vous, d'un ton que je ne devais pas souffrir!...

car je vous avais vue, mademoiselle... et je savais... par quelqu'un... combien vous êtes bonne !...

MATHILDE.

Ah ! c'est pour moi... c'était pour me défendre... moi. Non, M. Édouard, qui tout à l'heure encore...

ERNEST.

Vous refusez de me croire ?

MATHILDE.

Non... Oh! non... Je vous crois, j'aime mieux cela !... Vous ne me trompez pas ? vous n'êtes pas blessé ?

ERNEST.

Puisqu'il n'est pas venu ! C'est mal !

MATHILDE.

Vous croyez ?

Air *de Téniers.*

Et cependant, j'en fais l'aveu sincère,
Je lui rends grâce !...

ERNEST.

O ciel ! moi, j'en convien,
J'ai regretté ce combat, que j'espère...
Fier d'y risquer mes jours... c'est votre bien...
Puisque vos yeux n'avaient pu me comprendre,
Que j'emportais d'ici votre courroux.
J'aurais eu là, blessé pour vous défendre,
Un titre au moins, pour être aimé de vous !

MATHILDE.

Monsieur !

ERNEST.

Et c'est pour moi que vous tremblez ainsi ! ces larmes que je vois encore dans vos yeux, c'est moi qui les ai fait couler ?

MATHILDE.

Oui, je ne m'en défends pas... On disait que vous m'aviez

outragée... qu'il fallait vous haïr... Je le voulais, et je ne le pouvais pas... Oh ! c'est que je devinais que vous ne pouviez pas m'en vouloir !... Que vous avais-je fait ?

ERNEST.

Rien, et pourtant j'avais à me plaindre de vous... Oui, mademoiselle, car, moi, qui avais juré d'être indifférent, de ne plus aimer... depuis hier, ce bal, ce duel, vous rappelaient sans cesse à ma pensée !... et jusqu'à cette lettre que vous avez déchirée sans vouloir la lire... oh ! j'étais trop malheureux pour ne pas me faire tuer pour vous !

MATHILDE.

Oh ! je ne vous demande pas tant !... Vivez un peu par amitié pour moi, je vous prie... et puis, par amour pour une autre.

ERNEST.

Une autre !... Mais je vous jure...

MATHILDE, tirant un billet de son sein.

Hier, à la fin de la soirée, on se faisait passer en riant ce billet, que j'avais vu tomber de votre main, et que j'ai pris pour l'enlever aux indiscrets... et vous le rendre.

ERNEST, le prenant.

Ce billet... je ne sais... Ciel ! (Lisant.) « Mon cher Ernest, « viens en secret chez moi, demain à sept heures... tu pren- « dras l'escalier dérobé !... Je serai seule ! Je t'embrasse... »

MATHILDE.

Et pas de nom !

ERNEST, avec joie.

Et c'est pour cela que vous m'en vouliez, que vous avez déchiré ma lettre ? C'était du dépit !

MATHILDE.

Oui, et j'étais bien aise d'en épouser un autre, n'importe qui !... Mais heureusement personne n'a voulu de moi !

ERNEST.

Et votre main est libre... et je puis espérer....

MATHILDE.

Même air que le précédent.

Mais ce billet, il est d'une personne
Que vous aimez...

ERNEST.

Et bientôt, comme moi,
Vous l'aimerez !

MATHILDE.

Jamais ! et je soupçonne
Que cet amour...

ERNEST.

Fiez-vous à ma foi !
S'il faut pourtant la nommer...

MATHILDE, vivement.

Non, silence !
Non, je vous crois... mon cœur n'est plus jaloux !
Je veux gagner, en ayant confiance,
Pour être aimée, un titre auprès de vous !

ERNEST.

Mathilde !

SCÈNE XIV.

DERVIERRE, ERNEST, MATHILDE.

DERVIERRE, à la cantonade.

Oui, oui... je me battrai avec votre famille... avec vos frères, si vous en avez... avec vos fils, si...

ERNEST, courant à lui.

Monsieur... Monsieur !...

DERVIERRE.

Qu'est-ce qu'il y a encore ?

ERNEST.

Monsieur, j'ai une grande fortune, un nom honorable, je suis jeune... j'ai été un peu fou... mais je ne le suis plus... (Regardant Mathilde.) que de ma femme... et ma femme, si vous voulez... et vous le voudrez... la voici !...

LA BARONNE, qui est entrée pendant qu'il parlait, à part.

Il se pourrait !

DERVIERRE.

Votre femme, monsieur... comme vous y allez!... Il faut d'abord savoir si ma fille...

(Mathilde très-étonnée, baisse les yeux.)

ERNEST, la lui montrant.

Elle ne dit rien !...

LA BARONNE, venant entre eux.

Donc, de concert !...

(Dervierre la voit près de lui, et s'éloigne avec effroi.)

DERVIERRE.

Mais, monsieur, vous, qui nous avez attaqués !...

MATHILDE.

Eh ! non... c'est lui qui nous défendait.

DERVIERRE.

Et qui t'a dit cela ?

ERNEST.

Ma lettre !

DERVIERRE.

Elle l'a déchirée !

(Mathilde lui en présente les morceaux.)

LA BARONNE.

On lit les morceaux.

(Dervierre s'éloigne.)

MATHILDE.

Il n'a pas cru à de méchants propos... il ne me croit ni sotte, ni laide... voyez !...

DERVIERRE, prenant la lettre.

C'est très-bien !... du sentiment, je ne dis pas... Ah ! ah ! jeune homme ! (Lisant avec émotion.) « Votre père, dont la phy-« sionomie honnête et bonne m'a inspiré un respect tout fi-« lial !... » (D'un air attendri.) C'est vous qui avez écrit cela ?

LA BARONNE.

Et qu'est-ce que cela prouve ?

DERVIERRE.

Cela prouve... cela prouve... que je crois à son amour, que je crois à ses promesses...

LA BARONNE.

Oh ! oh !...

DERVIERRE.

Oh ! oh ! et je lui accorde ma fille !... et je l'appellerai mon gendre à la face de toute notre société... Voilà celui que je préfère... Et je suis tranquille, vous ne me l'enlèverez pas comme les autres, celui-là ! Ah !

LA BARONNE.

Peut-être !... Et si je refuse mon consentement ?...

MATHILDE.

Vous, madame ?...

DERVIERRE.

Hein ! qu'est-ce que vous dites ?

ERNEST, à la baronne.

Oh ! je vous en prie, ne refusez pas..... consentez..... Je l'aime !

MATHILDE.

Il la prie !

DERVIERRE.

Lui aussi ! Elle les ensorcelle donc tous !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Tout le monde réuni !... monsieur... madame... Ah ! M. de Beaumont, j'ai hâte de réparer un malentendu... Votre heure...

ERNEST.

A vous, quand vous voudrez.

MATHILDE.

Ils vont se battre !

DERVIERRE.

Encore !

LA BARONNE.

Non... rassurez-vous... M. Édouard, notre ami, sait bien qu'il ne peut se battre... avec mon fils !

DERVIERRE et MATHILDE.

Son fils !

ÉDOUARD.

Votre fils !

LA BARONNE.

Eh ! oui, mon fils... à qui j'ai choisi, moi-même, la compagne qui pouvait le mieux assurer son bonheur... Aussi, pour conserver ce trésor à mon Ernest jusqu'à ce qu'il sût l'apprécier... jusqu'à ce qu'il méritât son amour... j'ai fait la chasse aux amoureux... J'ai été intrigante, coquette, mais pour mon fils, et j'ai eu trop peur pour que vous ne me pardonniez pas !...

ÉDOUARD, à part.

Son fils !

ERNEST.

Ma mère ! ma bonne mère !

MATHILDE.

Ah ! il disait bien que je vous aimerais !

LA BARONNE.

Ma fille ! Mais votre père...

DERVIERRE, qui tombe à genoux de l'autre côté.

Par ici, madame... Grâce ! grâce ! j'ai été un malheureux ! tranchez le mot, un imbécile !

LA BARONNE, le relevant.

Non, mais un excellent homme que j'ai fait enrager.

ÉDOUARD.

Son fils ! Mais permettez... mes calculs

LA BARONNE.

N'étaient pas exacts... vingt-huit ans... et huit ans d'un premier mariage... avec M. de Beaumont... Trente-six ans... (Gaiement.) et bientôt grand'mère... Si le cœur vous en dit...

ÉDOUARD, s'efforçant de rire.

Oh ! madame... madame.. j'y suis ! Encore un mariage manqué !

LA BARONNE, riant.

N'est-ce pas le neuvième ?

ÉDOUARD, riant.

Le dixième, madame ! Ah ! comme vous avez l'amour...

LA BARONNE.

Maternel ?

ÉDOUARD.

Possible ! je ne m'y connais pas !

CHŒUR.

AIR : *Prends la raison pour guide.*

Allons, plus de querelles !
L'amour va les unir.
A l'amitié, fidèles,
Ne pensons qu'au plaisir !

FIN DE POUR MON FILS.

LES AIDES DE CAMP,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 1er avril 1842.

En société avec M. Dumanoir.

Personnages :

LE GÉNÉRAL DE CHABRAN (cinquante-quatre ans) [1].

CAROLINE, sa femme (vingt-cinq ans) [2].

GASTON DE VASSY [3], } aides de camp du génér.
FERNAND D'AVENAY [4], }

M. FRÉMICHON, notaire [5].

CABASSOL, principal clerc de Frémichon [6].

La scène est à Paris, chez le général.

ACTEURS :

[1] M. TISSERANT. — [2] Mademoiselle NATHALIE. — [3] M. RHOZEVIL. — [4] M. DESCHAMPS. — [5] M. LANDROL. — [6] M. SYLVESTRE.

LES AIDES DE CAMP

Un petit salon. Entrée au fond ; portes à gauche et à droite. A droite, au premier plan, une petite table, près de laquelle est un fauteuil. A gauche, au même plan, une table à écrire et un autre fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

GASTON, FERNAND ; puis CABASSOL.

(Au lever du rideau, Gaston et Fernand sont endormis, chacun dans un fauteuil.)

FERNAND, rêvant et parlant avec vivacité.

A moi ! à moi !... Fanny !... Je t'aime.

GASTON, d'une voix plus émue.

Caroline !... Pardon !... madame... je vous... je...

FERNAND.

Fanny ! à moi !...

GASTON.

Caroline !

CABASSOL, entrant, des papiers sous le bras, et parlant à un domestique.

C'est bien, c'est bien, mon cher... j'attendrai le général... Annoncez-moi : Cabassol, principal clerc de Me Frémichon, son notaire... Il sait ce que c'est. (Le domestique se retire. Apercevant Fernand et Gaston.) Tiens ! tiens ! tiens ! les deux aides de camp du général !... oui, ma foi... (Saluant à droite et à gauche.) Messieurs, j'ai bien l'honneur... Ah ! que je suis bête !... Ils sont hors d'état de comprendre ma politesse : ils dorment. (S'approchant de Fernand et le regardant de près.) Voilà M. Fernand... un gaillard qui, en fait d'amour et autres plaisanteries, ne cède pas sa part au voisin... (Fernand, toujours agité, retourne brusquement

la tête.) Hein ! Est-ce pour me démentir, monsieur ?... On sait de vos nouvelles, scélérat d'officier !... Vous feriez bien mieux de suivre l'exemple de votre honorable collègue... le petit... (Passant du côté de Gaston, qu'il regarde à son tour.) A la bonne heure, celui-là... il est très-gentil... mais c'est un militaire sage et vertueux... ce n'est pas lui qui...

GASTON, rêvant.

Je vous aime !...

CABASSOL.

Hein ! il a dit ?...

FERNAND, rêvant.

Je t'adore !

CABASSOL, se retournant.

Lui aussi ? (Partant d'un éclat de rire.) Ah ! ah ! ah !

FERNAND et GASTON, se réveillant en sursaut et se levant.

Quoi ?... qu'est-ce qu'il y a ?...

GASTON.

Quelqu'un !

FERNAND, se frottant les yeux.

Au diable le... Eh ! si je ne me trompe, c'est M. Cabassol.

CABASSOL.

Principal clerc de Me...

FERNAND.

Que le bon Dieu vous bénisse !... Vous m'avez réveillé dans un bien joli moment.

GASTON, soupirant, à part.

Et moi aussi !

CABASSOL.

Je n'en doute pas... c'est toujours dans ces moments-là qu'on est réveillé... (A Gaston.) N'est-ce pas, monsieur ?

GASTON, se levant vivement.

Moi ?... Je ne rêvais pas.

CABASSOL.

Non ! Je n'ai peut-être pas entendu !

FERNAND.

Ah bah ! J'ai parlé ?...

GASTON.

Je n'ai nommé personne ?...

CABASSOL.

Je t'aime !... je t'ad... Ah ! ah ! ah !... Il n'y a pas de mal, messieurs... Les opinions sont libres... les sentiments aussi... Moi, qui vous parle, j'ai peut-être rêvé cette nuit, comme vous... j'ai peut-être dit : Je t'aime ! je t'ad... Seulement...

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Sitôt que le sommeil m'emporte,
Craignant de rêver sentiment,
J'ai bien soin de fermer ma porte,
Pour parler tout seul en dormant.

FERNAND.

C'est fort adroit... Oui, mais, j'y songe,
Quand vous êtes deux !...

CABASSOL.

Dans ce cas,
Je n'ai pas peur de me trahir en songe :
(Avec fatuité.)
Quand je suis deux, je ne dors pas...
Quand on est deux, on ne dort pas.

FERNAND.

Ah ! diable !... Il paraît que M. Cabassol est amoureux ?

CABASSOL.

Pourquoi pas ?... Est-ce que je suis taillé en indifférent ?...

GASTON.

M. Cabassol a un cœur ?...

CABASSOL.

Du tout !... ce n'est pas un cœur... c'est un volcan !

FERNAND.

Dites donc... amoureux... c'est peut-être de la belle personne avec qui vous étiez l'autre jour, dans une baignoire, à l'Opéra.

CABASSOL, vivement.

Messieurs, nous n'étions pas seuls... M. Frémichon était là !

GASTON.

Votre notaire ?...

CABASSOL.

C'était sa femme... madame Rosalie Frémichon.

FERNAND.

Ah ! bah ! Elle est jeune ?

CABASSOL.

Tiens !... Vous croyiez peut-être que ma patronne était une vieille notairesse, comme on en rencontre encore dans quelques sous-préfectures... avec un tour en cheveux, une patte d'oie et des lunettes sur le nez pour lire M. Paul de Kock... Excusez ! ce serait gentil !

GASTON.

Mais madame Frémichon ?...

CABASSOL.

Vingt-sept ans, messieurs !... une blonde étourdissante !... des yeux, comme ça... et une taille !... oh ! une taille, qui tiendrait... (Écartant peu à peu ses doigts, qu'il avait d'abord rapprochés.) là-dedans !

FERNAND.

Miséricorde !

CABASSOL.

Elle est fort grasse... mais non moins aimable.

GASTON, riant.

Et M. Cabassol, en sa qualité de principal clerc...

CABASSOL, jouant la modestie.

Allons donc, messieurs...

FERNAND, riant.

N'est pas insensible aux charmes de la patronne?

CABASSOL, de même.

Allons donc !... C'est comme si je disais qu'en votre qualité d'aides de camp du général de Chabran, vous êtes sensibles aux charmes de madame la générale.

GASTON, à part.

Que dit-il ?...

FERNAND, riant.

Ah ! voilà une idée !

GASTON, s'efforçant de rire.

Charmante !

CABASSOL.

Oui, messieurs, charmante... ravissante...

GASTON.

L'idée ?...

CABASSOL.

Madame la générale... Je la vois souvent, du corps de logis en face... nous sommes voisins... Et puis, je l'ai rencontrée au bal... je l'ai même fait danser... Ah ! bien ! ah ! bien !... ces vieux guerriers n'en font jamais d'autres... Il leur faut tout ce qu'il y a de plus frais... et, sous ce rapport, madame de Chabran était la reine de la soirée... Des yeux... une taille... et puis, un petit air... saperlotte ! (A Fernand.) Je vous en fais mon compliment, monsieur...

FERNAND, riant.

Ah ! ah ! ah !

CABASSOL, à Gaston.

Monsieur...

GASTON, sévèrement.

Plaît-il ?...

CABASSOL, ne sachant lequel féliciter.

Messieurs...

GASTON.

Vous supposeriez...

CABASSOL.

Eh! non... eh! non... Mais vous supposez bien que je suis amoureux de la femme de mon général!

FERNAND.

De votre général?...

CABASSOL, riant.

Ah bah! est-ce que j'ai dit?... Ah! ah! ah! Au fait, mon patron, c'est mon général, à moi... et je suis son aide de camp... son premier aide de camp... (Aux deux jeunes gens.) Nos positions respectives sont tout à fait analogues... (D'un air malin.) et ont, généralement, les mêmes conséquences... Mais, pardon, je bavarde là, moi... Je suis pressé de voir M. de Chabran, car on m'attend.

FERNAND.

A votre étude?...

CABASSOL.

Pas précisément... Une affaire personnelle... un rendez-vous... en citadine.

FERNAND.

Oh! oh!

GASTON.

En citadine?...

CABASSOL.

N° 918... c'est mon cocher... J'ai voiture... sur la place... C'est très-commode.

FERNAND.

Oui... oui.. Les roués d'autrefois avaient des petites maisons... ceux d'aujourd'hui ont des petites voitures...

GASTON.

A l'heure.

CABASSOL.

Voilà!... Ah!... ah!... ah!...

SCÈNE II.

Les Mêmes, LE GÉNÉRAL, CAROLINE.

LE GÉNÉRAL, en dehors.

Non, ma chère amie, non, c'est impossible !

GASTON, FERNAND, CABASSOL.

Le général ?

LE GÉNÉRAL, de même.

Je vous dis que j'ai affaire...

CABASSOL.

Il se chamaille... avec qui ?...

LE GÉNÉRAL, entrant en parcourant un journal.

Ne m'en parlez plus, Caroline.

CAROLINE, entrant avec lui.

C'est mal à vous, c'est très... Ah ! (Gaston la salue. — Elle détourne la tête du côté de Fernand.) Messieurs...

LE GÉNÉRAL, quittant son journal.

Ah ! c'est vous ?... Bonjour, Fernand... Gaston... (A Cabassol, qui le salue.) Qu'est-ce ?

CABASSOL, se présentant.

Cabassol... le principal clerc Cabassol... Je viens de la part de mon général...

LE GÉNÉRAL.

Hein ?...

(Gaston et Fernand se détournent en riant et remontent la scène.)

CABASSOL, se reprenant.

Non, non... de mon notaire, je voulais dire... (A part, en regardant les aides de camp.) Ils sont cause...

CAROLINE.

Ah ! c'est de M. Frémichon...

LE GÉNÉRAL.

Ah! ah! ce cher notaire... mon vieux camarade...

CABASSOL.

C'est pour un bail, que j'apporte à signer à M. le général.

CAROLINE.

Un bail!... Quel bail, mon ami?...

LE GÉNÉRAL, vivement.

Ah! oui, un bail... je sais... (Bas, à Cabassol.) Maladroit! (Haut.) Je vais examiner cela... Donnez...

(Cabassol cherche dans ses papiers, pendant que Caroline regarde Gaston à la dérobée.)

CAROLINE, à part.

Toujours triste!... pauvre jeune homme!

LE GÉNÉRAL, impatienté, à Cabassol.

Donnez donc!

CABASSOL.

C'est que je ne trouve pas... Je l'aurai probablement mis dans ma poche... J'ai tant de papiers sur moi!... Ah! voilà ce que c'est... permettez...

(Il cherche dans les papiers qu'il tire de sa poche.)

CAROLINE.

Ce bail...

LE GÉNÉRAL, prenant vivement les papiers qu'il tient.

C'est heureux!... Attendez... j'ai à vous parler.

CABASSOL, à part.

Il est vif!

CAROLINE.

Eh bien! général, ce...

LE GÉNÉRAL, changeant la conversation et mettant les papiers dans sa poche.

Cette promenade en calèche?... Demain, chère amie, tant que tu voudras... mais, pour aujourd'hui...

CAROLINE.

Concevez-vous, messieurs, que le général refuse de m'accompagner aux Champs-Élysées, dans ma nouvelle calèche?... (Gaston relève la tête et écoute avec intérêt.) Moi, qui suis toujours si fière de me montrer en public, à côté d'une gloire militaire!... Oui, vraiment, moi, fille d'un banquier, née dans la finance...

LE GÉNÉRAL.

Le mariage t'a jetée dans le chauvinisme, comme ils disent...

CAROLINE.

Certainement... (Riant.) Les vieux guerriers couverts de lauriers... j'aime ça.

LE GÉNÉRAL.

Et tu as raison, morbleu!... Est-ce que tous vos hommes de loi, de plume ou d'argent valent un vieux dur à cuire comme moi, et deux jeunes capitaines comme ces messieurs?

CABASSOL, à part.

C'est agréable, pour les clercs de notaire!

LE GÉNÉRAL, souriant avec satisfaction.

Et quand je dis, capitaines... voici une lettre qui va, j'espère, changer ce titre-là.

GASTON.

Général...

FERNAND.

Que veut dire?...

CAROLINE.

Quoi donc, mon ami?...

CABASSOL.

Tiens! tiens!

LE GÉNÉRAL.

Une surprise que je vous ai ménagée... une réponse que le ministre de la guerre vient enfin de faire à mes réclamations... C'est même pour cela que je voulais ce soir vous présenter à lui... Il y avait assez longtemps que je lui disais: « Maréchal,

songez donc un peu à deux braves jeunes gens qui n'avancent pas... à mes deux aides de camp.. ou, du moins, à l'un des deux... pour commencer.

AIR : *Près la place de la Concorde.*

D'un plus haut grade, sans retard,
Il faut leur donner les insignes :
De l'épaulette à graines d'épinard
Tout deux sont également dignes. »

CABASSOL.

C'est comme moi !

LE GÉNÉRAL.

Hein ?... plait-il?... vous ?

CABASSOL.

Je m'entends, et la chose est claire :
Nos deux épaulettes, à nous,
Sont les deux plaques de notaire.

(Pendant la fin du couplet, les aides de camp ont un peu remonté la scène, puis ils redescendent.)

CAROLINE.

Eh bien, général ?...

LE GÉNÉRAL.

Eh bien !... cela me fait de la peine de me séparer de vous... mais celui de vous deux à qui la vie de garnison ne fera pas peur, y trouvera bientôt son épaulette.

CAROLINE.

Ah ! il faut quitter Paris ?

LE GÉNÉRAL.

Pour Rhodez... (Caroline jette un coup d'œil sur Gaston, qui paraît ému.) Allons, messieurs... l'un de vous...

GASTON.

Merci, général... S'il fallait aller gagner son avancement le

sabre à la main, c'est un honneur que je ne céderais à personne... mais il s'agit de la vie de garnison... A vous, Fernand.

FERNAND, vivement.

Oh ! non !... Il y a plus longtemps que vous êtes attaché au général... Je me réserve pour Alger... A vous, Gaston !

LE GÉNÉRAL.

Un combat de générosité !... c'est-à-dire, que vous voulez rester tous les deux à Paris.

(Ils gardent le silence.)

CAROLINE.

Vous croyez?

CABASSOL.

Voilà... (Bas, au général, qui le regarde.) Affaire de cœur !

LE GÉNÉRAL, à part.

Ah ! diable !... (Haut.) C'est bien !... nous reparlerons de cela plus tard. (A Cabassol.) Suivez-moi, monsieur. (A Caroline.) Quant à vous, chère amie...

CAROLINE, achevant la phrase.

« Allez vous promener sans moi. » N'est-ce pas ?... Oh ! je suis vraiment trop bonne de vous excuser... car, enfin, vous n'êtes pas de service au château, vous n'avez pas de séance à la Chambre... Quelle affaire si intéressante?... Hum ! si j'étais jalouse...

LE GÉNÉRAL, riant.

Oh ! jalouse de mes cinquante-quatre ans !... ah ! ah ! ah !

CABASSOL, riant très-fort.

Ah ! ah ! ah !

(Le général le regarde ; il s'arrête tout à coup.)

CAROLINE.

Mais, du moins... après dîner, me mènerez-vous quelque part... au spectacle ?...

LE GÉNÉRAL.

Oh ! mon Dieu ! pas moyen : j'ai une audience du ministre... Vous m'accompagnerez, Fernand.

FERNAND, s'approchant.

Si vous l'ordonnez, général...

(Caroline froisse son mouchoir avec dépit.)

LE GÉNÉRAL, bas, à Fernand.

Oui, à un petit théâtre... ce soir... ayez-moi donc une loge... pour la petite. (Cabassol prête l'oreille.) Chut !

FERNAND, à part, avec joie.

J'en serai !

CAROLINE.

Allons... je passerai encore une soirée seule, à faire de la musique... M. Gaston, j'ai un service à vous demander...

GASTON.

Madame... à l'instant...

CAROLINE, lui donnant une note.

Tenez, ayez-moi donc cela chez Launer, ce matin... des quadrilles, des romances...

CABASSOL, qui s'est approché.

Ah ! je recommande à madame la dernière de... (Elle le regarde, il balbutie.) oui, de...

LE GÉNÉRAL.

M. Cabassol, je vous attends.

CABASSOL.

Voici, général. (A part.) Pauvre petite femme ! ce n'est pas une femme de notaire qui se résignerait comme ça !

(Il suit le général. Ils sortent par la droite.)

CAROLINE, à Fernand qui la salue.

Vous nous quittez, M. Fernand ?

FERNAND.

Pour affaire de service, madame. (Bas à Gaston.) Acceptez, mon cher, allez à Rhodez... moi, je reste à Paris, près du général... J'ai une passion !

(Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

GASTON, CAROLINE.

GASTON, s'arrêtant au moment de sortir, à part.

Ciel ! une passion ! lui ! près du général !...

CAROLINE, sans le voir, assise et brodant, à droite, près de la petite table.

Qu'a donc mon mari ?... me quitter toujours !... Et ce bail... cet air de mystère...

GASTON, à part.

Elle !... Oh ! non, non, c'est impossible !...

CAROLINE, de même.

Mais ce jeune homme... pourquoi refuse-t-il de l'avancement ?... Et puis, toujours triste... Il aime peut-être... (Sa broderie lui échappe ; Gaston se précipite pour la ramasser. Elle pousse un léger cri.) Ah ! c'est vous, M. Gaston !... Mon Dieu ! que vous m'avez fait peur !

GASTON.

Pardon, madame... c'est que votre broderie était tombée...

CAROLINE, la prenant et se rasseyant.

Merci... Je vous croyais déjà chez Launer, pour ma musique.

GASTON.

J'y vais, madame... mais, auparavant, je désirais vous parler....

CAROLINE.

A moi ?... et de quoi donc ? (A part.) Ah ! je vais savoir...

GASTON, à part.

Oh ! je saurai !...

CAROLINE.

Parlez, M. Gaston... Mon Dieu ! comme vous paraissez ému !...

GASTON.

Je ne dis pas... c'est possible... Je m'attendais si peu à l'offre que le général vient de nous faire...

CAROLINE.

Et que vous refusez... C'est singulier !

GASTON.

Mais, Fernand aussi... Il paraît qu'il a des raisons particulières...

CAROLINE, avec un peu de dédain.

Qui ne peuvent pas être bien sérieuses, de la part de M. Fernand.

GASTON, avec joie.

Vous trouvez, madame? (A part.) Elle ne l'aime pas!

CAROLINE.

Mais vous, M. Gaston ?

GASTON.

Oh ! moi, j'ai grand besoin de conseils, madame, et si j'osais vous en demander...

CAROLINE.

A moi?

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Pour mon âge et mon caractère,
C'est bien grave... j'en fais l'aveu.
De la raison, je n'en ai guère...

GASTON.

Moi, par moment j'en ai si peu !
De grâce !...

CAROLINE.

Allons, puisqu'il vous plaît de prendre
De mes conseils... promettez-moi qu'un jour,
Si j'en ai besoin à mon tour,
Vous serez là pour me les rendre.

GASTON, vivement.

Oh ! tout de suite ?... (Se reprenant.) Vous avez toujours été si bonne pour moi !...

CAROLINE.

Il me semble que ce qu'on vous propose est fort avantageux... Vous, qui n'avez d'autre fortune que votre épée et vos espérances...

GASTON.

Oui, sans doute... mais quitter Paris !...

CAROLINE.

Vous y tenez ?

GASTON, avec élan.

Oh ! oui... beaucoup !

CAROLINE, un peu émue.

Ah ! (Lui montrant sa broderie.) Cette fleur est jolie, n'est-ce pas ?

GASTON.

Charmante ! (Après un silence.) Quitter Paris !...

CAROLINE.

Et... qui peut vous y retenir ?

GASTON.

Croyez-vous donc, madame, que je ne sois attaché à personne ?... Ne peut-il y avoir... quelqu'un...

CAROLINE.

Quelqu'un ?... Je m'en doutais.

GASTON.

Vous, madame ?...

CAROLINE.

Oui... cette tristesse, ce refus... tout cela me donnait des soupçons...

GASTON.

Grand Dieu !

CAROLINE.

Oh! nous autres femmes, nous avons une seconde vue pour ces choses-là... Les plus légers symptômes sont pour nous des révélations... Tenez, hier au soir à l'Opéra... dans cette loge où mon mari vous avait laissé seul avec moi...

GASTON.

Oh ! il a été bien bon !

CAROLINE.

Vous trouvez ?... Mais c'est une bonté que ces messieurs ont toujours pour leurs aides de camp... Ils leur laissent le soin d'être aimables pour eux... Vous êtes nos chevaliers d'honneur.

GASTON.

Et moi, j'en suis fier, madame !

CAROLINE.

Hier donc, vous paraissiez rêveur, préoccupé... vous n'étiez ni à la musique, ni à la danse... On eût dit qu'il y avait dans la salle quelqu'un qui attirait toute votre attention... quelqu'un qui vous fait aimer Paris, peut-être ?...

GASTON.

Eh bien ! oui, je l'avoue !

CAROLINE, vivement.

Dites-moi donc qui ? (Gaston baisse les yeux). Était-ce au même rang que nous ?

GASTON.

Oui, madame.

CAROLINE.

Loin de nous ?

GASTON.

Non, madame.

CAROLINE.

La loge à côté ?

GASTON, baissant la voix.

Plus près encore.

CAROLINE.

Plus près?... (Elle le regarde ; il détourne les yeux.) Ah !... (Comprenant, elle se lève et change de conversation.) Savez-vous quel est ce bail dont on parlait à mon mari ?

GASTON, triste et confus.

Je l'ignore, madame.

CAROLINE.

Cela m'a un peu intriguée... Je ne sais, depuis quelque temps, lui aussi est distrait, rêveur... il parle bas avec M. Fernand... M. Fernand, que devient-il donc tous les soirs ?

GASTON.

Fernand ?... Je ne sais, madame... (A part.) Ah! mon Dieu !...

CAROLINE, à part.

Ah! si j'étais trahie!... (Haut.) Hier, après le pas de deux, ils ont quitté la loge ensemble avec une précipitation...

GASTON.

Dont je ne me plains pas... J'ai dû à leur absence un bonheur!...

CAROLINE.

M. Gaston !

GASTON.

Être seul.. avec vous !... près de vous !...

CAROLINE, distraite.

Quelqu'un occupait aussi le général, dans la salle... ailleurs, peut-être, n'est-ce pas ?...

GASTON.

Eh ! qu'importe ? s'il y avait à vos côtés une personne qui donnerait sa vie pour vous ?

CAROLINE.

Mais il aime donc...

GASTON.

Et tout à l'heure, quand il a été décidé que vous sortiriez

seule, dans votre voiture... je me disais tout bas, au fond du cœur...

AIR *de Julie.*

Qu'on l'abandonne et lui soit infidèle,
Oh ! moi, du moins, en tous lieux, comme au bal.
Je serai là, je veillerai sur elle...
Et je suivrai sa calèche à cheval.

CAROLINE.

De tant de soins, de zèle, de constance,
Comment m'acquitter ?...

GASTON.

Mais, déjà,
Me permettre ce bonheur-là,
N'est-ce pas une récompense ?

CAROLINE, un peu émue.

Mon Dieu ! pourquoi non ?... Une promenade au bois... de loin... je ne puis empêcher...

GASTON.

Vous consentez !...

(Frémichon paraît au fond et s'arrête au moment où Gaston se rapproche de Caroline avec joie.)

SCÈNE IV.

CAROLINE, FRÉMICHON, GASTON.

FRÉMICHON, à part.

Ah bah !

GASTON, qui l'a aperçu, du ton le plus calme.

Oui, madame, je jure que je n'en sais rien, absolument rien, et... (Feignant d'apercevoir Frémichon.) Eh ! mais, voici M. Frémichon, le notaire, qui répondra mieux que personne à votre question.

FRÉMICHON, s'avançant.

Qu'est-ce donc ?... Mes respects, madame... M. de Vassy, je suis votre serviteur.

GASTON.

Madame me demandait ce que c'est qu'un bail... est-ce un bail?... je ne sais... apporté au général par votre principal clerc...

CAROLINE.

Oui, monsieur, oui... c'est cela... ce jeune homme...

FRÉMICHON.

Ah! oui... le petit Cabassol... Vous l'avez vu?... Il s'agit de ce bail... vous savez... mon ami le général doit vous avoir dit... une petite maison de campagne délicieuse.

CAROLINE.

Une maison de campagne?... (A part.) Et mon château?

FRÉMICHON.

A Auteuil... Est-ce qu'il ne vous a pas dit... Ah! ne me faites pas parler.

CAROLINE.

Du tout... mais...

FRÉMICHON.

Nous autres, notaires royaux, nous sommes discrets par état et bavards par goût... (Jetant un regard sur Gaston.) C'est une surprise... Le général vous aime tant!

CAROLINE.

Vous croyez?

FRÉMICHON.

Il vous aime tant, le général!

GASTON, à part.

Qui est-ce qui lui demande ça?... Ah! les notaires!...

CAROLINE.

Une surprise?... Mais c'est de la folie!

LE GÉNÉRAL, en dehors, à droite.

Par là, monsieur, par cet escalier...

FRÉMICHON.

Dieu ! je l'entends !... Ah ! madame !...

CAROLINE.

Je ne dirai rien... je ne sais rien... Je rentre. (A part.) Au fait, une attention... une surprise.... Ce serait bien.

GASTON, la saluant.

Je vais rapporter à madame la musique qu'elle m'a demandée. (Bas.) Et cette promenade au bois ?

CAROLINE.

M. Gaston !... Adieu.

(Elle sort par la gauche.)

GASTON, à part.

Oh ! j'irai ! j'irai !... Mais, Fernand... ce qu'il disait... C'est impossible !

(Il sort par le fond.)

FRÉMICHON, seul.

Ah çà ! mais... ah çà ! mais... la jeune femme paraît... le jeune homme aussi... Voyons donc ! est-ce que l'aide de camp en conterait à la femme de son... Bah ! bah ! bah !... Ça se voit.

SCÈNE V.

FRÉMICHON, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, à part, entrant par la droite.

Ah ! ma foi, Fanny sera contente... (Haut.) Eh ! c'est Frémichon !... Bonjour, mon ami... Parbleu ! je quitte à l'instant votre premier clerc.

FRÉMICHON, à part.

Ce pauvre général !... Une si belle tête !

LE GÉNÉRAL.

Madame Frémichon ?...

FRÉMICHON.

Merci... elle se porte à merveille... (Se reprenant.) c'est-à-dire,

elle est malade... elle a des nerfs, ma Rosalie... Elle vient de sortir pour aller, je crois, chez sa tante... Je devais l'accompagner : c'est pourquoi Cabassol... (S'interrompant.) Il vous a remis l'acte ?

LE GÉNÉRAL.

Le voici.

FRÉMICHON.

Très-bien... J'ai voulu vous en parler moi-même... Est-ce vous qui signez le bail ?

LE GÉNÉRAL.

Non, pas moi, mais celle pour qui il est fait.

FRÉMICHON.

C'est une surprise que vous lui ménagez !

LE GÉNÉRAL.

Oui, et j'ai compté sur votre discrétion.

FRÉMICHON, à part.

Diable ! (Haut.) Vous avez bien fait... Ça lui fera plaisir.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! c'est que j'en suis fou !

FRÉMICHON.

Parbleu ! elle est si jolie !

LE GÉNÉRAL.

Délirante, mon cher !

FRÉMICHON.

Des yeux si...

LE GÉNÉRAL.

Si coquins !

FRÉMICHON, étonné.

Ah bah !... une conversation si...

LE GÉNÉRAL.

Si gaillarde !

FRÉMICHON.

Ah bah !... ah bah !... Une grâce...

LE GÉNÉRAL.

Et puis un jarret d'enfer !

FRÉMICHON.

Hein ?

LE GÉNÉRAL.

Vous l'avez vu ?...

FRÉMICHON, stupéfait.

Le jarret de madame la générale !

LE GÉNÉRAL.

De ma femme ?... Ah çà ! êtes-vous fou ?

FRÉMICHON.

De qui diable parlez-vous donc ?

LE GÉNÉRAL.

De Fanny... la petite danseuse.

FRÉMICHON.

La petite danseuse ?

LE GÉNÉRAL.

Parbleu !

FRÉMICHON.

Vous l'aimez ?

LE GÉNÉRAL.

J'en perds la tête !

FRÉMICHON.

Et cette maison...

LE GÉNÉRAL.

Est pour elle... Est-ce que vous croyiez...

FRÉMICHON.

Que c'était pour madame.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! ah ! ah !

FRÉMICHON.

Ah ! ah ! ah !

LE GÉNÉRAL.

Alors, je conçois... la conversation gaillarde... Ah ! ah ! ah !

FRÉMICHON.

Et le jarret... Ah ! ah ! ah !... (Cessant de rire tout à coup.) Eh quoi ! volage, infidèle à votre femme !... pour mademoiselle Fanny !

LE GÉNÉRAL.

Elle est si gaie, si folle !... à table surtout, où elle me tient tête... que je me laisse acoquiner, et je lâche la maison de campagne... gratis... Elle me paie en espérances, et s'acquitte peut-être avec quelque moustache blonde de l'avant-scène... (Avec colère.) Ah ! si je le croyais !...

FRÉMICHON.

Tant mieux ! bravo ! ce serait bien fait !... Vous trompez ici, et vous craignez d'être là-bas...

LE GÉNÉRAL.

Hein?

FRÉMICHON.

Et peut-être même... Tenez, général, vous comptez sur mon amitié... n'est-ce pas ?

LE GÉNÉRAL.

Comme vous pouvez compter sur la mienne.

FRÉMICHON.

D'ailleurs, entre maris, on se doit aide et assistance.

LE GÉNÉRAL.

Esprit de corps, esprit militaire... Au besoin, je n'y manquerais pas.

FRÉMICHON.

J'y compte, et je commence... Général, vous avez une femme jeune, jolie, spirituelle autant pour le moins que votre Fanny... qui a plus de grâce, plus de ballon, plus de pointes, c'est possible... je ne dis pas... Mais, prenez garde, si la générale se

doutait seulement... elle penserait à vos cinquante-quatre ans, et...

LE GÉNÉRAL, légèrement.

Allons donc ! mon cher ami, je suis tranquille de ce côté-là... D'ailleurs, ma femme est un ange, que j'aime cent fois mieux... mais autrement... et pour empêcher qu'elle n'ait un soupçon, un chagrin... je donnerais !... Mais ne parlons pas de cela. Allez faire signer cet acte à l'autre... à ma sylphide... rue de Provence, 20.

FRÉMICHON, avec pruderie.

Comment ! moi, un notaire royal... chez...

LE GÉNÉRAL, riant.

Bon ! n'avez-vous pas peur qu'elle vous dévore... avec vos minutes ?

FRÉMICHON.

Par exemple !... (Riant.) Et même, tenez, en y pensant, je n'en suis pas fâché... Je ne suis pas comme mes jeunes confrères, qui donnent dans les jetés battus, les pirouettes et autres faux pas... Je connais peu ce monde-là... et je suis curieux de voir ça de près... au jour... sans rouge et sans maillot... C'est une petite débauche, qui me ragaillardira.

LE GÉNÉRAL.

Voyez-vous ça ! vieux bambocheur ! (Gravement et en l'imitant.) Prenez garde, si madame Frémichon se doutait seulement... elle penserait peut-être...

FRÉMICHON.

Rosalie?... allons donc ! mon cher ami : je suis tranquille de ce côté-là. Ah ! ce bail... le semestre d'avance.

LE GÉNÉRAL, tirant son portefeuille de sa poche.

C'est juste... j'ai là, dans mon portefeuille... (Au moment d'ouvrir le portefeuille, il trouve une lettre sous sa main.) Qu'est-ce que c'est que ça ?

FRÉMICHON, qui va prendre sa canne et son chapeau, sur la table à gauche.

Voyons, dépêchons, c'est quinze cents francs.

LE GÉNÉRAL, jetant les yeux sur le billet.

Voilà qui est étrange !

FRÉMICHON, se rapprochant.

Quoi donc?

LE GÉNÉRAL, cachant la lettre.

Rien, rien... (D'un air indifférent.) Dites donc, Frémichon, tout à l'heure, en me parlant de ma femme, vous n'aviez pas de soupçons sur quelqu'un ?

FRÉMICHON.

Non, pas précisément... (A part.) Je n'en suis pas assez sûr... (Haut.) Je me disais seulement : elle est vive, et l'idée de se venger... Les femmes ont quelquefois de ces idées-là... (Le général le regarde.) C'est quinze cents francs.

LE GÉNÉRAL, préoccupé.

Tenez...

FRÉMICHON.

Adieu, général... je vais chez Fanny ! (Boutonnant son habit, mettant son chapeau de côté et faisant tourner sa canne.) Je vais chez Fanny !

(Il sort en se dandinant, laissant le général tout interdit.)

SCÈNE VI.

LE GÉNÉRAL, seul.

En voilà bien d'une autre !... Cette lettre !... d'où vient-elle?... comment se trouve-t-elle là, dans ma poche ?... Je l'aurai sans doute prise avec d'autres papiers, avec mon portefeuille... mais où ?.... qui a pu écrire ces mots ?... à qui s'adressent-ils ? (Lisant la lettre.) « Éloignez le maître, il faut « que je vous parle. » Écriture inconnue... Mais, encore un

coup, où ai-je trouvé ce billet ?... serait-ce chez ma... chez ma femme !... Oh ! non, non... ce serait d'une audace !... (Vivement.) N'est-ce pas plutôt chez Fanny, que, ce matin, sans m'en apercevoir, j'aurai pris... Chez Fanny... Chez ma femme !... (Marchant avec agitation.) Oh ! ce doute est affreux !... car, quelle que soit la vérité, la trahison est quelque part !... On veut m'éloigner... De quel côté ?... où est le danger ?... où faut-il courir ?

Air *de Turenne.*

C'est chez Fanny, chez la perfide...
(S'arrêtant.)
Mais si ma femme m'a trahi...
Non, non ! au diable la sylphide !
Ma foi, je ne sors plus d'ici.
Plus d'un grand exemple l'atteste,
Les maris, comme les guerriers,
Doivent d'abord défendre leurs foyers...
Puis, leur conquête... s'il en reste !

FERNAND, en dehors.

Tiens ! vous voilà rentré ?

LE GÉNÉRAL.

Ah ! mes aides de camp !... Si c'était... (Regardant le billet.) Non... ce n'est l'écriture d'aucun d'eux... et à moins qu'elle ne soit contrefaite... car tout est possible... (Furieux.) Ah ! morbleu ! je ne serai le jouet de personne... je saurai...

SCÈNE VII.

LE GÉNÉRAL, FERNAND, GASTON.

GASTON.

Le général !

(Ils se découvrent tous deux et s'approchent.)

LE GÉNÉRAL.

Vous voilà, messieurs !... D'où venez-vous ?... (Ils hésitent.) D'où venez-vous donc ?

FERNAND.

Mon Dieu ! Général, de m'acquitter de votre commission... et je vous apporte...

(Il présente un coupon de loge.)

LE GÉNÉRAL.

Quoi ?... Qu'est-ce que c'est ?

FERNAND, étonné.

Eh ! mais, le coupon de la loge que vous m'avez chargé de louer... (Bas.) pour...

LE GÉNÉRAL, brusquement.

Je vous remercie... je n'en ai que faire... je n'en veux plus... Vous vous êtes bien pressé !

FERNAND, à part.

Tiens ! tiens !

LE GÉNÉRAL.

Et vous, M. de Vassy, qu'est-ce que vous tenez là ?

GASTON.

De la musique, que madame la générale m'avait ordonné de...

LE GÉNÉRAL.

Ah ! oui, je me souviens... (Riant forcément, avec ironie.) De la musique, des quadrilles, des galops !... jolie commission, pour un officier de cavalerie !... Je vous en fais mon compliment !

GASTON, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc, aujourd'hui ?

FERNAND.

Général, je crains que nous ne vous ayons dérangé, et nous allons...

LE GÉNÉRAL, se calmant

Non, non, demeurez, messieurs... Au fait, je vous ai reçus un peu brusquement.

GASTON et FERNAND.

Ah ! Général !

LE GÉNÉRAL.

Vous savez que ce n'est pas mon habitude... que je suis un bon enfant... Mais il y a de ces choses, qui vous arrivent comme un boulet de canon... et ça vous retourne un peu.

GASTON.

Ah ! Général, vous savez que Fernand et moi, nous nous ferions tuer pour vous.

LE GÉNÉRAL, avec humeur.

Eh ! Monsieur...

FERNAND.

Quelque contrariété, peut-être...

LE GÉNÉRAL, se calmant.

Pas autre chose... un enfantillage, une bêtise... Mais, mettez-vous à ma place... qu'un vieux sabreur comme moi... à qui on ne se frotte pas volontiers, qui tient en respect les freluquets... apprenne, là, tout à coup, qu'on a osé lever les yeux sur... (Les observant.) sur une personne qui lui est chère!...

GASTON, à part.

Ciel !

FERNAND, à part.

Que dit-il !

LE GÉNÉRAL, à part.

Ah ! diable ! ils ont tressailli tous les deux !... (Haut.) Qu'on a osé lui écrire...

GASTON et FERNAND, vivement.

Qui donc, général ?

LE GÉNÉRAL, à part.

Calmes, tous les deux !...

CAROLINE, en dehors.

Faites avancer la voiture.

LE GÉNÉRAL.

Silence !... (A part.) Que ma femme ne se doute pas...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CAROLINE, en toilette, entrant par la gauche.

LE GÉNÉRAL, prenant un air enjoué.

Oh ! oh ! quelle charmante toilette !... Pour qui ça, s'il vous plaît, chère amie ?

CAROLINE.

Pas pour vous... qui me laissez sortir seule... (Jetant un regard sur Gaston.) Et à moins que je ne rencontre à la promenade quelqu'un qui veille sur moi à votre place...

GASTON, à part, avec joie.

Elle consent !...

LE GÉNÉRAL, vivement.

A ma place !... Non pas, je ne la cède à personne !...

CAROLINE.

Comment !... Mais cette affaire importante qui vous empêchait...

LE GÉNÉRAL, avec entraînement.

Au diable les affaires !... Tu es trop jolie ! ce chapeau te va trop bien !... Je veux me montrer près de toi... je veux faire des jaloux... je veux que tous les *sportmen* du Bois en crèvent de dépit !... (Avec fierté.) C'est ma femme !... (A part.) Pourvu que pendant ce temps-là, Fanny...

FERNAND, à part.

Ah çà ! à qui en a-t-il donc, le général ?

LE GÉNÉRAL.

C'est mon bien !... (A part.) C'est qu'ils sont deux ou trois qui tournent autour d'elle, et il se pourrait...

GASTON, à part.

Quel retour !

LE GÉNÉRAL.

C'est mon trésor ! c'est ma gloire !... Viens, chère amie, partons !...

CAROLINE, stupéfaite.

Pas possible!

GASTON, à part, tristement.

Il sort avec elle!

FERNAND, à part, gaîment.

Quel bonheur!... A moi le champ libre!

CAROLINE, avec joie.

Quoi! vrai?... vous m'accompagnez?... A la bonne heure, donc!... A une condition... c'est que vous ne brûlerez pas le pavé, comme à l'ordinaire... Quand vos chevaux nous emportent ainsi, j'ai toujours une peur!... Mais c'est égal, vous venez!... Vous êtes aimable! vous êtes gentil!... Oh! je suis enchantée!... (Voyant Gaston triste et pensif. A part.) Pauvre jeune homme!... Dame! c'est mon mari.

LE GÉNÉRAL.

Viens-tu?... Adieu, messieurs...

(Il prend le bras de sa femme, à qui Fernand présente son ombrelle.)

CAROLINE, occupée de Gaston.

Merci, M. Fernand... Ces messieurs ne sortent pas... aujourd'hui... à cheval?...

LE GÉNÉRAL, vivement.

Non, non... J'attends des dépêches... Je désire que ces messieurs restent ici... tous les deux... (A part.) Comme ça, je serai bien sûr...

AIR : *Allons, allons, de la philosophie.*

Ne perdons pas un instant, je t'en prie;
J'entends déjà ces mots autour de nous :
« Qu'il est heureux! que sa femme est jolie!... »
Et je rirai du dépit des jaloux!

CAROLINE, à part.

Quelle gaîté tout à coup le transporte!
(Regardant Gaston.)

Mais, par ici, que l'on est soucieux !
Pauvre Gaston !... Comment donc faire en sorte
Que tout le monde à la fois soit heureux ?

ENSEMBLE.

CAROLINE.

Auprès de moi, dans son âme ravie,
Il espérait remplacer mon époux !
Mais du bonheur que tout bas il envie,
A-t-il le droit de se montrer jaloux ?

LE GÉNÉRAL.

Ne perdons pas un instant, je t'en prie ;
J'entends déjà ces mots autour de nous :
« Qu'il est heureux ! que sa femme est jolie ! »
Et je rirai du dépit des jaloux !

GASTON, à part.

Un mot tombé de sa bouche chérie
M'avait flatté de l'espoir le plus doux !
Et ce bonheur, que sans cesse j'envie,
Il m'est encor ravi par son époux !

FERNAND.

Pour ma Fanny, ma danseuse chérie,
J'avais grand'peur de ses soupçons jaloux ;
Mais il nous laisse, et mon âme ravie
S'ouvre à l'instant à l'espoir le plus doux !

(Le général et Caroline sortent par le fond.)

SCÈNE IX.

GASTON, FERNAND.

FERNAND.

Enfin, les voilà partis !... (A part.) Par exemple, si je reste !...

GASTON.

Enfin, nous voilà seuls !... (A part.) Ah ! j'étouffe !... Cette lettre... de qui donc ?...

FERNAND.

Ah ! mon cher Gaston, quelle peur j'ai eue !

GASTON, le regardant avec inquiétude.

Vous !... Et pourquoi ?

FERNAND.

Vous ne comprenez pas ?... Les soupçons du général...

GASTON, de même.

Eh bien ! ses soupçons ?... (A part.) J'en tremble encore !...

FERNAND.

J'ai cru un moment qu'il avait deviné mon amour...

GASTON, se contraignant.

Votre amour !... Ah ! vous aimez... quelqu'un ? Mais qu'importe au général ?...

FERNAND.

Comment ! que lui importe ?... Mais il me semble qu'il lui importe ?... diablement !...

GASTON, avec effroi.

Ah ! mon Dieu ! c'est donc vrai !... vous l'aimez... elle !...

FERNAND.

De toute mon âme !...

GASTON, à part.

Voilà ce que je craignais... (Haut.) Mais elle ne vous aime pas ?...

FERNAND.

Au contraire... de tout son cœur !...

GASTON, tremblant.

Fernand !... vous... vous en êtes sûr ?...

FERNAND.

J'en ai la preuve...

GASTON.

C'est impossible !

FERNAND, riant.

Ah çà! mais qu'est-ce qui vous prend donc? Puisque je vous dis que j'en ai la preuve. (Avec une fatuité comique.) La seule que j'admette en pareil cas.

GASTON.

Monsieur!... Monsieur!...

FERNAND.

Eh bien! quoi?... quoi... Monsieur?... Est-ce que vous devenez fou, avec votre air de mélodrame?...

GASTON.

Je vous dis que c'est une calomnie!... que vous outragez sa vertu!...

FERNAND.

Sa vertu?... Ah! ah! ah!... Une vertu en maillot, qui fait des ronds de jambe!... Bravo pour le mot, bravo!... Ah! ah! ah!...

GASTON, interdit.

Comment! celle que vous aimez?...

FERNAND.

Vous n'y êtes pas?... La petite...

GASTON.

Fanny!...

FERNAND.

Et qui donc?

GASTON, l'embrassant.

Ah! mon ami!... Ah! mon cher Fernand!... quelle frayeur vous m'avez faite!...

FERNAND.

Bon!... Vous aussi?... Et en quoi?...

GASTON.

C'est que cet amour... Je croyais... j'avais compris...

FERNAND.

Quoi donc ?...

GASTON.

Oh ! non ! j'avais tort d'être jaloux !...

FERNAND.

Jaloux !... De qui ?...

GASTON.

Vous ne l'aimez pas... je ne vous en veux plus... je ne crains rien.

FERNAND.

Ah ! Dieu ! j'y suis... La générale !...

GASTON.

Taisez-vous ! taisez-vous !...

FERNAND.

Vous aviez peur, vous étiez jaloux... Est-ce que ?.... Oui, c'est cela... vous l'aimez...

GASTON, vivement.

Je n'ai pas dit...

FERNAND.

Si fait ! si fait !... Contez-moi donc ça.

GASTON.

Fernand, au nom du ciel ! ne parlez jamais à personne...

FERNAND.

Parbleu !... Moi, d'abord, je suis d'une discrétion !... Mais entre amis, entre camarades... Est-ce que je vous fais mystère de mes amours avec Fanny ?... Un ange ! mon ami... un sylphe ! un lutin !... (Lui prenant le bras.) Vous, mon cher, voyons donc... vous aimez la générale, n'est-ce pas ?...

GASTON.

O ciel ! si on vous entendait !... Je l'aime... oh ! oui ! comme un insensé !... Depuis le premier jour que je la vis, je ne vis

plus qu'elle ! je n'aimai plus qu'elle au monde !... Mais je vous jure que mon respect...

FERNAND.

Eh bien ! oui... un amour respectueux, qui vit d'espérance, et se soutient avec ça... C'est maigre... Ce n'est pas mon genre... Mais, chacun son goût... Soyez heureux à votre manière... Pauvre ami !... Seulement, il ne faut pas écrire, c'est imprudent, et vous avez eu tort...

GASTON, étonné.

Moi ?... mais non...

FERNAND.

Ah bah !... Et cette lettre, dont parlait tout à l'heure le général ?...

GASTON.

C'est de vous, sans doute... à la petite.

FERNAND.

Du tout !... Oh ! les billets d'amour, c'est comme les lettres de change... ça compromet... Je n'écris jamais, je parle... Sur ce, mon cher, moi, qui entends le bonheur autrement que vous, je cours chez Fanny !... (Lui montrant un petit portefeuille de nacre.) Tenez, ce bijou que j'ai reçu ce matin...

GASTON.

D'elle ?...

FERNAND.

Parbleu !... un portefeuille de quinze francs, auquel je riposterai par un cadeau de mille écus... Hein ! comme j'entends les affaires !... Si j'achète un château sur mes économies, moi !... Mais, voyez ce mot ; *Souvenez-vous !*... C'est-à-dire : N'oubliez pas que je vous attends !...

GASTON.

Aujourd'hui ?...

FERNAND.

Ce matin !... Ce brave général me laisse le champ de bataille !...

GASTON.

Vous êtes bien heureux, vous !

FERNAND.

C'est juste... Il accompagne sa femme... et vous comptiez peut-être... Plus tard, il accompagnera l'autre... et... Ainsi va le monde : chacun son tour...

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Adieu, je pars... Fanny m'attend...
De son cœur je veux rester maître,
Et, si je tardais d'un instant,
J'arriverais trop tard peut-être.
Une sylphide, on sait cela,
A s'envoler est si facile !...
Elle a des ailes d'Opéra,
Dont elle se sert à la ville.

(Il sort en courant par le fond.)

SCÈNE X.

GASTON, seul.

Je me trompais, j'étais fou ! Ce n'est pas elle qu'il aime !... c'est l'autre... comme il dit !... Eh bien ! tant mieux ! qu'il la prenne, qu'il l'enlève au général... et ce sera bien fait... (Avec indignation.) Tromper, trahir la plus adorable femme !... Et pour qui ?... Cela crie vengeance !... Aussi, moi, qui étais si timide, qui souffrais... qui osais à peine... Oh ! j'oserai lui parler... Pauvre petite femme ! qu'on sacrifie indignement... Je puis l'aimer... je le dois !... je donnerais ma vie pour elle ! (Écoutant.) Ciel ! quelqu'un !... La voiture qui rentre, déjà !... Je vais la revoir !... (Regardant au fond.) Oh ! le joli pied ! quelle taille charmante !... Mon Dieu ! mon Dieu ! comme mon cœur bat !

SCÈNE XI.

CAROLINE, GASTON.

CAROLINE.

M. Gaston !

GASTON.

Ah ! Madame !... C'est vous, enfin, et je puis...

CAROLINE.

Silence !... et sortez... voici le général !

GASTON.

Eh ! mais, quel effroi !

CAROLINE.

En partant, il me parlait de vous avec un air... Il a des soupçons... il sait votre secret...

GASTON.

Mon secret !

CAROLINE.

Que je ne connais pas... que je ne veux pas connaître... Heureusement, un accident burlesque, arrivé à notre voiture...

GASTON.

Grand Dieu ! un accident !

CAROLINE.

Oh ! rien !... une rencontre, qui a rendu à mon mari sa bonne humeur... Tenez, entendez-vous... ces éclats de rire ?... Mais, s'il vous retrouve ici, ses mauvaises idées reviendront ; vous vous trahirez en sa présence... car vos regards... votre trouble... Et moi-même...

(On entend rire le général en dehors.)

GASTON.

Vous, grand Dieu !...

CAROLINE.

Vous voyez bien... cette émotion!... Le voici! partez!

GASTON.

Oui... oui...

CAROLINE.

Oh! je vous en prie!...

(Gaston sort à droite.)

SCÈNE XII.

CAROLINE, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL.

Ah! ah! ah! c'est charmant! c'est délicieux!... J'en ris encore!...

CAROLINE.

Mon Dieu! vous qui, en partant d'ici, étiez si maussade, si distrait, malgré mes efforts pour vous égayer... il a suffi de ce malencontreux accident...

LE GÉNÉRAL.

Pour me faire éclater de rire... C'est vrai... j'avais des idées noires... jaunes... comme tu voudras... Ma foi, cette aventure est venue à propos...

CAROLINE.

Je ne vois cependant là rien de risible.

LE GÉNÉRAL.

Allons, allons... c'est que tu y mets de la mauvaise volonté... Parbleu! j'ai eu peur, comme toi, quand mes deux coquins d'alezans, mis au galop dans la grande avenue des Champs-Élysées...

CAROLINE.

Selon votre habitude!

LE GÉNÉRAL, continuant.

Ont culbuté cette petite et mystérieuse voiture de place à stores rouges, qui cheminait lentement... Patatras !... sur le flanc... J'ai cru tout brisé !... Je m'élance, avec Joseph, mon valet de chambre... je cours à la voiture culbutée, pour dire aux gens que j'avais mis sens dessus dessous : Ça vous va-t-il bien ?... ça ne vous blesse-t-il pas ? Et qui est-ce que je vois sortir de la portière, la tête la première, rouge, les yeux écarquillés, et des lunettes sur le nez... de travers !... Ah ! ah ! ah !

CAROLINE, riant malgré elle.

Ah ! ah ! ah ! Le fait est qu'il avait une figure à peindre, ce pauvre jeune homme !

LE GÉNÉRAL.

Infortuné Cabassol !... En m'apercevant, il rentre dans son trou, à moitié mort de peur... Et alors, je m'aperçois qu'il n'était pas seul... Quel tableau !... au fond de la caisse et respirant un flacon de vinaigre, une belle dame !... Pauvre petite !... Le cocher et les témoins ont eu toutes les peines du monde à la hisser hors de son coupé à 1 franc 25 centimes.

CAROLINE, avec reproche.

Ah ! madame Frémichon !

LE GÉNÉRAL.

Sa conduite pouvait être légère... mais quant au reste, non... Ah ! ah ! ah !

CAROLINE.

Elle ne nous a pas vus ?... j'y compte bien.

LE GÉNÉRAL.

Oh ! nous y avons mis de la délicatesse... Notre voiture avait rebroussé chemin, et c'est par le carreau du fond que j'ai vu... Ah ! ah ! ah !... Ce pauvre Frémichon ! qui, ce matin, me donnait des conseils !...

CAROLINE.

Pourquoi donc ?...

LE GÉNÉRAL.

Rien, rien... J'ai promis que je le préviendrais.

CAROLINE.

Oh ! vous ne le préviendrez pas !

LE GÉNÉRAL.

Si fait !... Permettre qu'il conserve dans son étude... Ah ! fi donc !... ce serait immoral.

CAROLINE.

Comment ! vous oseriez...

LE GÉNÉRAL.

Sois tranquille... je lui donnerai des craintes seulement... et encore je lui glisserai ça en douceur... la pilule est dure à avaler.

CAROLINE.

Mais vous n'y pensez pas...

LE GÉNÉRAL.

Si, morbleu !... Il m'a promis, de son côté...

CAROLINE.

Quoi donc ?...

LE GÉNÉRAL.

Rien, rien... (A part.) Avec ses idées... je suis bien aise...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Frémichon !...

CAROLINE, vivement.

Ah ! qu'il n'entre pas...

LE GÉNÉRAL.

Si fait ! c'est le ciel qui l'envoie !... Tu vas voir.

CAROLINE.

Pas du tout... je ne veux pas être là quand vous lui direz...

LE GÉNÉRAL.

Comme tu voudras... (Au domestique.) Faites entrer.

CAROLINE, à part.

C'est égal... je suis curieuse de savoir comment un mari prend cela...

LE GÉNÉRAL.

Je l'entends!

CAROLINE.

Je me sauve!

(Elle sort à gauche.)

SCENE XIII.

LE GÉNÉRAL, FRÉMICHON.

FRÉMICHON, s'arrêtant à la porte.

Il est seul!

LE GÉNÉRAL, sur le devant, sans se retourner.

Le voici!... Ça me fend le cœur, mais j'ai juré...

FRÉMICHON.

Il va être furieusement vexé, mais j'ai promis. (Haut.) Hum! hum!

LE GÉNÉRAL.

Eh! c'est vous? (Il se détourne pour rire; Frémichon en fait autant. Tristement.) Bonjour, mon cher notaire...

FRÉMICHON, d'un air piteux.

Bonjour, mon cher général. (A part.) Ayez donc des aides de camp!

LE GÉNÉRAL, à part.

Ayez donc des maîtres clercs! (Haut.) Je suis enchanté que... enfin... (A part.) Diable! c'est plus difficile que je ne pensais... quand on veut dire... sans dire...

FRÉMICHON.

Permettez, général, ce qui me ramène...

LE GÉNÉRAL, à part.

C'est un pressentiment malheureux !

FRÉMICHON.

C'est une chose toute particulière que j'ai à vous dire.

LE GÉNÉRAL.

A moi ?... Eh bien! moi aussi, Frémichon, j'ai à vous parler d'une chose toute particulière.

FRÉMICHON.

Bah !... Alors, commencez... (A part.) Il sera toujours assez temps...

LE GÉNÉRAL.

Non, commencez, vous... (A part.) En attendant, ça me viendra peut-être.

FRÉMICHON.

Oui, vous avez raison... ce que vous avez à me dire ne peut avoir autant d'intérêt...

LE GÉNÉRAL.

Si fait, mon ami, si fait... mais c'est égal, allez.

FRÉMICHON, poussant un gros soupir.

Ah !

LE GÉNÉRAL.

Drôle de début !

FRÉMICHON, lui prenant la main.

Je vous l'avais prédit... à peu près... (Mouvement du général.) Vous me promettez d'être calme, de ne pas vous emporter?...

LE GÉNÉRAL.

Moi ?...

FRÉMICHON.

Dans ce bas monde, hélas! il n'est pas de position où l'on soit à l'abri... de certains désagréments...

LE GÉNÉRAL.

Hein! (A part.) Le diable m'emporte! il a l'air de me plaindre.

FRÉMICHON.

Mais on a des amis... des amis dévoués... clairvoyants...

LE GÉNÉRAL.

Ah! çà, mon cher... (A part.) Qu'est-ce qu'il a donc?...

FRÉMICHON.

Qui ont le courage de dire la vérité... toute la vérité.

LE GÉNÉRAL.

Ah! pour le coup... il se moque de moi!

FRÉMICHON.

Qui ne laisseront pas tromper, bafouer... (Lui secouant la main.) un honorable...

LE GÉNÉRAL, l'interrompant.

Eh! morbleu, parlez pour vous!... Qu'est-ce que vous venez donc me chanter?

FRÉMICHON.

Chanter!... mais, non!

LE GÉNÉRAL.

Allons donc, vous êtes fou!

FRÉMICHON, s'emportant.

Ah! c'est comme cela! Ah! voilà comme vous me recevez!... quand je m'épuise à prendre des précautions!... Eh! au fait, je suis bien bon!

LE GÉNÉRAL.

C'est moi qui suis trop bon d'y mettre des ménagements.

FRÉMICHON, éclatant.

Que m'importe, à moi, qu'on vous trompe, qu'on se moque de vous, qu'on vous fasse... Voilà le mot lâché!

LE GÉNÉRAL, riant.

Ah ! ah ! ah !... C'est vous qu'on trompe, c'est de vous qu'on se moque, c'est vous qu'on fait...

FRÉMICHON.

Moi ?... Ah ! ah ! ah !... Qu'on vous enlève votre Fanny...

LE GÉNÉRAL.

Hein ?

FRÉMICHON.

Ça m'est bien égal !

LE GÉNÉRAL.

Fanny !

FRÉMICHON, remontant la scène.

Bonsoir !

LE GÉNÉRAL, le retenant.

Vous ne sortirez pas !... Fanny !... qu'est-ce que vous dites ?...

FRÉMICHON.

Non, je n'ai pas rencontré chez elle, tout à l'heure...

LE GÉNÉRAL.

Pendant que je rencontrais votre femme aux Champs-Élysées !... (Se reprenant.) Aïe !...

FRÉMICHON, effrayé à son tour.

Hein ! ma femme ! aux Champs-Élysées !... Quoi ? quoi ?...

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce que vous savez de Fanny ?...

FRÉMICHON.

Qu'est-ce que vous disiez de ma femme ?...

LE GÉNÉRAL.

Non ! non !...

FRÉMICHON.

Si ! si !...

LE GÉNÉRAL, frappant du pied.

Morbleu ! vous ne saurez rien, si vous ne parlez pas le premier !...

FRÉMICHON.

Eh bien! vous savez... (S'interrompant.) Ma femme !

LE GÉNÉRAL.

Je sais...

FRÉMICHON.

Que je vous avais quitté pour aller...

LE GÉNÉRAL.

Chez Fanny, pour ce bail... Après ? après ?...

FRÉMICHON.

J'arrive... On m'introduit. . (S'interrompant.) Aux Champs-Élysées !...

LE GÉNÉRAL.

On vous introduit ?...

FRÉMICHON.

Dans un salon... un petit salon tendu...

LE GÉNÉRAL.

De damas bleu, je sais... Je sais même le prix... Continuez...

FRÉMICHON.

On me dit d'attendre : J'allais m'asseoir, lorsque j'entends des éclats de rire dans une pièce voisine... Parbleu ! me dis-je, elle est sans doute avec quelque camarade de l'Opéra... ça doit être drôle... J'applique mon œil au trou de la serrure... Je crois voir un uniforme... de ma connaissance.

LE GÉNÉRAL.

Un uniforme !

FRÉMICHON.

Reculant d'un pas, je tends de nouveau le cou... ce qui me plaçait dans une position semi-horizontale... (Il figure la posture.) Mais je glisse sur le tapis, ma tête va frapper la porte, qui s'ouvre tout à coup, et je tombe au milieu du boudoir... Fanny pousse un cri... et l'uniforme... que j'ai vu ici... se jette derrière un rideau... A vous !

LE GÉNÉRAL.

Quel uniforme ?

FRÉMICHON, criant plus fort.

Un de vos aides de camp !... A vous !

LE GÉNÉRAL, criant.

Mais, lequel ? lequel ?

FRÉMICHON, de même.

Est-ce que je sais ?... est-ce que j'ai eu le temps de le reconnaître ?... J'ai eu à peine celui de me ramasser... Elle m'a entraîné dehors... elle a pris le bail... et... et me voilà... A vous !

LE GÉNÉRAL, au comble de la fureur.

Un de mes aides de camp !

(Il remonte la scène.)

FRÉMICHON.

Où allez-vous ?

LE GÉNÉRAL.

Chez Fanny !

FRÉMICHON.

Et moi ?... Et ma femme ?... Et les Champs-Élysées ?

LE GÉNÉRAL.

Plus tard !

FRÉMICHON.

Mais il faut que je sache...

LE GÉNÉRAL.

Laissez-moi !

FRÉMICHON, se jetant devant la porte.

Vous ne sortirez pas !... Je me cramponne à vous ! (Le ramenant). Ma femme !... Dites...

LE GÉNÉRAL, très-vite et en le ramenant.

Eh bien ! votre femme, je l'ai rencontrée avec un de vos aides de camp...

FRÉMICHON.

De mes...

LE GÉNÉRAL.

De vos clercs!

FRÉMICHON.

Dieu !

LE GÉNÉRAL.

Dans une citadine...

FRÉMICHON.

Laquelel ?

LE GÉNÉRAL.

N° 918.

FRÉMICHON.

Ah ! le brigand !

LE GÉNÉRAL.

La perfide !

FRÉMICHON.

Infidèle Rosalie !... Mais écoutez donc...

LE GÉNÉRAL, le repoussant.

Au diable !... Je me vengerai !

FRÉMICHON.

Je leur ferai un procès !...

LE GÉNÉRAL.

Je les tuerai tous deux !

FRÉMICHON.

Dix-huit mois de prison !

(Ils sortent tous deux précipitamment ; arrivés sur le seuil de la porte. Ils se heurtent, et, le choc les séparant, ils courent chacun de son côté.)

SCENE XIV.

CAROLINE, seule.

(Elle sort de sa chambre à gauche dans la plus grande agitation.)

Oh ! j'avais deviné, ce matin !... Oui, j'étais trompée... trahie !... Et pour cette danseuse !... Ah ! général, c'est une in-

dignité ! Moi qui, jeune, recherchée, l'avais choisi malgré son âge, malgré... (S'essuyant les yeux avec colère.) Je pleure, je crois !... Non ! je ne veux pas pleurer... Ce serait une lâcheté à moi !... Il me trahit... (Se promenant avec dépit.) Oh ! ces affaires importantes qui l'éloignaient toujours de moi... Ce bail... cette maison de campagne... Je comprends tout !... C'était pour elle !... Et moi, qui étais fière de son amour ! moi, qui l'aimais avec tant de confiance... Moi qui refusais d'entendre...

SCÈNE XV.

CAROLINE, GASTON.

GASTON, au fond, entrant par la droite, à part.

Elle est seule !...

CAROLINE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! est-ce que tous les hommes sont de même ?... Est-ce que...

GASTON, approchant.

Du courage !

CAROLINE, l'apercevant.

Ah ! M. Gaston !

GASTON.

Pardon, madame, si j'ose...

CAROLINE.

Oui, venez... venez, M. Gaston... Vous savez tout, vous devez tout savoir... Oh ! ne me cachez rien... dites-moi tout...

GASTON.

O ciel ! quelle agitation !

CAROLINE.

Je sais... J'ai entendu... Il me trompe... depuis longtemps, n'est-ce pas ?...

GASTON.

Madame...

CAROLINE.

Et pour une... pour une... Mais, parlez donc ! (Déchirant son mouchoir en le froissant.) Je suis calme... vous voyez... je puis tout entendre... Dites, dites...

GASTON.

Moi, madame, je ne sais rien... je n'ai rien vu.

CAROLINE.

Rien?... Vous êtes bon et généreux, vous... Mais quand je vous dis que j'ai tout entendu... Il me sacrifie à cette Fanny... (Mouvement de Gaston.) Frémichon sortait de chez elle, où il a rencontré..... (Le regardant avec effroi.) Ah ! grand Dieu ! si c'était...

GASTON.

Qui donc, madame?...

CAROLINE.

Oh ! non, non... Vous étiez ici... je vous ai trouvé en arrivant...

GASTON.

Moi ! grand Dieu ! vous m'avez soupçonné...

CAROLINE.

Non, non... puisque je ne le crois plus !

GASTON.

Mais ce soupçon, qui peut renaître, ce serait votre mépris... la ruine de mes plus chères illusions !...

CAROLINE.

Je ne vous comprends pas.

GASTON.

Si fait ! oh ! si fait !... Car ce matin, malgré mes efforts, mon secret m'est échappé... Mes yeux fixés sur vous, mon trouble, tout m'a trahi...

CAROLINE, voulant l'arrêter.

Gaston !

GASTON.

Grâce, madame... grâce pour ce cœur qui a tant souffert en silence !... et dont la seule ambition... oh ! oui, la seule... c'est que, si jamais vous êtes malheureuse, si vous souffrez aussi à votre tour, vous vous disiez : Il m'aime, lui !

CAROLINE.

Oui, oui...

GASTON.

Ce sera pour vous peut-être une consolation... pour moi, ce sera le bonheur... (Voyant qu'elle ne répond pas.) Madame ! madame !...

CAROLINE, avec émotion et une sorte de colère concentrée.

Il m'aime !... et il me le dit !... et je l'écoute !... et je suis heureuse !... Oh ! la vengeance !

GASTON.

Vous ne me répondez pas ?... Vos regards se détournent de moi... Je vous ai offensée !

CAROLINE.

Non... parlez, parlez... c'est bien... (A part.) C'est indigne.

GASTON.

Ah ! vous me faites grâce !

CAROLINE.

Parce que vous dites vrai, vous... parce que vous ne me trompez pas...

GASTON.

Ah ! plutôt mourir !... Commandez, ordonnez, madame, et quelle que soit la preuve que vous me demandiez de cet amour, qui est tout mon bonheur...

CAROLINE.

Vous obéirez ?... Oui, oui, vous m'aimez... vous m'obéirez !

GASTON.

Avec d'autant plus de joie, que ce serait m'avouer que cet amour, vous le partagez...

CAROLINE, comme écoutant.

Ciel!... Eh bien! ici... tantôt...

(Elle lui tend la main.)

GASTON, la baisant avec transport.

Caroline!

CAROLINE, d'un air menaçant, à part.

Le général m'a trompée!

(Elle sort précipitamment à gauche.)

SCÈNE XVI.

GASTON; puis FERNAND, CABASSOL.

GASTON.

Qu'a-t-elle à me demander?... quelle preuve de mon amour... Oh! quand elle me demanderait ma vie entière!...

FERNAND, entrant furieux, sans voir Gaston.

Ah! c'est une trahison!... Je m'en vengerai! (Sur le devant de la scène.) Surpris comme un sot!

GASTON.

Fernand!

CABASSOL, entrant comme Fernand.

Je suis perdu!... Elle est déshonorée! (Sur le devant de la scène.) Pris, là, comme un imbécile!... Comme deux imbéciles!

GASTON.

A l'autre!

FERNAND.

Ah! M. de Vassy! nous avons un compte à régler ensemble!

CABASSOL.

Ah ! messieurs, j'ai un service à vous demander... Où est le général ?...

GASTON.

Ah çà ! je vous regarde... Que diable avez-vous tous les deux ?...

FERNAND.

Ce que j'ai !... obligé de sauter par la fenêtre !

GASTON.

Vous ?...

CABASSOL.

Versé, culbuté, au beau milieu des Champs-Élysées !...

GASTON.

Ah bah !

FERNAND.

Le diable emporte les boudoirs sans verrous !

CABASSOL.

Le bon Dieu patafiole les citadines, sylphides, lutéciennes et... (S'apercevant qu'il tient encore le cordon de la citadine, et le jetant avec fureur.) Va te promener, toi !...

FERNAND.

Pauvre Fanny ! quelle situation pour elle !

CABASSOL.

Malheureuse Rosalie !... J'ai laissé ses nerfs dans un état désastreux !... Dans sa crise, elle a avalé tout le flacon de vinaigre !

GASTON.

Mais qu'est-ce donc ?... mais qu'est-il arrivé ?...

CABASSOL.

Voilà... J'étais...

FERNAND, lui coupant la parole.

J'étais chez Fanny, vous le savez bien... je vous l'avais con-

fié... à vous seul!... Déjà ce damné notaire s'était introduit dans le boudoir d'une manière... indigne d'un officier public... la tête la première.

GASTON.

Frémichon?... Ah! ah! ah!

FERNAND, riant.

J'en ris malgré moi!

CABASSOL.

Ta, ta, ta!... Ce n'est pas mon histoire... J'étais aux Champs-Élysées... en citadine... avec...

FERNAND, parlant toujours.

Il venait de partir... Elle reprenait ses sens... elle, Fanny...

CABASSOL, continuant.

Avec Rosalie... A quoi bon le cacher, maintenant?

FERNAND, de même.

Nous étions seuls... moi, sur un coussin, à ses pieds...

CABASSOL, de même.

La calèche du général... maudite calèche!... arrive dar, dar!.... (S'arrêtant avec impatience.) Pas moyen!...

(Il va s'asseoir avec dépit à droite.)

FERNAND, continuant seul.

Tout à coup une voix se fait entendre... celle du général... Fanny pousse un cri... Je me sauve par une porte dérobée... (Il y en a plusieurs chez Fanny...) Par malheur, c'était un cabinet de toilette, sans autre issue qu'une fenêtre sur un jardin de dix pieds carrés... Et, alors, j'entends une scène!... Le général s'emportait, jurait...

CABASSOL, s'élançant.

Le général?...C'est un butor, qui s'est permis de regarder!... (Interrompu par Fernand.) Quand vous aurez fini...

(Il retourne s'asseoir avec colère.)

FERNAND, l'interrompant.

Fanny criait plus fort que lui... Et puis, elle a pleuré comme une Madeleine... non repentante... Ensuite, elle a cassé des porcelaines pour gagner du temps... Enfin, par une manœuvre adroite : « Avant de soupçonner ici une pauvre enfant qui vous aime, lui a-t-elle dit, allez donc voir chez vous ce qui se passe, et surveillez mieux vos aides de camp... que je ne connais pas... près de madame la générale. »

GASTON.

O ciel ! Fernand ! Fernand, vous lui avez dit !....

FERNAND.

Je lui dis tout.

GASTON.

Mais c'est indigne !... c'est d'une indiscrétion !

FERNAND.

Parbleu ! je vous conseille de vous plaindre... vous qui lui avez livré mon secret...

GASTON.

Moi?...

FERNAND.

A lui ou à sa femme !

GASTON.

Pas du tout ! je vous le jure, je vous le jure sur l'honneur !... Doutez-vous de ma parole?...

FERNAND.

Non... Mais, alors, c'est donc ce maudit Frémichon ?...

CABASSOL, venant à eux.

Mon notaire?... Qu'est-ce qu'il a fait, ce pauvre homme?

(Il remonte et va s'asseoir au fond.)

GASTON.

Mais, enfin... M. de Chabran a refusé de croire...

FERNAND.

« Près de ma femme !... Lequel, s'est-il écrié, lequel ?...» Mais elle, pas un mot... Une fermeté de Romaine, mon cher !... Seulement, je crois que le général a prononcé votre nom.

GASTON.

Grand Dieu !

FERNAND.

Grand Dieu !... Juste ! c'est le cri qui m'échappe... le général, à ce bruit, s'élance pour enfoncer ma porte... Ma foi, leste comme un chasseur d'Afrique, je décampe par le seul chemin qui me fût ouvert... la fenêtre... je tombe sur un carré de dahlias que j'écrase, et... me voilà.

CABASSOL, revenant.

Et moi aussi, me voilà... tout contusionné de ma chute... (Reprenant son récit.) Accroché par la calèche de...

GASTON, à Fernand.

Le général ne vous a pas vu ?...

CABASSOL, venant entre eux.

Mais il m'a vu, moi !... Et elle, elle, qu'on a retirée vivante de cette vinaigrette, en pleins Champs-Élysées !... *coram populo* !

FERNAND.

Madame Frémichon ?...

CABASSOL.

Rosalie !

FERNAND, partant d'un éclat de rire.

Ah ! ah ! ah !... Je devine...

CABASSOL.

Il rit !... Vous riez de mon malheur, malheureux ?

GASTON.

Eh ! votre malheur... que pouvons-nous y faire ?

CABASSOL.

Tout, mes amis, mes collègues, tout !... Ecoutez-moi... Si le général me livre à l'époux de Rosalie, je suis perdu !... C'est ce qu'il faut empêcher, au prix de notre sang, messieurs... car elle en mourrait cette femme nerveuse !

FERNAND.

Fanny n'en mourra pas, heureusement.

GASTON, à Fernand.

Mais Caroline ! mais sa femme !... Ce matin, déjà, il avait sur moi des soupçons... que cette indiscrétion de Fanny aura confirmés.

FERNAND.

Ah ! diable !... Mais c'est vous qui êtes perdu.

CABASSOL.

Voyons, aidez-moi à fléchir ce vieux militaire !

FERNAND.

Parlez pour vous, mon cher !

GASTON.

Ah çà ! mon cher, à qui en avez-vous ?... c'est insupportable !... Vous voyez bien que nous sommes dans l'embarras, que je suis sur des charbons !

CABASSOL.

Et moi ! et moi !... Est-ce que vous croyez que je suis sur des roses ?

GASTON.

Chut !

FERNAND.

C'est lui !

CABASSOL, les regardant tous deux.

Hein ?... (Voyant le général.) Oh !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, à part.

Tous deux!

CABASSOL, s'élançant vers lui.

Ah! général! général!... au nom de ce qu'il y a de plus sacré, au nom de Rosalie, qui a avalé un flacon de...

LE GÉNÉRAL, d'une voix éclatante.

Allez vous promener! (Cabassol recule effrayé. Le général s'avance lentement, en réfléchissant.) Tous deux!... Je croyais n'en trouver qu'un seul ici, et l'absence de l'autre m'aurait révélé... Mais, non... tous deux!... Le diable s'en mêle!

GASTON, à part.

C'est elle qu'il faut sauver.

LE GÉNÉRAL, levant les yeux et les voyant tous immobiles.

Eh bien! qu'avez-vous donc tous, pour être ainsi consternés?...

FERNAND, s'efforçant de rire.

Rien, général... c'est monsieur (Montrant Cabassol.) qui nous parlait de...

LE GÉNÉRAL.

Ah! M. Cabassol vous a raconté ses exploits?...

(Il lui jette un regard sévère.)

CABASSOL, gagnant la porte.

Je choisirai un meilleur moment.

LE GÉNÉRAL.

Où allez-vous, monsieur?... Nous avons quelque chose à nous dire...

CABASSOL, à part.

Hum! quelle figure!... Ah! j'aurai de la peine...

LE GÉNÉRAL, à part, prenant une résolution.

Allons, il faut trancher la question... (Aux aides de camp.) Messieurs, approchez...

CABASSOL, à part.

Il commence par eux... J'aime mieux ça.

LE GÉNÉRAL, jouant avec un petit portefeuille de nacre.

A qui de vous, messieurs, ce petit souvenir...

FERNAND, à part.

Aïe !... le mien !...

LE GÉNÉRAL.

Que je viens de trouver dans un boudoir rue de Provence ?... (Avec impatience.) A qui ?

GASTON, s'avançant.

A moi, général.

LE GÉNÉRAL.

Ah !

FERNAND, à part.

Lui !... Je comprends !... il nous sauve tous... Brave garçon !

LE GÉNÉRAL, regardant vivement Fernand, à part.

Mais, alors, c'est donc lui qui s'est permis... (Avec rage.) Ma femme !

GASTON, suivant ce mouvement à part.

O ciel !... Est-ce qu'il soupçonnerait...

LE GÉNÉRAL, à Gaston.

Ah ! c'est à vous ?... Bien. (Les yeux fixés sur Fernand.) Je le forcerai aussi à parler !... La lettre de ce matin...

FERNAND, à part.

Comme il me regarde !...

LE GÉNÉRAL, ouvrant le billet.

Mais ce billet, dont l'écriture est contrefaite, sans doute... et

que le hasard a fait tomber entre mes mains... ici, peut-être... (A Gaston.) Est-il encore de vous, M. de Vassy?...

GASTON, étonné.

Non, général, non,

LE GÉNÉRAL, s'élançant pâle de colère vers Fernand et lui présentant le billet d'une main tremblante.

Il est donc de vous, monsieur?...

FERNAND, avec fermeté.

Non!...

CABASSOL, qui s'est avancé à pas de loup, jetant un grand cri.

Oh!... Général! Général!

(Il veut prendre le billet.)

LE GÉNÉRAL.

Eh! Monsieur!...

CABASSOL.

C'est à moi.

LE GÉNÉRAL, se retournant.

Hein?...

CABASSOL, avançant et retirant successivement la main.

Oui, général... mais c'est que... je ne comprends pas comment... Ah! voilà ce que c'est... non... si fait... j'y suis... c'est ce matin, en vous remettant ce bail, qui était là, dans ma poche... que j'aurai pris...

LE GÉNÉRAL, vivement.

Cette lettre?...

CABASSOL, tendant la main.

Que j'avais écrite à madame... vous savez...

LE GÉNÉRAL.

En voilà assez.

CABASSOL, de même.

Oui, général. (A part.) Tiens! il la garde!

LE GÉNÉRAL, à part, déchirant la lettre, et passant à droite, pendant que Cabassol remonte la scène.

Ah! tant mieux!... De la part de l'un d'eux, c'eût été d'une insolence! (Se calmant.) Allons, c'est toujours cela de moins... Mais ce que Fanny m'a dit...

GASTON, bas, à Cabassol.

Il est plus calme.

FERNAND, de même.

Profitez-en!

CABASSOL.

Oui, oui... (Il s'avance vers le général, en l'observant.) Oh! il n'y a pas de comparaison... il est charmant à présent. (Haut, prenant un petit air dégagé.) C'est aussi à cause de cette lettre que je voulais vous prier...

LE GÉNÉRAL, se remettant en colère.

A nous deux, maintenant!...

CABASSOL, reculant.

Ah! diable!

LE GÉNÉRAL, marchant à lui.

Vous êtes un mauvais sujet, M. Cabassol... un ingrat!

CABASSOL.

Général...

LE GÉNÉRAL.

Oui, un ingrat! Vous avez cherché à tromper un homme, dont vous deviez respecter l'honneur, vous, plus que qui que ce soit au monde! (Jetant un coup d'œil sur Gaston.) Oh! si ce n'était que sa maîtresse... (Regardant Fernand avec émotion.) Mais sa femme!

AIR : *Un Page aimait la jeune Adèle.*

En trahissant sa confiance,
Monsieur, vous n'avez respecté,
Ni les devoirs de la reconnaissance,
Ni ceux de l'hospitalité!

CABASSOL, ému.

Oh ! n'allez pas plus loin... c'est inutile !

LE GÉNÉRAL.

Qu'avez-vous donc?... Mais vous pleurez, je crois!
(A part.)
Il prend tout ça pour lui seul, l'imbécile!
Et ne voit pas que je parle pour trois!

CABASSOL.

Oh ! général, je vous en prie!... J'en mourrais, Rosalie en mourrait, M. Frémichon en mourrait aussi... Vous ne voudriez pas tuer tout ce monde-là... pour une citadine, qui a versé... (Insistant.) qui a versé !...

LE GÉNÉRAL.

Soit... je me tairai peut-être... mais à une condition !...

CABASSOL.

Oh ! tout, mon général, tout, tout... tout !

LE GÉNÉRAL.

Bien... Mettez-vous là.

CABASSOL, qui ne comprend pas.

Comment ?... pardon...

LE GÉNÉRAL, brusquement et avançant la table et le fauteuil.

Là... à cette table, sur cette chaise !... vous ne comprenez donc rien ?... Écrivez...

GASTON, à part.

Quel est son dessein ?...

FERNAND, à part.

Attention !

CABASSOL, assis.

Est-ce qu'il va me dicter son testament ?...

LE GÉNÉRAL, les yeux fixés sur Fernand.

Je vais vous apprendre, moi, comment se conduit un honnête homme ! (Dictant.) « Madame, j'ai osé vous dire que je vous ai-

« mais... Je n'aurais jamais dû oublier que vous êtes la femme « de mon supérieur... »

CABASSOL, s'arrêtant, à part.

Oh ! là ! là !

FERNAND, à part.

Pauvre Gaston !... c'est pour lui, ça !

GASTON, à part.

Qu'ai-je fait ?... Il croit... Pauvre Fernand !

LE GÉNÉRAL.

Écrivez donc... Est-ce que vous avez la goutte ?

CABASSOL.

Non, général, pas encore... Mais vous exercez une violence morale !...

LE GÉNÉRAL, entre ses dents.

A laquelle je ne me bornerai peut-être pas !...

CABASSOL.

Ah ! (Écrivant.) « De mon supérieur... »

LE GÉNÉRAL, continuant.

« De l'homme qui m'a admis dans son intimité... qui m'a « donné sa confiance tout entière... qui a mis son honneur « sous la sauvegarde du mien. »

(Il regarde successivement Fernand et Gaston.)

GASTON, à part.

Ces paroles...

FERNAND, à part.

Il me regarde toujours... Oh ! il me soupçonne.

CABASSOL.

« Du mien... » Un point.

LE GÉNÉRAL.

« Abuser de cette confiance, c'est une trahison... c'est « une... »

CABASSOL, écrivant.

« Trahison. »

LE GÉNÉRAL.

« C'est une... » Eh ! venez donc à mon secours, M. Fernand... « C'est une... »

FERNAND.

« C'est une... c'est une... »

LE GÉNÉRAL.

« Une infamie!... »

FERNAND intimidé, répétant le mot.

Infamie! (A part.) Ah ! bien, mais...

LE GÉNÉRAL.

C'est votre avis, n'est-ce pas ?... Continuons. « Et celui qui « s'en rendrait coupable serait un... »

CABASSOL.

« Serait un... »

LE GÉNÉBAL.

« Un... » De grâce, M. Gaston, le mot qui m'échappe... « Serait un... un... »

GASTON, avec émotion.

« Serait un... un... »

LE GÉNÉRAL.

« Un lâche... » Allez donc !

GASTON.

Un... (A part.) Oh! mon Dieu !

LE GÉNÉRAL.

N'est-il pas vrai ?... Ce n'est pas trop fort ?

CABASSOL, se levant.

Permettez, permettez...

LE GÉNÉRAL.

Écrivez, monsieur, écrivez... (Dictant.) « Pardonnez-moi, ma-« dame, et oubliez un amour insensé qui cédera au sentiment « de mes devoirs. » Signez.

CABASSOL, écrivant.

« Jules. »

LE GÉNÉRAL.

Du tout !... pas de petit nom !... Ceci est un acte authentique, monsieur le notaire en herbe... Cabassol en toutes lettres, s'il vous plaît... C,a,b,a,s,o,l.

CABASSOL, souriant.

Deux S, Général... (Signant.) « Jules-Félicité Cabassol. »

LE GÉNÉRAL.

Bien... Pliez... et pour suscription... « A madame Frémichon... »

CABASSOL, écrivant.

« A madame... » (A part.) O Rosalie ! que tu vas maigrir !... (Achevant.) « Rue de la... »

LE GÉNÉRAL.

C'est bon ! c'est bon !

CABASSOL, à part.

Et l'encre ne s'est pas séchée dans l'écritoire !

LE GÉNÉRAL.

Maintenant, levez-vous... Eh ! vite !

CABASSOL, se levant et repoussant la table à sa place.

Voilà ! (A part.) Il me fait faire la manœuvre ! Assis !... debout !

LE GÉNÉRAL.

Prenez cette lettre.

CABASSOL, tout bas.

C'est ça... Portez arme !

LE GÉNÉRAL.

Remettez-la à madame Frémichon.

CABASSOL, de même.

Présentez arme !

LE GÉNÉRAL.

Et si jamais vous vous avisez de lui reparler de votre amour...

CABASSOL, doucement.

Cependant, général...

LE GÉNÉRAL, avec colère.

C'est à moi que vous aurez affaire ! (Continuant à lui parler, les yeux fixés sur ses aides de camp.) Je ne souffrirai pas qu'on outrage un homme parce qu'on a vingt-cinq ans de moins que lui... et je ferai voir que j'ai encore le bras assez fort pour briser...
(Il saisit le fauteuil qui est près de la petite table à droite, et le frappe sur le parquet.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, CAROLINE.

CAROLINE.

Ah ! mon Dieu ! quel bruit ! qu'est-ce donc ?
(Elle regarde Gaston avec inquiétude.)

LE GÉNÉRAL.

Ce n'est rien, madame... une observation que je faisais à monsieur.
(Il montre Cabassol.)

CABASSOL, à part.

Il appelle ça une... Diable de général, va !

LE GÉNÉRAL, aux aides de camp.

Messieurs, messieurs... éloignez-vous, et... attendez mes ordres ! (Les aides de camp remontent.) Et vous... (A Cabassol.) une affaire urgente vous appelle chez votre patron... allez !

CABASSOL, à part.

En avant, marche!

ENSEMBLE.

AIR : *Cet hypocrite, ce flatteur.*

LE GÉNÉRAL.

Seul avec elle, assurément,
Je saurai tout, dans un moment :
Ce mystère,
Je l'espère,
Touche enfin à son dénouement.

FERNAND et GASTON, à part.

Que va-t-il faire en cet instant?
Il ne sait rien, et cependant
Sa colère,
De l'affaire
Me fait craindre le dénouement.

CAROLINE, à part.

Je vois, à son emportement,
Ce qui se passe en ce moment.
Sa colère,
Va, j'espère,
Céder à mon ressentiment.

CABASSOL, à part.

C'en est donc fait! mon sentiment
Touche enfin à son dénouement!
Sort contraire!
Le notaire
L'emporte sur le tendre amant!

(Il sort avec Fernand et Gaston par le fond.)

SCÈNE XIX.

CAROLINE, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL, se promenant avec agitation.

Ah! s'il était vrai... ma vengeance!...

CAROLINE.

Mon Dieu ! général... ces jeunes gens qui sortent la tête baissée... vous-même, cette agitation...

LE GÉNÉRAL.

Vous trouvez, madame ?

CAROLINE.

Ah ! quels regards !... vous me faites peur !

LE GÉNÉRAL, avec emportement.

Peur !... et pourquoi ?... ce n'est pas votre habitude, d'avoir peur... Il y a donc un motif pour cela, et lequel ?...

CAROLINE, l'observant.

C'est que vous ne m'avez jamais parlé ainsi... et votre air irrité, votre grosse voix... si vous croyez que c'est rassurant.

LE GÉNÉRAL.

Eh ! madame ! (A part, se calmant un peu.) Si je pouvais par elle... Du calme !... Je souffre comme un damné... je suis jaloux !... Il ne me manquait plus que ça !

CAROLINE.

Vous dites donc, général, que vous êtes bien en colère... (Souriant.) Il vous est peut-être arrivé quelque chose.

LE GÉNÉRAL.

Hein ?... quelque chose ?

CAROLINE, de même.

Oui, vous rentrez, je crois... vous avez peut-être été... contrarié... chez quelqu'un.

LE GÉNÉRAL.

Non, madame, non... mais ici, chez moi, chez nous...

CAROLINE, un peu troublée.

Ah ! je ne comprends pas...

LE GÉNÉRAL.

Vous ne comprenez pas... et cependant le trouble de ces

jeunes gens vous a frappée... (D'une voix étouffée.) C'est que l'un d'eux est un traître, madame !... il s'est permis d'élever ses vœux jusqu'à une personne... qui m'est chère... près de qui je le laissais sans crainte... et si cette personne l'avait écouté...

CAROLINE, avec fermeté.

Général!... (A part.) Il sait tout!

LE GÉNÉRAL.

Je ne veux pas le croire... je serais trop malheureux!... Qu'en dites-vous, Caroline ?

CAROLINE.

Je dis... (Changeant de ton.) Je dis que vous avez bien vite tourné au tragique... vous, que j'ai laissé si gai... riant des infortunes de ce pauvre M. Frémichon.

LE GÉNÉRAL.

Eh ! Madame, il ne s'agit pas...

CAROLINE, souriant.

Si fait... car c'est grave, voyez-vous, très-grave... peut-être sans remède.

LE GÉNÉRAL.

Encore un coup, madame, c'est de moi...

CAROLINE, sans l'écouter.

Jugez-en vous même... Si toute la faute était à lui... s'il avait des torts, qui donnassent presque raison à sa femme...

LE GÉNÉRAL.

Une femme n'a jamais raison.

CAROLINE.

Oui, je sais, c'est là votre doctrine, à vous... Mais, enfin, si le mari d'une femme... qui n'est pas mal encore... (Il faut bien dire ce qu'on ne voit pas...) qui ne manque ni de grâce, ni d'esprit, et que dans le monde, quelquefois, on entoure d'hommages et de séductions... si le mari de cette femme, dis-je, l'abandonnait sans cesse et lui donnait l'exemple de l'infidélité...

LE GÉNÉRAL, un peu déconcerté.

Permettez... Frémichon... infidèle!... Allons donc!

CAROLINE.

S'il était épris... d'une beauté... chorégraphique...

LE GÉNÉRAL.

Hein ?

CAROLINE.

Pour qui même, entre autres libéralités... car il doit être très-libéral... il fût en train de louer une maison de campagne...

LE GÉNÉRAL, à part.

Aïe! elle sait...

CAROLINE, gaîment.

Quelque site sentimental et romanesque, sans doute.

LE GÉNÉRAL.

Ma chère amie...

CAROLINE.

Croyez-vous que cette pauvre petite femme fût bien coupable, pour avoir remarqué peut-être... et voilà tout...

LE GÉNÉRAL, respirant.

Voilà tout?... Et qui donc ?

CAROLINE.

AIR *du Piége.*

Mais... un jeune homme aimable et sans détour,
Que son mari laissait toujours près d'elle...
Il serait mort pour ce regard d'amour,
Qui n'avait pu retenir l'infidèle!
Et cependant, du respect le plus doux
Il entourait cette femme... la vôtre...
(Mouvement du général. Elle lui prend le bras.)
Mais ce respect pour elle... croyez-vous
Que son mari l'ait eu pour l'autre?

LE GÉNÉRAL, à part.

Qui diable a pu lui dire...

CAROLINE.

Eh bien! Monsieur... vous ne criez plus?... vous ne vous fâchez plus?... Et les torts que vous avez...

LE GÉNÉRAL.

Oh! pas autant que tu crois! (Mouvement de Caroline.) Non, jamais je n'ai méconnu tant de charmes et tant d'amour... jamais je n'ai cessé de t'aimer... au contraire!

CAROLINE.

La belle preuve!

LE GÉNÉRAL.

Grâce!... Si tu savais tout ce que je souffre!... car enfin... je ne te fais pas de reproches, à toi... qui n'as jamais oublié tes devoirs... (Avec anxiété.) Jamais?...

CAROLINE.

Vous douteriez...

LE GÉNÉRAL, vivement.

Non, non!... Mais lui! Fernand! Il a trahi tous les siens!

CAROLINE, étonnée.

Fernand!

LE GÉNÉRAL.

Eh! parbleu! Gaston me l'a désigné lui-même, en avouant son amour pour une autre femme!

CAROLINE.

Une autre femme!... Qui donc?

LE GÉNÉRAL.

N'importe! (A part.) J'allais m'enferrer.

CAROLINE, à part.

Ah! je devine!

LE GÉNÉRAL.

Enfin, tu vois que je sais...

CAROLINE.

Vous ne savez rien!

LE GÉNÉRAL.

Je sais...

CAROLINE.

Rien du tout!

LE GÉNÉRAL.

Quoi! Fernand...

CAROLINE.

Écoutez-moi, général... Avez-vous confiance en moi ?

LE GÉNÉRAL, hésitant.

Oui...

CAROLINE.

Vous hésitez ?...

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! oui, là !

CAROLINE.

Et vous ne la reverrez pas... elle... la beauté chorégraphique ?...

LE GÉNÉRAL.

Jamais, je le jure !... Et tiens, je n'en veux plus à celui qui me l'enlève... je le remercierai, ce brave Gas... ce bon Fer... Le diable m'emporte, je ne sais pas encore lequel !...

CAROLINE, allant à la table à gauche prendre la sonnette.

Je le sais, moi. (Elle sonne.)

LE GÉNÉRAL.

Oh ! parle vite... et l'autre...

CAROLINE, au domestique, qui entre.

Le général demande MM. les aides de camp.

LE GÉNÉRAL.

Que veux-tu faire ?...

CAROLINE.

Voulez-vous vous en rapporter aveuglément à tout ce que je ferai ?

(Elle lui tend la main.)

LE GÉNÉRAL, la regardant, après un silence.

Je le promets...

SCÈNE XX.

LES MÊMES, GASTON, FERNAND.

LE GÉNÉRAL, avec humeur.

Messieurs, messieurs... approchez...

CAROLINE, bas.

Ah ! vous m'avez promis... (Haut.) Quoi ! général, vous voulez

que ce soit moi qui prenne le commandement... par intérim !... et qui donne des ordres à ces messieurs ?...

FERNAND.

Madame, trop heureux !...

LE GÉNÉRAL, se retournant vivement.

Hein ?...

CAROLINE, appuyant.

Vous le voulez ?...

LE GÉNÉRAL, après avoir hésité.

Je vous en prie...

CAROLINE.

Vous le voyez, messieurs, c'est à moi qu'il faut obéir... et je m'en félicite : car vous disiez vrai, M. Fernand, il s'agit de votre bonheur à tous deux... (Serrant à part la main du général.) de mieux encore... (A Gaston, qui a les yeux baissés.) M. Gaston, je connais tout votre... dévouement... Je sais que je puis vous en demander une preuve, et que rien ne vous coûtera pour me... pour nous la donner... C'est vous que M. de Chabran désigne au ministre... Partez pour Rhodez... où vous trouverez l'avancement dont vous êtes digne...

LE GÉNÉRAL, à part.

Gaston !...

CAROLINE.

Nos vœux vous suivront... et, je l'espère, ils ne seront pas impuissants pour votre fortune.

GASTON, très-ému.

J'obéirai, madame.

LE GÉNÉRAL.

Mais...

CAROLINE, très-gaîment, à Fernand.

Quant à vous, M. Fernand, en attendant un avancement qui vous est bien dû... (Plus bas, jetant un regard sur le général.) vous garderez ce que vous avez pris déjà. (Mouvement du général.) Nous le voulons !...

FERNAND, avec joie.

Ah ! quel bonh... (Il s'arrête, baisse les yeux, et s'inclinant :) J'obéirai, madame.

LE GÉNÉRAL, regardant Gaston.

Cependant, permettez... cet agenda, que j'ai remis à...

FERNAND.

Le voici, général!

LE GÉNÉRAL.

Ah!... (A part.) Ils m'ont mis dedans comme un conscrit! (A Fernand.) Monsieur... (Avec impatience, à Caroline qui le retient.) Eh! il est trop heureux... (Se reprenant.) Oh!...

CAROLINE, lui montrant Gaston, qui essuie une larme.

Mais il est trop puni!

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, FRÉMICHON, CABASSOL.

FRÉMICHON, en dehors.

Eh! venez donc, mon cher... Ne craignez rien!

LE GÉNÉRAL.

Ah! Frémichon!... Silence!... (Regardant.) Ah bien!... l'autre est avec lui.

(Frémichon et Cabassol sont entrés.)

FREMICHON.

Ah! pardon!... Je ne vous dérange pas?... (Prenant Cabassol par la main.) Madame, messieurs, mon cher général, je vous présente Me Cabassol, notaire royal, mon successeur...

CAROLINE, très-étonnée.

Votre... successeur?

LE GÉNÉRAL, à part.

Qu'est-ce qu'il dit là?

(Fernand se détourne pour rire.)

FRÉMICHON, bas, au général et à Caroline.

Ça vous étonne, n'est-ce pas?... Je sais tout, je suis tranquille... je suis heureux... je suis...

LE GÉNÉRAL.

Oui, oui... Après?

FRÉMICHON.

Elle m'a tout dit... Elle, Rosalie... elle allait chez sa mère, à

Passy... et ce pauvre Cabassol la suivait à cheval... de loin.

LE GÉNÉRAL.

Ah bah !... de loin.

FRÉMICHON.

Et une lettre de lui, une lettre admirable, que j'ai surprise dans les mains de ma femme... Des sentiments pour moi... superbes!... Ça m'a décidé à terminer tout de suite... Tenez, lisez vous-même.

LE GÉNÉRAL.

C'est inutile... je connais... (A part, en riant.) La mienne.

(Fernand, pendant ce temps, serre la main de Gaston, et Cabassol leur fait signe de se taire.)

CAROLINE.

Quoi donc ?...

FRÉMICHON.

Chut! (Passant près de Cabassol.) Oui, mon successeur, qui se chargera dorénavant de tous vos actes... donations, contrats de mariage... (Au général.) Et s'il vous faut un bail...

LE GÉNÉRAL.

Merci!... Je n'ai plus besoin de maison de campagne... Je pars pour mon château, avec ma femme...

FRÉMICHON, bas.

Et... sans aides de camp?

CABASSOL, à part.

Caroline !... adieu!

FRÉMICHON.

C'est comme moi... J'exécute deux projets que je formais depuis longtemps... Je vends mon étude, et je pars pour l'Italie... où j'emmène ma femme.

LE GÉNÉRAL, bas.

Et... sans maître-clerc?

CABASSOL, à part.

Pauvre Rosalie !

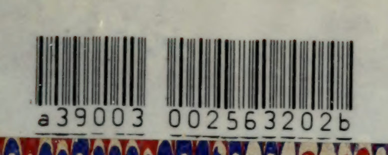
FIN DES AIDES DE CAMP.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE HUITIÈME VOLUME.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

— Corbeil, typogr. et stéréot. de Crété. —


a39003 002563202b

